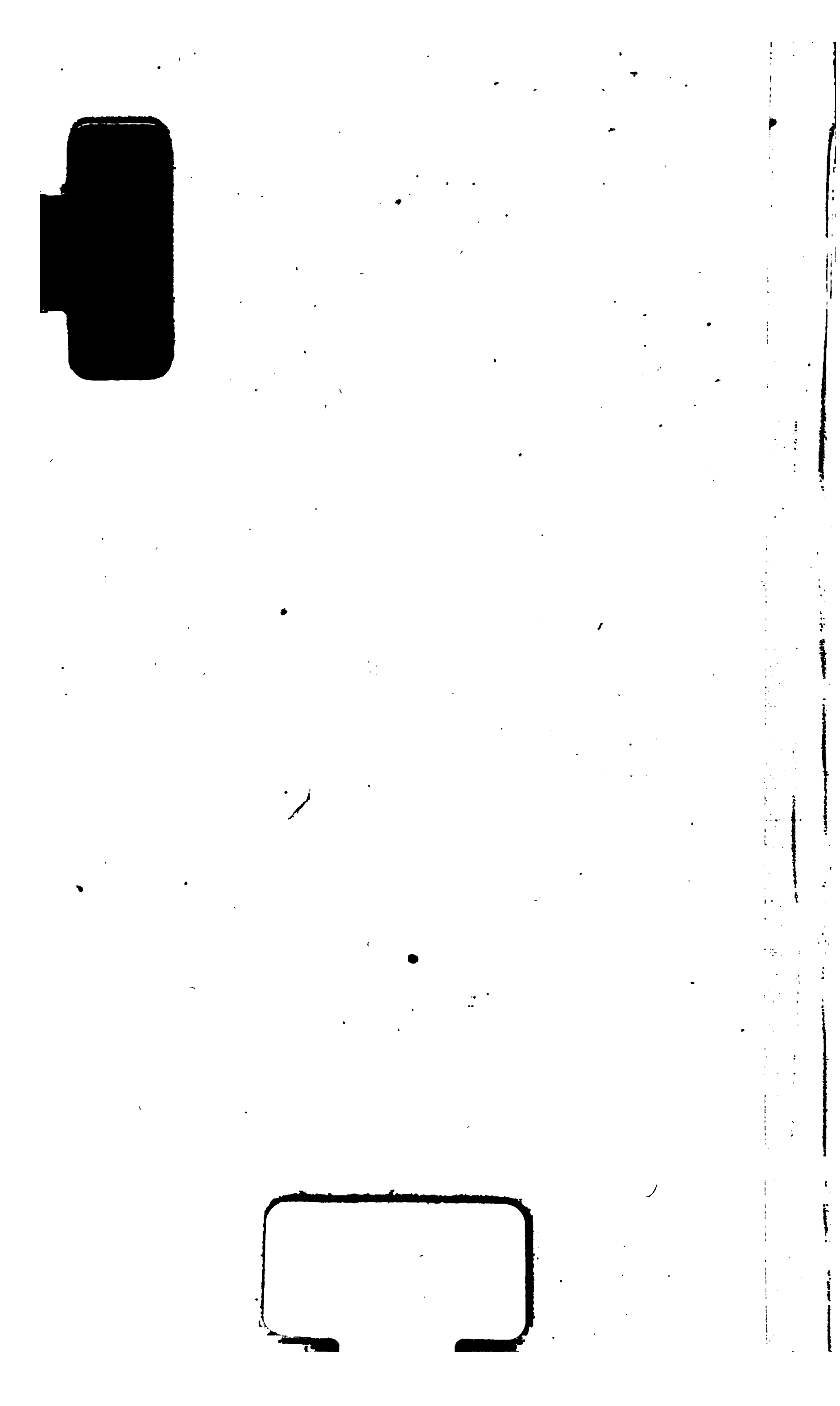


Collect[illegible]

Me[illegible]

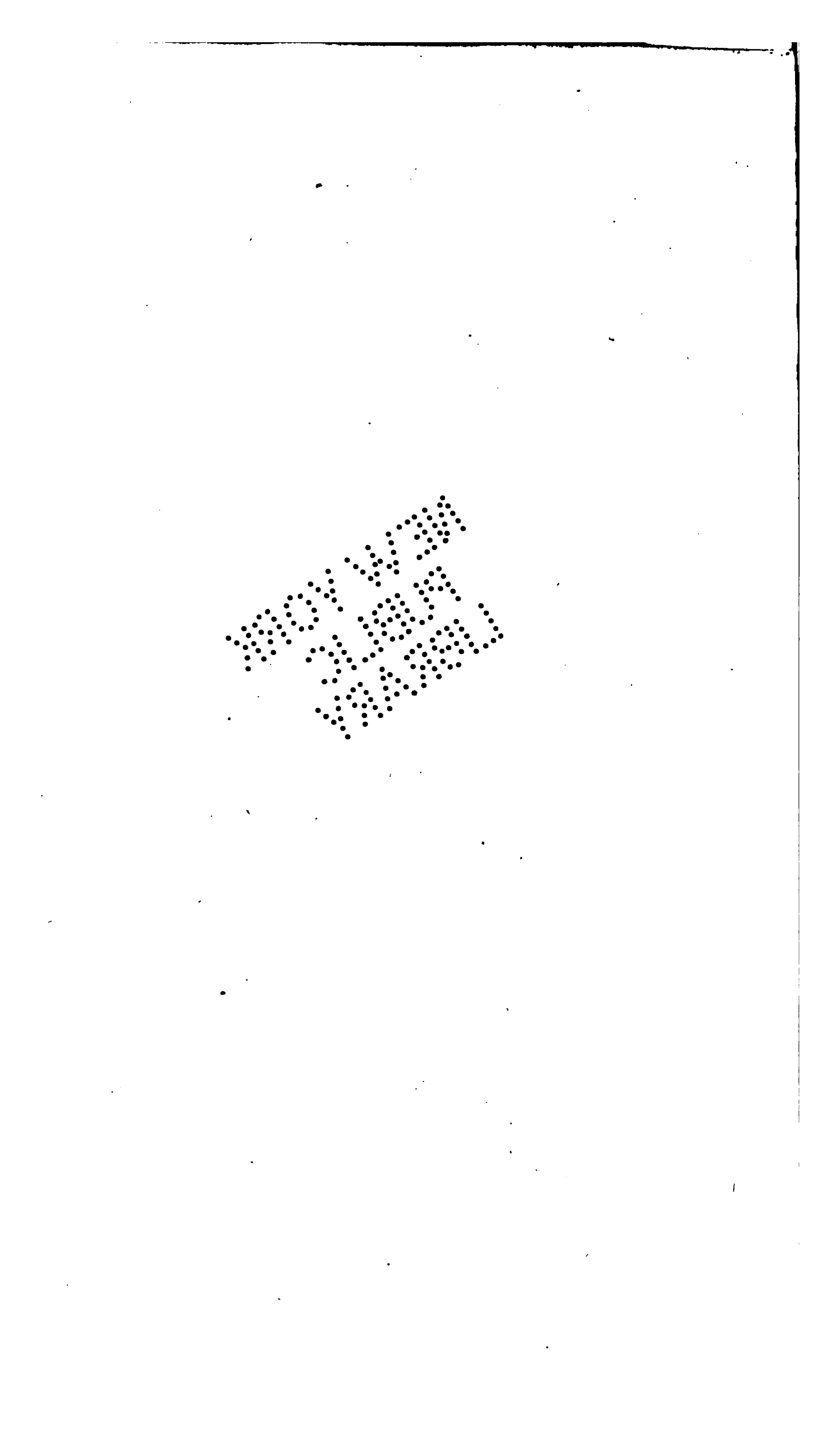
COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

HISTOIRE DES CROISADES, PAR GUILLAUME DE TYR,
TOME II.



HISTOIRE
DES CROISADES.

LIVRE NEUVIÈME.

La Cité sainte était enfin rendue au peuple chrétien par un effet de la grâce surabondante du Seigneur, et toutes choses commençaient à être remises en ordre. Sept jours furent employés par les fidèles à se livrer uniquement à leur joie, à une joie toute spirituelle et pleine de la crainte de l'Éternel. Le huitième jour les princes se réunirent pour tenir conseil, après avoir invoqué la grâce du Saint-Esprit, et s'occuper à élire dans leur assemblée un de leurs collègues, qui serait chargé de gouverner le pays et de régler, dans sa sollicitude royale, les affaires de la province. Pendant qu'ils étaient ainsi réunis, quelques hommes du clergé, le cœur gonflé d'orgueil, poursuivant leurs intérêts et non ceux de Jésus-Christ, se rassemblèrent et demandèrent à parler aux princes dans la salle de leurs séances, disant qu'ils avaient à leur confier des choses secrètes. Ils furent introduits et parlèrent en ces termes : « On a annoncé au clergé que vous vous étiez « réunis pour procéder à l'élection d'un roi choisi « parmi vous. Votre projet nous paraît saint, utile et

« bien digne d'être mis à exécution avec le plus grand « soin, pourvu cependant que l'on ne s'en occupe « qu'en temps opportun. Il est certain en effet que « les choses spirituelles sont plus élevées que les choses « temporelles, et que ce qui est le plus élevé doit tou- « jours tenir la première place. Il nous semble donc, « à moins que vous n'ayez dessein de renverser l'ordre « convenable, qu'il faut élire une personne religieuse « et agréable à Dieu, qui sache gouverner l'église du « Seigneur et lui être utile, avant de songer à l'élec- « tion d'une puissance séculière. Si vous voulez pro- « céder en ce sens, nous serons complétement satis- « faits et nous nous unirons à vous de corps et d'esprit; « mais, si vous faites le contraire, nous regardons « comme sans force et nous déclarons dénué de toute « valeur tout ce que vous aurez réglé contre ce qui « nous paraît le plus conforme aux convenances. »

Cette demande qui semblait, à la première vue, n'avoir rien que d'honnête et de décent, couvrait cependant au fond des intentions infiniment méchantes, ainsi qu'on le verra dans la suite. Le chef de cette faction était un certain évêque de Calabre, l'évêque de Martura [1], qui avait contracté une liaison intime avec cet Arnoul, dont j'ai déjà parlé; en dépit des saints canons et malgré la résistance de tous les gens de bien, il employait tous ses efforts pour porter celui-ci au siége patriarchal. Arnoul avait été admis dans les ordres sacrés; il était fils de prêtre et tellement décrié pour ses mauvaises mœurs que, durant tout le cours de l'expédition, il devint la fable de tout le peuple et fut célébré et chanté à la ronde par tous les hommes

[1] *Martorano*, dans la Calabre citérieure, au sud de Cosenza.

légers et libertins. L'évêque avait aussi un esprit pervers et méprisait tout sentiment honnête. En conséquence il lui avait été facile de s'arranger avec Arnoul; car, de quelque manière que l'on soit fait, on se complaît toujours dans la société de ses semblables, et un vieux proverbe dit que ceux qui se ressemblent s'assemblent facilement. De plus, l'évêque avait envahi l'église de Bethléem, et il avait été convenu, entre lui et Arnoul, que, si ses soins parvenaient à l'élever au patriarchat, le nouveau patriarche lui concéderait à toujours, sans contestation et sans trouble, la possession de cette église. Mais l'accomplissement de toutes ces machinations fut prévenu par la mort de l'évêque, dont j'aurai occasion de parler dans la suite de ce récit. En général le clergé avait perdu tout sentiment de piété et d'honneur; il vivait dans la dissolution et se livrait inconsidérément à toutes sortes d'actes illicites depuis la mort du seigneur Adhémar, de pieuse mémoire, évêque du Puy et légat du siége apostolique. Guillaume, évêque d'Orange, homme religieux et craignant Dieu, lui avait succédé dans ces fonctions, et, tant qu'il vécut, il s'acquitta fidèlement de son ministère; mais, peu de temps après la mort d'Adhémar, il s'endormit lui-même dans le sein du Seigneur et finit ses jours à Marrah. Après la mort du prélat on vit se vérifier ces paroles du prophète: *tel le peuple, tel le prêtre;* il n'y avait lieu à faire une exception qu'en faveur de l'évêque d'Albar et d'un bien petit nombre d'autres, qui ne cessèrent de marcher dans la crainte du Seigneur.

Cependant les princes traitèrent de frivole la harangue des gens du clergé, et, n'y attachant aucune

importance, ils n'en continuèrent pas moins à s'occuper de l'œuvre qu'ils avaient entreprise. Quelques personnes rapportent qu'afin de mieux procéder à l'élection selon l'esprit de Dieu et suivant les mérites de chaque individu, ils firent appeler en particulier quelques domestiques de chacun des plus grands princes, qu'ils les obligèrent, sous la foi du serment, à déclarer la vérité, sans aucun mélange de mensonge, lorsqu'on les interrogerait sur les mœurs et la conduite de leurs maîtres, et que tous les électeurs agirent ainsi dans l'intention d'être plus fidèlement et plus complètement instruits du mérite de chacun des éligibles. En effet les domestiques, soumis par les électeurs à un interrogatoire très-détaillé, après qu'ils eurent prêté serment, furent amenés à avouer beaucoup de vices secrets de leurs maîtres, comme aussi à énumérer toutes leurs vertus, en sorte que les faits furent bien constatés et que l'on put juger, en pleine connaissance de cause, de ce qu'était chacun de ceux qui pouvaient être élus. Les domestiques du duc de Lorraine, interrogés comme les autres, répondirent que, dans toute la conduite de leur maître, ce qui leur paraissait le plus inconvenant était qu'une fois qu'il se trouvait dans l'église il ne pouvait plus en sortir, même après la célébration des offices divins; qu'il allait s'adressant aux prêtres et à tous ceux d'entre eux qui lui paraissaient avoir des connaissances de ce genre, pour leur demander des explications sur chaque image et chaque peinture; que ses amis qui pensaient autrement en étaient extrêmement fatigués et ennuyés, parce qu'il faisait attendre d'une manière fâcheuse pour les repas qui

avaient été préparés pour une heure fixe, et que les mets, mangés ainsi hors de propos, en perdaient toute leur saveur. Ceux qui remplissaient les fonctions d'électeurs, lorsqu'ils entendirent ces récits, estimèrent heureux l'homme dont on disait de telles choses et à qui l'on imputait comme un défaut ce que d'autres se seraient attribué comme une vertu; puis, se concertant tous ensemble et à la suite de longues délibérations, ils élurent le duc de Lorraine à l'unanimité et le conduisirent ensuite en toute dévotion pour le présenter devant le sépulcre du Seigneur, en chantant des hymnes et des cantiques. On dit encore que la plus grande partie des princes s'était accordée pour élire le comte Raimond de Toulouse; mais, espérant qu'il retournerait aussitôt dans son pays s'il n'obtenait la royauté, et entraînés par le doux espoir de revoir le sol natal, ils mentirent à leur propre conscience en inventant toutes sortes de faussetés contre ce comte afin de le faire repousser. Raimond cependant, méprisant toujours sa patrie et suivant le Christ très-fidèlement, ne se retira point de ses voies; il marcha en avant dans la route du pélerinage qu'il avait entrepris et demeura constant jusqu'à la fin dans la condition de pauvreté à laquelle il s'était volontairement soumis, sachant bien que « celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin [1], » et que « quiconque ayant « mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est « point propre au royaume de Dieu [2]. »

Au moment où le duc Godefroi fut revêtu du pouvoir royal, de l'avis unanime de tous les princes et

[1] Évang. sel. S. Matth. chap. 24, v. 13.

[2] Évang. sel. S. Luc, chap. 9, v. 62.

du consentement de tout le peuple, le comte de Saint-Gilles possédait la citadelle de la ville, dite de David, que les assiégés lui avaient livrée dès le principe, ainsi que je l'ai déjà dit. Cette forteresse, construite en larges pierres carrées, était située sur le point le plus élevé du côté de l'occident, et dominait tous les quartiers de la ville. Comme elle avait naguère servi d'asile à un grand nombre de citoyens, le duc jugea qu'il n'exercerait qu'une autorité incomplète tant qu'il ne la posséderait pas, et en conséquence il demanda au comte de la lui livrer, en présence des princes réunis en assemblée. Le comte répondit qu'il l'avait reçue lui-même des assiégés et qu'il voulait la garder jusqu'à Pâques, époque où il comptait, disait-il, se remettre en route pour rentrer dans ses États, ajoutant qu'il desirait la conserver afin d'être logé plus honorablement lui et les siens. De son côté le duc déclara qu'il abandonnerait tout s'il n'avait la disposition de la tour, attendu qu'il serait trop honteux pour lui, après qu'il avait été élu chef, qu'un autre possédât la citadelle de la ville et pût être par là considéré comme son égal ou même son supérieur. Le comte de Normandie et le comte de Flandre se prononcèrent pour le duc; tous ceux qui penchaient pour le comte de Saint-Gilles, et qui étaient même de ses amis, se déclarèrent cependant contre lui, afin de le pousser par là à prendre la résolution de partir plus tôt. En attendant qu'on pût décider juridiquement lequel des deux devait céder, il fut résolu dans le conseil que le comte remettrait la garde de la tour aux mains de l'évêque d'Albar, qui la recevrait comme en séquestre. On dit que celui-ci la livra au duc sans attendre le

jugement et même avant que le procès fût entamé, et que, lorsque quelques personnes le lui reprochèrent dans la suite, il déclara publiquement qu'on lui avait fait violence. Le comte, exaspéré à l'excès de l'affront qu'il jugeait avoir reçu par la manière dont on lui avait enlevé la citadelle, et vivement indigné contre les autres princes qui lui semblaient avoir oublié les nombreux bienfaits dont il les avait comblés pendant tout le voyage, et le traiter désormais avec moins d'amitié, se rendit vers les bords du Jourdain, et, s'étant lavé dans ses eaux, fit ses préparatifs pour retourner dans sa patrie et satisfaire ainsi aux vœux de tous ceux qui le suivaient.

Cependant l'évêque de Martura, homme plein de ruse et de méchanceté, ne cessait d'exciter une populace ignorante contre les princes chrétiens, et de répandre de tous côtés que ces princes, dans leur jalousie, ne voulaient point s'occuper des affaires de l'église, uniquement afin de pouvoir opprimer la ville plus librement, tant qu'elle demeurerait sans pasteur. Puis, réunissant les complices de sa faction, il fit élire Arnoul, malgré l'opposition de beaucoup d'autres, et l'installa sur le trône patriarchal, avec le secours du comte de Normandie, dont Arnoul avait été l'ami constant et le convive durant tout le cours de l'expédition; le peuple léger appuya cette élection de son suffrage; mais une telle entreprise ne pouvait prospérer long-temps. Arnoul fut contraint de déposer une dignité trop témérairement usurpée, et celui qui l'avait soutenu impudemment dans toutes ses turpitudes ne tarda pas non plus à recueillir le fruit de ses mauvaises actions.

Dans le même temps on découvrit une portion de la croix du Seigneur dans un lieu secret de l'église de la Sainte-Résurrection. Dans la crainte des Gentils, sous le joug desquels ils gémissaient, les fidèles l'avaient cachée long-temps auparavant, et, pour plus de sûreté, ils n'avaient admis à cette confidence qu'un très-petit nombre de personnes. Le mystère de ce précieux dépôt fut révélé par un Syrien qui en avait connaissance; on retrouva la croix enfermée dans un étui en argent; on la transféra d'abord au sépulcre du Seigneur, et de là au Temple, en chantant des hymnes et des cantiques sacrés; tout le clergé et tout le peuple marchèrent en cortége, regardant cet événement comme une consolation qui leur était envoyée par le Ciel même, et jugeant que c'était une récompense proportionnée à tant de travaux et à de si longues fatigues.

Cependant le duc de Lorraine, se trouvant confirmé, par la grâce de Dieu, dans la plénitude du pouvoir auquel on l'avait élevé, tous les sujets de scandale qui pouvaient encore subsister furent successivement supprimés, et l'État commença à se rétablir et se consolider. Mais le duc ne régna qu'une année, en punition des péchés des hommes, et afin que ce nouveau royaume n'eût pas à se réjouir sous la longue administration d'un si grand prince et n'y trouvât pas quelque secours dans les adversités qui le menaçaient. Il fut enlevé du monde, afin que la méchanceté ne changeât point son cœur, car il a été écrit: « Le juste périt, et personne n'y fait réflexion en lui-« même.... le juste a été enlevé pour être délivré des « maux de ce siècle [1]. » Godefroi était originaire du

[1] Isaïe, chap. 57, v. 1.

royaume des Francs, de la province de Rheims et de la ville de Boulogne, située sur le rivage de la mer d'Angleterre. Il devait la vie à des parens illustres et pleins de piété. Son père était le seigneur Eustache l'ancien, illustre et puissant comte de la même contrée; ses œuvres furent nombreuses et mémorables, sa mémoire est encore en vénération chez les seigneurs qui habitent les pays environnans; tous se souviennent avec un pieux sentiment de respect de cet homme religieux et craignant Dieu. Sa mère fut distinguée entre toutes les dames nobles de l'Occident, tant par l'excellence de ses mœurs que par l'éclat de sa naissance; elle se nommait Ide, et était sœur de l'excellent duc de Lorraine, que l'on avait surnommé Struma [1]. Celui-ci se trouvant sans enfans, adopta son neveu, qui portait le même nom que lui, et le déclara héritier de tout son patrimoine, en sorte qu'après sa mort, Godefroi lui succéda dans son duché. Il avait trois frères des mêmes père et mère, bien dignes tous trois, par leur noble conduite et l'excellence de leurs vertus, d'être alliés à un si grand prince. C'étaient le seigneur Baudouin, comte d'Edesse, qui succéda au duc dans le royaume de Jérusalem; le seigneur Eustache, comte de Boulogne, qui porta le nom de son père, hérita de ses biens et eut le comté après lui; sa fille, nommée Mathilde, épousa l'illustre et puissant roi des Anglais, Étienne. Lorsque son frère Baudouin mourut sans enfans, Eustache fut appelé par les princes de l'Orient pour lui succéder; mais il ne voulut pas y venir, dans la crainte que sa promotion ne pût être célébrée sans trouble et sans

[1] Godefroi-le-Bossu.

scandale. Le troisième frère de Godefroi fut Guillaume, qui, par ses sentimens d'honneur et sa bravoure, se montra digne de son père et de ses frères. Godefroi, le premier né de sa famille, selon la chair, fut aussi, selon l'homme intérieur, le plus distingué par ses qualités, et réunit le plus de titres aux honneurs qui lui échurent en partage. Il était religieux, clément, plein de piété et de crainte de Dieu, juste, exempt de tout vice, sérieux et ferme dans sa parole, méprisant les vanités du siècle, ce qui est rare à cet âge, et plus encore dans la profession militaire. Il se montrait assidu aux prières et abondant en œuvres de piété; il se distinguait par sa libéralité, son affabilité était pleine de grâces, et il était doux et miséricordieux; enfin il fut digne d'éloges dans toutes ses voies et toujours agréable au Seigneur. Il était grand, moins grand cependant que les hommes les plus hauts de taille, mais plus grand que les hommes ordinaires; il joignait à cela une force sans exemple, ses membres étaient vigoureux, sa poitrine large et forte; il avait une belle figure, la barbe et les cheveux légèrement roux; de l'aveu de tout le monde, il excellait parmi les hommes de son temps dans le maniement des armes et dans tous les exercices de chevalerie.

La mère de ces illustres princes, femme sainte, remplie de sentimens religieux, et agréable à Dieu, animée par l'Esprit saint, eut le pressentiment de leur condition future, tandis qu'ils étaient encore enfans, et prédit, comme par oracle, l'état réservé à chacun d'eux quand ils seraient arrivés à l'âge d'hommes. Un jour qu'ils jouaient ensemble autour de leur mère, comme le font les petits enfans, se harcelant les uns

les autres, et venant souvent se réfugier dans les bras maternels, le vénérable comte Eustache, leur père, entra dans l'appartement, au moment où ils étaient cachés sous la robe de leur mère. Là encore, et sous le vêtement qui les couvrait, les enfans se provoquaient à l'envi, et agitaient leurs pieds et leurs mains. Le comte ayant demandé la cause des mouvemens qu'il remarquait, on rapporte que sa femme lui répondit : « Ce sont trois grands princes, dont le pre- « mier sera duc, le second roi et le troisième comte. » Dans la suite, la clémence divine, dans ses bienveillantes dispensations, accomplit cette prophétie, et la suite des événemens prouva que la mère de ces princes n'avait annoncé que la vérité. En effet, Godefroi, le premier d'entre eux, succéda à son oncle dans le duché de Lorraine, ainsi que je l'ai déjà dit, et obtint plus tard le royaume de Jérusalem, en vertu de l'élection de tous les princes; Baudouin, son frère puîné, lui succéda; et Eustache, son troisième frère, jouit, après la mort de son père, de tous ses biens et de l'héritage de ses ancêtres. J'omets avec intention la fable du cygne, rapportée cependant dans un grand nombre de récits [1], et qui a fait dire vulgairement que les fils du comte Eustache avaient eu une naissance merveilleuse; mais une telle assertion paraît trop contraire à toute vérité. Je reviens maintenant à la suite de ma narration, et parmi les événemens dans lesquels le duc se conduisit, selon sa coutume, d'une manière très-distinguée, j'en choisirai quelques-uns qui me paraissent mériter plus particulièrement d'être conservés pour l'histoire.

[1] Voir l'histoire de cette Croisade par Albert d'Aix.

Dans un combat singulier, auquel il ne se résigna que contre son gré, mais qu'il n'avait pu refuser, pour se conformer aux usages de son pays et conserver sa réputation intacte, Godefroi se distingua par une action mémorable, que je rapporterai en quelques mots. Il fut provoqué, dans le palais même de l'empereur, par un homme noble et puissant, qui était du nombre des princes, et qu'on disait même son parent, au sujet de quelques riches domaines et d'un vaste patrimoine; en conséquence, un jour fut assigné aux deux parties pour en venir à l'épreuve, et au jour fixé l'accusateur et l'accusé se présentèrent à la cour. Les débats ouverts, l'adversaire du duc proposa de vider le différend par les armes; le duc résista autant qu'il lui fut possible; mais, conformément aux lois de leur patrie, on leur adjugea le combat singulier. Les plus grands princes de l'empire faisaient tous leurs efforts pour que des hommes aussi illustres ne se donnassent pas en spectacle au peuple d'une manière indigne d'eux, en s'engageant dans un combat qui devait, sans nécessité, mettre en péril l'honneur et la réputation de l'un ou de l'autre des adversaires; cependant la sentence impériale fut mise à exécution; le peuple se rassembla en foule, les princes prirent les places qui leur étaient dévolues par l'usage, et les deux champions s'avancèrent vers le lieu désigné pour le combat, pour tenter le sort toujours incertain des armes. Tandis que ces illustres guerriers combattaient avec vaillance et déployaient toutes leurs forces, il arriva que le duc brisa son épée en portant un coup vigoureux sur le bouclier de son adversaire, en sorte qu'il ne lui resta dans la

main, en dehors de la poignée, qu'un demi-pied de fer environ. Les princes qui assistaient au combat, voyant que le duc aurait désormais trop d'infériorité, donnèrent le signal de paix, s'avancèrent vers l'empereur, le supplièrent de les autoriser à traiter de composition entre les deux adversaires, et obtinrent l'autorisation. Ils s'y employèrent aussitôt avec le plus grand zèle; mais le duc repoussa absolument ceux qui demandaient la paix, et, persévérant irrévocablement dans son entreprise, il recommença lui-même la bataille. Son adversaire, dont l'épée était demeurée entière, paraissait avoir sur lui un très-grand avantage, et ne lui laissait pas un instant de repos; le duc enfin, enflammé de colère et recueillant toute la force par laquelle il se distinguait entre tous les autres, s'élance sur son ennemi, tenant toujours en main le tronçon de son épée, et le frappe si violemment à l'instant où il ne s'y attendait pas, que celui-ci tomba par terre tout étourdi et comme un homme mort. Le duc alors jette au loin son épée brisée, saisit celle de son adversaire étendu à ses pieds, et appelant à lui les princes qui tout à l'heure avaient voulu parler de composition, il les invite à s'en occuper maintenant, pour arracher à une mort ignominieuse l'illustre guerrier qui vient de succomber sous ses coups. Tous les princes admirèrent sa force, sa bravoure et son incomparable magnanimité; ils conclurent la paix, terminèrent la querelle de la manière la plus convenable, de telle sorte cependant que le duc fut reconnu vainqueur, et parut, aux yeux de tout le monde, digne d'une gloire immortelle.

Il est un autre événement qui lui fit aussi le plus

grand honneur, dont tous les hommes conservent encore un fidèle souvenir, et qui me paraît mériter également une place dans l'histoire.

Le peuple des Saxons, le plus féroce de tous les peuples germaniques, ne pouvant supporter le joug de l'Empire romain, et desirant se livrer librement à son humeur vagabonde, en secouant ses chaînes et méconnaissant toute règle et toute discipline, s'était révolté contre l'empereur Henri; il poussa même son insolente obstination jusqu'à opposer à l'empereur un certain noble de la même nation, nommé le comte Rodolphe [1], qu'il élut pour son roi [2]. L'empereur, vivement injurié, convoqua auprès de lui tous les princes de l'Empire. Tous, jaloux de la gloire de l'État, et indignés de l'énorme crime des Saxons, répondirent avec empressement à cet appel, et rassemblèrent leurs forces, déclarant qu'il était impossible de tolérer une si grande offense, qu'un tel crime ne pouvait être expié que par la mort, et que le glaive vengeur devait seul faire raison de cette entreprise de lèze-majesté. Au jour fixé par les ordres de l'empereur, ils se réunirent au rendez-vous qui leur était assigné, traînant à leur suite des milliers de combattans. Les princes ecclésiastiques accoururent ainsi que les autres de toutes les extrémités de l'Empire, chacun d'eux se disposant à pénétrer de vive force dans le pays des Saxons, et à tirer d'eux une vengeance éclatante. Déjà le jour du combat s'approchait, les deux armées avaient rangé leurs légions, et tout était préparé pour la bataille. L'empereur appela tous

[1] Duc de Souabe, beau-frère de l'empereur Henri IV.
[2] En 1087.

les princes autour de lui, et leur demanda auquel d'entre eux il pouvait confier en toute sûreté l'étendard impérial, et qui devait être nommé chef pour conduire de si grandes armées. Après avoir tenu conseil sur ce sujet, les princes lui répondirent que le duc de Lorraine Godefroi leur paraissait à tous suffisamment capable de remplir cette fonction. L'empereur lui confia donc son aigle, comme à l'homme qui avait été élu par mille autres, et que le suffrage général indiquait pour le plus habile; mais le duc n'accepta que malgré lui, et après avoir beaucoup résisté. Le même jour, les deux armées se rencontrèrent et se battirent vaillamment[1]. Le duc, marchant avec son aigle en avant de l'empereur, conduisit le corps d'armée que commandait son souverain contre celui qui était sous les ordres du faux roi Rodolphe. Il enfonça et dispersa ce corps en présence de l'empereur et de quelques princes, parvint jusqu'à Rodolphe, lui enfonça son drapeau dans le cœur, et le renversa à terre à peu près mort; puis aussitôt il éleva dans les airs l'étendard impérial tout couvert du sang de son ennemi. Les Saxons, voyant leur roi mort, se rendirent à l'empereur, lui donnèrent satisfaction selon la nature de leur offense, livrèrent des forteresses et des otages, s'engagèrent à renoncer à toute entreprise semblable, et rentrèrent en grâce à ces conditions.

Je n'ai rapporté cet événement que pour faire connaître en quelle estime était, auprès des plus puissans princes de la terre, l'homme illustre dont il est ici question. Il n'est personne qui ne reconnaisse que la meilleure preuve en est dans la désignation que

[1] A Wolksheim, près de Géra, dans la Thuringe.

firent de lui, comme du plus capable au jugement de tous, tant de princes qui semblaient n'avoir point d'égaux dans le monde entier, surtout si l'on considère que lui-même confirma ce jugement par des actions éclatantes, et montra, par sa conduite même, qu'on l'avait bien jugé. Cet homme fit un grand nombre d'autres actions mémorables et dignes de l'admiration publique; elles sont encore aujourd'hui dans la bouche de tout le monde, et font une histoire qui le rend à jamais célèbre. Je puis citer entre autres que lorsqu'il eut formé le projet d'entreprendre son pélerinage, animé d'un sentiment de pieuse libéralité, il donna à l'église de Liége, à titre gratuit et perpétuel, le château dont il avait pris le surnom de Bouillon, château renommé par son site, ses fortifications, ses agrémens, les champs et les vastes territoires qui l'environnent de toutes parts. Mais puisque je n'ai entrepris de raconter que les choses qu'il a faites chez nous, je reviens à mon sujet.

Quelques jours après qu'il fut revêtu de la royauté, Godefroi, le cœur plein de sentimens religieux, offrit d'abord à son Seigneur les prémices de sa sollicitude souveraine, en commençant par s'occuper des choses qui se rapportaient à l'honneur de la maison de Dieu. En premier lieu, il constitua des chanoines dans l'église du Sépulcre et dans le temple du Seigneur, et leur assigna d'amples bénéfices qu'on appelle *prébendes*, ainsi que des logemens convenables situés dans les environs de ces deux églises agréables à l'Éternel. Il maintint d'ailleurs l'ordre et la règle canoniques tels qu'on les observe dans les plus grandes et les plus riches églises fondées au-delà des monts.

par des princes pieux; et si la mort ne l'eût prévenu dans ses projets, il leur eût fait encore de plus riches concessions.

Lorsqu'il entreprit son pélerinage de Jérusalem, ce prince chéri du Seigneur choisit dans des cloîtres bien disciplinés et emmena avec lui des moines, hommes religieux et distingués par la sainteté de leur vie, qui, pendant tout le cours du voyage, de nuit comme de jour, célébrèrent les offices divins en sa présence, selon les lois de l'Église. Lorsqu'il fut devenu roi de Jérusalem, il les plaça, selon leurs desirs, dans la vallée de Josaphat, et leur assigna avec bonté un très-vaste patrimoine. Il serait trop long d'énumérer toutes les choses que ce prince accorda aux églises de Dieu dans sa pieuse libéralité. Le texte même des priviléges qu'il leur fit expédier prouve combien étaient grands tous les sacrifices que fit, en faveur des lieux saints, et pour le salut de son ame, cet homme toujours occupé de la crainte du Seigneur. Après sa promotion, son extrême humilité le porta à ne point vouloir être distingué dans la Cité sainte par une couronne d'or semblable à celle que portent les rois; il se contenta, avec un pieux respect, de cette couronne d'épines que le Rédempteur du genre humain porta dans le même lieu pour opérer notre salut, et qui l'accompagna jusque sur le bois où il subit le supplice. C'est ce qui a fait que quelques personnes qui n'ont pas su reconnaître les vrais mérites, ont hésité à inscrire Godefroi dans la liste des rois de Jérusalem. Quant à nous, il nous paraît non seulement avoir été roi, mais encore le meilleur des rois, la lumière et le modèle de tous les autres. Qu'on se garde

de croire que ce prince fidèle méprisât les grâces de la consécration et les sacremens de l'Église; il ne dédaignait que les pompes du siècle, et la vanité qui subjugue toute créature; il ne refusa humblement une couronne périssable que pour obtenir ailleurs la couronne qui ne se flétrit point.

Vers le même temps, peu après que la ville fut occupée, et tandis que les princes qui l'avaient rendue au culte du Seigneur ne s'étaient point encore séparés, on apprit, de manière à n'en pouvoir douter, que le prince d'Égypte, le plus puissant entre tous les princes de l'Orient, indigné de voir un peuple barbare, accouru des points les plus reculés de la terre, entrer de vive force dans ses États et s'emparer de l'une de ses provinces, venait de convoquer ses troupes dans tous les pays soumis à sa domination, et rassemblait d'immenses armées. Il appela auprès de lui le chef de sa milice, Afdal, autrement nommé Émir, lui ordonna de réunir les forces de l'Égypte et celles de tout son Empire, et de se transporter en Syrie pour faire disparaître ce peuple présomptueux de la surface de la terre, en sorte que son nom même fût effacé de la mémoire des hommes. Cet Émir, qu'on nommait aussi l'Arménien, devait la vie à des parens chrétiens; mais, séduit par d'immenses richesses, il apostasia en abandonnant son Créateur, et déserta la foi qui fait vivre le juste. Dans le cours de la même année, pendant laquelle les Croisés mirent le siége devant Jérusalem et la rendirent à la religion chrétienne, il avait reconquis cette ville sur les Turcs, et l'avait remise sous la domination des Égyptiens qui l'avaient long-temps possédée. Son maître n'en jouis-

sait de nouveau et en toute tranquillité que depuis onze mois environ, lorsque l'armée des Croisés, combattant sous la protection du Seigneur, l'arracha à l'injuste servitude sous laquelle elle gémissait. L'émir s'indigna qu'on lui eût enlevé en si peu de temps le fruit de sa victoire, et qu'une si précieuse acquisition n'eût eu qu'une si courte durée. Il accepta avec joie la tâche qui lui fut imposée, espérant bien triompher facilement de ceux qui avaient détruit tout l'éclat de sa première expédition. Il rassembla toutes les forces dont on pouvait disposer dans le pays d'Égypte, tel qu'il était alors organisé, et se rendit en Syrie, le cœur plein de rage, marchant avec un faste intolérable, et résolu d'exterminer notre peuple, et de détruire jusqu'à son souvenir. Mais le Seigneur qui est terrible dans ses desseins sur les enfans des hommes [1], en avait décidé autrement. Il s'avança donc au milieu d'une magnifique escorte de cavalerie, suivi d'une immense quantité de troupes, et dressa son camp devant Ascalon. D'autres troupes venues en grand nombre de toute l'Arabie et du pays de Damas, s'étaient ralliées à son expédition. Quoique les Turcs, avant cette époque, eussent été fort en désunion avec les Égyptiens, chacune de ces deux nations se méfiant des forces de l'autre, et rivalisant pour obtenir la prépondérance dans l'Orient, la crainte que leur inspiraient les Croisés les rapprocha, sans qu'ils eussent cependant aucun sentiment de bienveillance réciproque : ils se réunirent contre les nouveaux venus qui semblaient chercher à les supplanter, jugeant qu'il leur convenait mieux de supporter leurs préten-

[1] Psaum. 65, v. 4.

tions rivales, et même la domination de l'un d'entre eux, que de souffrir plus long-temps sous le glaive féroce et cruel des barbares étrangers. En conséquence, les forces innombrables des Égyptiens, des Arabes et des Turcs, se réunirent en une seule armée, et s'établirent dans les plaines d'Ascalon, se disposant à marcher de là sur Jérusalem, car ils ne pouvaient croire que notre armée osât se porter à la rencontre d'une si grande masse de combattans.

Dès qu'ils en furent instruits, les princes, les évêques, le clergé, le peuple entier se rassemblèrent à Jérusalem avec le plus grand empressement. Précédés des armes spirituelles, ils allèrent devant le sépulcre du Seigneur, et, poussant de profonds soupirs, versant des larmes, le cœur contrit, prosternés humblement sur la terre, ils prièrent, demandant à Dieu de délivrer, dans sa clémence, des périls qui le menaçaient, le peuple auquel il avait jusqu'à ce jour conservé la victoire par un effet de sa miséricorde, le suppliant, pour la gloire de son nom, d'éloigner toute nouvelle souillure des lieux de sanctification qu'il avait daigné purifier. De là, animés d'une fervente dévotion, ils se rendirent, pieds nus, au temple du Seigneur, en chantant des hymnes et des cantiques sacrés, et, épanchant leurs cœurs devant la face du Dieu vivant, ils prièrent encore en disant : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, « et ne laissez point tomber votre héritage dans l'op- « probre en l'exposant aux insultes des nations [1]. » Après avoir accompli ces cérémonies selon l'usage, reçu la bénédiction des évêques, et fait toutes leurs

[1] Joel, chap. 2, v. 17.

dispositions pour confier la garde de la ville à des hommes sages et prudens pendant leur absence, le duc de Lorraine partit avec le comte de Flandre, et descendit dans la plaine de Ramla, laissant les autres princes dans la ville. Toutefois, l'illustre Eustache, frère du duc, et Tancrède en étaient sortis par les ordres de Godefroi, pour répondre à l'appel des citoyens de Naplouse qui les avaient invités à venir prendre possession de leur ville sans craindre aucun obstacle. Ils y firent quelque séjour, soit à cause de la richesse du pays, soit pour disposer dans la ville même une garnison suffisante à sa défense, et ignorèrent pendant ce temps ce qui se passait à Jérusalem; mais le duc les ayant rappelés, ils revinrent aussitôt, et se réunirent aux autres princes. Godefroi cependant et le comte de Flandre, arrivés à Ramla, recueillirent des renseignemens plus positifs; et, dès qu'ils furent assurés que l'émir, à la tête de toutes ses troupes, avait établi son camp auprès d'Ascalon, ils expédièrent un messager en toute hâte pour en prévenir les princes qui étaient demeurés en attendant des nouvelles plus certaines.

Le comte de Toulouse et les autres princes dévoués à Dieu ayant appris par le messager du duc l'arrivée de cette innombrable quantité d'ennemis et leur campement dans une position si rapprochée, invoquèrent les secours du ciel, rassemblèrent toutes les forces dont le temps et leur situation leur permettaient de disposer, et se rendirent aussitôt dans le pays des Philistins, au lieu qui s'appelle maintenant Ibelin[1],

[1] *Iabne* dans les livres saints, et plus tard *Iamnia;* aujourd'hui

où ils savaient que le duc s'était arrêté. Ils avaient avec eux douze cents chevaliers et environ neuf mille hommes de pied. Après que cette petite armée se fut reposée toute la journée, vers la onzième heure du jour on vit au loin dans la plaine un rassemblement considérable; croyant que c'était l'armée ennemie qui s'approchait, le duc envoya en avant deux cents chevaux légers, pour reconnaître l'état et la force de ces troupes, et lui-même se prépara au combat. Les cavaliers s'étant portés vers le point qui leur était indiqué ne tardèrent pas à découvrir que ce qu'ils avaient vu n'était autre chose que d'immenses troupeaux de bœufs, de chevaux et de chameaux. Il y avait auprès d'eux quelques hommes à cheval qui, de même que les bergers, veillaient à la garde de ces animaux. L'armée des Croisés s'avança, et, dès qu'elle fut à portée des troupeaux, les bergers et les cavaliers prirent la fuite en même temps et abandonnèrent tout leur bétail. On fit cependant quelques prisonniers, dont les rapports firent connaître exactement la situation et les projets des ennemis : on sut par eux que le prince qui les commandait avait dressé son camp à sept milles du lieu où l'on se trouvait, qu'il comptait y passer deux jours et se remettre ensuite en marche pour venir détruire l'armée chrétienne. Les chefs aussitôt, certains qu'ils auraient à combattre, divisèrent leurs forces en neuf corps d'armée; trois de ces corps marchèrent en avant, trois autres demeurèrent au centre, et les trois derniers formèrent l'arrière garde; par cette disposition l'ennemi, sur

Yebna, à trois lieues de Ramla, vers le sud-ouest, et sur un ruisseau de même nom.

quelque point qu'il attaquât, devait trouver toujours un triple rang de soldats tout prêts à le recevoir. Il était impossible à qui que ce fût de se faire une opinion précise sur la force de l'armée ennemie; elle formait une multitude innombrable et de jour en jour il lui arrivait de nouveaux renforts. L'immense butin que les Croisés venaient de conquérir, sans éprouver la moindre opposition, excédait aussi toutes les bornes du calcul. Ils s'en réjouirent beaucoup et passèrent la nuit sur le point où ils venaient de s'arrêter; mais, en gens prudens et qui avaient une grande expérience des lois de la guerre, ils ne cessèrent de veiller et posèrent des gardes tout autour de leur camp. Le lendemain les hérauts annoncèrent de tous côtés les apprêts de la guerre; les Croisés se formèrent en ordre de bataille, et se recommandant au Seigneur pour en obtenir le succès de leur entreprise, ils se mirent en marche pour se porter vers l'ennemi, plaçant toutes leurs espérances de victoire en celui à qui il est facile de triompher de beaucoup d'hommes avec un petit nombre des siens.

Cependant, les Égyptiens et ceux qui s'étaient réunis à eux des diverses parties de la Syrie, voyant nos troupes s'avancer avec ardeur et marcher en toute assurance, plus sages qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors, commencèrent à se méfier de leurs forces et à ne plus tant compter sur leur multitude, car ils croyaient que tout ce qu'ils voyaient s'approcher n'était qu'une immense foule de légions ennemies. J'ai déjà dit que l'armée des Croisés était au contraire fort peu considérable. Mais les troupeaux dont j'ai aussi parlé et que nos troupes avaient pris, s'étaient mis à

suivre leur marche, sans que personne même les conduisît; ils s'arrêtaient lorsque les Croisés suspendaient leur mouvement, et suivaient spontanément leurs pas lorsqu'ils se remettaient en route. L'armée Égyptienne s'imagina que les Chrétiens traînaient à leur suite des forces innombrables, et en conséquence elle se mit à prendre la fuite, sans être poursuivie, chacun d'entre eux n'osant même espérer de trouver quelque moyen de salut dans cette prompte déroute. On perdit dans cette journée, et par un accident dont les détails sont inconnus, le fauteur de tous les scandales, l'auteur de toutes les séditions, l'évêque de Martura; personne ne put savoir ce qu'il était devenu; mais, de quelque manière que la chose soit arrivée, il fut sans doute enlevé de ce monde, puisqu'il ne reparut plus dans la suite. On a dit cependant que le duc l'avait envoyé à Jérusalem, pour mander les princes qui y étaient demeurés, et qu'à son retour, tombé dans les mains des ennemis, il avait été mis à mort selon les uns, et selon d'autres jeté pour toujours dans une prison.

L'armée chrétienne, après avoir obtenu la victoire du ciel même, s'empara du camp des Égyptiens; elle y trouva d'immenses bagages et des vivres, et des provisions de voyage en si grande abondance que les Croisés furent bientôt rassasiés jusqu'au dégoût du miel et des gâteaux dont ils se nourrirent; le plus vil ou le moindre d'entre eux pouvait dire en cette occasion : *l'abondance m'a fait pauvre*. Ayant ainsi dispersé leurs ennemis et remporté sans aucun effort une victoire complète, les Chrétiens rendant à Dieu d'infinies actions de grâces, retournèrent à Jérusalem,

princes et peuple, chargés également de dépouilles et traînant à leur suite un immense butin, tous se réjouissant dans le Seigneur, et se livrant à leurs transports, comme les vainqueurs qui partagent entre eux les trésors qu'il viennent d'enlever.

Après cette nouvelle expédition les comtes de Flandre et de Normandie, princes agréables à Dieu, ayant ainsi heureusement accompli le pélerinage auquel ils s'étaient engagés par leur vœu, firent leurs dispositions pour retourner dans leur patrie. Ils s'embarquèrent et arrivèrent à Constantinople auprès de l'empereur Alexis. Ce souverain les accueillit avec bonté, et leur fit de beaux présens; puis ils se remirent en route, sous la protection du Seigneur et arrivèrent sains et saufs, chacun dans son pays.

L'un d'eux, le comte de Normandie, rentré dans ses foyers, trouva ses affaires dans une situation bien différente de celle où il les avait laissées au moment de son départ. Tandis qu'il combattait pour le Seigneur dans son expédition lointaine, son frère aîné, Guillaume, surnommé le Roux, roi des Anglais, était mort sans laisser d'enfans. Le droit de la naissance appelait le comte à lui succéder dans son royaume; mais Henri, son frère cadet, persuada aux princes d'Angleterre que le comte avait été élu roi de Jérusalem, qu'il avait renoncé à revenir dans sa patrie, et cette fraude lui fit obtenir la couronne d'Angleterre. Le comte dès son retour lui demanda avec les plus vives instances de lui céder les droits qui lui appartenaient. Mais le roi ayant absolument refusé de lui donner satisfaction, le comte leva des troupes, équipa une flotte et se rendit en Angleterre,

ses mérites, illustra de plus en plus l'Église de cette ville, noble et pleine de gloire depuis le temps des Apôtres, et lui prodigua ses largesses. Il recula aussi de tous côtés les limites de sa principauté, en subjuguant plusieurs villes et s'emparant d'un grand nombre de forteresses, comme on le verra au surplus dans la suite de ce récit.

Tandis que toutes ces choses se passaient dans le royaume de Jérusalem, le seigneur Boémond, prince d'Antioche et le seigneur Baudouin, frère du duc Godefroi et comte d'Edesse, ayant appris par une foule de rapports que leurs frères et leurs anciens compagnons de pélerinage avaient conquis la Cité sainte avec la protection de l'Éternel, et accompli ainsi l'objet de leur entreprise, convinrent ensemble de prendre jour pour se mettre en route, après avoir fait tous leurs préparatifs de voyage, afin d'aller aussi s'acquitter de leur vœu, en présence du Seigneur, et présenter leurs devoirs fraternels au duc, à Tancrède et aux autres princes. Ces deux seigneurs, illustres et puissans, étaient constamment demeurés l'un à Antioche, pour conserver sa principauté; l'autre à Edesse, pour protéger son comté contre les invasions des ennemis. Ces dispositions avaient été réglées ainsi aussitôt après la prise d'Antioche, et l'on avait arrêté, dans un sentiment de sollicitude pour l'intérêt général des Croisés, qu'ils demeureraient chacun dans les villes qui leur avaient été livrées par le Seigneur, et qu'ils appliqueraient tous leurs soins et toute leur vigilance à les conserver, de peur que les ennemis ne cherchassent à former de nouvelles armées et à recommencer une guerre qui aurait pu rendre super-

flus les efforts et les succès antérieurs. Quoique l'un et l'autre fussent constamment occupés, ils formèrent cependant le projet d'aller accomplir le vœu de leur pélerinage et en conséquence ils se mirent en route le jour dont ils étaient convenus. Le seigneur Boémond emmena avec lui tous ceux qui parurent animés des mêmes desirs et partit accompagné d'une grande multitude de gens à pied et à cheval; ils arrivèrent ainsi jusqu'à Valénia, ville située sur les bords de la mer, en dessous du château de Margat, et y dressèrent leurs tentes, malgré l'opposition des habitans. Baudouin, qui le suivait de près, le rejoignit en ce lieu, et leurs corps s'étant réunis ils poursuivirent leur route.

A la même époque des hommes partis d'Italie venaient de débarquer à Laodicée de Syrie : il y avait parmi eux un homme très-lettré, plein de sagesse et de piété, ami de la vertu et de la probité, le seigneur Daimbert, archevêque de Pise; on y remarquait encore l'évêque d'Ariano dans la Pouille. Ces nouveaux arrivans vinrent aussi se réunir à la marche des princes d'Antioche et d'Edesse : le nombre des pélerins se trouva augmenté par ce renfort, et l'on dit qu'il s'élevait alors à vingt-cinq mille individus des deux sexes, marchant tant à pied qu'à cheval. Ils suivirent ainsi leur route, s'avançant toujours sur le bord de la mer, et ne rencontrant que des ennemis dans toutes les villes par où ils passaient; en sorte qu'ils éprouvaient sans cesse les plus grands difficultés, et souffraient fréquemment du défaut de vivres. Comme ils n'avaient pas la faculté de commercer, et ne trouvaient point à acheter ce dont ils pouvaient avoir besoin, ils eurent

bientôt épuisé toutes leurs provisions de voyage. On était en outre au milieu de l'hiver, au mois de décembre, en sorte que la rigueur du froid et les pluies incommodes de la saison réduisirent un grand nombre de pélerins aux dernières extrémités. Les habitans de Tripoli et ceux de Césarée furent les seuls, sur toute la longueur de la route, qui offrirent aux Chrétiens des denrées à acheter. Ils continuèrent cependant à souffrir beaucoup du défaut de vivres et de la disette, parce qu'ils n'avaient pas de bêtes de somme ou d'autres animaux qu'ils pussent employer au transport de leurs provisions. Enfin, protégés par la clémence divine, ils arrivèrent à Jérusalem. Le duc, tout le clergé et tout le peuple les accueillirent avec empressement. Ils visitèrent les lieux saints avec toute contrition de cœur, et dans un profond sentiment d'humilité, apprenant enfin de leurs propres yeux ce qu'ils n'avaient su jusqu'alors que par la parole et l'enseignement. Ils célébrèrent dans la sainte Bethléem, le jour de la nativité du Seigneur, et virent la crèche et l'admirable grotte où la mère de Dieu, qui est la porte du salut, enveloppa dans ses langes le Rédempteur du monde, et apaisa de son lait ses premiers cris.

Comme jusqu'à ce moment, et depuis cinq mois environ, le siége de Jérusalem était demeuré vacant, et n'avait point de chef qui lui fût spécialement affecté, les princes alors rassemblés résolurent de s'occuper à pourvoir en ce point à l'église de Dieu. Après avoir longuement hésité et délibéré dans les réunions générales qu'ils tinrent à cette occasion, ils se déterminèrent à placer le seigneur Daimbert sur le siége

patriarchal; car, ce qui avait été fait au sujet d'Arnoul, ainsi que je l'ai déjà rapporté, étant une œuvre de légèreté et d'imprudence, fut détruit avec autant de facilité que de promptitude. Lorsque l'homme de Dieu eut pris possession de son siége, le seigneur Godefroi et le seigneur prince Boémond reçurent humblement de lui l'investiture, le premier de son royaume, le second de sa principauté, pensant ainsi rendre honneur à celui dont le patriarche était reconnu le ministre sur la terre. Après cela, ils assignèrent des propriétés au seigneur patriarche, tant celles que le patriarche grec avait possédées au temps des Gentils, depuis la fondation de l'empire grec, que quelques autres encore qui lui furent tout récemment attribuées, afin de soutenir honorablement l'éclat de cette dignité.

Ces arrangemens terminés, Boémond et Baudouin prirent congé du duc, pour retourner chacun dans ses États, et descendirent ensuite vers le Jourdain. Ils suivirent les bords de cette rivière, sur toute la longueur de la célèbre vallée, passèrent à Scythopolis [1], et arrivèrent de là à Tibériade. Après y avoir pris des vivres et des provisions pour continuer leur voyage, ils poursuivirent leur marche le long de la mer de Galilée, entrèrent dans la Phénicie du Liban, laissèrent sur leur droite Panéade, qui est la Césarée de Philippe [2], passèrent ensuite dans l'Iturée, et ar-

[1] L'ancienne *Bethséan*, qui n'est plus aujourd'hui qu'un petit fort nommé *El-Beysan*. Les Grecs lui donnèrent le nom de *Scythopolis*, parce qu'elle fut assez long-temps occupée, à la suite d'une invasion, par une de ces peuplades errantes qu'ils appelaient du nom de *Scythes*.

[2] Elle reçut ce nom de Philippe, le plus jeune fils d'Hérode, à qui son père en avait fait don.

rivèrent dans le lieu nommé Héliopolis, autrement appelé Balbek. Ils revinrent de là retrouver les bords de la mer, et arrivèrent enfin sains et saufs à Antioche, ayant marché sous la protection de la clémence divine.

Pendant ce temps des hommes malintentionnés, qui n'ont jamais à cœur que de susciter des scandales et de se montrer jaloux de la tranquillité des autres, parvinrent, à force de travail et de peine, à faire naître des querelles entre le seigneur patriarche et le seigneur duc. Le premier demanda à celui-ci de lui restituer la cité sainte consacrée à l'Éternel, la citadelle de la ville et celle de Joppé, ainsi que tout son territoire. Il s'éleva à ce sujet une discussion qui se prolongea pendant quelque temps : enfin, comme le duc était humble, d'un caractère doux, et en même temps rempli de respect pour la parole de Dieu, le jour de la purification de la bienheureuse Marie, il résigna le quart de la ville de Joppé en faveur de l'église de la Sainte-Résurrection, en présence du clergé et de tout le peuple. Puis, le saint jour de Pâques suivant, il résigna également entre les mains du patriarche, et en présence du clergé et du peuple, qui s'étaient réunis pour cette solennité, la citadelle de David, ainsi que la ville de Jérusalem et tout son territoire, ne mettant d'autre condition à cet abandon que la réserve d'user et jouir de ces deux villes et de leurs territoires, jusqu'au moment où le Seigneur lui permettrait de s'emparer d'une ou deux autres villes des environs, et d'étendre ainsi les limites du royaume. Il fut encore convenu que, si le duc mourait avant cette époque sans héritier légitime, tous les lieux

ci-dessus décrits reviendraient au seigneur patriarche, sans difficulté ni contestation aucune. J'ai cru devoir rapporter ici tous ces détails, quoiqu'ils soient connus par une infinité de rapports, et qu'ils se trouvent même consignés dans les écrits de quelques personnes, et cependant j'en éprouve un véritable étonnement, et il m'a toujours été impossible de comprendre quels motifs ont pu porter le seigneur patriarche à susciter ce différend au duc de Lorraine. En effet, je n'ai lu nulle part et n'ai entendu dire à aucun homme digne de foi, que les princes, après leur victoire, aient conféré au duc Godefroi le royaume de Jérusalem, sous la condition qu'il se tînt pour engagé et obligé, envers quelque personne que ce fût, à une prestation annuelle ou perpétuelle, de quelque nature qu'elle soit. Et afin qu'on ne regarde pas ce que je dis ici comme une preuve d'une ignorance honteuse ou d'une négligence impardonnable, je déclare que j'ai recherché avec le plus grand soin et auprès de tout le monde, des renseignemens sur la vérité de ces faits, et cela principalement avec l'intention d'en parler dans cet ouvrage, dont j'avais depuis fort long-temps le projet de m'occuper.

Il est juste de dire cependant, et il est certain que, dès l'époque de l'entrée des Latins à Jérusalem, comme aussi depuis fort long-temps auparavant, le patriarche de cette ville en avait possédé un quart, à peu près en toute propriété. J'ai voulu savoir comment cette espèce de titre avait été fondée, quels en avaient été le principe et les motifs; j'ai fait à ce sujet de grandes recherches, et comme je suis enfin parvenu à le découvrir, je crois devoir en rendre compte.

On voit par les anciennes traditions que Jérusalem, tant qu'elle fut occupée par les infidèles, ne jouit jamais d'une paix suivie, et n'eut que de courts intervalles de repos. Elle fut constamment en proie aux calamités de la guerre, et aux siéges que les princes voisins venaient lui livrer, dans l'espoir de la réunir à leurs États. Ses murailles et ses tours tombant en ruines, autant par vétusté que par suite des nombreuses attaques de ceux qui les avaient assiégées, laissaient la place ouverte en quelque sorte de toutes parts, et exposée aux entreprises secrètes des ennemis. Au temps où le royaume d'Égypte s'éleva au dessus de tous les autres empires de l'Orient ou du midi, tant par ses forces et ses richesses que par sa sagesse temporelle, le calife d'Égypte voulant reculer les limites de ses États, et étendre de tous côtés sa domination, envoya ses armées en avant et s'empara de vive force de toute la Syrie, jusqu'à Laodicée, ville voisine d'Antioche, et limitrophe de la Cœlé-Syrie. Il nomma des gouverneurs qui furent chargés de commander dans les villes maritimes et dans celles qui se trouvaient au milieu des terres, établit des impôts, rendit toute cette contrée tributaire, et prescrivit aux habitans de chaque localité de relever leurs murailles, et de construire de fortes tours dans l'enceinte des remparts. Pour se conformer à cet ordre général, le gouverneur qui commandait alors à Jérusalem força tous les habitans à obéir aux mêmes injonctions, et à remettre en bon état leurs murailles et leurs tours. Lorsqu'on distribua ce travail à tous les citoyens, il arriva, bien plus par une œuvre de méchanceté que par suite d'un examen exact et com-

paratif des ressources de chacun, que le quart des constructions à faire fut assigné aux malheureux chrétiens qui habitaient dans cette ville. Déjà les fidèles se trouvaient tellement écrasés sous le poids des corvées ordinaires et extraordinaires, des impôts, des tributs, et de toutes sortes d'autres prestations ou charges également honteuses qu'on exigeait d'eux, que toutes leurs richesses réunies eussent à peine suffi pour faire reconstruire une ou deux de ces tours. Voyant qu'on ne cherchait que les occasions de les accabler, et n'ayant cependant aucun autre refuge, ils allèrent trouver le gouverneur en pleurant, et le supplièrent de ne leur imposer que le fardeau qu'il leur serait possible de supporter, déclarant qu'ils se trouveraient entièrement hors d'état de suffire à la tâche qui leur avait été assignée. Mais le gouverneur les fit chasser de sa présence, en rendant contre eux une cruelle décision, par laquelle il leur annonça que c'était un sacrilége de violer les édits du prince souverain : « En conséquence, ajouta-t-il, ou « vous vous acquitterez du travail qui vous a été « donné, ou vous succomberez sous le glaive ven« geur, comme coupables du crime de lèze-majesté. » Enfin, à force d'intercessions et à l'aide de quelques présens, ils obtinrent un délai du gouverneur, jusqu'à ce qu'ils eussent pu envoyer des députés à l'empereur de Constantinople, à l'effet d'implorer sa charité, et d'en solliciter des aumônes pour parvenir à l'accomplissement de leur ouvrage.

Les députés nommés pour remplir cette mission se rendirent auprès de ce prince, et lui exposèrent aussi fidèlement qu'il leur fut possible le sujet des

gémissemens et des larmes du peuple fidèle; leur récit excita l'attendrissement chez tous les auditeurs. Ils racontèrent en détail tout ce que le misérable peuple avait à souffrir sans relâche pour l'amour du nom du Christ; ils parlèrent des soufflets et des crachats qu'ils recevaient, des fers dont ils étaient chargés, des prisons où on les plongeait, des violences par lesquelles on leur arrachait leurs biens, des supplices qu'on leur faisait subir sur la croix ou d'autres manières; ils rapportèrent enfin la persécution suscitée tout récemment au menu peuple, et qui n'était qu'une nouvelle invention pour le détruire entièrement. Le seigneur Constantin, surnommé Monomaque, homme sage et puissant, portait alors le sceptre de l'empire, et gouvernait ses États avec autant de force que de valeur. Il accueillit favorablement les supplications des fidèles, leur promit de l'argent, afin qu'ils pussent s'acquitter de la tâche qu'on leur imposait, et se montra ému d'une charitable compassion pour les maux qui les affligeaient si constamment. Il voulut cependant mettre une condition à ses largesses, et leur déclara qu'ils n'en ressentiraient les effets qu'à la charge d'obtenir une concession de la part du prince qui les gouvernait, et cette concession devait être que ce prince consentît à ce que désormais il n'y eût que des Chrétiens qui fussent autorisés à habiter dans l'enceinte des murailles qui seraient relevées avec le produit des aumônes impériales. En même temps, l'empereur écrivit aux habitans de l'île de Chypre pour leur donner ordre, dans le cas où les fidèles de Jérusalem obtiendraient l'autorisation exigée, de leur compter, sur le produit

des impôts et des revenus du fisc, tout l'argent qui leur serait nécessaire pour parvenir à faire la portion d'ouvrage qu'on leur avait demandée.

Les députés retournèrent chez eux, et rapportèrent en détail au seigneur patriarche et au peuple de Dieu, le résultat de leur voyage : tous les écoutèrent avec joie, et, acceptant les conditions qu'on leur proposait, ils s'occupèrent, dès ce moment, avec le plus grand zèle, d'obtenir le consentement de leur souverain aux arrangemens que l'empereur avait exigés. En conséquence, ils envoyèrent d'autres députés à leur prince, le grand calife d'Égypte; ceux-ci, soutenus par la faveur divine, obtinrent de lui ce qu'ils étaient allés lui demander, et reçurent même un acte de concession, revêtu de la signature et du sceau de ce prince. Après avoir heureusement terminé leur négociation, ils retournèrent à Jérusalem, et les Chrétiens achevèrent alors, avec l'aide du Seigneur, la portion de murailles qui leur avait été assignée. Cet événement arriva l'an de grâce mille soixante trois, trente six ans avant la délivrance de la ville, sous le règne du calife égyptien Bomensor Elmostensab [1].

Jusqu'à cette époque, les Sarrasins avaient habité pêle-mêle avec les Chrétiens. Dès qu'ils reçurent les ordres de leur prince, ils furent forcés de se transporter dans d'autres quartiers de la ville, et d'en abandonner un quart aux fidèles sans contestation. Les serviteurs du Christ se trouvèrent dès lors dans une situation beaucoup meilleure. Leur cohabitation avec les enfans de Bélial était une source perpétuelle

[1] Abou-Tamin-Mostanser-Billah, cinquième calife Fatimite d'Égypte, qui régna de l'an de Jésus-Christ 1036 à l'an 1094.

de querelles, et leur attirait des vexations de tout genre. Ils vécurent beaucoup plus en repos dès qu'ils se trouvèrent séparés de cette mauvaise ivraie. S'ils avaient entre eux quelque différend, ils s'en rapportaient à la décision de l'Église, et toutes leurs contestations étaient jugées selon le libre arbitre du seigneur patriarche qui les gouvernait. Depuis ce jour, et par les motifs que je viens de rapporter, un quart de la ville de Jérusalem ne reconnut d'autre juge et d'autre seigneur que le patriarche, et l'Église s'attribua à jamais cette portion de la Cité sainte, comme lui appartenant en propriété. Voici comment cette partie de la ville était formée : d'un côté, elle était bornée par l'enceinte du mur extérieur, depuis la porte de l'occident, dite porte de David, jusqu'à la porte du nord, appelée porte du premier martyr Étienne, en passant par la tour angulaire qui se nomme maintenant tour de Tancrède; à l'intérieur, elle avait pour limite la voie publique, qui s'étend en droite ligne depuis cette dernière porte jusqu'au bureau des changeurs de monnaie, et va de là rejoindre la porte de l'occident. Cet espace contient le lieu vénérable de la Passion et de la Résurrection du Seigneur, la maison de l'hôpital, les deux monastères d'hommes et de femmes, appelés l'un et l'autre monastères de la langue Latine, la maison du patriarche et le couvent des chanoines du Sépulcre, avec toutes ses dépendances.

Déjà la plupart des princes qui avaient conduit les troupes de pèlerins étaient retournés dans leur patrie; le duc de Lorraine, à qui le royaume de Jérusalem avait été confié, y demeurait seul avec le

seigneur Tancrède, qu'il avait retenu comme un homme sage, heureux et vaillant, et partageait avec lui toute la sollicitude des affaires. A cette époque, ces princes n'avaient que de faibles ressources, à tel point qu'en convoquant et réunissant tous ceux qui étaient en état de porter les armes, ils eussent trouvé tout au plus trois cents chevaliers et deux mille hommes de pied. Il n'y avait aussi qu'un petit nombre de villes qui se fussent soumises à leur domination, et celles-là même étaient tellement placées dans le pays au milieu des ennemis, que l'on ne pouvait communiquer de l'une à l'autre, lorsque la nécessité l'exigeait, sans courir les plus grands dangers. Les campagnes, même sur les territoires qui leur appartenaient, étaient toutes cultivées par les infidèles et les Sarrasins; notre peuple n'avait pas d'ennemis plus cruels, d'autant plus mauvais que c'étaient pour lui des ennemis domestiques, et que ceux-là sont la peste la plus redoutable, puisqu'ils sont plus à portée de nuire. Ils tuaient sur les chemins publics ceux des nôtres qui sortaient sans précaution, ou les faisaient prisonniers, pour les livrer comme esclaves aux ennemis; bien plus, ils refusaient de travailler aux champs, afin d'affamer les Chrétiens, se résignant eux-mêmes à souffrir de la faim, plutôt que de procurer quelques avantages à ceux qu'ils poursuivaient de leur inimitié. Et ce n'étaient pas seulement ceux qui sortaient des villes qui avaient à se tenir en garde sur tous les chemins qu'ils suivaient: dans les maisons même et dans l'intérieur des remparts, à peine trouvait-on une place où l'on pût reposer en sûreté, tant parce que les habitans peu nom-

breux se trouvaient fort disséminés, que parce que les murailles, détruites et tombant en ruines, présentaient un accès facile à tous les ennemis. Pendant la nuit des voleurs entraient secrètement, ou renversaient les obstacles qu'ils rencontraient, pénétraient sans peine dans les villes presque dégarnies d'habitans, et attaquaient beaucoup de chrétiens jusque dans leurs maisons. Il en résultait que quelques-uns d'entre eux abandonnaient en secret, et d'autres même ouvertement, les propriétés qu'ils avaient acquises, et s'en retournaient dans leur pays, jugeant que tôt ou tard ceux qui faisaient tous leurs efforts pour défendre cette nouvelle patrie seraient écrasés par leurs ennemis, sans que personne pût parvenir à les soustraire au désastre qui les menaçait. Ces émigrations provoquèrent l'édit par lequel la prescription annuelle fut établie, pour favoriser les intérêts de ceux qui persévérant dans leurs efforts de patience, auraient conservé sans contestation et sans trouble une propriété quelconque pendant un an et un jour. Il fut rendu en haine de ceux que la crainte poussait à abandonner leurs possessions, afin que s'ils revenaient plus d'une année après leur départ, ils ne fussent plus admis à revendiquer ce qu'ils avaient laissé.

Malgré les diverses calamités et la détresse qui affligeaient le royaume, le duc agréable au Seigneur, et toujours rempli de sa crainte, ne laissa pas d'étendre les limites de ses États, à l'aide de la protection divine. Il convoqua des troupes auxiliaires et le peuple chrétien de la contrée, et alla mettre le siége devant la ville maritime, anciennement appelée Antipatris, voisine de celle de Joppé, et qu'aujourd'hui l'on

nomme vulgairement Arsur. Mais elle était défendue par des hommes forts et vaillans, qui avaient en abondance des armes, des vivres et toutes les choses nécessaires pour soutenir une attaque de ce genre; le duc au contraire, dénué de ressources, réduit à toutes sortes de privations, et surtout n'ayant point de vaisseaux à sa disposition pour empêcher les assiégés de sortir de la place et d'y rentrer librement, se vit enfin forcé de lever le siége et d'attendre du temps et de la protection divine une occasion plus favorable à l'accomplissement de ses projets; sa mort prématurée s'opposa à leur exécution.

Il arriva dans le cours de ce siége un événement qui mérite bien d'être transmis à la postérité, et que je m'empresse de rapporter.

Du haut des montagnes de Samarie, où est située la ville de Naplouse, quelques petits rois de ces campagnes descendirent vers la plaine d'Antipatris, portant avec eux des présens en pain et en vin, en figues et en raisins cuits au soleil, bien plus, à ce que je pense, dans l'intention de reconnaître de plus près les forces, le nombre et la situation des assiégeans, que pour offrir quelques cadeaux au duc qui les commandait. Arrivés auprès de l'armée chrétienne, ils demandèrent avec les plus vives instances à être présentés à ce prince, et admis devant lui, ils lui offrirent en effet les choses qu'ils avaient apportées. Godefroi, toujours humble et méprisant la pompe du monde, était assis sur un sac rempli de paille et posé par terre, et attendait le retour de ceux qu'il avait envoyés fourrager dans les environs. Les étrangers, frappés d'étonnement en le voyant dans cette position, demandè-

rent « pourquoi un si grand prince, un seigneur si « digne d'admiration, qui, venu du fond de l'Occi« dent, avait ébranlé tout l'Orient, et dont le bras « vigoureux venait de conquérir un vaste royaume, « était ainsi couché obscurément et sans gloire, sans « avoir ni tapis, ni vêtemens de soie, selon l'usage des « rois, et sans être entouré d'une foule de satellites « armés qui le rendissent formidable à tous ceux qui « voudraient s'approcher de lui. » Lorsqu'ils eurent cessé de parler, le duc s'informa de ce qu'ils avaient dit, et l'ayant appris, il répondit que la terre était bien suffisante pour fournir un siége momentané à l'homme mortel, puisqu'après sa mort elle deviendrait sa résidence perpétuelle. Ceux qui étaient venus pour le tenter furent remplis d'admiration en entendant ces paroles, et en voyant tant d'humilité réunie à tant de sagesse, ils se retirèrent en disant : « Cet homme est « vraiment celui qui doit conquérir tous les pays, et à « qui il a été donné, pour prix de ses mérites, de gou« verner les peuples et les nations. » Les habitans des contrées limitrophes admiraient et redoutaient à la fois le courage du prince pélerin et les succès de son peuple; ces sentimens se développèrent en eux avec plus de force, lorsqu'ils entendirent ces détails de la bouche même de ceux en qui ils devaient avoir toute confiance, et bientôt la renommée publia le récit de cet événement jusque dans les régions les plus reculées de l'Orient.

Vers le même temps, un certain homme, nommé Gabriel, Arménien de naissance, et gouverneur de la ville de Melitène [1], située au-delà de l'Euphrate, dans

[1] Malathia.

la Mésopotamie, craignant une invasion des Perses, et ne pouvant supporter plus long-temps leurs vexations, envoya des députés à Boémond, prince d'Antioche, pour l'inviter à se rendre auprès de lui sans le moindre retard, lui proposant, moyennant certaines conditions, de lui livrer immédiatement la ville où il commandait. Le puissant Boémond accepta les offres qui lui étaient adressées, et se mit en mesure de répondre promptement à cet appel; il emmena avec lui la troupe qui lui servait ordinairement d'escorte, passa l'Euphrate, et entra en Mésopotamie. Déjà il n'était plus qu'à une petite distance de la ville de Mélitène, lorsqu'un des plus puissans satrapes turcs, nommé Damisman, qui avait eu avis de son passage, se précipita sur lui, et l'attaqua tout-à-fait à l'improviste; quelques-uns de ses soldats, surpris ainsi au moment où ils ne s'y attendaient nullement, succombèrent sous le fer de l'ennemi; les autres, incapables de résister long-temps à ce choc inattendu, prirent la fuite, et Boémond lui-même fut fait prisonnier et chargé de fers, en punition de ses péchés. Enorgueilli d'un tel succès, et plein de confiance à la vue de la nombreuse armée qu'il traînait à sa suite, Damisman continua sa marche, investit la ville de Mélitène, et espéra s'en emparer en peu de temps pour son propre compte. Cependant les Chrétiens, qui avaient trouvé moyen d'échapper au danger par la fuite, se rendirent à Edesse, et rapportèrent au comte Baudouin tout ce qui leur était arrivé, ainsi qu'à leur prince. A ce récit, le valeureux Baudouin, ému d'une compassion toute fraternelle pour les maux du prince d'Antioche, et redoutant dans le fond du cœur les

suites de ce malheureux événement, convoqua ses troupes en toute hâte, fit ses préparatifs de départ, et se mit en route très-promptement. On dit que la ville de Mélitène est à trois journées de marche d'Edesse; Baudouin franchit rapidement cette distance, et déjà il approchait de la ville lorsque Damisman, instruit qu'il ne pouvait tarder d'arriver, leva brusquement le siége, et emmenant avec lui le seigneur Boémond, qu'il retenait toujours dans les fers, se retira vers la partie la plus reculée de ses États, pour ne pas courir les chances d'une bataille. Le comte, dès qu'il eut appris son mouvement de retraite, se mit à sa poursuite et marcha sur ses traces pendant trois jours; mais voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, il retourna sur ses pas, et se rendit à Mélitène; le gouverneur le reçut avec les plus grands honneurs, le traita magnifiquement, et lui remit la ville, aux mêmes conditions qu'il avait auparavant proposées à Boémond; après quoi Baudouin retourna à Edesse.

Cependant l'illustre Godefroi, et tous ceux qui étaient demeurés avec lui au moment du départ des Croisés, pour veiller à la garde du royaume de Jérusalem, souffraient toutes sortes de privations, et étaient affligés d'une pauvreté dont il serait presque impossible de rendre compte. Quelques-uns de leurs éclaireurs, dont les rapports méritaient toute confiance, vinrent leur annoncer qu'il y avait en Arabie, au-delà du Jourdain, et dans le pays des Ammonites, des bandes d'Arabes, qui paraissaient ne point se tenir en état de défense, et ils ajoutèrent qu'on pourrait, en les attaquant à l'improviste, leur enlever un

immense butin. Le duc, cédant à leurs instances, convoqua le plus secrètement possible toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie qu'il put trouver dans son royaume, passa le Jourdain, entra sur le territoire ennemi, exécuta son entreprise avec un plein succès, et se remit en marche, ramenant à sa suite de nombreux troupeaux de gros et de menu bétail, et une grande quantité de prisonniers de guerre.

Tandis qu'il était en route, un noble prince arabe, illustre au milieu de son peuple, homme habile dans la science militaire et passionnément occupé de tout ce qui s'y rapportait, lui adressa des députés qui vinrent demander la paix, et s'avança bientôt lui-même, entouré d'une belle escorte de nobles de la même nation. Il connaissait par de nombreux rapports le courage et la gloire de ce peuple chrétien, qui était accouru des limites de l'Occident, et qui, après avoir franchi une si grande étendue de pays et supporté tant de fatigues, venait enfin de conquérir tout l'Orient; surtout on lui avait parlé de la bravoure remarquable du duc Godefroi et de sa force extraordinaire, et ces récits lui avaient inspiré le plus vif desir de le voir. L'Arabe s'avança donc vers le duc en lui donnant toutes les marques de respect, et après lui avoir adressé les paroles de salutation qu'il crut lui devoir, il lui demanda avec les plus vives instances de daigner, en sa présence même, frapper de son glaive un très-grand chameau qu'il avait fait conduire dans cette intention, afin, dit-il, de pouvoir lui-même rendre témoignage de sa force devant les hommes de sa nation. Comme il était venu

de très-loin, uniquement pour le voir, le duc acquiesça à ses desirs, et, tirant son glaive, il fit tomber la tête du chameau avec autant de facilité que si on lui eût demandé de briser un objet fragile. L'Arabe, à cette vue, demeura frappé d'étonnement; mais, après un moment de réflexion, il crut pouvoir attribuer l'effet d'une force si prodigieuse au tranchant de l'épée que le duc portait sur lui. Il lui demanda la permission de lui parler en particulier, et s'informa alors si Godefroi pourrait faire la même chose avec l'épée d'une autre personne. Souriant à cette question, le duc se fit aussitôt donner l'arme que portait le noble Arabe, et ordonnant qu'on lui amenât un autre chameau, il lui abattit la tête avec tout autant de facilité. A cette seconde épreuve, l'étranger ne put plus contenir son admiration, et manifesta un extrême étonnement, convaincu comme il le fut dès lors que la force des coups résidait dans la main du guerrier bien plus que dans la trempe de son fer. Persuadé de la vérité des rapports qu'on lui avait faits, l'Arabe offrit à Godefroi des présens en or, en argent, en chevaux, et gagna sa bienveillance; puis, étant retourné dans son pays, il se fit le héraut des exploits qu'il avait vus, et parla à tous ceux qu'il rencontra de la force extraordinaire du duc. Celui-ci se remit en même temps en route, et rentra à Jérusalem avec tout son butin et ses prisonniers.

[1100.] On était au mois de juillet: le seigneur Godefroi, cet excellent souverain du royaume de Jérusalem, tomba malade, et fut bientôt dangereusement menacé. Tous les remèdes furent inutiles; son mal empira de jour en jour; il reçut le viatique du salut, et,

dévot pénitent, sincère confesseur du Christ, il entra dans la voie de toute chair pour aller recevoir une rétribution centuple, et jouir de la vie éternelle au milieu des esprits bienheureux. Il mourut le 18 juillet, l'an 1100 de l'incarnation de Notre Seigneur. Il fut enseveli dans l'église du Saint-Sépulcre, au dessous du Calvaire, où Notre-Seigneur a souffert la passion; et ce lieu a été dès lors, et jusqu'aujourd'hui, consacré à la sépulture des princes qui lui ont succédé.

LIVRE DIXIÈME.

Après que le seigneur duc de Lorraine, de sainte et célèbre mémoire, le premier des Latins qui gouverna le royaume de Jérusalem avec tant d'éclat, eut cessé de voir en ce monde la lumière du jour pour aller jouir d'une lumière plus pure, le trône de la Cité sainte demeura trois mois vacant. Enfin, soit en vertu des dernières instructions de Godefroi, soit à la suite d'un conseil commun que tinrent les princes qui se trouvaient à Jérusalem, le seigneur Baudouin, comte d'Edesse, frère du duc par son père et sa mère, fut invité à venir prendre possession de ses droits héréditaires et succéder à son frère aîné dans le gouvernement. Baudouin, après avoir reçu dans sa jeunesse une instruction libérale, dont son esprit s'était pénétré, avait été fait clerc, comme on dit, et l'illustration de sa naissance lui fit successivement obtenir, dans les églises de Rheims, de Cambrai et de Liége, des bénéfices vulgairement appelés prébendes. Des motifs, qui me sont inconnus, le portèrent à renoncer à l'habit de clerc et à prendre le parti des armes; il devint donc chevalier. Dans la suite il prit pour femme une Anglaise noble et illustre, nommée Gutuère, qu'il emmena avec lui lorsqu'il accompagna ses deux frères, Godefroi et Eustache, hommes dont les vertus ont

immortalisé la mémoire dans cette première et heureuse expédition de la Terre-Sainte. Avant que l'armée des fidèles fût arrivée à Antioche, la femme de Baudouin, épuisée par ses longues souffrances, mourut à Marrah d'une bonne mort, et y fut ensevelie, comme je l'ai déjà rapporté. Plus tard Baudouin, appelé et adopté pour fils par le prince d'Edesse, lui succéda après sa mort et obtint le comté de cette ville et du territoire qui en dépendait. Il épousa ensuite la fille d'un noble et vaillant prince arménien, nommée Taphroc[1] : celui-ci et son frère Constantin possédaient dans les environs du mont Taurus des places fortes inexpugnables, et avaient à leurs ordres de nombreuses troupes et de vaillans soldats : leurs richesses et les forces immenses dont ils disposaient les faisaient considérer comme les rois de cette contrée. Il serait inutile de parler avec plus de détail de l'origine terrestre de Baudouin, de l'illustration de ses excellens parens et du lieu de sa naissance, puisque tout ce que j'ai dit sur ce sujet à l'occasion de son frère aîné lui est également applicable.

On dit que Baudouin était d'une taille très-élevée, beaucoup plus grand que son frère, et que, comme Saül, il dépassait tous les autres de la hauteur de la tête. Il avait les cheveux noirs, la barbe noire, et cependant la peau assez blanche, le nez aquilin, la lèvre supérieure un peu proéminente, les dents bien rangées, mais légèrement en arrière, sans que ce fût toutefois un défaut trop choquant. Il avait de la gravité dans la démarche, dans les manières et dans le langage; il portait toujours un manteau sur ses épaules,

[1] Taphnuz, selon d'autres.

en sorte que ceux qui ne le connaissaient pas l'auraient pris pour un évêque plutôt que pour un laïc, en voyant les habitudes sévères qu'il affectait. En même temps, et afin qu'on ne pût douter qu'il était aussi l'un des enfans de la race vicieuse d'Adam et qu'il héritait de la première malédiction portée contre le genre humain, on dit qu'il avait tout l'emportement des passions de la débauche. Cependant il prenait si bien ses précautions pour cacher sa conduite en ce genre qu'il ne donna jamais de scandale à personne et ne se rendit coupable d'aucune violence, ni d'aucune offense grave, en sorte qu'il n'y eut tout au plus qu'un petit nombre de ses serviteurs qui purent connaître le secret de ses actions, ce qui est très-rare dans ce genre de déréglement. Si quelqu'un voulait, par un sentiment de bienveillance, et comme font tous les pécheurs, chercher des excuses à de tels péchés, il semble que l'on pourrait en trouver quelques-unes propres à être présentées, sinon à un juge sévère, du moins aux hommes, ainsi qu'on le verra par la suite de ce récit. Baudouin n'avait ni un embonpoint excessif, ni une maigreur démesurée; son corps était de moyenne grosseur; il était fort dans le maniement des armes, cavalier agile, plein d'activité et de zèle toutes les fois que l'intérêt des affaires publiques le commandait. Il serait presque superflu de louer en lui la magnificence, le courage, l'expérience consommée en tout ce qui concerne l'art de la guerre, et toutes les excellentes facultés d'un esprit bien ouvert, qualités qu'il tenait des auteurs de ses jours comme de droit héréditaire et par lesquelles ses frères furent aussi constamment distingués. Ce fut surtout tant que

le duc vécut que Baudouin s'appliqua sans relâche à se montrer son digne émule, regardant comme un crime tout ce qui l'aurait écarté de ses traces; cependant il fut lié d'une familiarité trop intime avec un certain Arnoul, archidiacre à Jérusalem, homme méchant et pervers, que son penchant et sa volonté portaient constamment au mal, et qui avait envahi le siége patriarchal, ainsi que je l'ai déjà rapporté; Baudouin se laissait trop diriger par ses conseils, et on lui en fit constamment le reproche.

Après la mort et les obsèques du duc de Lorraine, ceux à qui ce prince avait confié, par son testament, l'exécution de ses dernières volontés, renoncèrent à les suivre, et, préférant leurs pensées à celles de l'illustre défunt, ils ne remirent au patriarche Daimbert ni la citadelle de David, ni le gouvernement de la ville, ainsi que le testament leur en faisait un devoir exprès, conformément au traité que le duc avait conclu avec le patriarche le saint jour de la Pâque qui venait de passer, et qu'il avait confirmé dans l'église de la Résurrection en présence du peuple et du clergé. A la tête de ceux qui résistèrent au patriarche était un certain comte Garnier, surnommé de Gray, soldat dur et intraitable, cousin du duc et du comte Baudouin. Aussitôt après la mort du premier, il prit possession de la tour de David, s'occupa de la fortifier et en même temps il dépêcha, dans le plus grand secret, des exprès au comte Baudouin pour l'inviter à venir à Jérusalem en toute hâte. Le patriarche cependant lui demandait avec les plus vives instances d'exécuter les volontés dernières du duc et de résigner à l'église les droits qu'il lui avait laissés. Garnier opposait sans cesse

quelque difficulté et quelque nouveau motif de retard, et cherchait à gagner du temps par tous les moyens possibles, afin que le comte qu'il avait fait avertir pût trouver à son arrivée ses droits complétement maintenus, espérant gagner toute la bienveillance de Baudouin en lui donnant cet éclatant témoignage de sa fidélité. Mais il fut entièrement frustré dans ses calculs par un événement auquel personne ne pouvait s'attendre. Cinq jours après le comte Garnier mourut subitement, et tout le monde regarda comme un miracle, opéré en faveur des mérites du patriarche, cette brusque disparution de l'ennemi et du persécuteur de l'Église.

Cependant les affaires ne prirent pas un meilleur tour. Ceux qui occupaient la citadelle ne tinrent aucun compte de tout ce qui venait de se passer, et persistèrent à s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du comte d'Edesse. Le patriarche, sachant que celui-ci avait été averti, redoutant sa venue, et voulant empêcher, de quelque manière que ce fût, sa promotion à la royauté, écrivit au seigneur Boémond, prince d'Antioche, une lettre dans laquelle il lui exposa tous les faits, et que je crois devoir rapporter pour faire connaître toutes les circonstances de cette affaire.

« Tu sais, mon fils très-chéri, que, malgré mon « ignorance et mes longs refus, cédant enfin à une « bonne et sainte impulsion de tendresse, j'ai été élu « par toi chef et patriarche de cette église, qui est par« ticulièrement la mère de toutes les autres églises et « la souveraine des nations; et qu'après cette élection, « confirmée par l'assentiment général du clergé, du « peuple et des princes, tu m'as élevé, quoique in« digne, et à l'aide de la protection divine, au siége de

« cette suprême dignité. Mon ame seule et le Christ « qui surveille toutes choses savent combien de pé- « rils, de fatigues, de persécutions et d'offenses de « mille sortes j'ai eu à supporter depuis que je suis « parvenu au faîte des grandeurs. Le duc Godefroi, « lorsqu'il vivait, suivant bien moins les impulsions « de sa propre volonté qu'il ne cédait aux suggestions « des méchans, laissait à peine à cette Église les biens « que possédait, sous l'empire des Turcs, celui qui en « était alors le patriarche; et, pour comble de déso- « lation et de confusion, c'est lorsque la sainte Église « aurait dû être le plus honorée et exaltée qu'elle a eu « à souffrir les plus grands opprobres. Cependant, « par un effet de la miséricorde divine, le duc s'était « repenti, et, renonçant aux projets de l'iniquité, le « jour de la purification de la bienheureuse vierge « Marie, il céda à l'église du Saint-Sépulcre le quart « de la ville de Joppé. Puis, le jour de la solennité « de Pâques, dédaignant une sagesse orgueilleuse et « n'accordant plus sa confiance aux pompes du siècle, « cédant avec componction à la volonté divine, il « rendit volontairement à l'Église tous les droits qui lui « avaient appartenu, et *se faisant l'homme du Saint-* « *Sépulcre et de nous*, il s'engagea à combattre inces- « samment et fidèlement pour Dieu et pour nous. Il re- « mit donc en notre pouvoir la tour de David ainsi que « toute la cité de Jérusalem et tout ce qu'il retenait « encore dans la ville de Joppé, avec cette réserve « cependant que, vu l'insuffisance de ses ressources « temporelles, et de notre plein consentement, il « conserverait encore toutes ces possessions jusqu'à ce « que Dieu l'eût enrichi par la prise de Babylone ou

« de quelques autres villes : il fut encore convenu « que, s'il venait à mourir sans héritier mâle, toutes « ces propriétés feraient retour à l'Église sans aucune « contestation. Après avoir, le jour solennel de la « Pâque, approuvé tous ces arrangemens en présence « de tout le clergé et de tout le peuple, et devant le « très-saint-sépulcre, le duc les confirma encore à son « lit de mort, en présence de témoins nombreux et « dignes de foi. Lorsqu'il fût mort, le comte Garnier, « s'élevant comme un ennemi contre l'église de Dieu « et ne faisant nul cas de la foi ni d'un juste traité, « a fortifié contre nous la tour de David et envoyé « des exprès à Baudouin pour l'inviter à venir en « toute hâte dépouiller l'église du Seigneur et s'em- « parer de vive force de ses possessions. Aussi le juge- « ment de Dieu l'a frappé, et il est mort le quatrième « jour après la mort du duc. Même après sa mort, des « hommes ignobles, des gens du menu peuple re- « tiennent encore et occupent la tour ainsi que toute « la ville, attendant l'arrivée de Baudouin, pour con- « sommer la ruine de l'Église et la destruction de « toute la chrétienté. Quant à moi, qui me trouve en- « tièrement abandonné à la clémence de Dieu seul et « à ton amour, ô mon fils très-chéri! ce n'est qu'en « toi, après Dieu, que je me confie; ce n'est que sur « ta solide affection que repose désormais l'ancre de « mes espérances; c'est à toi seul aussi que je m'a- « dresse d'une voix remplie de larmes et le cœur brisé « de douleur, pour te dire toutes les souffrances que « j'endure, ou plutôt les souffrances qu'endure l'Église. « Si tu as quelque sentiment de piété, si tu n'es pas « un fils dégénéré de ton glorieux père (qui enleva

« du milieu de la ville de Rome et arracha aux mains « des impies l'apôtre Grégoire, victime d'une cruelle « tyrannie, et mérita par cette action que son nom « demeure mémorable dans tous les siècles), renonce « à tout retard, hâte-toi d'arriver; confie sagement « le soin de ton royaume et de tes biens aux guerriers « les plus habiles de ceux qui t'entourent, et secours « charitablement la sainte Église dans ses déplorables « tribulations. Tu sais toi-même sans aucun doute « que tu m'as promis ton assistance et tes conseils, « et t'es engagé de ton propre gré envers la sainte « Église et envers moi. Écris donc à Baudouin des « lettres par lesquelles tu lui interdiras de venir à Jé- « rusalem sans ma permission et ma convocation « expresse, pour dévaster cette église et s'emparer « de ses biens : lui-même, ainsi que toi, m'a élu pa- « triarche et gouverneur de l'Église et de la Cité « sainte; montre-lui qu'il serait contraire à la raison « d'avoir supporté tant de fatigues, surmonté tant de « périls pour rendre la liberté à cette église, si elle « devait être contrainte maintenant, comme un esclave « vil et abject, à servir ceux au dessus desquels son « origine l'a placée et à qui elle a le droit de comman- « der. Que si, résistant à la justice, Baudouin refuse « d'acquiescer aux choses qui sont raisonnables, je « te conjure et te somme, au nom de l'obéissance « que tu dois au bienheureux Pierre, d'employer « tous les moyens qui sont en ton pouvoir, et même « la force s'il est nécessaire, pour t'opposer à son « arrivée à Jérusalem. Quelque résolution que tu « prennes au sujet de ce que je te mande, mon très- « cher, envoie-moi en toute hâte ta galère et fais-moi

« savoir ce que tu feras par le retour de l'exprès que « je t'adresse. »

Je ne crois point que cette lettre ait pu être remise au seigneur Boémond, car, ainsi que je l'ai déjà dit, il avait été fait prisonnier par les ennemis dans le courant du même mois, et peu de temps avant ou après l'époque où le duc de Lorraine, d'excellente mémoire, sortit de ce monde pour aller se réunir au Seigneur.

Cependant le comte d'Edesse, après avoir reçu la soumission de la belle métropole de la Médie, la ville de Mélitène, jouissait en paix de toute sa prospérité; il avait vaincu tous ses ennemis sur une vaste étendue de terrain autour de lui, et il goûtait enfin quelque repos, ainsi que son peuple, grâce à la protection de Dieu. Tout à coup un messager arrive en toute hâte de Jérusalem, et lui annonce que son frère vient de mourir. Il apprend en même temps que les amis et les fidèles serviteurs du duc l'invitent avec les plus vives instances à venir recueillir sa succession sans le moindre retard; aussitôt il assemble une troupe de deux cents chevaliers et de huit cents hommes de pied, résigne toutes ses possessions entre les mains de son cousin, homme sage et tout-à-fait distingué, le seigneur Baudouin du Bourg, qui lui succéda dans son comté, et plus tard dans le royaume de Jérusalem; puis il se met en marche le 3 octobre, pour se rendre dans la Cité sainte, non sans exciter l'étonnement de quelques personnes qui ne peuvent comprendre qu'il entreprenne un tel voyage avec une si mince escorte, et qu'il se hasarde ainsi à traverser tant de territoires ennemis. Arrivé à Antioche, Bau-

douin, après avoir donné les ordres nécessaires pour faire préparer des navires, fit conduire sa femme avec les servantes qui l'accompagnaient vers les bords de la mer, et y envoya en même temps une forte cargaison d'objets mobiliers et la plus grande partie de ses bagages, afin que sa femme et tout ce qui lui appartenait fussent transportés en sûreté jusqu'au port de Joppé. C'était de toutes les villes maritimes la seule dont les Chrétiens eussent pu prendre possession, toutes les autres demeuraient toujours entre les mains des infidèles. Il paraît que Baudouin prit toutes ces dispositions afin de n'éprouver aucun embarras lorsqu'il traverserait les terres des ennemis, et de se trouver en toute rencontre prêt à faire face à tout événement imprévu. Il se rendit d'abord d'Antioche à Laodicée de Syrie, et de là, suivant les bords de la mer, il passa successivement à Gabul, à Valénia, à Maraclée, à Antarados, à Archis, et arriva à Tripoli. Le roi, qui gouvernait dans cette ville, alla le visiter dans son camp, qu'il avait établi en dehors des murailles, le reçut honorablement, le combla de présens, et lui apprit d'une manière détournée que Ducak, roi du pays de Damas, se disposait à lui tendre des embûches sur la routè. Baudouin, étant parti de Tripoli, passa à Biblios, et arriva ensuite auprès d'un fleuve, surnommé le Fleuve du Chien. Il y a dans ce même lieu un passage extrêmement dangereux, situé entre un bras de mer et des montagnes très-élevées, presque impraticables, tant à cause de l'aspérité des rochers qui les couvrent que de la roideur des côtes, ayant à peine deux coudées de largeur et environ quatre stades de longueur. Les habitans du pays et

quelques Turcs accourus de points plus éloignés avaient occupé ces défilés et ce sentier plein de périls, pour s'opposer à la marche du comte. Dès qu'il fut arrivé non loin de ces lieux, Baudouin envoya en avant quelques-uns des siens, qu'il chargea de reconnaître les positions : ils apprirent qu'un certain nombre de ceux qui s'y étaient retranchés avaient passé le fleuve et venaient de descendre dans la plaine, et, craignant qu'en même temps leurs ennemis n'eussent dressé sur leurs derrières quelque nouvelle embûche, ils se hâtèrent d'envoyer l'un d'entre eux auprès du comte, pour l'informer de l'état des affaires. Baudouin disposa aussitôt toute sa troupe, et marcha sans le moindre retard sur l'ennemi; il le trouva prêt à combattre; cependant, s'étant précipité vivement sur lui, il rompit bientôt ses rangs, tua plusieurs Turcs, et mit tous les autres en fuite; puis, ayant fait déposer les bagages, il ordonna de dresser les tentes sur la même place. Déjà, dans cette position, il se trouvait un peu serré entre les montagnes et la mer, ce qui fit que la petite troupe passa toute la nuit à veiller, et se trouva exposée à de grands dangers. Elle était sans cesse harcelée par ceux des ennemis qui avaient occupé les défilés des montagnes, et par d'autres encore qui avaient débarqué à Béryte et à Biblios; ils lançaient sur les Chrétiens des grêles de traits, et rendaient surtout extrêmement périlleuse la condition de ceux qui se trouvaient placés aux extrémités du camp; enfin de tous côtés ils les serraient de si près, que durant toute la nuit les Chrétiens ne purent même aller abreuver leurs chevaux au fleuve voisin, quoiqu'ils en eussent le plus grand besoin; à

la suite de marches fatigantes et à cause de l'excès de la chaleur.

Au point du jour, le comte, après avoir tenu conseil avec les chefs, ordonna de rassembler les bagages et de se disposer à rebrousser chemin. Il mit en avant les hommes les plus faibles, et tous ceux qui étaient les moins propres à soutenir un combat, et marcha lui-même à la tête des hommes les plus vigoureux, soutenant les attaques des ennemis, non seulement sur les derrières, mais aussi sur les deux flancs de sa troupe. Sa ruse et son habileté accoutumées lui avaient suggéré l'idée de cette contre-marche, comme moyen de tromper son ennemi, non qu'il se méfiât de ceux qu'il commandait, mais afin que les Turcs le poursuivissent dans sa fuite simulée et se trouvassent ainsi attirés dans la plaine, où il lui serait plus facile de les combattre, car il redoutait extrêmement de s'engager dans les défilés. En effet, tandis que son armée faisait ce mouvement rétrograde, les ennemis crurent que la crainte seule poussait les Chrétiens, et ils se mirent à les poursuivre d'autant plus vivement qu'ils les jugèrent uniquement occupés de leur terreur. Descendant à l'envi des montagnes et des défilés qu'ils occupaient, ils se jetèrent dans la plaine, marchant toujours sur les traces des nôtres; ceux qui étaient encore sur les vaisseaux mirent aussi pied à terre, pour avoir leur part du butin, espérant remporter un triomphe facile sur des ennemis qu'ils tenaient déjà pour vaincus. Cependant Baudouin, lorsqu'il les vit bien sortis de leurs montagnes et engagés dans la plaine à la poursuite des siens, ordonna aussitôt un mouvement de conversion, et, faisant dé-

ployer les bannières, marcha sur eux au moment où ils le suivaient de près; sa troupe obéissante s'élança avec ardeur sur les traces de son chef; avant que les ennemis eussent le temps d'atteindre leurs montagnes et d'y trouver un asile, les Chrétiens les renversèrent de tous côtés, et leurs glaives exterminateurs n'épargnèrent aucun d'entre eux. Incapables de soutenir un choc aussi vigoureux, frappés à la fois d'étonnement et de stupeur, les Turcs ne songeaient pas même à se défendre, et ne cherchaient leur salut que dans la fuite; ceux qui étaient sortis de leurs vaisseaux n'osaient pas même tenter de retourner vers la mer, et ceux qui se retiraient vers les montagnes, fuyant imprudemment et sans faire attention à leur chemin, se jetaient à travers des précipices pleins de dangers, et y trouvaient une mort imprévue sous mille formes diverses.

Après avoir détruit ou dispersé leurs ennemis, les vainqueurs, ivres de joie, retournèrent sur la place où ils avaient laissé tous leurs bagages et les objets qui les auraient embarrassés. Ils y passèrent la nuit en repos, bénissant le Seigneur, qui abat les puissans et exalte les humbles. Le jour suivant, ils se retirèrent jusqu'au lieu appelé Junia, pour se soigner eux et leurs chevaux, et le butin et les prisonniers furent partagés entre toute la troupe, selon les lois de la guerre. Le lendemain, le comte, voulant pourvoir avec sagesse à la sûreté de sa petite armée, prit avec lui quelques-uns des meilleurs cavaliers, et s'avança en guerrier intrépide vers le lieu où il avait combattu l'avant-veille, afin de s'assurer si les ennemis occupaient encore les défilés de la montagne, ou

s'il lui serait permis d'y passer sans difficulté. S'étant convaincu que les Turcs avaient abandonné les positions et ne mettraient plus d'obstacle à sa marche, il fit convoquer aussitôt tous les siens, et ceux-ci ayant reçu cette agréable nouvelle, se mirent en marche, rejoignirent Baudouin et le suivirent dans cet étroit défilé dont ils avaient redouté le passage, non sans de bonnes raisons.

Ils arrivèrent de là à Béryte, et dressèrent leur camp dans les environs; puis, longeant les bords de la mer, ils passèrent successivement à Sidon, à Tyr et à Ptolémaïs, et parvinrent ensuite à un lieu nommé Caïphe. Le comte, qui se méfiait toujours du seigneur Tancrède à cause de l'offense grave autant qu'injuste qu'il lui avait faite dans la ville de Tarse de Cilicie, ne voulut permettre à aucun des siens d'entrer à Caïphe, de peur que l'illustre Tancrède, conservant le souvenir de cette injure, ne cherchât les moyens d'en tirer vengeance. Tancrède cependant n'était pas dans la ville. Les citoyens en sortirent pour aller à la rencontre du comte; ils le reçurent avec bonté, lui prodiguèrent tous les témoignages d'une affection fraternelle, et lui offrirent à de bonnes conditions la faculté de faire acheter toutes les marchandises, et principalement les denrées et les vivres dont sa troupe pourrait avoir besoin. De là, marchant toujours le long des côtes, les Chrétiens passèrent par Césarée et par Arsur, et arrivèrent enfin à Joppé. Baudouin y fut reçu solennellement par le clergé et le peuple, et y entra en maître, au grand contentement de tout le monde. Il partit de là pour Jérusalem, où il fut également accueilli par le clergé et tout le peuple,

tant latin que de toute autre nation ; tous, entonnant des hymnes et des cantiques sacrés, l'accompagnèrent à son entrée dans la ville comme leur roi et leur seigneur.

Pendant ce temps, Arnoul, dont j'ai déjà fait mention, premier né de Satan, enfant de perdition, se voyant déchu, en expiation de ses fautes, du siége qu'il avait témérairement envahi, commença à inquiéter et à tourmenter le seigneur Daimbert que l'Église avait choisi pour chef, du consentement général des fidèles. Aussitôt après la mort du duc, il s'était hâté de présenter au comte Baudouin plusieurs accusations contre le patriarche, et comme il était plein de méchanceté et éternel artisan de scandale, il avait aussi soulevé une partie du clergé. Arnoul, revêtu des fonctions d'archidiacre dans la Cité sainte, et ayant pour salaire les revenus du temple du Seigneur et du Calvaire, avait beaucoup de puissance, et regorgeait de richesses. Ayant à la fois de grandes ressources et beaucoup d'habileté pour faire le mal, il exerçait aussi beaucoup d'influence sur le clergé et plus encore sur les laïques. Le patriarche, connaissant et la méchanceté d'Arnoul qui ne cessait de le tracasser, et la crédulité de Baudouin dont il redoutait extrêmement l'arrivée, avait abandonné la maison patriarchale, et était allé s'établir dans l'église de la montagne. Là, fuyant le scandale, il consacrait tout son temps à la lecture et à la prière ; et lorsque le comte, au moment de son entrée, fut accueilli et comblé d'honneurs par tous les citoyens, le patriarche n'assista point à la cérémonie de réception.

Après avoir demeuré quelques jours à Jérusalem

pour prendre du repos et en donner aussi à ses chevaux, et pour mettre ordre aux affaires du royaume, autant que les circonstances du moment pouvaient le demander, le comte Baudouin, toujours actif et ennemi de l'oisiveté, prépara une expédition composée des hommes qu'il avait conduits à sa suite, et de ceux qu'il trouva dans son nouveau royaume, et alla subitement dresser ses tentes devant la ville d'Ascalon. Les citoyens qui y habitaient n'osèrent tenter de faire une sortie contre lui; et le comte, voyant alors que son séjour sous les murs de cette place était sans résultat, s'avança dans la plaine qui s'étend entre les montagnes et la mer, et trouva toute la banlieue dénuée d'habitans : ils avaient tous abandonné leurs maisons, et s'étaient réfugiés dans des souterrains avec leurs femmes, leurs enfans et tout leur gros et menu bétail. Les hommes de ce pays étaient des voleurs et des brigands qui infestaient les routes publiques, faisaient de fréquentes incursions entre Jérusalem et Ramla, et se précipitaient en ennemis et le fer en main sur les voyageurs qui marchaient sans précaution, en sorte que leurs fréquentes attaques rendaient cette communication infiniment périlleuse. Le comte, dès qu'il en fut instruit, ordonna de les poursuivre avec vigueur : il fit apporter toutes sortes de matières combustibles, auxquelles on mit le feu à l'entrée même des souterrains, afin que ceux qui s'y étaient retirés fussent contraints de se rendre pour échapper à l'action de la fumée, ou périssent étouffés dans leurs cavernes. En effet, ne pouvant supporter la chaleur du feu et les tourbillons de fumée qui les enveloppaient, ils se déterminèrent à se rendre à dis-

crétion. Le comte ne voulut point les épargner, et, jugeant devoir les traiter ainsi qu'ils l'avaient mérité, il ordonna que cent d'entre eux fussent décapités, et fit enlever les vivres et les provisions qu'ils avaient emportés avec eux, soit pour leur usage, soit pour celui de leurs bêtes de somme.

De là Baudouin traversa le pays de la tribu de Siméon, et se rendit dans les pays de montagnes. Il passa par un lieu qu'illustrèrent les sépultures des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, Hébron, autrement appelé Cariatharbé, traversa les vignes d'Engad, et descendit de là dans la vallée illustre, où se trouve la mer salée; puis il alla à Ségor, petite ville où Loth se sauva en fuyant de Sodome, sur les confins du pays des Moabites, et parcourut toute la Syrie de Sobal, cherchant quelque occasion de prélever des indemnités sur une nation perfide, et d'améliorer ainsi sa condition; mais il n'y trouva rien à prendre, si ce n'est des chevaux et des bêtes de somme qu'il fit enlever sur les terres des ennemis.

Les habitans du pays, avertis de l'arrivée de ses troupes, s'étaient réfugiés vers des montagnes inaccessibles et dans les forteresses qui leur servaient ordinairement d'asile, en sorte que toute la contrée se trouvait entièrement abandonnée. Le comte, voyant qu'il serait inutile d'y demeurer plus long-temps, et pressé d'ailleurs par l'approche des fêtes de Noël, reprit la route qu'il avait d'abord suivie, et rentra à Jérusalem le jour de la fête de saint Thomas l'apôtre, le 21 décembre.

[1101.] L'an mil cent un de l'incarnation du Seigneur, le patriarche Daimbert et le comte Baudouin se réconci-

lièrent enfin, grâce à l'heureuse intervention de quelques hommes sages; puis, le saint jour de Noël, le clergé et le peuple, les prélats des églises et les princes du royaume se réunirent dans l'église de Bethléem, et Baudouin y fut consacré roi, comme l'oint du Seigneur, et couronné solennellement du diadême royal par les mains du patriarche Daimbert.

Aussitôt que le comte eut pris possession de sa nouvelle dignité, le seigneur Tancrède, homme d'illustre et sainte mémoire en Jésus-Christ, conservant le souvenir de l'offense que Baudouin lui avait faite à Tarse de Cilicie, mais redoutant en même temps, par un sentiment religieux et qui indiquait la sollicitude d'une bonne conscience, d'avoir à engager sa foi à un homme qu'il ne pouvait aimer avec une charité sincère, résigna entre les mains du roi les villes de Tibériade et de Caïphe que l'illustre Godefroi lui avait généreusement accordées en récompense de son mérite éclatant; puis, ayant pris congé de Baudouin, il se retira dans les environs d'Antioche, au grand regret de tous les Chrétiens du royaume. Les princes chrétiens du pays d'Antioche l'avaient déjà invité, à plusieurs reprises, à venir gouverner cette principauté jusqu'au retour de Boémond, si toutefois le Seigneur daignait permettre que celui-ci échappât à la captivité, puisque aussi bien Tancrède était destiné, par droit héréditaire, à succéder à toutes les propriétés de Boémond, si celui-ci ne devait plus reparaître.

En effet, aussitôt qu'il fut arrivé à Antioche, le peuple et tous les grands s'empressèrent de lui conférer l'administration de ce pays. Le roi de Jé-

rusalem donna la ville de Tibériade, qui venait de lui être rendue, à un certain Hugues de Saint-Aldémar, homme noble, et excellent dans les exercices de chevalerie, pour être par lui possédée à titre héréditaire. Le royaume demeura en repos pendant quatre mois.

Après ce temps, et par suite des rapports de quelques hommes spécialement chargés de surveiller les pays frontières, et de reconnaître les côtés faibles de l'ennemi, le roi convoqua secrètement un grand nombre de chevaliers, passa le Jourdain, et entra sur les terres des Arabes. Il pénétra au sein des déserts où ce peuple habite ordinairement, et arriva au lieu qui lui avait été indiqué. Il se précipita subitement et au milieu de la nuit sur les tentes des Arabes qu'il surprit à l'improviste; il y trouva quelques hommes, fit prisonniers toutes les femmes et les enfans, leur enleva tous leurs bagages, et s'empara d'un riche butin, et surtout d'une multitude innombrable d'ânes et de chameaux. La plupart des hommes, voyant de très-loin une troupe qui arrivait vers eux, s'élancèrent sur leurs rapides coursiers et prirent la fuite, cherchant leur salut dans les profondeurs des déserts, et abandonnant aux ennemis leurs femmes, leurs enfans, et tout ce qu'ils pouvaient posséder.

Tandis que les Chrétiens s'en retournaient, faisant marcher devant eux les bestiaux et les esclaves qu'ils avaient pris, on reconnut parmi ces derniers une femme illustre, épouse d'un prince puissant, et que le sort contraire avait enveloppée dans les calamités communes. Elle était grosse, et même sur le point

d'accoucher, si bien qu'en effet elle se trouva prise, au milieu de la route, des douleurs qui précèdent l'enfantement et accoucha ensuite. Le roi de Jérusalem, instruit de cet événement, ordonna de la descendre du chameau sur lequel elle était assise, lui fit préparer avec les objets enlevés un lit aussi commode que les circonstances pouvaient le permettre, et donner des alimens avec deux outres pleines d'eau; il lui laissa aussi, selon ses desirs, une servante et deux chameaux femelles dont le lait devait servir à sa nourriture; puis il la fit envelopper lui-même dans le manteau qu'il portait sur ses épaules, et partit ensuite avec toute sa troupe.

Le même jour ou le jour suivant, le satrape arabe, marchant sur les traces de l'armée chrétienne, selon l'usage de sa nation, et conduisant une nombreuse escorte, le cœur plein de tristesse d'avoir perdu sa femme, noble matrone, au moment même où elle était près d'accoucher, et uniquement préoccupé de ses tristes pensées, la rencontra par hasard au lieu où on l'avait déposée. Il admira avec étonnement les sentimens d'humanité que le roi de Jérusalem avait manifestés en cette occasion, exalta jusqu'aux cieux le nom des Latins, et plus particulièrement la clémence de leur roi, et résolut de se montrer fidèle et reconnaissant en tout ce qui lui serait possible. Peu de temps après et dans une circonstance très-importante, il se montra empressé à tenir soigneusement sa parole.

Tandis que ces choses se passaient en Orient, les princes de l'Occident, ayant appris toutes les actions grandes et admirables que le Seigneur avait opérées

par le bras de ceux de ses serviteurs qui avaient entrepris le pélerinage, transportant son armée dans la terre de promission, à travers une si vaste étendue de pays, au milieu des plus grands dangers, subjuguant les nations et humiliant les Empires ; les princes de l'Occident, ai-je dit, joyeux des succès de leurs frères, mais en même temps péniblement affectés de n'avoir pas été dignes de s'associer à leur illustre entreprise, résolurent de faire à leur tour une semblable expédition, et s'engagèrent formellement les uns envers les autres à l'accomplir sans retard. Le plus grand d'entre eux était l'illustre et puissant Guillaume, comte de Poitou et duc d'Aquitaine; on remarquait encore Hugues-le-Grand, comte de Normandie et frère de Philippe, roi de France, qui avait suivi la première expédition, et qui, après la prise d'Antioche, dénué de ressources et réduit aux dernières extrémités, était retourné dans sa patrie ; et le seigneur Étienne, comte de Chartres et de Blois, homme sage et de bon conseil, qui, redoutant aussi la suite de la guerre, après la prise d'Antioche, abandonna honteusement ses compagnons, et se couvrit, par cette fuite criminelle, d'une éternelle infamie. Desirant réparer ses premiers torts, et se racheter de la honte qui s'était attachée à son nom, le comte de Blois se disposa à reprendre la route de Jérusalem, et rassembla une belle escorte. Le seigneur Étienne, comte de Bourgogne, homme illustre et de grande noblesse, fit aussi ses préparatifs de départ ; enfin, beaucoup d'autres nobles, distingués dans leur pays par leur conduite, leur naissance et leur valeur guerrière, enflammés du même desir, firent également toutes leurs dis-

positions pour cette grande entreprise, et attendaient le jour fixé pour se réunir aux princes les plus puissans, et marcher à la tête de leurs légions.

Le moment indiqué étant arrivé, toutes choses mises en ordre pour le voyage, et tous ceux qui devaient partir s'étant rassemblés, les nouveaux Croisés se mirent en route, et, suivant les traces des premières expéditions, sans se montrer toutefois saisis d'une égale ferveur religieuse, ils arrivèrent à Constantinople. L'empereur Alexis les reçut assez convenablement, et ils y trouvèrent le comte de Toulouse, qui avait agi dans la première expédition en grand prince, et en homme digne des plus grands éloges. J'ai déjà dit que Raimond avait laissé à Laodicée sa femme ainsi que la plus grande partie de sa maison. De là il s'était rendu auprès de l'empereur, pour solliciter des secours, à l'effet de pouvoir retourner en Syrie, et y conquérir pour son compte une ou plusieurs villes; car il avait résolu de ne point abandonner les voies de son pélerinage, et de ne jamais retourner dans sa patrie. Les Croisés, pleins de joie d'avoir rencontré un homme si sage et si habile, prirent congé de l'empereur, comblés des plus riches présens, et, prenant en quelque sorte le comte de Toulouse pour leur chef, ils traversèrent l'Hellespont avec toute leur armée, et se rendirent à Nicée de Bithynie, en suivant la route qu'avaient prise les premiers pélerins.

L'empereur Alexis cependant, fidèle aux antiques habitudes des Grecs, et jaloux des succès des Chrétiens, ne laissa pas, quoi qu'il eût assez bien accueilli les nouveaux arrivans, d'expédier en secret de nom-

breux émissaires, pour solliciter les infidèles et les soulever contre les Croisés : il leur envoyait sans cesse des messagers, leur adressait des lettres, par lesquelles il les prévenait de la marche et du moment de l'arrivée de nos troupes, et les avertissait des dangers auxquels ils pouvaient être exposés, s'ils souffraient que de telles expéditions franchissent leur territoire sans obstacle, agissant en cette occasion comme fait le scorpion, dont on n'a rien à redouter en face, mais dont la queue venimeuse doit être l'objet des précautions du sage.

Ainsi, prévenus par l'empereur et ses nombreux serviteurs, les princes de l'Orient convoquent de toutes parts et rassemblent des soldats, soit à prix d'argent, soit à force de sollicitations, et font tous leurs efforts pour s'exposer aux progrès des étrangers. Soit hasard, soit intention, les Croisés s'étaient séparés les uns des autres, et marchaient divisés en plusieurs corps, répandus sur la surface du pays, comme le sable qui n'est point lié par la chaux. Aucun lien de charité ne les unissait, ils méprisaient complétement cette force de discipline qu'observa toujours l'armée qui les avait précédés. Aussi, dès qu'un puissant adversaire fut suscité contre eux, en punition de leurs péchés, ils se trouvèrent livrés aux mains de leurs ennemis, à tel point qu'en un seul jour plus de cinquante mille personnes des deux sexes tombèrent sans défense sous le glaive des infidèles. Ceux à qui la faveur divine permit d'échapper à ce massacre, cherchèrent leur salut dans la fuite, et s'échappèrent tout nus, dépouillés de tout, ayant perdu leurs bagages et tous leurs effets; le hasard bien plus

qu'un projet déterminé les conduisit en Cilicie; arrivés à Tarse, métropole de cette province, ils perdirent de la manière la plus malheureuse le seigneur Hugues-le-Grand, qui fut enseveli avec magnificence dans l'église de l'apôtre des Gentils, qui était originaire de cette ville; et, après s'être reposés de leurs fatigues pendant quelques jours, les Croisés se remirent en route, et arrivèrent enfin à Antioche. Le seigneur Tancrède gouvernait alors cette principauté et les accueillit, selon son usage, avec toute la bienveillance et l'humanité possibles. Il témoigna surtout un grand empressement pour le comte de Poitou, tant parce qu'il était plus noble et plus puissant que tous les autres, que parce qu'il avait été particulièrement maltraité dans cette malheureuse expédition, et avait perdu tout ce qu'il possédait. Enfin, entraînés par le desir de voir les lieux saints, ceux des Croisés qui avaient perdu leurs chevaux s'embarquèrent, les autres suivirent le chemin de terre, et tous dirigèrent leur marche vers Jérusalem. Ils se réunirent à Antarados, ville maritime, vulgairement appelée Tortose. Le comte de Toulouse leur persuada d'attaquer cette ville, dont il leur parut facile de s'emparer; avec l'aide du Seigneur, ils la prirent de vive force au bout de quelques jours de siége, massacrèrent une partie des citoyens, et condamnèrent tous les autres à une éternelle servitude. Les Croisés résignèrent cette ville au comte Raimond, et se partagèrent les dépouilles, selon les lois de la guerre; puis, ils poursuivirent leur marche; mais Raimond demeura à Tortose, afin d'en conserver la propriété, malgré les efforts que firent ses compagnons pour l'entraîner à leur suite.

Pendant que cette nouvelle armée de Croisés supportait toutes sortes de maux dans les environs de la Romanie, le roi de Jérusalem, incapable de s'engourdir dans l'oisiveté, brûlait du desir d'étendre les limites de ses États, et cherchait tous les moyens possibles d'y parvenir. Vers le commencement du printemps, une flotte génoise était venue aborder au port de Joppé, et le roi ainsi que les habitans de cette ville l'avaient accueillie avec les plus grands honneurs. Comme les solennités de Pâques s'approchaient, les Génois poussèrent leurs vaisseaux sur le rivage, et se rendirent à Jérusalem pour y passer les jours de fête. Après que la Pâque eut été célébrée selon l'usage, le roi choisit quelques hommes sages et doués du talent de la parole, et les chargea d'aller trouver les principaux de la flotte, les hommes les plus âgés et les chefs des compagnies, et de s'informer s'ils avaient le projet de retourner dans leur patrie, ou s'ils ne voudraient pas s'employer pendant quelque temps au service de Dieu, et travailler à l'accroissement de son royaume, à condition de recevoir un honnête salaire. Ceux à qui ces propositions furent faites tinrent conseil avec les leurs, et répondirent que, s'ils pouvaient traiter à de bonnes conditions pour le temps qu'ils séjourneraient dans le pays, ils avaient formé le projet, même au moment de leur départ, de travailler pendant quelque temps, avec autant de fidélité que d'ardeur, pour le service de Dieu et l'agrandissement du royaume de Jérusalem. On arrêta donc les bases d'un traité également convenable à chacune des deux parties; les stipulations furent acceptées sous la foi du serment, et il fut décidé que

tant que les gens de la flotte voudraient demeurer dans le royaume, toute ville, toute place qui serait prise sur les ennemis avec leur secours, vaudrait aux Génois le tiers des dépouilles et de tout l'argent qui seraient enlevés, à partager entre eux sans aucune contestation, et que les deux autres tiers seraient réservés pour le roi. On convint encore que, dans toutes les villes qui seraient prises de la même manière, on désignerait une rue qui appartiendrait en toute propriété aux Génois.

Animé par cette espérance, et se confiant en la protection divine, le roi convoqua aussitôt dans les villes qu'il possédait tout ce qu'il put rassembler d'hommes d'armes et de gens de pied, et alla assiéger la ville d'Arsur, par terre et par mer. Arsur, autrement appelée Antipatris, dut ce dernier nom à Antipater, père d'Hérode : cette ville est située dans un pays fertile ; les forêts et les pâturages qui l'avoisinent lui offrent toutes sortes de commodités. L'année précédente, le duc Godefroi, d'excellente mémoire, l'avait déjà assiégée ; mais comme il n'avait point de vaisseaux à sa disposition, pour fermer les abords de la place, du côté de la mer, il avait abandonné cette entreprise.

Après avoir disposé ses bataillons autour de la ville, de manière à l'investir complétement, le roi ordonna de construire une tour mobile avec de grandes poutres. Dès qu'elle fut terminée, les ouvriers s'occupèrent de la diriger vers les murailles ; les Chrétiens y montèrent en foule, mais l'ouvrage n'étant pas construit avec toute la solidité nécessaire, s'effondra aussitôt, et dans sa chute blessa grièvement une centaine de nos

soldats. Quelques-uns même furent pris par les ennemis, et suspendus sur-le-champ à des potences, sous les yeux de tous leurs camarades. Ceux-ci transportés d'indignation pressent vivement les assiégés, les attaquent avec impétuosité, les repoussent au-delà des remparts, et leur inspirent une telle terreur que bientôt ils semblent ne plus même songer à pourvoir à leur défense. En même temps, appliquant leurs échelles contre les murs, d'autres sont sur le point de se rendre maîtres des tours et des murailles, quand tout à coup les habitans, désespérant de leur salut, adressent au roi des députés, qui viennent intercéder en supplians. Ils demandèrent et obtinrent la faculté de sortir en toute sûreté de la ville, avec leurs femmes et leurs enfans, à la charge par eux de l'abandonner aux vainqueurs, ainsi que tous leurs effets mobiliers, et d'être conduits sous escorte jusqu'à Ascalon. Le roi prit possession de la place, y laissa une garde suffisante et se rendit aussitôt à Césarée, pour en faire également le siége.

La ville de Césarée, située sur les bords de la mer, fut d'abord appelée *Tour de Straton*. Les anciennes histoires nous apprennent qu'elle fut fort agrandie par Hérode l'Ancien, qui l'orna de beaux édifices, la nomma Césarée en l'honneur de l'empereur César-Auguste, et en fit la métropole de la seconde Palestine, sous l'autorité du souverain de Rome. On y trouve de nombreux cours d'eau, et des jardins bien arrosés, qui contribuent beaucoup à l'agrément de ce séjour. Il est dépourvu de ports : on sait cependant qu'Hérode fit les plus grands efforts et employa des sommes considérables pour parvenir à donner aux vaisseaux

une station sûre et commode ; mais tous ses soins furent infructueux. Le roi se rendit à Césarée avec toute son armée, et la flotte le suivit par mer, et arriva en même temps. Il fit aussitôt investir la place de toutes parts, et disposa les machines sur les points les plus favorables : on attaqua avec beaucoup d'ardeur, on livra de fréquens combats autour des portes de la ville ; les assiégés étaient frappés de crainte ; les blocs énormes qu'on lançait sans interruption ébranlaient les tours et les remparts, allaient jusque dans l'intérieur de la place enfoncer les maisons des citoyens, et ne leur laissaient aucun moment de repos. Dans le même temps, on construisait une machine d'une hauteur étonnante, plus élevée que les tours des remparts, et qui devait donner aux assiégeans plus de facilité pour attaquer la ville. Pendant quinze jours environ, les citoyens de Césarée et les soldats chrétiens persévérèrent de part et d'autre dans leurs efforts, ceux-ci pour s'emparer de la place, ceux-là pour repousser toutes les tentatives de ce genre, et dans plusieurs rencontres, les uns et les autres combattirent avec la plus grande ardeur. Cependant les assiégeans apprirent que leurs ennemis, amollis par un long repos et par des habitudes d'oisiveté, peu accoutumés au maniement des armes, et incapables de supporter tant de travaux, agissaient de jour en jour avec plus de faiblesse, et commençaient à être fatigués à l'excès de la guerre. Alors les Chrétiens se reprochent mutuellement tout nouveau délai ; ils s'excitent les uns les autres, et sans attendre que la machine en construction soit terminée, ils se précipitent ensemble, déployant plus d'ardeur que d'ordinaire ;

ils repoussent les assiégés, les font rentrer de vive force dans leurs remparts, et les remplissent de terreur, à tel point que ceux-ci, uniquement occupés du soin de leur salut, ne songent plus même à se porter sur leurs murailles, ou à faire quelques travaux de défense. Les nôtres s'en étant aperçus dressent aussitôt leurs échelles, s'élancent à l'envi sur les remparts et s'en rendent maîtres, ainsi que des tours; en même temps, quelques-uns d'entre eux vont ouvrir les portes de la place, le roi entre avec ses troupes, et prend possession de la ville les armes à la main. Les soldats se répandent de tous côtés, chargés de leurs armes; ils pénètrent de vive force dans les maisons où les citoyens croyaient avoir trouvé un refuge assuré; ils massacrent les pères de famille et tous ceux qui leur appartiennent, s'emparent des vases et de tous les objets propres à exciter leur cupidité, et gardent ensuite les avenues. Il serait superflu de parler de ceux des assiégés que rencontraient par hasard les soldats chrétiens dans les rues ou sur les places publiques, puisque ceux-là même qui fuyaient, cherchant les lieux les plus secrets, les asiles les plus retirés, ne pouvaient échapper au massacre. Beaucoup d'entre eux qui eussent peut-être éprouvé l'indulgence de leurs ennemis, devinrent eux-mêmes la cause de leur mort, en avalant des pièces d'or ou des pierres précieuses, et en excitant ainsi la cupidité de leurs ennemis, qui leur ouvraient le ventre pour chercher jusqu'au fond de leurs entrailles les objets qui y étaient cachés.

L'oratoire public de la ville était situé dans un quartier élevé, ouvrage admirable, qui fut, dit-on, cons-

truit anciennement par les soins d'Hérode, et en l'honneur de César-Auguste. La plus grande partie du peuple s'était réfugiée dans ce lieu de prière, dans l'espoir d'y trouver une retraite plus assurée. Mais les portes ayant été brisées, tous ceux qui s'y étaient renfermés furent massacrés; il y périt tant de monde que les pieds de ceux qui se livraient à ce carnage étaient inondés du sang de leurs victimes, et c'était un spectacle horrible de voir la multitude de cadavres qui y étaient entassés. On trouva dans ce même oratoire un vase d'un très-beau vert, fait en forme de patène. Les Génois crurent que ce vase était en émeraude, ils le reçurent dans le partage au prix d'une forte somme d'argent, et ils en ont fait hommage à leur église, comme devant en être le plus bel ornement. Aujourd'hui encore ils ont l'habitude de le montrer comme une merveille à tous les hommes considérables qui passent chez eux, et ils veulent toujours faire croire que ce vase est véritablement d'émeraude, parce que la couleur semble l'indiquer[1]. Dans tous les quartiers de la ville, on mit à mort presque tous les adultes, et l'on n'épargna, même à grand'peine, que les jeunes filles et les jeunes garçons encore imberbes. En cette occasion, on vit se vérifier à la lettre ce qui a été dit par le Roi-prophète : « Le Seigneur livra toute leur force et toute « leur gloire entre les mains de l'ennemi, la rendant « captive[2]. » Le glaive cependant se reposa lorsque le carnage fut terminé; alors on rassembla tout le butin

[1] Ce vase est maintenant à Paris au cabinet des antiques de la Bibliothèque du Roi.

[2] Psaum. 77, v. 67.

qui avait été recueilli, et, selon la teneur du traité conclu avec les Génois, on leur donna un tiers de toutes ces richesses, et les deux autres tiers furent acquis au roi de Jérusalem et aux siens. Le peuple qui avait usé toutes ses ressources dans le cours de la première expédition, était parti pour celle-ci pauvre et dénué de tout, et jusqu'à ce jour avait vécu dans l'indigence, se vit alors pour la première fois riche, chargé de dépouilles, bien fourni d'argent et de toutes sortes de provisions.

On conduisit en présence du roi, siégeant sur son tribunal, le gouverneur de la ville, que les infidèles appellent *Émir*, et le chef qui préside à la distribution de la justice, et que l'on nomme *Cadi*, dans la même langue. On leur accorda la vie à l'un et à l'autre, dans l'espoir qu'ils se racheteraient; mais en même temps ils furent chargés de fers et livrés à des gardiens désignés à cet effet. Comme le roi était appelé par d'autres affaires, et ne pouvait s'arrêter plus longtemps à Césarée, on élut pour archevêque un certain Baudouin, qui avait suivi le duc Godefroi dans son expédition, et le roi ayant laissé quelques-uns de ses soldats pour veiller à la garde de la ville, partit avec le reste de ses forces, et se dirigea vers Ramla.

La ville de Ramla est située dans une plaine, tout près de celle de Lydda, qui est l'ancienne Diospolis. Quant à la première, je n'ai pu lui trouver de nom antique; l'opinion générale est même que cette ville n'a point existé dans les temps anciens, et les traditions rapportent qu'elle fut fondée après la mort de l'imposteur Mahomet, par les princes arabes ses successeurs. Lorsque l'armée chrétienne arriva pour la pre-

mière fois en Syrie, Lydda était une ville célèbre, entourée d'une forte muraille, garnie de tours, et remarquable aussi par le grand nombre d'étrangers qui y affluaient de tous côtés; mais lorsque les légions chrétiennes se répandirent dans les environs, comme elle n'avait ni remparts extérieurs, ni fossés qui l'entourassent, les habitans l'abandonnèrent, et se réfugièrent tous à Ascalon, ville beaucoup mieux fortifiée.

J'ai déjà raconté que les Chrétiens, ayant trouvé la ville de Ramla dépeuplée, établirent leur camp dans un quartier seulement, et s'y retranchèrent derrière des murailles et des fossés, jugeant qu'il leur serait trop difficile, vu leur petit nombre, d'occuper et de défendre toute l'enceinte de la place. Cependant le bruit se répandit (et il était assez conforme à la vérité) que le calife égyptien avait envoyé du côté d'Ascalon un des chefs de ses chevaliers, suivi d'une immense multitude de combattans, lui prescrivant, selon son usage, de partir sans le moindre retard, d'attaquer ce peuple pauvre et mendiant qui osait venir troubler son repos et pénétrer sur les limites de ses États, de le détruire entièrement, ou de l'amener captif en Égypte. On disait que le chef égyptien avait sous ses ordres onze mille chevaliers et environ vingt mille hommes de pied. Les bruits répandus à cette occasion contraignirent le seigneur roi à quitter promptement Césarée, de peur que, se confiant en leurs forces, les ennemis ne tentassent quelque dangereuse invasion dans son royaume; cependant, après avoir attendu pendant un mois, Baudouin, voyant que les ennemis n'avaient fait aucun mouvement, prit le parti de retourner à Joppé.

Vers le troisième mois, les Égyptiens, craignant d'exciter l'indignation de leur maître s'ils tardaient plus long-temps à exécuter ses ordres, et se faisant de nécessité vertu, reprirent courage, rassemblèrent toutes leurs forces, organisèrent leurs bataillons, et se mirent en devoir d'entrer sur le territoire de Jérusalem, et d'attaquer les Chrétiens. Aussitôt que le roi en fut informé, il convoqua le peu de troupes qu'il lui fut possible de réunir dans un royaume aussi peu étendu, et rassembla sa petite armée dans la plaine située entre Lydda et Ramla. Elle se composait de deux cent soixante chevaliers, et de neuf cents hommes de pied. Dès qu'il se fut assuré que les ennemis s'avançaient, le roi marcha à leur rencontre, après avoir divisé sa troupe en six bataillons; il les disposa en ordre de bataille, et fit marcher en avant un abbé, homme rempli de religion et de crainte de Dieu, qui portait dans ses mains le bois de la croix du Seigneur : on ne tarda pas à reconnaître l'armée égyptienne. Aussitôt les Chrétiens, élevant les yeux au ciel et invoquant les secours d'en haut, s'élancent avec intrépidité sur leurs ennemis, sans redouter leurs forces supérieures, et les attaquent vigoureusement, le fer en main, chacun jugeant bien qu'il s'agit en cette occasion de son propre salut. D'un autre côté, les ennemis, craignant aussi pour leurs femmes et leurs enfans, pour les propriétés et les héritages qu'ils ont laissés en Égypte, s'ils n'y retournent en vainqueurs, résistent de toutes leurs forces, et cherchent, autant qu'il est en leur pouvoir, à repousser l'attaque des Chrétiens. Leurs premiers bataillons s'élancent avec ardeur sur l'un des nôtres, l'accablent

de leur immense supériorité, et ne tardent pas à le mettre en fuite; puis ils le poursuivent vivement, et ne cessent de le combattre et de le maltraiter que lorsqu'il est à peu près entièrement détruit. Dans le même temps cependant les autres bataillons chrétiens combattaient avec plus de succès, et prenaient même des avantages étonnans sur leurs ennemis; ils en tuaient un grand nombre; le roi, se conduisant ainsi qu'il convenait à un si grand prince, excitait tour tour ses soldats par ses paroles et son exemple; toujours à la tête du bataillon qu'il commandait, il se portait alternativement au secours de ceux qu'il voyait faibles ou accablés par le nombre, et leur rendait ainsi le courage. Enfin, après de longues incertitudes, le ciel accorda la victoire aux nôtres; les ennemis furent mis en fuite et se sauvèrent après avoir perdu leur chef qui avait péri sous le glaive, au milieu de la mêlée, en combattant avec vigueur.

Lorsque le roi vit les bataillons ennemis dispersés et en déroute de toutes parts, après avoir perdu un grand nombre d'hommes, il défendit, sous peine de mort, à tous les soldats de s'arrêter un seul instant à recueillir les dépouilles des vaincus, et prescrivit de se mettre à la poursuite des fuyards, et de n'épargner aucun de ceux que l'on pourrait rencontrer. Lui-même, s'avançant le premier à la tête de quelques groupes de chevaliers et de fantassins agiles, s'élança aussi à la poursuite des Égyptiens, immolant tous ceux qui se présentaient à ses coups, et poussant sa marche jusqu'à Ascalon, à huit milles du champ de bataille; la nuit seule mit un terme à ce carnage; alors le roi fit rappeler à son de

trompe tous ceux des siens qui l'avaient suivi, et les ramena au lieu même où s'était livré le combat. Il l'occupa en vainqueur, y passa la nuit en repos, et distribua ensuite le butin à ses soldats, selon les lois de la guerre. On dit que les ennemis perdirent environ cinq mille hommes dans cette journée. Après avoir passé la revue des nôtres, on reconnut qu'il manquait soixante et dix chevaliers et beaucoup plus d'hommes de pied; mais je n'ai aucun renseignement certain sur le nombre des morts parmi ces derniers.

Ceux des ennemis qui avaient mis en fuite et détruit l'un des bataillons chrétiens poursuivirent ses débris jusque sous les murs de Joppé, et s'emparèrent, dans leur marche, des armes, des cuirasses, des boucliers et des casques de tous ceux des nôtres qui succombèrent; puis ils se présentèrent audacieusement devant Joppé, et annoncèrent aux citoyens de cette ville que le roi de Jérusalem avait péri dans le combat, que toute son armée était détruite, et, en preuve évidente de la vérité de leurs assertions, ils leur présentèrent et leur donnèrent à reconnaître les armes des familiers et des domestiques du roi, qu'ils avaient dépouillés. A la suite de ce récit, les habitans de Joppé, et la reine qui y était aussi enfermée, croyant à la vérité des faits qui leur étaient rapportés, se livrèrent au désespoir; les hommes les plus âgés et ceux qui avaient le plus d'expérience des affaires tinrent aussitôt conseil, et jugèrent qu'en de telles circonstances, le seul remède à tant de maux était d'envoyer une députation au seigneur Tancrède, prince d'Antioche, et de le supplier de venir en toute

hâte porter secours au royaume de Jérusalem, privé de son chef suprême, puisqu'il était le seul, après Dieu, en qui le peuple fidèle pût mettre désormais son espérance.

Pendant ce temps le roi, après avoir passé la nuit dans la plaine où il avait combattu la veille, rassembla ses bataillons victorieux aussitôt que la lumière du jour eut reparu sur la terre, et se disposa à marcher vers Joppé. Au moment où ils se préparaient à partir ils virent paraître devant eux ceux-là même qui, dans le courant de la nuit précédente, avaient, par leurs faux rapports, répandu la terreur dans la ville de Joppé. Ces derniers, de leur côté, crurent rencontrer leur propre armée, car ils se tenaient pour à peu près assurés que celle des Chrétiens avait été entièrement détruite dans le cours de la journée précédente: ils s'avancèrent donc avec la plus grande confiance, et déjà ils étaient sur le point de se réunir à nos bataillons, lorsque le roi, encourageant ses soldats et se jetant en avant le premier, entraîna à sa suite tous ses chevaliers. Tous combattant avec courage pour le salut de leur ame, s'élancèrent vigoureusement sur les ennemis, et, les enveloppant de toutes parts, les attaquant corps à corps et les frappant de leur glaive, ils en renversèrent un grand nombre. Ceux des Égyptiens qui ne succombèrent pas dans cette mêlée, remplis de terreur, cherchèrent à s'échapper par la fuite; et les nôtres, ivres de joie, rendant grâces au Seigneur, chargés de dépouilles et enrichis de tout ce qu'ils purent enlever à leurs ennemis, se remirent en marche et se dirigèrent vers Joppé.

Les habitans de cette ville étaient encore tout cons-

ternés des tristes nouvelles qui leur avaient été rapportées. En voyant arriver les bataillons de leurs frères, il leur sembla qu'ils se réveillaient d'un profond sommeil; leur joie se manifesta par des torrens de larmes; ils ouvrirent les portes de la ville, s'élancèrent à la rencontre des Chrétiens, et leur racontèrent les tristes détails qui leur avaient été donnés la veille et l'affreux désespoir qu'ils avaient éprouvé à la suite de ce récit. Tous entrèrent alors dans la ville et passèrent une journée entière à célébrer leur bonheur, et à se féliciter les uns les autres de la miséricorde que le Seigneur avait déployée sur eux. Lorsque le roi fut instruit que la reine et tous ceux qui l'entouraient avaient, dans l'excès de leur frayeur, adressé un message au seigneur Tancrède, il lui expédia tout de suite un nouvel exprès, porteur de lettres par lesquelles il lui annonçait le merveilleux résultat de son expédition. Tancrède, plein de sollicitude pour le royaume de Jérusalem, avait fait déjà tous ses préparatifs de départ. En recevant le second messager, il se réjouit infiniment des victoires du roi et rendit mille actions de grâces à l'Éternel.

Dans le même temps les princes dont j'ai déjà parlé, et qui avaient si misérablement perdu une grande armée dans les environs de la Romanie, étaient arrivés de leur personne à Antioche; puis ils avaient marché sur Tortose, et, comme je l'ai dit aussi, après s'en être emparé en en chassant les ennemis, ils avaient livré cette place au comte Raimond de Toulouse. Comme ensuite ils dirigèrent leur marche vers Jérusalem, le roi, craignant qu'ils n'éprouvassent de nouveaux obstacles pour franchir le fleuve du Chien, prit

ses chevaliers avec lui et alla occuper les défilés qui aboutissent à ce passage. L'entreprise était importante et difficile : il lui fallut, avant d'y arriver, passer auprès de quatre villes célèbres et fort peuplées, qui appartenaient aux ennemis, savoir Ptolémaïs, Tyr, Sidon et Béryte. Enfin il parvint à s'emparer du passage, et, lorsqu'il s'y fut établi, il vit arriver plusieurs illustres princes, le seigneur Guillaume, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, le seigneur Étienne, comte de Blois, le seigneur Étienne, comte de Bourgogne, le seigneur Geoffroi, comte de Vendôme, le seigneur Hugues de Lusignan, frère du comte de Toulouse, et beaucoup d'autres nobles encore, qui tous se montrèrent remplis de joie, tant en rencontrant le roi de Jérusalem qui était accouru au devant d'eux, qu'en trouvant assuré et exempt de tout péril un passage qu'ils redoutaient depuis long-temps. Au moment où ils se trouvèrent tous réunis, ils s'élancèrent au devant les uns des autres, et, après s'être salués affectueusement, ils se donnèrent réciproquement le baiser de paix et se réjouirent tous ensemble dans des entretiens familiers, en sorte qu'il semblait qu'ils eussent oublié toutes leurs fatigues et leurs pertes, comme s'ils n'eussent jamais éprouvé aucun malheur. Le roi les rassembla tous auprès de lui, les combla de bons procédés, selon les lois de l'humanité et de la charité fraternelle, et les conduisit à Jérusalem.

La solennité de Pâques s'approchait; les princes passèrent là les jours de fête et se rendirent ensuite à Joppé, pour se disposer à retourner dans leur patrie. Le comte de Poitou, en proie à la plus affreuse indigence, monta sur un navire et parvint assez heureu-

sement à rentrer dans son pays. Les deux comtes Etienne s'embarquèrent également, et furent pendant long-temps ballottés sur la mer par la tempête; enfin, repoussés par les vents contraires, ils se virent forcés de revenir à Joppé.

Tandis qu'ils continuaient à résider dans ce port, les habitans d'Ascalon, ayant rallié tous ceux des Égyptiens qui avaient échappé au combat de Ramla, et rassemblé en outre un corps qui s'élevait, dit-on, à vingt mille hommes, pénétrèrent sur le territoire de notre royaume et inondèrent les environs de Lydda, de Saurona [1] et de Ramla. Le roi, dès qu'il en fut informé, sembla oublier toutes ses habitudes de prévoyance et ne convoqua point les troupes dont il pouvait disposer dans les villes voisines : mettant toute sa confiance en son courage, et n'attendant pas même ceux qu'il avait sous ses ordres dans la ville, il partit en hâte, et même avec une grande précipitation, à la tête de deux cents chevaliers tout au plus. Les nobles jugeant qu'il serait trop honteux pour eux, dans des circonstances aussi graves, de demeurer en repos et de ne point s'associer aux travaux de leurs frères, empruntèrent des chevaux chez leurs amis ou leurs parens, et sortirent aussi marchant sur les traces du roi. Celui-ci, qui s'était lancé en avant fort imprudemment, ne tarda pas à se repentir de sa précipitation, dès qu'il fut à même de reconnaître les forces considérables de l'ennemi, et il sentit alors la vérité de ce précepte, qu'une impétuosité désordonnée est une

[1] *Sarona*; c'est, selon Bachiene, la ville que l'Écriture nomme *Lassaron* (Josué, chap. 12, v. 18), et qu'il ne faut pas confondre avec une autre *Saron*, dans le territoire de la tribu de Gad, au-delà du Jourdain.

mauvaise conseillère. Il aurait desiré en ce moment ne s'être pas tant avancé, mais il se trouvait tellement engagé au milieu des ennemis que la crainte même de la mort ne put le déterminer au parti honteux de revenir sur ses pas.

Dans l'armée ennemie cependant, les hommes sages et tous ceux qui avaient le plus d'expérience des affaires militaires, ne tardèrent pas à concevoir l'espoir assuré de la victoire lorsqu'ils virent que les nôtres s'avançaient, contre toutes leurs habitudes, sans être soutenus par des bataillons d'infanterie, et que même leurs escadrons de cavalerie marchaient confusément et sans observer l'ordre de bataille qu'ils avaient coutume de prendre. Remplis de confiance à cette vue, les ennemis firent aussitôt toutes leurs dispositions et s'élancèrent en une seule masse sur les nôtres, les pressant d'autant plus vivement qu'ils étaient plus certains que ceux-ci avaient négligé les règles qu'ils suivaient ordinairement. Accablés en effet par l'immense supériorité du nombre et incapables de soutenir longtemps un tel choc, les Chrétiens furent bientôt renversés de tous côtés et mis en fuite; ceux qui succombèrent dans la mêlée ne laissèrent pas cependant de vendre cher la victoire; ils combattirent vigoureusement jusqu'au dernier moment, frappèrent et firent périr sous le glaive un grand nombre de leurs ennemis et se virent même un instant sur le point de les mettre en déroute. Mais bientôt ceux-ci reprirent courage en voyant le petit nombre d'hommes qu'ils avaient à combattre et l'immense supériorité de leurs forces; s'excitant les uns les autres à poursuivre leur succès, ils se précipitèrent plus vivement encore sur les nôtres

et les mirent enfin en fuite : ceux des nôtres qui échappèrent à la mort se retirèrent à Ramla, espérant y trouver un asile assuré. Les deux comtes Étienne et beaucoup d'autres nobles, dont je ne sais ni les noms ni le nombre, périrent dans ce combat. Il me semble qu'il y a lieu d'en féliciter le noble comte de Chartres et de Blois, qui fut long-temps illustre parmi les siens par l'éclat de sa naissance et de ses actions. Il est certain en effet que le Seigneur déploya envers lui une grande miséricorde, en lui permettant d'effacer par une fin si glorieuse la tache d'infamie dont il s'était couvert si misérablement lorsqu'il abandonna l'expédition des Chrétiens sous les murs d'Antioche. Puisqu'il a racheté cette première faute par une mort si éclatante, personne n'est plus en droit maintenant du la lui reprocher, car nous pensons que ceux qui ont succombé dans les rangs des fidèles et au milieu de la milice chrétienne, en combattant pour le nom du Christ, ont mérité grâce et remise entière, non seulement de toute tache d'infamie, mais en outre de toutes les fautes, de tous les péchés qu'ils pouvaient avoir commis.

Le roi cependant, quoiqu'il eût peu de confiance en la solidité des fortifications de Ramla, n'ayant aucun autre moyen de se soustraire à la mort ou d'échapper aux bataillons ennemis répandus de toutes parts dans les environs, se retira dans cette place avec ceux qui s'étaient enfuis à sa suite. Tandis qu'il passait cette première nuit dévoré de mille inquiétudes, ne sachant le sort qui l'attendait et tremblant même pour sa vie, un noble prince d'Arabie, profitant aussi du calme de la nuit pour s'échapper en

silence du milieu de son camp, arriva seul et sans escorte et se présenta sous les murs de la place. C'était celui dont j'ai déjà parlé et dont la femme avait, peu de temps auparavant, reçu du roi de Jérusalem des témoignages de bonté et d'humanité. Se souvenant de ce bienfait signalé et évitant avec soin le péché d'ingratitude, le prince arabe s'approcha des murailles, et, adressant la parole d'une voix étouffée à ceux qui étaient au dessus de lui, il leur dit : « Je « suis porteur d'un secret important pour le seigneur « votre roi ; faites que je puisse être introduit auprès « de lui, car la chose presse fort. » Dès qu'on eut rapporté ces paroles au roi, il consentit à entendre l'étranger, et ordonna de l'amener en sa présence. Le prince dit au roi qui il était, lui rappela le bienfait qu'il avait reçu de lui dans la personne de sa femme, déclara qu'il se considérait comme obligé à jamais à lui rendre dans l'occasion de bons services, et finit par inviter le roi à sortir au plus tôt de la citadelle, lui faisant connaître que ses ennemis avaient tenu conseil, qu'ils avaient résolu de venir le lendemain assiéger cette place, et de mettre à mort tous ceux qu'ils pourraient y rencontrer ; en conséquence le prince arabe engagea le roi à ne pas tarder d'en sortir, lui offrant de le conduire lui-même et lui promettant, avec l'aide du Seigneur, de le déposer en lieu de sûreté, attendu la connaissance qu'il avait de toutes les localités environnantes. Le roi, cédant à ces avis, sortit de la place avec le prince et un petit nombre de compagnons, de peur de donner l'éveil dans le camp des ennemis en emmenant plus de monde, et ils se rendirent tous ensemble vers les montagnes. Là le

prince arabe quitta ceux qu'il venait de délivrer, en promettant au roi d'être toujours à son service et de lui donner en temps opportun de nouveaux témoignages de son dévouement, et il retourna à son camp.

Cependant, les ennemis, fiers de la victoire qu'ils avaient remportée, allèrent attaquer ceux qui s'étaient réfugiés derrière les murailles de Ramla, mirent le siége devant cette place, l'investirent de toutes parts et s'en emparèrent enfin de vive force. Tous ceux qu'ils firent prisonniers furent traités selon leur bon plaisir; les uns subirent la mort, les autres furent chargés de chaînes et condamnés à un éternel esclavage. On ne voit dans aucune histoire que, jusqu'à ce jour, il fût arrivé dans le royaume de Jérusalem un événement aussi déplorable que ce massacre de tant de braves et nobles guerriers. Le royaume tomba dans la confusion, chacun sentit ses forces abattues, les hommes les plus sages furent pénétrés de douleur, et si le souverain des hauts cieux ne les eût promptement visités dans son infinie miséricorde, ils n'eussent pas tardé de tomber dans l'abîme du désespoir et se seraient bientôt disposés à quitter le royaume. Le peuple chrétien était en effet peu nombreux, et il était même difficile de s'avancer en sûreté des bords de la mer vers l'orient, à cause des villes maritimes qui, sur la droite et sur la gauche, étaient occupées par les ennemis dont on redoutait les attaques. En effet, ainsi que je l'ai déjà dit, sur toute la longueur de la côte qui s'étend depuis Laodicée de Syrie jusqu'aux frontières de l'Égypte, notre peuple n'occupait que deux villes maritimes, celle de Joppé et celle de Césarée qui venait d'être prise tout récemment. Ceux

qui arrivaient à Jérusalem en repartaient sur-le-champ après avoir terminé leurs prières, et dès qu'ils avaient reconnu à quel point les Chrétiens étaient faibles et isolés, chacun craignant de se trouver enveloppé dans les calamités qu'on redoutait pour eux.

Le roi perdit ses compagnons de voyage, en fuyant vers les montagnes, selon ce que j'ai déjà rapporté. Lui-même dut son salut à la rapidité de son cheval et à la fidélité du noble Arménien qui le conduisait, et passa tout le reste de la nuit caché dans des lieux déserts, agité de vives craintes. Le matin le hasard lui fit rencontrer deux individus qui lui servirent de guides à travers des chemins détournés, au milieu des ennemis, et il arriva ainsi à Arsur. Il fut reçu avec joie par ceux des siens qui y habitaient et se réconforta par quelque nourriture, après avoir souffert de la faim et de la soif, jusqu'à succomber presque à l'excès de sa fatigue. Le ciel même sembla protéger son arrivée en cette ville. Une heure, tout au plus, avant qu'il y fût parvenu, une forte colonne d'ennemis venait de la quitter, après avoir attaqué la place sans interruption durant toute la journée, en sorte que, s'il les eût encore trouvés occupés à cet assaut au moment de son arrivée, il eût eu certainement beaucoup de peine à leur échapper.

Dans le même temps des bruits divers se répandaient au sujet de la disparition du roi. Ceux des Chrétiens qui avaient échappé en petit nombre au combat de Ramla, arrivèrent à Jérusalem et affirmèrent que le roi avait succombé au milieu des siens. L'évêque de Lydda, après avoir appris et vu même de près le massacre et la dispersion de ceux qui s'étaient

réfugiés dans la forteresse de Ramla et y avaient été faits prisonniers, avait quitté son Église en toute hâte et s'était retiré à Joppé. Lorsqu'on lui demanda des nouvelles du roi, il déclara qu'il n'en savait rien du tout, mais en même temps il annonça d'une manière positive que ceux qui s'étaient retirés dans la forteresse y avaient misérablement fini leur existence, et il ne craignit pas même de dire que pour son compte il s'était enfui secrètement, pour pourvoir au soin de sa vie. Ces nouvelles répandues dans tout le royaume portèrent partout la désolation; on ne voyait que des larmes, on n'entendait que des gémissemens; chacun tremblait pour sa vie; chacun appelait de ses vœux une mort prompte, afin de n'être point exposé à voir les maux de sa race et la désolation du royaume. Tandis que de toutes parts on se livrait ainsi à la douleur et au désespoir, le roi partit d'Antipatris et vint subitement débarquer à Joppé, apparaissant comme l'étoile du matin au travers d'épais nuages. Les habitans le reçurent avec joie, les ténèbres dont ils étaient enveloppés furent dissipées, Baudouin se montra radieux et serein, et sa présence fit oublier tous les maux passés. Le bruit de son arrivée se répandit promptement dans le royaume, et ceux que les premières nouvelles avaient entièrement abattus reprirent courage, en apprenant cet heureux événement.

Cependant le comte Hugues de Saint-Aldémar, seigneur de Tibériade, invité par les habitans de Jérusalem à porter secours au roi, s'était mis en marche dans cette intention avec quatre-vingts chevaliers, et arriva à Arsur. Le roi, en ayant été informé, prit avec lui tous les hommes qu'il put rassembler à Joppé et

marcha à la rencontre du seigneur Hugues, dans la crainte que les ennemis, répandus librement dans la campagne, ne cherchassent à lui tendre quelque embûche secrète, ou même à rassembler leurs troupes, pour s'opposer ouvertement à son passage. Il alla donc au devant de lui, le rencontra, réunit ses troupes à celles de Tibériade, et les deux corps ainsi formés revinrent à Joppé, où ils furent accueillis par les habitans avec des transports de joie. Le roi envoya alors des exprès vers ceux qui habitaient dans les montagnes, pour les solliciter de venir à son secours. Ceux-ci se rassemblèrent en toute hâte, et comme l'ennemi occupait sans obstacle tout le pays, ils prirent des chemins détournés et arrivèrent peu de jours après à Arsur. De là ils se dirigèrent vers Joppé, à travers mille difficultés et au péril de leur vie, et y arrivèrent, avec l'aide du Seigneur, malgré les efforts que fit l'ennemi pour s'opposer à leur passage. Ces chevaliers étaient au nombre de quatre-vingt-dix environ, gens de mérite et de conditions diverses. Après avoir reçu ce renfort, le roi, le cœur plein de nouvelles espérances, desirant se venger de l'affront qu'il avait souffert, et rendre avec usure à ses ennemis les maux qu'ils lui avaient faits, organisa, selon les règles de la science militaire, ses escadrons de chevaliers et ses compagnies d'infanterie, les disposa en bon ordre de bataille, et sortit de la ville pour marcher à la rencontre des ennemis, méprisant leur supériorité numérique et se confiant entièrement en la protection du Seigneur.

Ces derniers étaient campés dans les environs, et tout au plus à trois milles de la ville. Ils s'occupaient à faire tresser des claies et des échelles, et cons-

truire diverses sortes de machines en bois de choix, dans l'intention d'aller assiéger la ville de Joppé, pensant qu'il leur serait très-facile de s'en emparer, et se croyant assurés déjà de faire le roi prisonnier et de le traiter comme un vil esclave, ainsi que tous les citoyens qui seraient pris en même temps. Tandis qu'ils étaient encore occupés de tous ces préparatifs, le roi sortit avec son armée et parut soudain en leur présence. Les ennemis voyant que ceux qu'ils tenaient déjà pour vaincus venaient de leur propre mouvement les provoquer au combat, coururent aussitôt aux armes, et se disposèrent à attaquer, ne craignant nullement des adversaires qu'ils croyaient déjà avoir entièrement détruits. Cependant les nôtres s'élancèrent, semblables à des lions dont la fureur est redoublée au moment où on vient leur enlever leurs petits; bien décidés à rendre avec usure tous les maux qu'ils ont soufferts, combattant à la fois et de toutes leurs forces pour leurs femmes et leurs enfans, pour leur liberté et leur patrie, le cœur animé d'un courage tout divin et précédés par la miséricorde céleste, ils enfoncent et dispersent avec le glaive les bataillons ennemis, et après avoir fait périr un grand nombre de leurs adversaires, ils contraignent enfin tout le reste à prendre honteusement la fuite. Les Chrétiens ne jugèrent pas convenable, en raison de leur petit nombre, de poursuivre plus long-temps leurs ennemis; ils revinrent dans le camp de ceux-ci et y enlevèrent de riches dépouilles; ils y trouvèrent des ânes, des chameaux, des pavillons, des tentes, une grande quantité de vivres et de denrées de toute espèce; ils rapportèrent tout leur butin à Joppé et y

rentrèrent en vainqueurs, aux applaudissemens de tout le peuple. Après cet événement, le royaume de Jérusalem demeura en repos pendant sept mois environ.

Tandis que ces divers événemens se passaient de ce côté, l'illustre Tancrède ayant rassemblé ses chevaliers dans toute l'étendue de ses possessions, et convoqué des troupes d'infanterie et de cavalerie, alla mettre le siége devant la ville d'Apamie, noble capitale et métropole de la Cœlésyrie. Il y demeura quelque temps, agissant comme un grand prince, persévérant avec ardeur dans son entreprise, employant successivement les divers moyens par lesquels on peut parvenir à s'emparer d'une place forte, ne négligeant aucune des entreprises qui fatiguent et tourmentent une armée assiégée, et déployant un zèle et une activité inépuisables. Enfin, protégé par la clémence divine, il s'empara de la ville et agrandit considérablement le territoire de sa principauté. Il se rendit de là, et le même jour, à ce qu'on assure, à Laodicée, qui était alors occupée par les Grecs, et reçut la soumission de cette ville, en vertu d'un traité qu'il avait conclu depuis long-temps, et par lequel les habitans s'étaient engagés à lui remettre leur place sans aucune difficulté, aussitôt qu'il se serait mis en possession de celle d'Apamie. On lit dans les anciennes histoires que ces deux nobles cités furent fondées par Antiochus, fils de Séleucus, et qu'il les nomma ainsi des noms de ses deux filles Apamie et Laodicée. La ville de Laodicée dont je fais mention en ce moment est celle de Syrie; il y en a une autre qui fait nombre parmi les sept villes de l'Asie-Mineure, et dont

Jean a parlé dans l'Apocalypse, en disant : « Écrivez « dans un livre ce que vous voyez et envoyez-le aux « sept églises qui sont dans l'Asie, à Éphèse, à Smyrne, « à Pergame, à Tyatire, à Sardes, à Philadelphie et à « Laodicée [1]. » L'autre Laodicée, celle de Syrie, fut érigée en colonie par l'empereur Sévère, ainsi que l'atteste Ulpien, qui a dit dans le Digeste : « Il y a en « Syrie la ville de Laodicée, à laquelle le divin Sévère « accorda le droit Italique, en récompense de sa con- « duite dans la guerre civile. » Ainsi, avec l'aide du Seigneur, Tancrède accomplit en un seul voyage l'ouvrage de plusieurs jours, et soumit en même temps à sa domination deux villes, dont chacune avait un vaste territoire, avec beaucoup de bourgs et de villages. Ce prince réussissait dans toutes ses entreprises, car il avait la crainte du Seigneur et lui était agréable : illustre par sa foi, signalé par son courage et par ses vertus, il savait aussi gagner la bienveillance du peuple.

Dans le même temps le seigneur Baudouin, comte d'Edesse, homme magnifique et recommandable en toutes choses, qui avait succédé dans ce comté au roi de Jérusalem, gouvernait avec autant de force que de bonheur le pays soumis à sa domination, et se rendait redoutable à tous les ennemis qui l'entouraient. Comme il n'avait ni femme ni enfans, il épousa la fille d'un certain Gabriel, duc de Mélitène, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler ; cette femme qui se nommait Morfia, lui apporta à titre de dot une somme d'argent considérable, dont le comte avait le plus grand besoin. Gabriel était arménien de nation, il

[1] Apocalypse, chap. I, v. 11.

en avait les manières et le langage, mais en même temps toute la mauvaise foi des Grecs. Tandis que Baudouin était ainsi dans l'état le plus prospère et jouissant de la plus parfaite tranquillité, il vit arriver auprès de lui un de ses cousins, Josselin de Courtenai, noble du royaume de France et du pays qu'on appelle le Gâtinais. Comme il n'avait ni terres ni propriétés, Baudouin lui concéda de grands biens, afin qu'il ne fût point contraint d'aller auprès d'un inconnu chercher à gagner quelque bénéfice. Il lui donna toute la portion du pays qu'il occupait, située aux environs du grand fleuve de l'Euphrate, dans laquelle se trouvaient les villes de Coritium, de Tulupa et plusieurs places grandes et très-bien fortifiées, telles que Turbessel, Hatab, Ravendel et quelques autres encore. Baudouin conserva pour lui le pays situé au-delà de l'Euphrate, et plus voisin de l'ennemi, et ne se réserva dans l'intérieur que la ville de Samosate. Josselin était doué de toute la sagesse de ce monde; il se montrait circonspect dans l'action; il savait gérer avec habileté ses affaires particulières; excellent père de famille, il pourvoyait toujours à l'utile; généreux et libéral quand la nécessité le commandait, il était d'ailleurs économe et fort habile dans l'administration de ses biens personnels; enfin il était sobre à table et prenait peu de soin de sa personne et des vêtemens qui servent à orner le corps. Il gouverna avec une grande habileté la portion de pays qui lui fut si généreusement assignée par le comte d'Edesse, et y vécut dans une grande abondance.

A la même époque le seigneur Boémond, prince

d'Antioche, homme magnifique et digne d'éloges en tout point, revint à Antioche, par un effet de la clémence divine, après s'être racheté à prix d'argent de la captivité qu'il avait subie durant quatre années entre les mains de ses ennemis. Le seigneur patriarche, le clergé et tout le peuple de cette ville le reçurent avec joie, et son retour, depuis si long-temps desiré, réjouit toute la province, aussi-bien que le royaume de Jérusalem. Lorsqu'il apprit avec quelle sagesse et quelle fidélité le seigneur Tancrède, son parent, avait en son absence administré la principauté qui lui avait été confiée, lorsqu'il sut qu'il avait fort étendu les limites de ses États, en s'emparant de deux belles villes, il lui en rendit les plus vives actions de grâce, le traita avec beaucoup de bonté, et lui donna la plus grande partie du pays conquis, en récompense de ses rares services, pour être possédée par lui et les siens à titre perpétuel et héréditaire. Peu de temps après, il lui confia même toute sa principauté, ainsi que j'aurai occasion de le dire dans la suite de ce récit.

Pendant ce temps Arnoul, l'archidiacre de Jérusalem, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, continua, selon sa coutume, à susciter des scandales et à fomenter des haines entre le roi et le seigneur patriarche Daimbert : leur inimitié, qui d'abord avait paru assoupie, se ranima plus vivement, et s'accrut au dernier point. Le clergé fut soulevé contre le patriarche par les intrigues du même séducteur, et Daimbert plein de sentimens religieux, et n'aimant rien tant que la paix, ne pouvant supporter plus long-temps des vexations si continuelles, abandonna son église

et la ville, et pauvre, dénué de ressources, ayant besoin à la fois de conseils et de secours, il se réfugia auprès du seigneur Boémond. Celui-ci l'accueillit honorablement, et se montra d'autant plus touché de compassion pour les maux qu'il endurait, que lui-même avait spécialement contribué à le faire élever au siége patriarchal de Jérusalem. Aussi, afin qu'un homme si considérable ne demeurât auprès de lui que dans la situation qui lui convenait, Boémond lui assigna généreusement la propriété de l'église de Saint-George, située au dessous de la ville d'Antioche, avec toutes ses dépendances en terres et ses immenses revenus, et les lui donna du consentement du seigneur Bernard, patriarche d'Antioche. Le seigneur Daimbert demeura constamment dans cette église, jusqu'au moment où il passa dans la Pouille, comme on le verra par la suite.

Cependant le roi de Jérusalem, cédant à la maligne influence d'Arnoul, et oubliant la crainte du Seigneur, s'abandonna, après avoir expulsé le patriarche Daimbert, à des actions encore plus répréhensibles. Il séduisit un prêtre, homme simple et religieux, nommé Ébremar, et l'établit en usurpateur sur le siége patriarchal. Cet homme de bien, qui était arrivé avec la première expédition, était justement considéré pour sa bonne conduite; mais on jugea qu'il donnait un témoignage excessif d'une ignorance véritablement honteuse, en paraissant se croire fondé à usurper le siége, tandis que le seigneur patriarche vivait encore.

[1103.] La même année, qui était l'an onze cent trois de l'incarnation du Seigneur, et vers le commencement

du printemps, le roi, après avoir célébré à Jérusalem les fêtes solennelles de la Résurrection, convoqua toutes les troupes du royaume, et alla mettre le siége devant Ptolémaïs, ville maritime, située dans la province de Phénicie, et l'une des suffragantes qui appartiennent à la métropole de Tyr. Elle a en dedans et en dehors de ses murailles un port, dans lequel les vaisseaux trouvent une station commode et tranquille. Son vaste et fertile territoire s'étend entre la mer et les montagnes, et le fleuve Bélus coule tout auprès de la ville. L'opinion la plus commune est qu'elle fut fondée par les deux frères, Ptolémée et Accon, qui l'entourèrent de fortes murailles, et la divisèrent en deux portions, dont chacune reçut le nom de l'un des frères; ce qui fait qu'aujourd'hui encore elle est appelée indifféremment Ptolémaïs ou Accon, de même que la plupart des autres villes de Syrie, qui ont presque toujours deux ou trois noms.

Le roi arriva donc avec ses légions sous les murs de Ptolémaïs; mais comme il n'avait point d'armée navale à sa disposition, il lui fut impossible de la serrer d'assez près pour la contraindre à se rendre. Il détruisit les vergers qui entouraient la place, tua quelques habitans, enleva tout le butin qu'il put trouver en dehors, et qui consistait principalement en gros et en menu bétail; puis, il ordonna de lever le siége, et se remit en marche pour rentrer dans ses États.

Comme il avait résolu de passer par Césarée, il rencontra, en poursuivant sa marche, des brigands et des voleurs de grands chemins, en un lieu alors appelé *Pierre-Encise*, et maintenant *le détroit*, situé

près de l'antique Tyr, entre les deux villes maritimes de Capharnaum et de Dora[1]. Ces hommes se tenaient cachés en embuscade; mais le roi s'élança vivement sur eux, en tua plusieurs et mit les autres en fuite. L'un d'eux lança par hasard, sur le roi, un trait qui l'atteignit par derrière dans les côtes, et qui pénétrant presque jusque au cœur, faillit devenir mortel. Le prince se rétablit cependant par les soins de ses médecins, après avoir eu à subir des incisions et des brûlures; mais il en conserva toujours quelque ressentiment, et il y avait même certaines époques où il en souffrait de vives douleurs.

Dans le même temps, le seigneur Raimond, comte de Toulouse, de précieuse mémoire, après avoir, ainsi que je l'ai rapporté, conquis la ville vulgairement appelée Tortose, continuait de se conduire en homme habile et rempli de la crainte du Seigneur, et employait ses forces et son courage à reculer de tous côtés les limites de ses États. Plein de sollicitude pour repousser chaque jour davantage les ennemis de cœur du Christ, il fit construire une citadelle sur une colline située en face de la ville de Tripoli, et à deux milles de distance, tout au plus. Comme ce fort fut fondé par des pélerins, il lui donna un nom analogue aux circonstances; et voulut que la montagne sur laquelle il était bâti s'appelât *Montagne des Pélerins*. Aujourd'hui encore la citadelle conserve le nom que lui donna son fondateur, et se fait remarquer tant par la force naturelle de sa position que par les ouvrages assez solides qui y ont été ajoutés.

[1] *Dor*, mentionné dans le livre de Josué (chap. 11, v. 2), aujourd'hui *Tortura*.

De ce point, le comte pouvait chaque jour susciter quelques nouvelles inquiétudes aux habitans de Tripoli, et à toute la contrée; il les forçait même à lui payer annuellement des tributs, en sorte qu'ils lui étaient soumis en toute chose, aussi bien que s'il eût été maître de la ville sans aucun obstacle. Il eut alors de sa femme, personne religieuse et craignant Dieu, un fils qui naquit dans cette citadelle; il l'appela Amphossus, du nom de ses ancêtres, et dans la suite ce fils lui succéda dans le comté de Toulouse.

[1104.] L'an onze cent quatre de l'Incarnation, et dans le courant du mois de mai, le roi de Jérusalem convoqua de nouveau toutes ses forces et tout le peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et alla mettre une seconde fois le siége devant Ptolémaïs. Il fut principalement déterminé à entreprendre cette expédition par l'arrivée d'une flotte de Génois, qui aborda en Syrie, forte de soixante-dix navires à éperons, vulgairement nommés galères. Aussitôt qu'il en fut instruit, le roi envoya une députation aux consuls de la flotte, en les faisant inviter amicalement à venir combattre pour l'amour du Christ, avant de retourner dans leur patrie, et leur citant pour les encourager l'exemple de ceux de leurs concitoyens dont la coopération avait valu, au royaume de Jérusalem, la conquête de la ville de Césarée, en même temps que les Génois y avaient trouvé une occasion d'acquérir une gloire éternelle, et de recueillir pour eux-mêmes des avantages importans. Des hommes sages et habiles furent chargés et entreprirent fidèlement de conduire cette négociation : les Génois leur répon-

dirent : « Qu'ils étaient disposés à s'employer avec zèle « au siége de Ptolémaïs, à condition qu'on leur con« cédât à perpétuité le tiers des revenus et des droits « éventuels qui seraient perçus à l'entrée du port, et « qu'on leur donnât une église dans la ville, et une « rue dans laquelle ils exerceraient une juridiction « pleine et entière. » Ces conditions ayant été acceptées par le roi et par ses principaux officiers, et confirmées par la foi des sermens, on rédigea par écrit un traité destiné à en perpétuer le souvenir.

Au jour convenu, les Génois investirent la place du côté de la mer, tandis que le roi l'enveloppait du côté de la terre, et disposait son camp autour des remparts. Ayant pris ainsi toutes leurs mesures pour empêcher l'entrée et la sortie de la ville, ils commencèrent à faire éprouver aux assiégés toutes les vexations que comporte une telle situation. Ils dressèrent des machines, telles que les construisent les ouvriers exercés à ce genre d'opérations, et les employèrent aussitôt à battre les tours et les remparts; elles leur servaient également à lancer au loin d'énormes quartiers de roc qui allaient jusque dans l'intérieur de la ville renverser les édifices. En même temps la flotte du côté de la mer et l'armée royale du côté de la terre livraient de fréquens assauts; beaucoup de citoyens périssaient chaque jour par toutes sortes d'accidens; l'opiniâtreté des assiégeans, et les attaques réitérées auxquelles ils étaient exposés leur devenaient de jour en jour plus intolérables. Après vingt jours d'efforts employés vigoureusement des deux côtés à attaquer et à se défendre, les assiégés livrèrent enfin leur ville au roi de Jérusalem, sous

la condition que « ceux qui le voudraient, pourraient « en sortir librement avec leurs femmes, leurs en« fans et tous leurs biens mobiliers, et se rendre aux « lieux qui leur conviendraient, et que ceux qui ai« meraient mieux demeurer dans leurs maisons, et « ne point abandonner le sol natal, continueraient « d'y habiter sans aucune difficulté, en payant an« nuellement au roi une certaine rétribution. » Le roi, après avoir pris possession de la ville, assigna des propriétés et des domiciles aux Génois, selon le mérite et les actions de chacun d'entre eux. Dès ce moment, et pour la première fois, l'accès de Ptolémaïs fut entièrement libre et sûr du côté de la mer; ceux qui y arrivaient trouvèrent dans le port une station commode, et les rivages environnans furent un peu délivrés des ennemis.

Dans la même année le seigneur Boémond, suivi de tous les seigneurs de la province d'Antioche, le seigneur Tancrède, le seigneur Baudouin, comte d'Edesse, et le seigneur Josselin, son cousin, se réunirent tous ensemble et s'engagèrent sous la foi du serment à passer l'Euphrate pour aller mettre le siége devant la ville de Carrhes, voisine d'Edesse, et occupée par les infidèles. Pour parvenir à l'accomplissement de ce projet, ces princes convoquèrent leurs troupes dans les pays soumis à leur domination, et sollicitèrent des secours de tous côtés : au jour convenu ils passèrent l'Euphrate et se rassemblèrent d'abord à Edesse. Deux hommes vénérables, illustres flambeaux de l'Église, s'adjoignirent également à cette malheureuse expédition, le seigneur Bernard, patriarche d'Antioche, et le seigneur Daimbert, pa-

triarche de Jérusalem, qui fugitif et exilé continuait à vivre auprès de Boémond. Le seigneur Benoît, archevêque d'Edesse, se réunit aussi à eux. Tous ces princes, après avoir fait leurs dispositions pour réussir dans cette entreprise, se mirent en marche à la tête de leurs légions et les conduisirent au lieu de leur destination.

L'histoire des temps antiques nous apprend que la ville de Carrhes fut celle où Tharé, sortant de la ville d'Ur des Chaldéens pour se rendre dans la terre de Chanaan, conduisit son fils Abraham et son petit-fils Loth, fils de leur fils Harran, ainsi qu'on peut le voir dans le chapitre onzième du livre de la Genèse. Tharé habita et mourut à Carrhes, et ce fut là aussi qu'Abraham reçut de l'Éternel l'ordre de sortir de son pays, de quitter ses parens et de suivre les promesses du Seigneur. Ce fut encore en ce lieu que Crassus, le dictateur romain, se gorgea de l'or des Parthes, dont il s'était montré si avide.

Lorsque les princes chrétiens furent arrivés à Carrhes, ils se bornèrent, ainsi qu'ils en étaient convenus dès le principe, à bloquer étroitement la ville; et en effet, comme les habitans n'avaient que très-peu de ressources en vivres, il n'était pas nécessaire de les attaquer autrement qu'en leur interdisant toute communication avec l'extérieur.

Il faut que j'explique à cette occasion la cause de la détresse dans laquelle cette ville se trouvait. Depuis fort long-temps le seigneur Baudouin avait mis tous ses soins à trouver les meilleurs moyens d'affamer les habitans de Carrhes, afin de les amener ainsi à lui livrer la ville; et voici ce qu'il avait imaginé pour réussir dans son projet.

Les villes d'Edesse et de Carrhes sont tout au plus à quatorze milles de distance l'une de l'autre. Le territoire qui les sépare est arrosé par un fleuve dont les eaux, réparties dans de nombreux canaux d'irrigation, fécondent toute la plaine et la rendent extrêmement fertile en toutes sortes de produits. Depuis les temps les plus anciens ce fleuve servait de démarcation entre le territoire des deux villes; tout le pays compris en deçà revenait sans contestation aux Edessains, tout ce qui se trouvait au-delà était la propriété des habitans de Carrhes. Le seigneur Baudouin ayant reconnu que la ville occupée par ses ennemis ne tirait du dehors aucun approvisionnement de denrées, et que la plaine possédée en commun fournissait à tous leurs besoins, aima mieux renoncer pour son compte aux avantages qu'il en retirait, que de laisser à ses adversaires une ressource qu'il devait leur être beaucoup plus difficile de remplacer. Depuis long-temps il avait pris l'habitude de faire de fréquentes incursions sur la portion même de ce territoire qui lui appartenait pour y détruire l'agriculture, espérant d'une part trouver, pour lui et son peuple, des ressources suffisantes dans les pays situés au-delà de l'Euphrate et dans cette portion de la même plaine qui s'étend depuis Edesse jusqu'à ce fleuve, et comptant d'autre part que les habitans de Carrhes, privés par ce moyen des produits qu'ils retiraient du territoire commun, arriveraient à un degré de misère qu'il leur serait impossible de supporter. Il ne s'était pas trompé en effet dans ses calculs. Depuis plusieurs années il avait suivi avec persévérance le même système de prohibition; et lorsque les assiégeans arrivèrent sous

les murs de Carrhes, ils trouvèrent les habitans en proie à toutes les souffrances d'une grande disette. Ceux-ci cependant, prévoyant depuis long-temps les projets de leurs ennemis, avaient envoyé des députés et écrit des lettres à tous les princes de l'Orient pour solliciter des secours, et leur annoncer qu'ils étaient sur le point de succomber, si l'on ne venait promptement les délivrer. Lorsqu'enfin ils virent que nul ne venait leur prêter assistance, et que de jour en jour la famine étendait ses ravages au milieu d'eux, les habitans tinrent conseil, et se résolurent à livrer leur ville plutôt que de languir constamment dans la souffrance et de mourir de faim. Ils sortirent donc de la place et se livrèrent sans condition à ceux qui les assiégeaient.

Un malheureux sentiment de jalousie fit naître aussitôt une contestation entre les princes chrétiens. Le seigneur prince Boémond et le seigneur Baudouin se disputèrent à l'envi pour décider auquel des deux la ville était remise, et lequel des deux entrerait et déploierait le premier sa bannière dans la place : occupés de cette frivole discussion, et pour se donner le temps d'en délibérer plus à l'aise, ils différèrent jusqu'au lendemain matin de prendre possession de la ville, et purent reconnaître en cette occasion et par leur propre expérience la vérité de ce proverbe, que « tout délai « entraîne un péril, et qu'on se nuit toujours en « différant lorsqu'on est tout prêt. » Le lendemain même, avant le point du jour, on vit arriver une immense multitude d'ennemis, et l'armée des Turcs se présenta en une masse si formidable que les Chrétiens commencèrent à éprouver de vives craintes pour

leur propre sûreté. Les nouveaux arrivans apportaient avec eux de grands approvisionnemens de vivres; et, par une manœuvre assez habile, ils étaient convenus de se partager en deux corps d'armée, dont l'un combattrait à tout hasard les nôtres, tandis que le second, quelle que fût l'issue de la bataille, s'occuperait uniquement du soin de fournir des vivres aux assiégés. Les choses se passèrent en effet ainsi que les Turcs l'avaient résolu. A peine le jour commençait à poindre, que les chefs de l'armée ennemie se mirent en devoir de ranger leurs troupes en bataille et de faire tous leurs préparatifs de combat, tandis que ceux qui étaient chargés du soin des bagages et des provisions demeuraient soigneusement séparés du premier corps. Ceux-là même qui se disposaient au combat n'avaient aucun dessein ni aucun espoir de remporter la victoire, ou de résister long-temps à leurs adversaires : tout ce qu'ils voulaient par cette manœuvre était d'occuper notre armée jusqu'à ce que les assiégés eussent fait entrer dans leur ville les vivres qui leur étaient destinés. Cependant nos princes, voyant que leurs ennemis se préparaient à combattre, firent, de leur côté, leurs dispositions, et rangèrent leurs troupes en bataille : les deux patriarches parcouraient les rangs et cherchaient, par leurs exhortations, à ranimer le courage des troupes; mais leurs paroles et leurs efforts, dépourvus de la grâce divine, ne pouvaient produire aucun bon fruit. Dès la première rencontre, les ennemis se rendirent maîtres du champ de bataille; les nôtres prirent la fuite honteusement, et abandonnant leur camp et leurs bagages, ils cherchèrent, mais en vain, à se soustraire au sort qui les menaçait. Les

Turcs se débarrassèrent promptement de leurs arcs, leur instrument ordinaire dans les combats, poursuivirent les nôtres le glaive en main, détruisirent et massacrèrent presque toute l'armée. Le comte d'Edesse et Josselin son cousin furent faits prisonniers; on les chargea de fers et on les envoya aussitôt dans les contrées les plus reculées. Le seigneur Boémond, le seigneur Tancrède, et les deux patriarches, trouvèrent moyen d'échapper à cet horrible désordre; ils se jetèrent dans la campagne et arrivèrent à Edesse sains et saufs à travers des chemins détournés. L'archevêque de cette ville, enveloppé, dans son ignorance des choses de la guerre, au milieu des bataillons en désordre, fut fait aussi prisonnier et chargé de fers. Le hasard fit qu'un Chrétien, à la garde duquel il fut confié, ayant appris sa qualité d'évêque, éprouva pour lui un vif sentiment de compassion, et exposa sa propre vie pour le laisser échapper. L'archevêque, protégé par le Seigneur, prit la fuite et arriva peu de jours après à Edesse, où il fut accueilli par tous les citoyens avec beaucoup de témoignages de joie. Le prince d'Antioche, arrivé dans cette ville, apprit la captivité du comte Baudouin, malheur infligé par le ciel en punition de nos péchés. Il remit au seigneur Tancrède le soin de veiller à la sûreté de la ville et de tout le pays; les habitans y consentirent, et Tancrède s'engagea à ne faire aucune difficulté pour remettre le gouvernement au seigneur Baudouin lorsqu'il reviendrait délivré de ses fers. Boémond se chargea lui-même de prendre soin de la terre du seigneur Josselin.

Jamais, avant cet événement non plus que par la

suite, tant que les Latins furent établis dans l'Orient, on ne vit une bataille où ils aient couru d'aussi grands dangers, où l'on ait perdu tant d'hommes forts et valeureux, et qui se soit terminée par une fuite aussi honteuse pour le peuple chrétien.

LIVRE ONZIÈME.

Vers la fin de l'été, le seigneur Boémond, desirant s'acquitter des sommes considérables qu'il devait à des étrangers, et ramener en même temps un renfort de chevaliers des pays d'outre mer, alla s'embarquer pour se rendre dans la Pouille, et confia au seigneur Tancrède, son parent chéri, l'administration générale de sa principauté, et tout le soin d'exercer sa juridiction. Il emmena aussi avec lui le seigneur Daimbert, patriarche de Jérusalem. Arrivé dans la Pouille, Boémond ne s'y arrêta que peu de temps, et prenant à sa suite une honorable escorte de ses fidèles, il traversa les Alpes et se rendit auprès de l'illustre Philippe, roi des Français. Entre autres bienfaits de ce souverain, il reçut de sa main ses deux filles, l'une qui s'appelait Constance, issue d'un mariage légitime, et avec laquelle Boémond s'unit des mêmes nœuds; l'autre nommée Cécile, que le roi avait eue, du vivant même de sa femme, de la comtesse d'Anjou, après que celle-ci eut abandonné son mari pour se réfugier auprès de lui. Boémond la destinait à son neveu Tancrède, et la conduisit dans la Pouille, d'où il l'envoya en Orient.

Après avoir terminé ses affaires auprès du roi des Français, aussi bien que dans plusieurs autres pays

ultramontains, Boémond retourna dans la Pouille, conduisant avec lui une immense multitude de gens qui le suivaient tant à pied qu'à cheval, et qui desiraient passer en Orient. Pendant ce temps, le seigneur Daimbert s'était rendu au siége de l'Église romaine. Il y raconta les affronts qu'il avait eus à supporter, les méchancetés et les succès d'Arnoul contre lui, les mauvaises intentions du roi de Jérusalem et ses efforts pour humilier l'Église de Dieu. Tous ceux qui entendirent ses récits furent touchés de compassion, et de toutes parts on lui témoigna une grande bienveillance.

Cet acte, si contraire aux règles de la discipline ecclésiastique, dont se plaignait le patriarche Daimbert, n'était pas le seul que le roi de Jérusalem eût à se reprocher. Oubliant les lois du mariage, il renvoya sans cause, du moins connue, sans l'avoir convaincue d'aucun crime, sans en avoir obtenu aucun aveu, la femme qu'il avait épousée en légitime nœud à Edesse, tandis qu'il y demeurait en qualité de comte, et la contraignit, malgré elle, à se faire religieuse dans le monastère de Sainte-Anne, mère de la Vierge Marie mère de Dieu. Cette maison est située dans le quartier oriental de Jérusalem, près de la porte dite de Josaphat et du lac qui était anciennement appelé la Piscine probatique. On y montre encore une grotte dans laquelle habitaient, selon les anciennes traditions, Jacob et Anne sa femme, et où l'on dit que naquit aussi la Vierge immortelle. Il y avait dans ce monastère trois ou quatre pauvres vieilles femmes qui y vivaient comme religieuses, et auxquelles le roi accorda des propriétés et un ample patrimoine en faveur de l'accueil qu'elles

firent à sa femme. Il y eut diverses opinions au sujet du renvoi de celle-ci. Les uns disaient que ce prince s'en était séparé afin d'en épouser une autre plus riche et plus noble, d'améliorer ainsi sa condition, et d'échapper à la pauvreté qui le pressait, en recevant par une nouvelle alliance une dot considérable. D'autres affirmaient que la reine, fort légère et peu sage, avait trop oublié le respect dû aux lois du mariage. D'abord elle parut contente d'avoir pris l'habit religieux, et dans les premiers temps de sa profession il sembla qu'elle se conduisait assez décemment dans le monastère où elle habitait. Mais enfin une occasion favorable s'étant présentée, elle imagina quelque mensonge et se rendit auprès du roi pour lui demander la permission d'aller à Constantinople visiter les parens qu'elle y avait, et travailler, dans l'intérêt de son couvent, à soulager quelque peu la misère où il était plongé. Ayant obtenu, sous ce prétexte, l'autorisation de sortir du royaume, elle ne tarda pas à se livrer à toutes sortes de déréglemens; elle quitta l'habit religieux, et finit par se prostituer à tout venant, ne tenant aucun compte de sa considération personnelle, et oubliant entièrement le respect dû à la dignité royale dont elle avait été revêtue.

[1105.] L'année suivante, l'an mil cent cinq de l'incarnation du Seigneur, l'excellent seigneur Raimond, comte de Toulouse, de précieuse mémoire, homme rempli de religion et de crainte de Dieu, entra dans la voie de toute chair. Ce véritable confesseur du Christ, dont les actions admirables et la vie illustrée par tant de vertus mériteraient une histoire particulière, mourut le 28 février, dans la forteresse qu'il avait fait

construire lui-même en face de la ville de Tripoli, et qu'il avait nommée la Montagne des Pélerins. Son neveu Guillaume Jordan lui succéda, et poursuivit après lui les travaux du siége de Tripoli; il persévéra même dans cette entreprise avec assez de courage et de vigueur jusqu'à l'arrivée du comte Bertrand; mais alors, ayant éprouvé quelques désagrémens au sujet de ce qu'il avait fait, il se relâcha un peu de son zèle, ainsi que j'aurai occasion de le rapporter dans la suite. Je pense que le siècle présent aussi bien que les siècles futurs ne sauraient trop exalter l'admirable fermeté d'ame que déploya le vénérable comte de Toulouse, qui, une fois entré pour l'amour du Christ dans la voie du pélerinage, ne dédaigna pas de suivre cette route et d'y persévérer avec patience jusqu'au dernier jour de sa vie. Tandis qu'il eût pu vivre dans sa patrie comme un homme illustre et très-puissant, au milieu de ses vastes patrimoines et dans l'abondance de tous les biens de la terre, il aima mieux demeurer comme un homme abject, uniquement consacré au service du Seigneur, loin de sa terre natale et de sa famille, plutôt que d'aller habiter parmi les siens, et d'y vivre dans l'abondance et dans le péché. Les autres princes qui avaient pris part au même pélerinage, lorsqu'ils eurent reconquis la liberté de la ville sainte, s'en allèrent tous chez eux, comme ayant accompli leur vœu; mais le comte de Toulouse, dès qu'il eut embrassé le service de la Croix, craignit toujours d'y renoncer. En vain ses familiers et ses domestiques firent tous leurs efforts pour l'engager à retourner dans sa patrie qui desirait le revoir; il aima mieux s'offrir en holocauste au Seigneur que

rentrer dans les voies corruptrices du siècle, à l'exemple de son maître divin qui, lorsqu'on lui dit : « Descends « de la croix, » aima mieux consommer l'œuvre de la passion, et être déposé de la croix par des mains étrangères, que renoncer au dessein d'assurer notre salut.

Dans le cours de la même année, un certain Rodoan, seigneur d'Alep et prince très-puissant, convoqua des troupes auxiliaires dans les contrées qui l'environnaient, et, ayant levé une armée nombreuse à force de sollicitations et à prix d'argent, il se mit à sa tête, et la conduisit sur le territoire d'Antioche. Toute la province fut désolée de ses incursions, et livrée à diverses reprises au fléau de l'incendie. Aussitôt que le seigneur Tancrède en fut informé, il convoqua tout ce qu'il put rassembler de chevaliers et de gens de pied pour marcher vers le lieu où la renommée lui apprit que Rodoan était campé avec son armée. Il sortit d'Antioche, et se dirigea vers Artésie. Arrivé près de cette ville, il trouva en effet une multitude d'ennemis au lieu qui lui avait été indiqué. Invoquant aussitôt les secours du ciel, et les obtenant en récompense de ses mérites, il s'élança vigoureusement sur eux. D'abord ils voulurent opposer quelque résistance; mais bientôt l'armée de Tancrède les mit en déroute, et les força de prendre la fuite. Les Chrétiens tuèrent un grand nombre d'infidèles, firent encore plus de prisonniers, et s'emparèrent de la bannière de Rodoan. Celui-ci, uniquement occupé du soin de sa personne, s'était enfui l'un des premiers. Les Chrétiens éprouvèrent une véritable consolation en s'emparant de beaucoup de chevaux ex-

cellens qui furent pour eux une indemnité pour tous ceux qu'ils avaient perdus auparavant dans de semblables rencontres : aussitôt qu'un ennemi tombait par terre, ils s'emparaient de vive force de son cheval, et en emmenèrent ainsi une grande quantité.

Cette même année encore, quelques-uns des principaux seigneurs de l'Égypte vinrent se présenter devant le calife de ce pays, et lui dirent : « Ce peuple de « pélerins qui, depuis peu d'années, se sont établis « de vive force dans notre royaume, et qui, prodigues « de leur vie, ont jusqu'à ce jour résisté à ceux que « vous avez envoyés contre eux, n'ont montré tant « d'audace que parce qu'ils se confiaient entièrement « aux forces considérables des grandes armées qui « sont venues d'abord dans l'Orient. Maintenant ces « armées sont retournées, pour la plupart, dans leur « pays. Les pélerins qui arrivent ne peuvent ren-« forcer ceux qui sont demeurés sur notre territoire ; « ceux-ci sont beaucoup moins nombreux, et déjà, « dans leurs fréquentes expéditions, ils ont entière-« ment épuisé les ressources qu'ils pouvaient avoir. « Il nous semble donc tout-à-fait convenable, si « toutefois votre majesté partage aussi cette opinion, « qu'elle veuille bien choisir l'un de ses principaux « officiers, et l'envoyer dans le pays occupé, afin « qu'il le délivre entièrement de ce misérable peuple. » Ce discours plut au calife, et le projet lui parut excellent : il ordonna de convoquer promptement une nombreuse armée, et de préparer une grande flotte. Les chefs de ces deux expéditions furent aussi désignés par lui, et reçurent ordre de se rendre en Syrie. Ils arrivèrent à Ascalon, et la nouvelle de leur ap-

proche répandit la consternation dans tout le royaume de Jérusalem. Aussitôt que le roi en fut informé, il se rendit en hâte à Joppé avec toutes les forces dont il pouvait disposer, et publia en même temps un édit par lequel il était ordonné à tous les citoyens des villes de le rejoindre sans retard au même lieu. Tous ceux qui furent ainsi convoqués s'empressèrent de se rendre au lieu indiqué. Le seigneur Ébremar, patriarche de Jérusalem, portant avec lui le bois salutaire de la croix vivifiante, s'y présenta aussi. Après avoir rassemblé toutes ses forces, le roi en fit faire le recensement, et reconnut qu'il avait sous ses ordres cinq cents chevaliers et deux mille hommes de pied. On disait en même temps que les ennemis avaient de leur côté quinze mille combattans, sans compter ceux qui étaient montés sur les vaisseaux. Tandis que la flotte reçut ordre de se diriger promptement vers Joppé, leurs troupes de terre partirent d'Ascalon, et, après avoir traversé Azot[1], elles se divisèrent en deux corps d'armée, dont l'un fut destiné à marcher vers Ramla pour aller offrir le combat au roi de Jérusalem, tandis que l'autre corps s'avancerait du côté de Joppé, et chercherait à profiter de l'absence forcée du roi pour attaquer cette place, et s'en emparer avec le secours de la flotte.

Conformément à ce plan, les troupes égyptiennes se divisèrent en deux corps, et l'un d'eux entra sur

[1] *Azot* ou *Asdod*, jadis l'une des principales villes du pays des Philistins, située au bord de la mer, et réduite aujourd'hui à un misérable bourg qui porte le nom d'*Esdud*. Il paraît qu'il y avait dans l'intérieur des terres, à peu de distance d'Asdod, une autre ville de même nom, mais moins considérable.

le territoire de Ramla, annonçant son arrivée avec beaucoup de fracas, et faisant résonner les trompettes et les tambours. Tout ce bruit n'était pas fait sans intention : les ennemis avaient le projet de provoquer le roi, et de l'attirer vers eux avec son armée, afin que l'autre corps pût continuer sa marche sur les bords de la mer, et arriver sans obstacle à Joppé; mais leurs calculs ne tardèrent pas à être déjoués. Aussitôt que les ennemis virent le roi s'avançant vers eux avec ses troupes, leurs cœurs furent glacés d'épouvante; ils se hâtèrent de rappeler l'autre corps d'armée, et ne parurent pas même suffisamment rassurés par ce nouveau renfort. Au moment où les deux corps opéraient leur jonction, le roi de Jérusalem s'élança vigoureusement sur eux, animant ses troupes par ses paroles autant que par son exemple, et leur inspirant des forces nouvelles. Le patriarche parcourait aussi les rangs, présentant à tous les combattans le bois de la croix vivifiante, les exhortant à se souvenir de celui qui voulut se dévouer sur ce bois au salut des pécheurs, et les invitant à combattre avec ardeur les ennemis de la foi et du nom du Christ, afin d'obtenir la rémission de leurs péchés, et à en espérer la récompense de celui qui d'ordinaire accorde à tous les siens des rétributions centuples.

Ces exhortations enflammèrent le courage des nôtres; ils s'élancèrent sur leurs ennemis avec la plus grande vigueur, en implorant les secours du ciel; ils en tuèrent un grand nombre, et forcèrent enfin les autres à prendre la fuite. Le gouverneur d'Ascalon périt au milieu de la mêlée, et le général en chef de toute l'armée d'Égypte n'échappa à la mort qu'en s'enfuyant

promptement. On dit que les ennemis perdirent environ quatre mille hommes dans cette journée; du côté des Chrétiens, on reconnut soixante hommes parmi les morts. Par le bienfait de la clémence divine, les nôtres trouvèrent dans le camp des ennemis, et emmenèrent avec eux des troupeaux innombrables de chameaux, d'ânes et de chevaux; ils se chargèrent, en outre, de riches dépouilles, et firent un grand nombre de prisonniers. Ils rentrèrent alors à Joppé, et se livrèrent à tous les transports de leur joie. On fit encore prisonniers dans cette journée un certain noble qui avait été autrefois gouverneur de la ville d'Accon. On assure que dans la suite le roi reçut vingt mille pièces d'or pour sa rançon.

Cependant la flotte ennemie occupait encore le port de Joppé : aussitôt qu'elle apprit la défaite de l'armée de terre, elle profita d'un bon vent du sud, et se retira dans le port de Tyr. Voulant retourner de là en Égypte, elle essuya une rude tempête qui dispersa la plupart des vaisseaux : vingt-cinq d'entre eux qui se trouvèrent hors d'état de tenir la mer, vinrent échouer sur la côte, et en cette nouvelle rencontre, les Chrétiens firent encore plus de deux mille prisonniers, rameurs et matelots, sans compter ceux qui furent tués.

Pendant ce temps, le seigneur Daimbert était toujours à Rome, où le retenaient depuis long-temps le seigneur pape Pascal et les chefs de l'Église romaine, afin de voir si le roi de Jérusalem et ceux qui avaient expulsé le patriarche auraient à alléguer contre lui quelque grief qui pût servir à justifier leur conduite à son égard; mais, comme personne ne se présenta

pour proposer des plaintes ou des reproches, et comme il devint dès lors certain que les faits de cette cause se bornaient uniquement à la violence que le roi avait commise contre le patriarche, celui-ci rentra pleinement en grâce, et reçut aussitôt des lettres apostoliques, par lesquelles il lui fut donné ordre de retourner à Jérusalem, et de reprendre possession du siége dont il avait été injustement dépouillé.

[1107.] Daimbert, arrivé en Sicile, s'arrêta quelque temps à Messine pour attendre une occasion de s'embarquer. Il y fut pris d'une sérieuse maladie, et entra dans la voie de toute chair le 16 juin. Il avait occupé en paix le siége patriarchal de Jérusalem durant quatre années, et vécut encore trois années dans l'exil. Ébremar, usurpateur de ce siége, ayant appris que celui dont il tenait la place était entièrement rentré en grâce auprès de la cour de Rome, et s'était remis en route pour venir en reprendre possession, résolut, avant d'avoir appris sa mort, de se rendre aussi auprès de l'Église romaine, et d'aller y soutenir son innocence, en justifiant de la violence qui lui avait été faite pour le porter au trône patriarchal, et de la résistance qu'il y avait opposée. Arrivé à Rome, il ne put rien obtenir, sinon qu'on chargerait un légat de retourner avec lui à Jérusalem, et d'aller faire une information approfondie sur sa cause. On donna cette mission au seigneur Gibelin, archevêque d'Arles, prélat déjà fort âgé. Il reçut du pape l'ordre de se rendre à Jérusalem, et dès qu'il y fut arrivé, il convoqua le conseil des évêques du royaume, et prit une pleine connaissance des affaires d'Ébremar. Il acquit la preuve, par les dépositions d'un nombre suffisant de témoins

irréprochables, que le seigneur Daimbert n'avait dû son expulsion qu'à la faction d'Arnoul et à la violence du roi, sans qu'on pût la justifier par aucun motif légitime; et comme Ébremar avait occupé le siége d'un pontife encore vivant, et qui était demeuré en communion avec l'Église romaine, le légat, en vertu de l'autorité dont il était revêtu, le déposa de ses fonctions de patriarche. Cependant, par égard pour l'esprit vraiment religieux et la singulière simplicité du prélat, il lui conféra l'église de Césarée qui se trouvait vacante en ce moment.

Il fut alors question de donner un nouveau patriarche à l'église de Jérusalem; le clergé et le peuple se divisèrent sur ce choix; on fixa positivement un jour pour traiter cette affaire selon toutes les règles; enfin, après beaucoup de délibérations et de discussions de part et d'autre, on convint unanimement de se réunir en faveur du seigneur Gibelin, légat du siége apostolique, et il fut élevé à la dignité de patriarche. On dit que cette élection fut encore le résultat des malicieuses combinaisons d'Arnoul, qui pensa qu'un homme aussi âgé et aussi décrépit n'occuperait pas long-temps le siége auquel on le portait.

Cette même année (l'an de grâce onze cent sept), les habitans d'Ascalon, fidèles à leurs habitudes de méchanceté, dressèrent des embûches en un lieu favorable, sur la voie publique qui descend de Jérusalem à la mer, et y postèrent cinq cents cavaliers et mille hommes d'infanterie. Ayant appris qu'un corps des nôtres devait partir de Joppé pour se rendre à Jérusalem, ils voulurent tenter de réussir par la ruse, s'ils ne le pouvaient de vive force. Les Chrétiens, en

effet, ignorant complétement les embûches qui leur étaient préparées, suivirent la route sans la moindre inquiétude, et tombèrent dans le piége tout-à-fait à l'improviste. Ils éprouvèrent un moment de vive anxiété, et hésitèrent à se retirer ou à forcer le passage, mais les ennemis les serrant de près ne leur laissèrent pas le temps de fixer leur choix. Voyant qu'il fallait ou succomber honteusement ou se défendre avec vigueur, et se faisant de nécessité vertu, les nôtres reprirent tout leur courage : ils s'élancèrent avec autant d'audace que d'intrépidité sur ceux qui naguère leur avaient paru si formidables, et firent bientôt passer dans l'ame de leurs ennemis le sentiment d'effroi qui d'abord les avait frappés de stupeur; dès le premier choc les gens d'Ascalon ne purent résister à la vivacité de l'attaque : il en périt un grand nombre, quelques-uns furent faits prisonniers, et les autres prirent la fuite et furent quelque temps poursuivis par les nôtres. Enfin, après avoir obtenu de la grâce divine une victoire qui ne leur coûta que trois hommes de leur corps, les Chrétiens reprirent la route de Jérusalem.

La ville de Tyr était encore à cette époque occupée par les ennemis, et opposait toutes sortes d'obstacles aux progrès des Chrétiens. Un homme noble et puissant, d'illustre mémoire dans le Seigneur, Hugues de Saint-Aldémar, qui avait succédé à Tancrède dans le gouvernement de la ville de Tibériade, ne cessait d'inquiéter les habitans de Tyr, soit par de fréquentes attaques, soit par des manœuvres secrètes, autant du moins que le lui permettait la distance qui séparait ces deux villes, et qui était de trente milles environ.

Dans les marches qu'il avait à faire, soit pour se diriger vers la ville de Tyr, soit pour en revenir, ses chevaliers étaient fort souvent exposés à de graves dangers, attendu qu'on ne trouvait sur toute la longueur de cette route ni ville, ni forteresse, ni asile où il fût possible de se réfugier pour échapper au besoin aux poursuites des ennemis. Le seigneur de Saint-Aldémar entreprit, pour remédier à cet inconvénient, de faire construire un fort sur le sommet des montagnes qui dominent la ville de Tyr, et qui cependant en sont encore à près de dix milles de distance; il le fit établir sur un point anciennement nommé Tibénis, et lui donna le nom de Toron, en raison de ce qu'il fut placé sur la plus haute sommité d'une montagne extrêmement élevée. Ce lieu était situé dans la tribu d'Aser, entre la mer et le mont Liban, à peu près à égale distance de l'une et de l'autre, comme aussi des deux villes de Tyr et de Panéade; il était renommé pour la salubrité et la bonne température de l'atmosphère; son sol fertile était couvert d'une grande quantité d'arbres et de beaucoup de vignes; il se prêtait aussi à tous les travaux de l'agriculture, et produisait d'excellens grains. Dès l'époque où il fut fondé, ce fort rendit de grands services à celui qui le fit construire, pour l'accomplissement des projets qu'il avait formés; depuis lors, et aujourd'hui encore, il est d'une utilité inappréciable pour la ville de Tyr et tout le royaume de Jérusalem, tant à cause de la fertilité du sol qui l'environne que par l'excellence de la position militaire qu'il défend.

Dès qu'il eut fait terminer la construction de sa nouvelle forteresse, le seigneur de Saint-Aldémar entra

sur le territoire des ennemis à la tête de soixante et dix chevaliers. Il rencontra un corps de quatre mille hommes venus de Damas, et l'attaqua sans retard; le premier et le second jour, il fut repoussé par les ennemis avec beaucoup de désavantage. Mais le troisième jour, il reprit l'offensive sous de meilleurs auspices : animé d'un courage tout divin, et ayant reçu en outre quelque renfort, grâce à la protection du Seigneur, il battit et mit en fuite ses ennemis. Lui-même cependant fut mortellement blessé d'une flèche, et mourut bientôt après; c'était un homme sage autant que vaillant, que ses talens avaient rendu extrêmement cher et précieux au roi et à tout le royaume. Les ennemis perdirent deux cents hommes dans cette affaire, et les nôtres leur enlevèrent un même nombre de chevaux.

Quelques jours après, on vit du côté de l'Orient des apparitions et des prodiges célestes. Durant quarante jours et plus, on vit tous les soirs, au commencement de la nuit, une comète qui traînait une longue queue. Le matin, depuis le lever du soleil jusqu'à la troisième heure du jour, cet astre parut aussi avoir auprès de lui deux satellites d'une égale grandeur, mais qui brillaient d'un moindre éclat. Un arc-en-ciel apparut aussi autour du soleil, avec toutes ses couleurs. Ces prodiges réunis annonçaient certainement aux mortels des événemens extraordinaires.

A la même époque, l'empereur de Constantinople, Alexis, homme plein de ruse et de méchanceté, ne cessait de susciter toutes sortes d'obstacles à ceux qui voulaient traverser les pays soumis à sa domination pour se rendre à Jérusalem. J'ai déjà dit que lors de

la première expédition chrétienne, qui cependant lui avait été extrêmement avantageuse, il avait soulevé contre elle le très-puissant satrape des Turcs, Soliman, et toutes les nations barbares que ses sollicitations avaient pu atteindre dans le vaste Orient. A la seconde expédition, qui avait pour chef le comte de Poitou, l'empereur recommença à envoyer de fréquentes députations aux mêmes nations et à tous les peuples infidèles, afin de les armer contre les Chrétiens, et ce fut par l'effet de sa méchanceté persévérante que cette seconde expédition échoua et fut presque entièrement détruite. Il ne se borna pas même à ces témoignages de sa perfidie dans ces deux grandes circonstances. Toutes les fois qu'il trouvait l'occasion de faire quelque tort aux Chrétiens, de leur ouvrir un précipice, il la saisissait comme une bonne fortune; cependant et dans le même temps, lorsque les Chrétiens se présentaient devant lui, il les accueillait avec bonté et les comblait de ses dons, afin de les tromper d'autant plus sûrement, suivant en cela les anciennes habitudes des Grecs, de qui l'on a dit depuis long-temps : « *Timeo Danaos et dona ferentes*. L'empereur redoutait infiniment les progrès des Latins; il ne voulait souffrir ni que leur nombre s'accrût, ni que leur puissance s'étendît, et il était sans cesse occupé à leur susciter toutes sortes d'embarras, pour s'opposer à leurs succès.

Le seigneur Boémond n'avait point oublié les affronts qu'il en avait reçus. Aussitôt qu'il fut de retour de son voyage dans les contrées ultramontaines, prenant en main la cause de tous les Latins, et conduisant à sa suite une armée de cinq mille hommes de

cavalerie et de quarante mille hommes d'infanterie, il alla débarquer le 2 octobre[1] sur le territoire de l'empereur, s'empara de vive force de la plupart des villes maritimes, et les livra au pillage; puis il alla dévaster la première et la seconde province d'Épire, mit le siége devant Durazzo, métropole de la première Épire, ravagea par le fer et le feu toutes les contrées environnantes, en usa selon son bon plaisir, et se disposa, pour mieux venger les injures que les Latins avaient souffertes, à pénétrer de vive force, avec l'aide du Seigneur, au centre des provinces de l'empire. Lorsqu'il apprit que Boémond était entré dans ses États à la tête d'une armée considérable de Latins, l'empereur rassembla aussi ses troupes, marcha à leur tête, et alla s'établir non loin du camp de Boémond.

[1108.] Là, par suite de l'intervention de quelques amis communs, les deux princes conclurent un traité[2] par lequel l'empereur s'engagea, sous la foi du serment, à prêter de bonne foi et sans aucune fraude ni mauvaise intention, secours et assistance à tous les fidèles Chrétiens qui voudraient passer en Orient, et, à ne pas permettre, autant du moins qu'il lui serait possible de l'empêcher, qu'ils eussent à souffrir aucun dommage de la part des autres peuples. A la suite de ces conventions, qui furent confirmées par des engagemens d'honneur, le seigneur Boémond prêta serment, et s'engagea envers l'empereur à lui conserver à jamais amitié et fidélité. Boémond fit partir alors la foule des pélerins qui l'avaient accompagné, et qui étaient tenus, conformément à leur

[1] En 1107. — [2] Au mois de septembre 1108.

vœu, d'accomplir le voyage de Jérusalem, et il retourna de sa personne dans la Pouille, où des affaires particulières le rappelaient. L'été suivant, il avait déjà préparé tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage; ses navires et les troupes qu'il avait convoquées pour son expédition n'attendaient plus que le signal du départ, et lui-même se disposait à le donner, lorsqu'il fut pris d'une vive maladie qui termina bientôt ses jours [1]. Il ne laissa qu'un fils, héritier de son nom et de sa principauté, qu'il avait eu de son mariage avec Constance, fille de l'illustre Philippe, roi de France. Ce dernier prince, son beau-père, mourut aussi dans le cours de la même année [2].

Vers le même temps et tandis que les nobles seigneurs, le comte Baudouin d'Edesse et son cousin Josselin étaient encore détenus en captivité chez leurs ennemis, une immense multitude de Turcs rassemblés dans tout l'Orient et formant des corps de troupes considérables, cherchant à profiter de l'absence de ces deux guerriers, descendirent en Mésopotamie, et se livrèrent à toutes sortes d'actes d'hostilité dans les environs de la ville d'Edesse. Ils s'emparèrent de vive force de quelques places, incendièrent les faubourgs et les campagnes, firent prisonniers un grand nombre de colons, et cultivèrent les champs à leur place, de telle sorte qu'en dehors des enceintes des villes murées, il n'y avait plus moyen de trouver un asile assuré, et que les vivres manquaient de tous côtés, faute de bras propres à travailler à la terre. Le seigneur

[1] Il mourut à Canosa, vers la fin de février 1111, selon l'*Art de vérifier les Dates*, tandis que Guillaume de Tyr le fait mourir en 1109.

[2] Il y a ici une erreur; Philippe Ier mourut le 29 juillet 1108.

Tancrède, à qui le gouvernement de cette contrée avait été confié, se trouvait en ce moment retenu dans les environs d'Antioche, car j'ai déjà dit que Boémond, en partant pour son pays, lui avait aussi remis le soin d'administrer sa principauté. Lorsqu'il apprit cependant à quel point le pays d'Edesse était infesté par les ennemis, il écrivit au seigneur roi de Jérusalem, et après lui avoir fait connaître les motifs de son invitation, il rassembla lui-même toutes les troupes qu'il put trouver dans les villes et forteresses où il commandait. Animé d'une vive sollicitude, il fit tous ces préparatifs en grande hâte; le roi de Jérusalem le rejoignit aussi au bout de quelques jours; ils réunirent leurs troupes, et passèrent l'Euphrate.

Ils trouvèrent en effet, comme on le leur avait annoncé, les ennemis répandus dans toute la contrée, et la parcourant en tout sens et en toute liberté; cependant, dès que les Turcs furent informés de l'arrivée des princes chrétiens, ils commencèrent à se rallier, et se montrèrent beaucoup moins entreprenans dans leurs excursions. Comme ils avaient éprouvé très-souvent la force de nos troupes, ils redoutaient d'avoir à se battre contre elles, et cependant ils ne faisaient aucune disposition pour se retirer dans leur pays. Ils savaient que les deux princes qui venaient d'arriver n'auraient pas le loisir de s'arrêter dans cette contrée, et ils cherchaient en conséquence à traîner en longueur, afin de les forcer de guerre lasse à se retirer, et de pouvoir eux-mêmes reprendre ensuite leurs dévastations.

Nos princes cependant, ayant connaissance de leurs projets, délibérèrent entre eux pour examiner ce qu'il

y aurait de mieux à faire dans les circonstances, attendu le peu de temps dont ils pouvaient disposer. Ils résolurent de faire amasser des approvisionnemens et des denrées de toute espèce dans le pays situé sur les rives de l'Euphrate, et qui est lui-même extrêmement abondant en toutes sortes de productions. Puis ils envoyèrent de l'autre côté du fleuve des chevaux, des chameaux, des ânes et des mulets chargés d'immenses approvisionnemens qui devaient suffire pour fort long-temps à la consommation des villes et des forteresses dans lesquelles ils les faisaient transporter; la ville d'Edesse fut particulièrement l'objet de leurs soins, et ils y entassèrent d'immenses provisions. Ayant dès lors beaucoup moins d'inquiétude pour les villes et les places fortes, puisqu'elles étaient abondamment pourvues d'armes, de citoyens et de vivres, et empressés d'aller reprendre d'autres affaires plus importantes, les princes revinrent sur les bords de l'Euphrate. Comme ils venaient de traverser ce fleuve sur de frêles bateaux, qu'ils n'avaient encore qu'en bien petit nombre, quelques hommes de la classe inférieure, qui attendaient sur la rive que les princes venaient de quitter, afin d'être passés à leur tour, furent attaqués par les ennemis qui avaient suivi les traces de notre armée; quelques-uns furent tués, et d'autres entraînés prisonniers, sous les yeux mêmes du roi de Jérusalem et du seigneur Tancrède, qui ne purent leur porter secours. Il leur était impossible de passer à gué le fleuve qui les séparait des infidèles, et avec un si petit nombre de bateaux de fort petite dimension, il n'eût pas été facile non plus de transporter l'armée sur l'autre rive. Les Chrétiens furent

extrêmement affligés en voyant ainsi massacrer ou emmener en captivité ces pauvres gens : c'étaient de malheureux Arméniens qui, fuyant les vexations des Turcs, avaient résolu d'aller chercher des retraites plus tranquilles, et qui arrivèrent sur les bords de l'Euphrate pour y être mis à mort ou faits prisonniers. Depuis ce malheureux événement, l'armée rentra dans le royaume, et, en passant dans le pays situé en deçà de l'Euphrate, les princes donnèrent ordre, aux principaux chefs qui y commandaient, de faire en toute hâte des préparatifs de défense.

[1109.] L'année suivante (l'an de grâce 1109), le comte d'Edesse et son cousin Josselin, après avoir langui cinq ans en captivité, réussirent à faire accepter des otages pour une certaine somme d'argent, qu'ils s'engagèrent à payer à titre de rançon, recouvrèrent leur liberté, et revinrent dans leurs possessions. Le Seigneur se montra miséricordieux à leur égard. Les otages qu'ils laissèrent après eux dans une certaine forteresse où ils furent confiés à la garde de quelques hommes, réussirent par hasard à se défaire de leurs gardiens, et les mirent à mort, tandis qu'ils étaient livrés au sommeil ou accablés par le vin ; puis ils s'échappèrent secrètement, errèrent pendant la nuit à travers des chemins détournés, et arrivèrent enfin chez eux.

Lorsque le comte d'Edesse se présenta devant cette ville, on dit que le seigneur Tancrède lui en refusa l'entrée. Cependant il se souvint bientôt du serment qu'il avait prêté quand ce gouvernement lui avait été confié, à l'époque de la captivité de Baudouin, et, revenant de son premier mouvement, il résigna à

celui-ci et la ville et toute la contrée environnante. Peu de temps après, Baudouin et son cousin, irrités de cette insulte, déclarèrent la guerre à Tancrède. Josselin surtout, qui avait ses forteresses en deçà de l'Euphrate, et se trouvait par conséquent beaucoup plus rapproché d'Antioche, ne cessait de lui susciter toutes sortes de tracasseries. Une fois il convoqua une grande multitude de Turcs, et se disposa à faire une invasion sur le territoire du prince d'Antioche. Celui-ci en fut informé, et marcha à sa rencontre. Le combat s'engagea entre eux : d'abord il périt environ cinq cents hommes sur le premier front de l'armée de Tancrède, mais bientôt elle reprit courage, et s'étant reformée, elle attaqua de nouveau les Turcs, en fit un grand carnage, et contraignit enfin Josselin à prendre la fuite avec tous les siens.

Cependant les principaux habitans de cette contrée et les hommes qui avaient le plus d'expérience, voyant à quels dangers les exposaient les haines qui divisaient de si illustres guerriers, et craignant aussi que ces querelles ne tournassent au détriment du peuple Chrétien, interposèrent leurs bons offices, et parvinrent à réconcilier les deux princes.

Vers le même temps, Bertrand, fils du seigneur Raimond, comte de Toulouse, de précieuse mémoire, aborda avec une flotte de Génois dans les environs de Tripoli, au lieu où Guillaume Jordan, son cousin, s'était établi, pour suivre le blocus de cette place, ainsi qu'il avait fait depuis la mort du vénérable comte, qui lui avait laissé le soin de terminer son entreprise. Aussitôt que Bertrand fut arrivé, il s'éleva une contestation entre les deux cousins : Bertrand

alléguait les droits de sa naissance pour succéder à son père, et Guillaume réclamait le juste prix de ses efforts, pour les travaux et les dépenses auxquels il s'était livré pendant quatre années consécutives. Le premier voulait se faire donner tous les biens de la succession de son père, en sa qualité d'héritier naturel et légitime; le second faisait tous ses efforts pour obtenir que la ville qu'il assiégeait depuis long-temps lui fût acquise en toute propriété. Ces discussions se prolongèrent indéfiniment; enfin des amis communs se portèrent pour médiateurs, et firent des propositions d'arrangement; ils convinrent, pour parvenir à rétablir la paix, de faire concéder à Guillaume Jordan les villes d'Archis et de Tortose avec leurs dépendances, et que Bertrand aurait pour lui Tripoli, Biblios, le mont des Pélerins et tous les territoires adjacens; ces conditions furent adoptées et confirmées par le consentement des deux parties. Guillaume Jordan devint l'homme du prince d'Antioche, pour la portion de territoire qui lui fut assignée, et lui engagea sa foi en lui donnant la main. Bertrand reçut l'investiture du roi de Jérusalem pour le pays qui lui échut en partage, et lui rendit solennellement foi et hommage. On ajouta encore au traité la clause que, si l'un des deux cousins mourait sans enfans, l'autre lui succéderait entièrement.

Cette transaction assoupit d'abord la querelle; mais il en survint une nouvelle entre les écuyers des deux seigneurs, sur un motif extrêmement frivole. Le comte Guillaume en ayant été informé, monta à cheval et accourut en toute hâte pour apaiser cette contestation, et au moment où il se présentait, il tomba

mort, percé d'une flèche. Quelques personnes dirent alors que Guillaume avait succombé victime de la perfidie et des machinations du comte Bertrand : cependant depuis cette époque et jusqu'à ce moment on n'a pu découvrir le véritable auteur de ce meurtre.

Délivré ainsi d'un rival et d'un compétiteur qui prétendait comme lui à la conquête de Tripoli, Bertrand demeura seul à la tête de cette entreprise. La flotte génoise qui l'avait conduit en Orient se composait de soixante et dix galères, et était commandée par deux nobles Génois, Ansalde et Hugues l'ivrogne. Ceux-ci voyant que leurs opérations de siége devant la ville de Tripoli traînaient indéfiniment, formèrent la résolution de tenter quelque entreprise mémorable. Ils invitèrent amicalement le comte Bertrand à les assister du côté de la terre, et conduisirent leur flotte devant la ville de Biblios.

Biblios, ville maritime de la province de Phénicie, est l'une des églises suffragantes qui ressortissent à la métropole de Tyr. Le prophète Ézéchiel en a fait mention, en disant : « Les vieillards de Biblios, les plus « habiles d'entre eux, ont donné leurs mariniers à Tyr, « pour vous servir dans tout l'équipage de votre vais- « seau [1]. » On lit aussi le passage suivant dans le livre des Rois : « Ceux de Biblios apprêtèrent le bois et « les pierres pour bâtir la maison du Seigneur [2]. » Biblios était appelée dans l'ancien langage Évé, et l'on croit qu'elle fut fondée par Évéus, sixième fils de Chanaan. Les Génois et l'armée de terre étant arrivés auprès de cette ville, l'investirent des deux côtés,

[1] Ézéchiel, chap. 27, v. 9.
[2] Rois, liv. 3, chap. 5, v. 18.

et les habitans, peu confians en leurs moyens de défense, ne tardèrent pas à être remplis de crainte. Ils envoyèrent donc des députés à Ansalde et à Hugues l'ivrogne, chefs de la flotte, et leur firent annoncer qu'ils étaient tout prêts à ouvrir leurs portes et à les reconnaître pour leurs seigneurs, pourvu qu'on laissât librement sortir de la ville, avec leurs femmes et leurs enfans, ceux qui voudraient s'en aller, et que tous ceux qui aimeraient mieux ne point abandonner leur domicile eussent la faculté d'y demeurer, et l'espoir d'obtenir de bonnes conditions. Ces propositions ayant été agréées, les habitans de Biblios livrèrent la ville aux deux chefs de la flotte, et l'un d'eux, Hugues l'ivrogne, en prit possession et la garda pendant un certain temps, sous la charge d'une redevance qui devait être versée annuellement dans le trésor des Génois. Cet Hugues fut l'aïeul de cet autre Hugues qui est en ce moment gouverneur de la même ville, et porte le nom de son grand-père. Aussitôt que cette affaire fut terminée la flotte génoise retourna à Tripoli.

Le roi de Jérusalem ayant appris que cette flotte demeurait encore dans le pays, après la prise de Biblios, se hâta d'aller la rejoindre, pour voir s'il lui serait possible de conclure des arrangemens avec les Génois, et de les retenir afin de s'emparer avec leur secours de l'une des villes maritimes. Il en restait encore quatre sur la côte qui résistaient opiniâtrément, savoir, Béryte, Sidon, Tyr et Ascalon, et ces places étaient un grand obstacle à la prospérité de notre nouvel établissement. L'arrivée du roi auprès de Tripoli fut un grand sujet de joie pour tous ceux qui étaient occupés à ce siége, tant par terre que par mer, et sa

présence leur inspira une nouvelle ardeur. Il sembla que tous ceux qui naguère poursuivaient péniblement leurs travaux eussent trouvé un soulagement inattendu; leur courage paraissait redoublé, comme s'ils eussent reçu un renfort considérable. Les assiégés au contraire tombèrent dans la désolation et perdirent tout espoir de résister avec succès; plus leurs ennemis semblaient se renforcer, plus ils se sentaient faibles et abattus; tout ce qui arrivait de favorable aux uns tournait à la confusion et au découragement des autres. Cependant les assiégeans recommencèrent à livrer des assauts avec autant de vigueur que s'ils n'eussent eu que des troupes fraîches et récemment arrivées; ils attaquaient la ville de tous les côtés avec une activité jusqu'alors inconnue, comme s'ils eussent été au premier moment d'un siége, quoiqu'ils en fussent occupés presque sans relâche depuis environ sept ans. Les assiégés voyant que les forces de leurs ennemis s'accroissaient de jour en jour, tandis que les leurs se réduisaient dans la même progression, fatigués d'une si longue résistance, et désespérant d'obtenir aucun secours du dehors, tinrent conseil entre eux, pour chercher les meilleurs moyens de mettre un terme à tant de maux. Ils envoyèrent donc des députés au roi de Jérusalem ainsi qu'au comte Bertrand, et leur firent proposer de remettre la ville entre leurs mains, à condition que tous ceux qui voudraient sortir pussent, librement et sans aucune difficulté, transporter leurs familles et leurs biens dans les lieux qu'ils auraient choisis et que ceux qui voudraient demeurer eussent la faculté de vivre tranquillement dans leurs maisons et de continuer à cul-

tiver leurs propriétés, à la charge par eux de payer annuellement une redevance fixe au comte Bertrand.

Après avoir reçu ces propositions, le roi de Jérusalem tint conseil avec le comte et les principaux chefs, et déclara qu'il lui paraissait convenable d'accepter au plus tôt les offres des habitans de Tripoli. Son avis fut généralement adopté, et tous ayant donné leur consentement, le roi fit appeler les députés et leur annonça que leurs demandes avaient été accueillies. Le conseil s'engagea sous la foi du serment à observer les conditions stipulées, sans fraude ni mauvaise intention et en toute bonne foi, et les assiégés ouvrirent aussitôt leurs portes. On prit possession de la ville de Tripoli l'an de grâce onze cent neuf, et le 10 du mois de juin. Là le comte Bertrand prêta serment de fidélité entre les mains du roi, et devint son homme-lige. Depuis lors, et jusqu'à ce jour, ses successeurs sont demeurés liés par le même engagement envers le roi de Jérusalem.

Dans le même temps, Baudouin comte d'Edesse, rétabli dans ses États à la suite de sa longue captivité, avait auprès de lui beaucoup de chevaliers, et ne savait comment s'acquitter envers eux de la solde qu'il leur devait pour prix de leurs fidèles services, et de leurs longs travaux. Il imagina, par une invention assez ingénieuse, d'aller avec ses compagnons d'armes à Mélitène, faire une visite à son beau-père qui était extrêmement riche, et avant de partir il donna ses instructions à ceux qui devaient l'accompagner, pour qu'ils eussent à exécuter son projet après leur arrivée en ce lieu. On fit donc tous les préparatifs, et Baudouin se rendit auprès de son beau-père. Après les

salutations d'usage, et les embrassemens donnés et reçus de part et d'autre en signe de paix, avec beaucoup de témoignages d'affection, le beau-père reçut son gendre de la manière la plus magnifique, dépassant de beaucoup toutes les lois ordinaires de l'hospitalité, et le traitant comme un homme de sa famille et l'enfant de son affection. Après que le comte eut demeuré quelques jours auprès de lui, comme ils étaient une fois engagés depuis assez long-temps dans une conversation particulière, arrangée peut-être avec intention, les chevaliers de Baudouin se présentèrent et vinrent interrompre l'entretien, ainsi qu'il avait été convenu entre eux par avance. L'un d'eux prenant la parole, comme s'il en avait été chargé par tous ses compagnons, s'adressa au comte et lui dit :

« Tu sais, comte, et personne ne sait mieux que « toi avec quelle fidélité et quelle bravoure le corps « de chevaliers ici présens a combattu depuis long- « temps pour toi et est demeuré fidèle à ses engage- « mens. Tu connais ses travaux et ses fatigues et toutes « les souffrances de soif, de faim, de froid et de chaud « qu'il a endurées afin de défendre des invasions en- « nemies le pays qui t'a été confié par le Seigneur, « et de garantir les habitans et le peuple des attaques « et des vexations auxquelles ils étaient sans cesse ex- « posés de la part des infidèles et des ennemis du Christ. « Ce corps qui t'a été si utile peut s'en rapporter à ton « propre témoignage. Tu sais en outre qu'il y a déjà « bien long-temps que nous combattons pour toi, « sans avoir reçu aucune solde; que souvent, forcés « par la nécessité, nous t'avons demandé notre paie-

« ment; que tu as tout aussi souvent demandé de « nouveaux délais, et que, pleins de compassion pour « ta situation, nous les avons accordés avec indul- « gence, nous soumettant de jour en jour et de la « manière la plus généreuse aux délais que tu nous « imposais. Maintenant nos affaires en sont venues à un « point qu'il nous est impossible d'attendre plus long- « temps; *la pauvreté est indomptable* : celle que nous « souffrons nous prescrit de ne plus accorder de re- « mise. Choisis donc ou de nous payer ce que tu nous « dois afin que notre misère en soit soulagée, ou de « nous livrer, selon nos conventions, le gage par le- « quel tu t'es lié envers nous. »

Gabriel fut fort étonné en entendant ces paroles prononcées d'un ton solennel, et ne pouvait comprendre où les chevaliers en voulaient venir. Enfin des interprètes lui firent connaître l'objet de la harangue et il demanda aussitôt quel était le gage que son gendre avait promis à ses hommes, pour leur garantir le paiement de leur solde. Le comte ne faisait aucune réponse, comme si un sentiment de honte l'eût empêché de parler. L'avocat des chevaliers reprit alors la parole et dit que le comte leur avait hypothéqué sa barbe, et qu'il s'était soumis à la laisser raser sans aucune résistance, dans le cas où il lui serait impossible, à un jour fixé d'avance, de s'acquitter envers eux. A ces mots Gabriel, confondu de la bizarrerie d'une telle convention, et frappant des mains en signe d'étonnement, fut saisi d'une sorte de stupeur et parut bientôt rempli de crainte et d'anxiété, et ne respirant qu'avec peine. Les Orientaux, tant les Grecs que tous les autres peuples, sont dans l'usage de

laisser croître leur barbe et d'en prendre un soin tout particulier. C'est à leurs yeux le comble du déshonneur et la plus grande offense qui puisse être faite à un homme, qu'un seul poil de la barbe lui soit enlevé, quel que soit d'ailleurs le motif d'une telle insulte. Gabriel demanda au comte si les choses étaient en effet ainsi qu'on venait de le dire, et le comte répondit affirmativement. Alors Gabriel témoigna de nouveau son étonnement et entra dans un accès de fureur. Il demanda de nouveau à son gendre comment il pouvait se faire qu'il eût engagé comme une chose de peu de valeur et à laquelle il fût permis de renoncer sans déshonneur, un bien qu'il importe de conserver avec tant de soin, qui est la marque caractéristique de l'homme, qui fait l'ornement de son visage, et sert principalement à attester son autorité. Le comte lui répondit : « Je l'ai fait ainsi parce que je n'avais « alors à ma disposition aucun plus digne gage, aucun « moyen plus assuré d'apaiser complétement ces che- « valiers qui me sollicitaient avec les plus vives ins- « tances. Cependant il ne faut point que mon seigneur « et père s'exagère le chagrin qu'il ressent en cette « occasion. J'espère en la miséricorde du Seigneur « qu'ils m'accorderont encore quelque délai, et, lors- « que je serai arrivé à Edesse, je satisferai à leur impa- « tience et me dégagerai honorablement de la parole « par laquelle je me suis lié. » Mais les chevaliers qui avaient reçu leurs instructions se répandirent en nouvelles menaces, et déclarèrent qu'ils partiraient sur-le-champ, si le comte ne les faisait payer au plus tôt. Gabriel, ne se doutant point, dans la simplicité de son cœur, de la ruse dont il était la dupe, hésita quel-

ques instans encore et finit par se décider à payer de son trésor tout ce que les chevaliers réclamaient de son gendre, plutôt que de souffrir que celui qu'il regardait comme son fils eût à subir un si grand affront. Il demanda quelle était la somme due. On lui répondit : *trente mille Michel.* C'était une pièce d'or alors fort célèbre dans le commerce et qui tirait son nom d'un empereur de Constantinople, Michel, qui avait fait frapper cette espèce de monnaie à son effigie. Le beau-père consentit donc à payer cette somme pour son gendre, mais sous la condition expresse que celui-ci donnerait sa parole de ne plus contracter à l'avenir de semblable engagement envers qui que ce fût, dans quelque circonstance qu'il fût placé, ou à quelque extrémité qu'il se trouvât réduit. L'argent fut aussitôt compté et Baudouin prit congé de son beau-père et s'en retourna à Edesse avec ses chevaliers, la bourse bien garnie, et devenu riche de pauvre qu'il était en arrivant.

[1110.] L'année suivante (l'an 1110 de l'incarnation du Seigneur), le roi de Jérusalem, plein de sollicitude, sans cesse occupé à chercher les moyens d'honorer le royaume confié à ses soins par l'Éternel, et desireux de faire quelque acte digne d'être agréé par Dieu, son protecteur, résolut, dans la pieuse ferveur de son ame, d'élever à la dignité de cathédrale l'église de Bethléem qui, jusqu'alors, n'avait été qu'un prieuré. Le rescrit publié par ce roi très-religieux à la suite de son édit fera mieux connaître les dispositions qu'il prescrivit en cette occasion.

« La nation des Francs, inspirée par la grâce divine, « a délivré de toute souillure la sainte Cité de Jéru-

« salem qui gémit long-temps sous l'oppression des « païens, et dans laquelle avait été détruite, par la « mort du Sauveur, cette mort qui établit son empire « sur le genre humain après la prévarication de notre « premier père. Cette Cité, digne servante du culte « divin, fut assiégée par cette nation le 7 juin, et le « 15 juillet elle fut prise, parce que le Seigneur com- « battit pour elle. C'était l'an mil cent du Seigneur: « agissant sous l'influence de la grâce divine, le clergé « et Raimond, comte de Saint-Gilles, les deux Ro- « bert, comtes de Normandie et de Flandre, Tan- « crède et les autres principaux chefs, ainsi que le « peuple entier des Francs, se réunirent pour confé- « rer le gouvernement au très-pieux et très-miséri- « cordieux duc Godefroi, mon frère très-chéri. Celui- « ci, homme digne de Dieu, gouverneur de la sainte « Cité, reposa en paix, par la grâce du Seigneur, le « troisième jour après l'expiration de la première an- « née de sa principauté. Moi, Baudouin, qui ai été « choisi pour lui succéder par le clergé plein de joie, « par les princes et par le peuple, premier roi des La- « tins, en vertu de la volonté divine, considérant « d'un esprit prévoyant l'excellence de l'église de « Bethléem, lieu de la naissance de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, et où ma tête fut ornée pour la pre- « mière fois d'un diadème éclatant et vénérable, « j'avais résolu avant tout de décorer cette église de « la dignité épiscopale. Je n'ai cessé de méditer sur le « projet que j'avais secrètement formé dans mon cœur. « Enfin j'en suis venu à le communiquer à Arnoul, « l'archidiacre, homme très-illustre, et au chapitre de « Jérusalem, et je les ai suppliés instamment de m'ai-

« der à réussir dans cette entreprise. Empressés d'ob-
« tempérer à cette juste demande, ils résolurent dans
« la suite de se rendre à Rome, pour y traiter cette
« affaire ainsi que celle du siége de Jérusalem, qui
« se trouvait alors dépourvu de pasteur. Arnoul,
« l'archidiacre, et Aichard, le doyen, se chargè-
« rent de remplir cette mission et allèrent en effet
« à Rome. Après avoir, avec l'assistance du Saint-
« Esprit, arrêté d'honorables résolutions avec le sei-
« gneur pape, Pascal II, pontife de l'Église univer-
« selle, nos députés revinrent à Jérusalem. Le sei-
« gneur pape Pascal envoya ensuite à Jérusalem Gi-
« belin, archevêque d'Arles, homme dont la sagesse
« et les hautes vertus brillent du plus vif éclat, et
« qu'il chargea comme son légat de s'adjoindre à Ar-
« noul et à Aichard. Aussi fut-il accueilli avec joie par
« moi aussi bien que par le clergé et par le peuple : il
« disposa et arrangea toutes choses de sa propre au-
« torité, en vertu des ordres qu'il avait reçus du sei-
« gneur pape Pascal et de mon consentement libre
« et volontaire, aussi bien que de l'avis du chapitre
« de Jérusalem et avec l'assentiment de tout le con-
« seil. Aschetin, homme illustre qui gouvernait l'église
« de Bethléem, dont il était chantre, et que le chapitre
« de Jérusalem avait élu et institué évêque d'Ascalon,
« avec mon consentement et celui de nos seigneurs
« et du peuple, fut élevé, par décision du légat, à la
« dignité d'évêque primat de l'église de Bethléem, et
« l'église d'Ascalon fut réunie, à titre de paroisse, au
« siége de Bethléem, en considération de ma per-
« sonne et des ordres que j'avais donnés. Enfin, moi
« Baudouin, par la grâce de Dieu, premier roi latin

« de Jérusalem, j'ai confirmé formellement tous les « arrangemens ci-dessus rapportés, et j'ai positive « ment et librement donné et concédé à l'évêque de « Bethléem et à ses successeurs, pour être à jamais « tenus et possédés par eux, la ville de Bethléem que « j'avais déjà concédée à l'église, pour le salut de « mon ame, de celle du très-miséricordieux duc Go- « defroi, mon frère, comme encore pour celles de « tous mes parens; plus une propriété, située dans le « territoire d'Accon, nommée Bedar, une autre, dans « le territoire de Naplouse, nommée Scylon, une « autre, près de Bethléem, nommée Bethbesan, deux « autres, dans le territoire d'Ascalon, l'une nommée « Zéophir, l'autre Caicapha, avec toutes leurs dépen- « dances. J'ai aussi entièrement affranchi la susdite « église de l'accusation dont l'église de Jérusalem la « poursuivait au sujet de l'échange des terres et des « vignes situées dans la banlieue de Jérusalem et qui « faisaient partie de mon domaine. Maintenant je « décrète et déclare que si quelqu'un, clerc ou laïc, « entraîné par la plus criminelle cupidité, osait tenter, « après ma mort, de violer l'une des dispositions qui « ont été faites sur ma demande et avec l'aide du Saint- « Esprit, en faveur de l'église de Bethléem, illustrée « par la naissance de Notre-Seigneur, dispositions « arrêtées par Gibelin, légat du pape et archevêque « d'Arles, et confirmées solennellement par le sei- « gneur pape Pascal, souverain et vénérable pontife « de l'Eglise romaine, cet homme serait coupable du « crime d'envahissement, à moins qu'il ne se retirât « sur la première sommation, et qu'il se trouverait « ainsi exposé à être jugé sévèrement et expulsé à

« jamais de tout notre royaume. Je permets en outre « à tous nos grands, à tout chevalier ou à tout bour- « geois qui, inspirés par la grâce de Dieu, voudraient « faire des dons à la même église pour le salut de « leur ame ou des ames de leurs parens, de suivre en « toute liberté leurs pieuses intentions, et j'ordonne « que les donations légitimes de tous biens soient va- « lables à perpétuité. — Cet acte, portant concession, « confirmation et relation de tout ce qui s'est passé « jusqu'à ce jour, a été fait l'an de l'incarnation de « Notre-Seigneur onze cent dixième et à la troisième « indiction, le seigneur pape Pascal II étant chef sou- « verain de l'église romaine, et Gibelin, archevêque « d'Arles et vicaire du siége apostolique, ayant été « récemment promu au patriarchat de Jérusalem. Les « témoins de cet acte sont Arnoul, archidiacre, Ai- « chard, doyen, Eustache Garnier, Anselme, gardien « de la tour de David, Raoul de Fontenai, Piselles, « vicomte, Simon, fils du duc, Onfroi, religieux, « Gérard, officier de la chambre, et beaucoup d'autres « encore. »

Cette même année le roi de Jérusalem, fidèle serviteur de Dieu et puissant vainqueur, occupé sans relâche du soin d'accroître le royaume que le Seigneur lui avait confié, voulut profiter de l'occasion favorable d'employer quelques galères qui passaient l'hiver dans le pays, et rassembla, au mois de février, toutes les forces qu'il lui fut possible de réunir dans les diverses parties de ses États, pour aller mettre le siége devant la ville de Béryte.

Béryte, port de mer, situé dans la province de Phénicie, entre Biblios et Sidon, est l'une des églises

suffragantes de la métropole de Tyr. Cette ville fut jadis traitée avec beaucoup de bienveillance par les Romains qui accordèrent à ses habitans les droits de cité et l'admirent au rang de colonie. Ulpien en parle dans le Digeste, à l'occasion de la province de Phénicie : « On trouve dans la même province la colonie « de Béryte, qui fut comblée des bienfaits d'Auguste ; » et le divin Adrien dit, dans un de ses discours, « que « Béryte était une colonie d'Auguste et jouissait du « droit italique. » En outre de ce droit Auguste accorda encore à la ville de Béryte l'autorisation d'avoir des écoles publiques, autorisation qui n'était concédée que très-rarement. On en trouve l'indication dans le premier livre du Code, à la constitution qui commence par ces mots : *Cordi nobis est*, et où on lit cette phrase : *et Dorothée, docteur des habitans de Béryte.* On croit que cette ville fut anciennement appelée Gersé, et les anciennes histoires montrent qu'elle fut fondée par Gersée, cinquième fils de Chanaan.

Le roi de Jérusalem y étant arrivé fit inviter le seigneur Bertrand, comte de Tripoli, à se joindre à son expédition et s'occupa avec ardeur de l'investissement de la place. Quelques navires, remplis de guerriers robustes et valeureux, étaient venus de Tyr et de Sidon pour porter secours à la ville, et il est certain que, s'ils avaient pu pénétrer dans le port et en sortir librement, tous les efforts des assiégeans eussent été en pure perte. Mais la flotte sur laquelle le roi avait compté pour le succès de son entreprise étant aussi arrivée, les navires ennemis n'osèrent plus se confier à la mer et se renfermèrent aussitôt dans l'intérieur

du port, en sorte qu'il fut dès lors possible de fermer toutes les avenues de la ville aussi bien par mer que par terre.

Il y avait dans les environs une forêt de pins qui pouvait fournir en grande abondance aux assiégeans toutes sortes d'excellens matériaux propres à la construction des échelles et des diverses machines de guerre. Ils firent faire des tours en bois, des machines à lancer des traits et beaucoup d'autres instrumens tels qu'on en a besoin pour de semblables opérations; puis ils livrèrent à la ville des assauts continuels, de telle sorte que les habitans ne pouvaient jouir d'aucun moment de repos, ni de nuit, ni de jour; les nôtres se partageaient le temps et se relevaient les uns les autres dans les travaux d'attaque, en sorte que les assiégés étaient écrasés de fatigues insupportables. Après avoir travaillé avec la même vigueur pendant deux mois de suite, les assiégeans, lassés de tant de retards, attaquèrent un jour avec une ardeur plus qu'ordinaire et livrèrent assaut sur plusieurs points en même temps: quelques-uns de ceux qui occupaient les tours de bois qu'on avait poussées et appliquées de vive force contre les murailles s'élancèrent sur les remparts; d'autres les suivirent aussitôt par le même chemin, où, en montant à l'aide de leurs échelles, ils pénétrèrent sans retard dans la ville et allèrent ouvrir la porte. Tandis que toute notre armée entrait sans aucun obstacle, les assiégés se retirèrent du côté de la mer, et la ville se trouva bientôt entièrement occupée. Ceux des nôtres qui étaient sur leurs vaisseaux, ayant appris que le roi de Jérusalem venait de se rendre maître de la place, descendirent à terre,

prirent eux-mêmes possession du port, et, repoussant par le glaive les habitans qui venaient chercher un refuge auprès d'eux, ils les forcèrent à se replier vers leurs ennemis. Ainsi les malheureux Bérytiens, pressés entre deux troupes également hostiles, et repoussés alternativement par les uns et par les autres, succombaient sans se défendre. Le roi, voyant cet horrible carnage et accueillant les supplications de ceux qui vinrent implorer sa miséricorde, fit donner l'ordre par des hérauts d'armes de mettre un terme au massacre, et accorda la vie aux vaincus. La ville de Béryte fut prise l'an onze cent onze de l'incarnation du Seigneur et le vingt-sept du mois d'avril [1].

Cette même année des hommes sortis des îles occidentales, et principalement du pays de l'Occident qui est appelé Norwège, ayant appris que les fidèles Chrétiens s'étaient emparés de la sainte Cité de Jérusalem, résolurent d'y venir faire leurs dévotions, et firent en conséquence préparer une flotte. Ils s'embarquèrent, et, poussés par de bons vents, ils traversèrent la mer Britannique, passèrent au détroit de Calpé et d'Atlas, par lequel se forme notre mer Méditerranée; et, après avoir suivi celle-ci dans toute sa longueur, ils vinrent aborder à Joppé. Le chef suprême de cette expédition était un grand et beau jeune homme, frère du roi de Norwège. Aussitôt qu'il eut débarqué à Joppé avec tous ceux qui le suivaient, ils poursuivirent tous leur route et se rendirent à Jérusalem, objet de leur entreprise et de leurs vœux. Le roi, dès qu'il fut instruit de l'arrivée du noble

[1] Le 17 mai 1109, selon l'*Art de vérifier les Dates.*

prince de Norwège, se rendit en toute hâte auprès de lui, l'accueillit avec beaucoup de bonté, s'entretint familièrement avec lui, et se mit aussitôt en mesure de reconnaître si ce prince était disposé à s'arrêter quelque temps dans le royaume avec son armée navale, et à consacrer au Christ le fruit de ses travaux, afin de parvenir avec son secours à étendre la domination du peuple fidèle, et à s'emparer de quelque autre ville. Les Norwégiens, ayant tenu conseil entre eux, répondirent qu'ils étaient venus avec l'intention expresse de s'employer utilement au service du Christ, et qu'en conséquence ils étaient tous disposés à se rendre sans le moindre délai par la route de mer vers celle des villes maritimes que le roi voudrait attaquer avec son armée, ne demandant pour toute solde que les vivres nécessaires à leur entretien. Le roi accepta ces propositions avec la plus grande ardeur, et rassemblant aussitôt toutes les forces de son royaume, et tous les chevaliers qu'il fut possible de réunir, il se mit en marche pour Sidon. Dans le même temps, la flotte sortit du port d'Accon, et se dirigea également vers Sidon, où les deux armées de terre et de mer arrivèrent presque simultanément.

Sidon, ville maritime située entre Béryte et Tyr, sa métropole, fait une partie considérable de la province de Phénicie; elle est dans une position fort avantageuse: l'Ancien de même que le Nouveau-Testament en ont fait mention très-fréquemment. On lit dans le livre des *Rois*, que Salomon écrivit à Hiram: « Donnez donc ordre à vos serviteurs qu'ils cou-« pent pour moi des cèdres du Liban, et mes servi-« teurs seront avec vos serviteurs, et je donnerai à

« vos serviteurs telle récompense que vous me de-« manderez ; car vous savez qu'il n'y a personne parmi « mon peuple qui sache couper le bois comme les « Sidoniens [1]. » On voit aussi dans l'Évangile de Matthieu que le Seigneur a fait mention de Sidon, en disant : « Si les miracles qui ont été faits au milieu « de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il « y a long-temps qu'elles auraient fait pénitence [2] ;» et ailleurs, dans l'Évangile de Marc : « Jésus partit « ensuite de là, et s'en alla sur les confins de Tyr et « de Sidon [3]. » On lit dans les anciennes histoires que cette ville fut fondée par Chanaan, ce qui fait qu'elle a aussi porté et porte encore aujourd'hui quelquefois le nom de son fondateur. Son église est l'une des suffragantes de la métropole de Tyr. Les deux armées assiégeantes l'ayant investie de toutes parts, les habitans furent remplis de terreur, et voyant qu'il leur serait impossible de résister à de telles forces, et d'échapper aux périls qui les menaçaient, ils voulurent rechercher par la ruse un succès qu'ils ne pouvaient attendre de leur courage. Il y avait à la suite du roi de Jérusalem un certain Baudouin, son familier et presque son valet de chambre. Cet homme, autrefois païen, avait sollicité le sacrement du baptême, et le roi, dans son zèle pieux, l'avait présenté sur les fonts sacrés ; il lui avait donné aussi son nom, et l'avait admis au nombre de ses domestiques. Les nobles de la ville voulant se délivrer à quelque prix que ce fût, parvinrent à négocier secrètement avec cet homme,

[1] Rois, liv. 3, chap. 5, v. 6.
[2] Évang. sel. S. Matth. chap. 11, v. 21.
[3] Évang. sel. S. Marc, chap. 7, v. 24.

et lui promirent des sommes considérables en argent et d'immenses propriétés dans la ville, s'il voulait les sauver du danger qui les menaçait, en assassinant le roi. Ce Baudouin vivait dans une telle intimité avec le roi et lui était si cher qu'il lui arrivait souvent de l'accompagner absolument seul, jusque dans les lieux les plus cachés, où l'homme se retire pour satisfaire à ses besoins. Il reçut cependant avec joie les propositions qui lui furent faites, et promit aux assiégés d'accomplir leurs intentions. Dès ce moment, il ne fut plus occupé que d'attendre une occasion favorable à l'exécution de son crime.

Cependant quelques fidèles qui habitaient dans la ville, ayant eu connaissance de cette réponse, et craignant que l'imprudence du roi ne l'exposât à tomber bientôt dans ce détestable piége, écrivirent une lettre anonyme, qui fut attachée au bout d'une flèche, et lancée ainsi au milieu de notre armée. La lettre contenait le détail exact de tout le complot. Le hasard la fit parvenir entre les mains du roi, qui fut douloureusement affecté, et non sans de justes motifs, en apprenant une telle trahison. Il convoqua aussitôt les chefs de l'armée, et mit en délibération ce qu'il y avait à faire en de telles circonstances. Le coupable fut appelé; il confessa son crime, et condamné par les princes à être pendu, il subit son supplice.

Après ce mauvais succès d'une première tentative, les assiégés cherchèrent d'autres moyens de se tirer d'affaire : ils adressèrent au roi une députation, par laquelle ils firent demander pour les nobles la faculté de sortir de la ville, et pour le peuple l'autorisation d'y demeurer comme par le passé, sous de bonnes

conditions, et de continuer à se livrer aux travaux de l'agriculture. Ces propositions ayant été agréées, ils rendirent la ville, et ceux qui voulurent sortir partirent avec leurs femmes et leurs enfans, et s'acheminèrent sans obstacle vers les lieux où ils avaient desiré se retirer. Le roi ne mit aucun délai à concéder la ville de Sidon à l'un de ses seigneurs, Eustache Grenier, et la lui donna généreusement pour être possédée à titre héréditaire. Les gens de la flotte reçurent du roi des présens, prirent congé de lui, et retournèrent dans leur patrie, comblés des bénédictions de tous les Chrétiens. La ville de Sidon fut occupée l'an de grâce onze cent onze[1], et le dix-neuf de décembre.

[1111.] Le seigneur Gibelin, patriarche de Jérusalem, de précieuse mémoire, mourut vers la même époque. Il fut remplacé par un choix qui ne pouvait être approuvé du Seigneur, du moins à ce que nous pensons, par Arnoul, dont j'ai eu souvent occasion de parler, archidiacre de Jérusalem, et que l'on appelait vulgairement *mauvaise couronne*. Mais Dieu permet que l'hypocrite règne, en punition des péchés du peuple. Arnoul, continuant à se conduire comme il avait fait jusqu'alors, se livra à beaucoup de mauvaises œuvres. Entre autres actions de ce genre, il donna sa nièce en mariage au seigneur Eustache Grenier, l'un des plus grands princes du royaume, et seigneur des deux nobles villes de Sidon et de Césarée, et lui concéda les meilleures portions du patrimoine de l'Église; savoir, Jéricho et toutes ses dépendances, dont le revenu annuel est, dit-on, aujourd'hui de cinq mille

[1] L'an 1110, selon l'*Art de vérifier les Dates*.

pièces d'or. Il mena d'ailleurs une vie fort irrégulière durant tout le cours de son pontificat, et se couvrit d'ignominie. Afin de cacher ses désordres, il changea entièrement les arrangemens que les premiers princes avaient faits avec beaucoup de soin, et à la suite de longues délibérations, dans l'église de Jérusalem, en instituant les chanoines réguliers. Ce fut aussi sur son instigation que le roi épousa une autre femme du vivant de celle qu'il avait, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce récit.

Immédiatement après la prise de Sidon, de nombreux essaims de cavalerie ennemie furent levés en Perse, et vinrent dans les pays occupés par les Chrétiens faire l'épreuve de leurs forces, et chercher des occasions de triomphe. Dès les premiers momens de l'arrivée des Latins, et jusqu'à la quarantième année environ de leur établissement, ils ne cessèrent d'être tourmentés de cette peste, qui semblait se multiplier comme l'hydre, et se fortifier à mesure que ses têtes étaient abattues. Presque toutes les années le golfe Persique vomissait sur eux des bataillons innombrables de ce détestable peuple, tels qu'ils eussent presque suffi à couvrir la surface de la terre. Dieu cependant, dans sa clémence miséricordieuse en faveur des siens, suscita de puissans rivaux aux Perses trop enorgueillis des forces de leur empire, en soulevant contre eux la nation des Ibères. Celle-ci, par la grâce du Seigneur, acquit chaque jour de nouvelles forces, et parvint par des soins soutenus à abattre l'orgueil des Perses. D'abord ces derniers avaient été formidables aux Ibères; mais ils leur devinrent à leur tour très-inférieurs en force et en habileté dans la guerre. Après

avoir pendant long-temps porté la terreur de leurs armes dans les royaumes étrangers, même les plus éloignés, ils en sont venus enfin à s'estimer heureux de pouvoir vivre tranquilles, ou obtenir quelque trève dans les limites de leur empire. Le pays des Ibères, autrement nommé *Avesguia*, est situé au nord de la Perse, dont il est limitrophe; il est habité par des hommes de haute taille, et remarquables par la force du corps et par une extrême bravoure. Leurs irruptions fréquentes sur le territoire des Perses, et les succès qu'ils obtinrent habituellement dans ces guerres détruisirent les troupes de ce dernier empire; et les Perses forcés de reconnaître leur infériorité, et de prendre soin de leurs propres États, ont cessé de tourmenter les provinces du dehors.

Cependant les troupes de cavalerie dont j'ai parlé tout à l'heure sortirent de leur pays, traversèrent la Mésopotamie, passèrent le grand fleuve de l'Euphrate, dévastèrent à leur tour tout le pays situé en deçà de ce fleuve, et vinrent mettre le siége devant Turbessel, la plus forte place de toute cette contrée. Ils y demeurèrent un mois entier, poursuivant leur attaque sans relâche; mais enfin voyant qu'ils ne pouvaient réussir, ils se dirigèrent vers Alep, se confiant en leur multitude, et voulant tenter d'attaquer le seigneur Tancrède à l'improviste, et de l'engager malgré lui dans une bataille. Mais Tancrède, toujours plein de sagesse et de prudence, écrivit et envoya des exprès au roi de Jérusalem pour l'inviter à venir en toute hâte à son secours. Le roi convoqua aussitôt beaucoup de chevaliers, prit avec lui le seigneur Bertrand, comte de Tripoli, et les troupes dont il pou-

vait disposer, et se mit en marche sans retard. Arrivé auprès du bourg de Rugia [1], il y trouva Tancrède avec son armée. Ils se réunirent tous ensemble, et se rendirent en bon ordre de bataille à Césarée, où les ennemis avaient établi leur camp. Lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, et après qu'elles se furent bien reconnues mutuellement, les Turcs refusèrent le combat et abandonnèrent le pays. Les Chrétiens, de leur côté, prirent congé les uns des autres, et s'en retournèrent chacun chez soi.

La ville de Tyr restait seule encore sous le joug des infidèles, parmi toutes celles qui sont situées sur les bords de la mer, depuis Laodicée de Syrie jusqu'à Ascalon (la dernière qui ait été réunie au royaume). Le roi, après avoir conquis toutes les autres avec l'aide du Seigneur, résolut aussi, dans le cours de la même année, de s'emparer de celle-là. Il rassembla sur toute l'étendue de la côte tous les navires qu'il put trouver, et tâcha d'en composer une flotte tant bien que mal. Il donna des ordres pour que les navires se rendissent devant Tyr en toute hâte, et lui-même convoquant toutes les troupes que son peuple put lui fournir dans l'étendue du royaume, les conduisit sous les murs de Tyr, et investit aussitôt la place.

La ville de Tyr, située au sein même de la mer, qui l'enveloppe comme une île, est la métropole, et en quelque sorte la tête de la province de Phénicie. Cette province s'étend depuis le ruisseau de Valénia jusqu'à Pierre-Encise, limitrophe de Dora, et contient dans son ressort quatorze villes suffragantes de Tyr. Je me réserve de parler avec plus de détail des agré-

[1] Aujourd'hui Ruiah.

mens et des avantages de la position de cette ville, lorsque je rapporterai le siége qu'elle eut à subir postérieurement, et qui finit par sa reddition, grâce à la protection du Seigneur. Le roi, dès qu'il eut entrepris ce premier siége, se montra, selon sa coutume, plein de zèle pour en assurer le succès; il y consacra tous ses soins, et fit les plus grands efforts pour écraser de fatigue les assiégés, et les amener ainsi à se rendre. Employant successivement tous les artifices par lesquels on peut nuire à une ville assiégée, il ne négligeait rien pour parvenir à s'en emparer. Il livrait de fréquens assauts et des combats presque continuels; il faisait battre aussi à coups redoublés les murailles et les tours, et lancer sans interruption des grêles de traits et de flèches. Pour mettre le comble aux maux des assiégés, il fit construire en outre deux tours en bois, plus élevées que les édifices en pierre qui étaient dans la ville, en sorte que, du haut de ces tours, on dominait toute la place, et qu'on pouvait faire la guerre aux habitans qui s'y trouvaient renfermés, sans qu'ils eussent aucun moyen d'éviter ces attaques.

De leur côté, les assiégés, s'ils n'avaient pas une connaissance aussi complète de tous ces artifices de la guerre, se conduisaient cependant en gens sages et pleins de valeur, opposant ruses contre ruses, et employant les moyens mêmes qu'ils voyaient inventer pour repousser toutes les aggressions. Ils firent transporter beaucoup de pierres, et rassembler une grande quantité de mortier auprès de deux tours qui se trouvaient précisément en face des machines construites par les Chrétiens, et ils firent élever de nouvelles

constructions sur ces tours, de telle sorte qu'au bout de peu de jours leurs tours se trouvèrent dépasser en hauteur les machines en bois qui leur étaient opposées. Alors ils lancèrent des feux sur ces machines, et firent toutes sortes de préparatifs pour les brûler sans difficulté. Le roi, voyant tous ses artifices déjoués, et fatigué à l'excès des longs travaux et des dépenses considérables auxquels il s'était livré depuis quatre mois et plus, se vit forcé de renoncer à ses espérances, et d'abandonner son entreprise : il leva le siége de la place, se rendit de sa personne à Ptolémaïs, et tous ceux qui étaient avec lui retournèrent chacun chez soi.

Vers le même temps, le seigneur Tancrède, guerrier de pieuse et illustre mémoire, acquitta sa dette envers la mort. Toute l'Église des Saints racontera à perpétuité les œuvres charitables et les libéralités qui honorent son souvenir. Tandis qu'il était étendu sur son lit de mort, il avait auprès de lui et à son service le jeune Pons, fils du seigneur Bertrand, comte de Tripoli. Lorsqu'il se vit près de son dernier jour, il fit appeler sa femme Cécile, fille du roi des Français Philippe, ainsi que le jeune homme que je viens de nommer, et leur conseilla, dit-on, à tous les deux de s'unir après sa mort par les liens du mariage. En effet, après la mort de Tancrède et après celle du seigneur Bertrand, comte de Tripoli, Pons, fils de ce dernier, épousa Cécile, veuve de Tancrède. En vertu de ses dernières dispositions, Tancrède eut pour successeur dans sa principauté un de ses cousins, Roger, fils de Richard, sous la condition cependant que, si jamais, et à quelque époque que ce

fût, le jeune seigneur Boémond, fils de Boémond l'Ancien, venait redemander la ville d'Antioche et toutes ses dépendances, Roger les lui restituerait en entier, et sans faire aucune difficulté. L'illustre Tancrède fut enseveli sous le portique de l'église du prince des apôtres, l'an de l'incarnation onze cent douze [1].

[1113.] L'année suivante et dans le courant de l'été, la Perse, semblable à une fontaine pernicieuse d'où ne découlent jamais que des eaux empoisonnées, lança de nouveau une immense multitude d'infidèles qui marchaient sous la conduite d'un prince très-puissant et illustre par l'éclat de sa naissance, nommé Menduk [2]. Il traînait à sa suite une si grande affluence de combattans qu'il eût été impossible d'en connaître le nombre ou d'en voir la fin. Ils traversèrent les régions centrales, arrivèrent sur les bords de l'Euphrate, et se dirigèrent alors d'après de nouveaux conseils. Ceux de leurs compatriotes qui les avaient précédés dans de semblables expéditions, allaient d'ordinaire essayer d'abord leurs forces dans les environs d'Antioche. Ceux-ci, ainsi que l'événement le prouva par la suite, avaient formé d'autres projets, et suivirent un plan tout différent : ils traversèrent toute la Cœlésyrie, laissèrent Damas sur la gauche; de là ils allèrent passer à Tibériade, entre le Liban et les bords de la mer, et vinrent établir leur camp auprès du pont sous lequel coule le Jourdain.

Le roi, dès qu'il en fut instruit, et qu'il eut appris que les ennemis étaient pleins de confiance en leur

[1] Le 6 décembre 1112.

[2] Mandoud, sultan de Mosul.

immense multitude, appela aussitôt à son secours le seigneur Roger, prince d'Antioche, et le comte de Tripoli; mais, avant que ceux-ci pussent se réunir à lui, il alla de sa personne et avec ses propres troupes établir son camp dans le voisinage des ennemis. Dès qu'ils en eurent connaissance, ceux-ci, jugeant bien qu'il leur importait davantage d'user d'artifice que de déployer toutes leurs forces, choisirent dans leur armée deux mille hommes de cavalerie, dont quinze cents reçurent ordre d'aller se poster en embuscade, et les cinq cents autres de se porter en avant, comme s'ils s'engageaient trop imprudemment, afin d'exciter le roi de Jérusalem à se mettre à leur poursuite. L'événement arriva à peu près comme ils l'avaient projeté. Le roi reconnut les cinq cents hommes de cavalerie ennemie qui semblaient marcher sans aucune précaution, et qui s'avançaient de plus en plus. Aussitôt, et dans son premier mouvement d'impétuosité, il convoque tous les siens, marche à la rencontre des ennemis, les met en fuite, les poursuit, et tombe imprudemment dans le piége qui l'attendait. Les infidèles, sortant alors des lieux où ils s'étaient cachés, et formant un corps beaucoup plus considérable, rallièrent les cinq cents hommes qu'ils avaient lancés en avant, et tous ensemble se précipitèrent vivement sur les nôtres. Ceux-ci voulurent d'abord essayer de résister, et de repousser leurs ennemis avec le glaive; mais, serrés de près et accablés par le nombre, ils ne tardèrent pas à prendre la fuite, et ne trouvèrent pas même dans la retraite un moyen d'échapper au péril qui les menaçait. Un grand nombre d'entre eux furent massacrés; le roi lui-même, forcé

d'abandonner la bannière qu'il avait en main, Arnoul le patriarche, qui le suivait de près, et les autres princes du royaume qui abandonnèrent le camp et tous les équipages, eurent tous grand'peine à se sauver. Les ennemis s'emparèrent du camp des Chrétiens à la suite de leur victoire, et le peuple de Dieu éprouva une grande confusion en expiation de ses péchés.

La faute en fut entièrement attribuée au roi qui s'était jeté en avant avec trop d'impétuosité, et par une confiance excessive en son propre courage, sans vouloir attendre les secours qu'il avait demandés, quoique Roger, prince d'Antioche, et le comte de Tripoli ne fussent plus bien loin, et dussent arriver sans aucun doute le lendemain ou le surlendemain de cette affaire. L'armée chrétienne perdit en cette journée trente chevaliers et douze cents fantassins. Après ce malheur, les deux grands et puissans chefs arrivèrent en effet : ayant appris le désastre qui venait d'arriver, ils accusèrent le roi de trop de précipitation, et ensuite, ayant réuni toutes leurs troupes en un seul corps d'armée, ils retournèrent sur leurs pas, et allèrent dresser leur camp dans les montagnes voisines, d'où l'on pouvait voir l'armée ennemie occupant le fond de la vallée.

Les infidèles cependant, sachant bien que toutes les autres parties du royaume se trouvaient dégarnies de défenseurs, envoyèrent de tous côtés des détachemens qui se mirent à parcourir toute la contrée, attaquant et massacrant ceux qu'ils rencontraient sur les grandes routes, incendiant les campagnes et les habitations éparses, faisant prisonniers les colons, et agissant en pleine liberté partout où ils portaient leurs

pas, comme s'ils étaient entièrement maîtres de tout le pays. Les nôtres avaient, en outre, perdu tous leurs domestiques et tous les Sarrasins habitans et cultivateurs de leurs propriétés rurales. Ils s'étaient réunis aux cohortes ennemies, et les instruisaient aux dépens des Chrétiens : il leur était d'autant plus facile d'y réussir qu'ils avaient une connaissance complète de l'état du pays et des affaires, car un ennemi domestique est le plus grand fléau possible, puisqu'il est plus en situation de nuire. Marchant sous la conduite de tels guides, et fortifiés par l'assistance qu'ils en recevaient, les infidèles visitaient les maisons de campagne et les châteaux-forts, et enlevaient partout de riches dépouilles et de nombreux esclaves. Le royaume entier était livré au plus horrible pillage, et ceux qui étaient renfermés dans les villes n'osaient pas même se hasarder hors des murailles.

Pour comble de malheur, et pour ajouter à la terreur publique, les habitans d'Ascalon, tels que des vers toujours remuans, sachant que le roi était retenu dans les environs de Tibériade avec toutes les forces de son royaume, et que les ennemis occupaient d'ailleurs la plus grande partie du pays, sortirent en forces de leur ville, se dirigèrent vers les montagnes, et vinrent mettre le siége devant Jérusalem qui se trouvait alors entièrement dégarnie de troupes. Quelques citoyens qu'ils surprirent hors de la ville furent faits prisonniers ou mis à mort. Les produits des récoltes que les agriculteurs avaient entassés sur les aires devinrent la proie des flammes. Enfin, après qu'ils eurent demeuré quelques jours devant la place, voyant qu'au lieu de sortir, tous les habitans continuaient à

se tenir étroitement enfermés à l'abri de leurs remparts, et craignant le retour du roi, les Ascalonites retournèrent chez eux.

L'été allait faire place à l'automne, saison où, selon la coutume, arrivaient les vaisseaux qui portaient des pélerins. Ceux qui abordèrent, ayant appris que le roi et le peuple chrétien se trouvaient réduits aux plus dures extrémités, débarquèrent en toute hâte, et allèrent, tant fantassins que chevaliers, rejoindre l'armée qui de jour en jour recevait par ce moyen des renforts considérables. Les chefs de l'armée ennemie en ayant été informés, commencèrent à craindre que les Chrétiens, en retrouvant de nouvelles forces, ne cherchassent à tirer vengeance des maux qu'ils venaient de souffrir, et ils prirent le parti de se retirer dans les environs de Damas. Alors l'armée chrétienne se sépara aussi, et chacun retourna chez soi. Le général en chef des armées ennemies, qui avait si cruellement affligé le royaume de Jérusalem, arriva à Damas, et y fut assassiné par quelques meurtriers [1], du consentement, à ce qu'on croit, du roi de Damas, qui se nommait Doldequin [2], et qui, selon ce qu'on rapporte, craignait que ce prince, devenu plus puissant, ne lui enlevât sa couronne.

Après que l'armée chrétienne se fut séparée, et que chacun fut rentré dans ses États, on vit arriver à Jérusalem un messager chargé d'annoncer au roi que la comtesse de Sicile venait de débarquer dans la ville d'Accon. Cette comtesse avait été femme du seigneur comte Roger, surnommé La Bourse, et qui

[1] En 1113.

[2] Toghteghin, sultan de Damas, de l'an 1103 à l'an 1127.

était frère du seigneur Robert Guiscard [1]. Elle était noble, puissante et riche. L'année précédente, le roi de Jérusalem lui avait envoyé quelques nobles de sa cour pour lui demander avec les plus vives instances de vouloir bien s'unir à lui par les nœuds du mariage. La comtesse avait fait part de cette proposition à Roger, son fils, qui fut dans la suite roi de Sicile, et ils en avaient délibéré ensemble. Ils jugèrent l'un et l'autre que, si le roi de Jérusalem voulait accepter les conditions qu'ils lui feraient proposer, il leur conviendrait aussi de souscrire à sa demande. Ces conditions étaient que, si le roi avait un enfant de la comtesse, cet enfant hériterait du royaume de Jérusalem après la mort de son père, sans contradiction ni difficulté aucune, et que si, au contraire, le roi venait à mourir sans héritier légitime né de la comtesse, le comte Roger, fils de celle-ci, deviendrait son héritier, et lui succéderait au trône sans obstacle. Le roi, en faisant partir ses députés, leur avait expressément ordonné de consentir à toutes les demandes qui seraient faites, et d'employer tous leurs soins à ramener la comtesse avec eux. Il avait appris et il savait d'une manière positive qu'elle était fort riche, qu'elle vivait de plus en très-bon accord avec son fils, et qu'elle avait ainsi toutes choses en grande abondance. Lui, au contraire, était fort pauvre et si dénué de ressources qu'il avait à peine de quoi suffire à ses besoins

[1] Roger, dit *Bursa*, ou *La Bourse*, était le fils, et non le frère de Robert Guiscard; il fut duc de Pouille et de Calabre, de l'an 1085 à l'an 1111. Mais la comtesse de Sicile dont il s'agit ici, et qui épousa le roi de Jérusalem, avait été femme de Roger Ier, comte de Sicile, frère de Robert Guiscard, et non de Roger *La Bourse*, son fils. Elle s'appelait Adèle ou Adélaïde, et était fille de Boniface Ier, marquis de Montferrat.

de tous les jours et à la solde de ses frères d'armes; dans cette situation, il avait surtout à cœur de soulager sa misère à l'aide des trésors de la comtesse de Sicile. En conséquence, ses députés acceptèrent avec joie les conditions qui leur furent offertes, et prêtèrent serment, ainsi qu'on le leur demanda, que cette convention serait maintenue et exécutée par le roi et par les princes, de bonne foi, sans fraude ni mauvaise ruse. La comtesse, toujours guidée par son fils qui lui fournit tout ce qui lui était nécessaire, se disposa à entreprendre le voyage; elle fit charger les navires de grains, de vin, d'huile, de viandes salées, d'armes et d'équipemens de toute espèce; elle emporta aussi de grandes sommes d'argent, et, suivie de toutes ses troupes, elle vint débarquer, ainsi que je l'ai déjà dit, sur les côtes de notre royaume.

C'était, comme je l'ai annoncé, le patriarche Arnoul qui avait conduit cette méchante intrigue, par laquelle une femme noble et honorable fut indignement trompée, car on ne saurait nier que c'était une grande tromperie que de l'amener, dans la simplicité de son cœur, à croire que le roi se trouvait en mesure de l'épouser légitimement; tandis que, dans le fait, il n'en était rien, puisque la femme qu'il avait épousée bien légitimement à Edesse était encore vivante.

Lorsque la comtesse de Sicile eut débarqué, les promesses et les sermens qu'elle avait reçus d'abord en Sicile lui furent renouvelés dans la même forme, en présence du roi, du patriarche et des principaux seigneurs du royaume. Mais comme cette négociation avait été d'abord entreprise dans de mauvaises pen-

sées et avec duplicité de cœur, le Seigneur, considérant les intentions, n'accorda point le don de la fécondité à la nouvelle femme du roi, quelque innocente qu'elle fût elle-même. On verra par la suite de ce récit que les joies causées d'abord par cet événement furent remplacées par le deuil, car il est difficile qu'une entreprise mal commencée soit amenée à une heureuse fin. En attendant, l'arrivée de la comtesse de Sicile fut pour le royaume de Jérusalem la source de toutes sortes de précieux avantages, en sorte qu'il y avait lieu de dire comme l'apôtre saint Jean : « Nous avons tout reçu de sa plénitude [1]. »

Vers le même temps, il s'éleva dans le pays d'Edesse une horrible famine, qui provenait à la fois de l'intempérie de l'atmosphère, et de la situation même du pays. Entourés de toutes parts d'ennemis, et redoutant sans cesse les attaques de leurs voisins, les habitans de cette contrée ne pouvaient se livrer en liberté aux travaux de l'agriculture. La famine qui survint à cette époque fut telle que les citoyens de la ville aussi bien que les habitans des campagnes se virent réduits, dans leur misère, à ne manger que du pain d'orge, dans lequel même il entrait un mélange de glands. Le territoire où commandait le seigneur Josselin, situé en deçà de l'Euphrate, se trouvait à l'abri de cette calamité, et possédait en abondance des grains et toutes sortes de denrées. Quoique sa province fût ainsi richement pourvue de toutes choses, Josselin, moins sage que de coutume, et se rendant coupable d'ingratitude, ne s'empressa point d'offrir la moindre partie de son superflu à son sei-

[1] Évang. sel. S. Jean, chap. 1, v. 16.

gneur, à son parent, des bontés duquel il tenait cependant toutes ses richesses, et quoiqu'il lui fût impossible d'ignorer à quelles dures extrémités le comte et son peuple se trouvaient réduits. Au milieu de ces circonstances, le comte Baudouin fut obligé de faire partir des messagers qu'il chargea d'aller traiter de quelques affaires avec le seigneur Roger, fils de Richard, prince d'Antioche, auquel il avait, dans le temps, donné sa sœur en mariage. Ses députés passèrent l'Euphrate, suivirent leur route en traversant le territoire du seigneur Josselin, qui leur donna l'hospitalité, et les traita avec assez d'humanité, tant à leur première arrivée qu'à leur retour. Quelques hommes de la maison du seigneur Josselin, s'abandonnant imprudemment à leurs pensées, se mirent à attaquer dans leurs entretiens les députés du comte Baudouin, leur reprochèrent la pauvreté de leur seigneur, et vantèrent en même temps les immenses richesses de celui auquel ils étaient attachés, parlant des grands approvisionnemens qu'il avait en grains, en vin, en huile, en toutes sortes de denrées, de ses vastes trésors, tant en or qu'en argent, et des nombreuses troupes de chevaliers et de gens de pied qui servaient sous ses ordres; ils allèrent même jusqu'à dire, dans l'intempérance de leur langue, que le comte était peu propre à gouverner le pays qu'il possédait, et qu'il ferait beaucoup plus sagement de vendre son comté au seigneur Josselin, et de s'en retourner ensuite en France avec les fortes sommes d'argent qu'il en pourrait recevoir.

Les députés de Baudouin dissimulèrent dans le premier moment, mais les paroles qu'ils avaient recueil-

lies pénétrèrent jusqu'au fond de leur cœur; et, quoiqu'elles eussent été prononcées par des hommes légers et imprudens, elles leur parurent contenir l'expression des pensées du maître : ils prirent congé de Josselin, et retournèrent auprès du comte. Dès qu'ils furent arrivés, ils ne manquèrent pas de raconter tout ce qui s'était passé dans le cours de leur voyage, et principalement les discours qu'ils avaient entendus dans la maison même du seigneur Josselin. Le comte fut irrité en entendant ce récit; il réfléchit mûrement sur tout ce qui lui était rapporté, et se persuada qu'un tel langage ne pouvait être attribué qu'à Josselin lui-même. Un profond sentiment d'indignation remplit son ame, lorsqu'il reconnut que c'était celui-là même auquel il avait procuré tant de richesses qui lui reprochait si injustement sa misère, et lui en faisait un vice, au moment où il eût été au contraire de son devoir de venir à son secours, et de lui faire part de son superflu. Baudouin n'avait point à se reprocher d'être tombé dans cet état de détresse par aucune imprudence; une nécessité inévitable l'y avait seule poussé, et sa libéralité seule l'avait dépouillé des biens et des richesses dont Josselin se glorifiait maintenant à son détriment.

Agité de ces sentimens, le comte feint d'être malade, se met au lit, et mande à Josselin de venir le trouver en toute hâte. Aussitôt qu'il a reçu le message, Josselin se dispose à partir, sans rien craindre, et sans soupçonner le moindre piége. Il arrive à Edesse, et trouve le comte dans la citadelle de la ville, et dans ce quartier de la citadelle qui est appelé le Rangulath. Il était couché dans son lit. Jos-

selin s'approche, lui fait le salut qu'il doit à son seigneur, et lui demande aussitôt comment il se trouve. « Beaucoup mieux, grâce à Dieu, que tu ne le voudrais, lui répond le comte. » Un moment après, reprenant la parole : « Josselin, lui dit-il, possèdes-tu « quelque chose que je ne t'aie donné? » A quoi celui-ci repartit : « Non, Seigneur, rien. — D'où vient donc « qu'ingrat envers moi, et oubliant tous mes bienfaits, « quoique enrichi par-là et vivant dans l'abondance, « tu n'aies aucune compassion de ton bienfaiteur de-« venu indigent, non par sa faute ni par imprudence, « mais par une cause à laquelle aucun sage, aucun « savant n'aurait pu échapper, car il n'y a pas de con-« seil contre le Seigneur? Pourquoi ne me rends-tu « pas une portion de ce que je t'ai donné en entier? « En outre, tu me reproches comme un vice cette « pauvreté à laquelle le Ciel même m'a condamné, « et tu m'en fais un crime! Suis-je donc un homme « si impuissant que je doive te vendre ce que l'Éter-« nel m'a accordé, et prendre la fuite, comme tu le « dis? Résigne ce que je t'ai donné; restitue les biens « dont je t'ai enrichi, puisque tu t'en es rendu indi-« gne. » A ces mots, il ordonna de se saisir de sa personne, de le charger de fers, et le fit accabler de toutes sortes de maux et de tourmens, par un revers de fortune non moins étonnant que déplorable, jusqu'à ce qu'il eût renoncé à tout le pays qu'il gouvernait, et remis entre les mains du comte tous les dons qu'il en avait reçus.

Alors, sortant du territoire d'Edesse, et dépouillé de toute sa fortune, Josselin se rendit auprès du seigneur Baudouin, premier roi de Jérusalem, lui ra-

conta en détail tous les malheurs qu'il venait d'éprouver, et lui annonça le dessein de retourner dans sa patrie. A ce récit, le roi, jugeant que Josselin pourrait rendre de grands services à son royaume, et voulant se fortifier de son assistance, lui donna la ville de Tibériade avec tout son territoire, pour être possédée par lui à perpétuité. On dit que, tant qu'il occupa cette ville et ses dépendances, Josselin les gouverna avec autant de vigueur que de sagesse, et qu'il agrandit considérablement ses possessions. La ville de Tyr était encore au pouvoir des infidèles. A l'exemple de son prédécesseur, Josselin ne cessa, dit-on, de fatiguer les habitans de cette cité par les expéditions qu'il dirigeait contre eux. Quoiqu'il en fût séparé par les montagnes, qui semblaient encore accroître la distance, il pénétrait souvent sur leur territoire, et cherchait à leur faire toutes sortes de dommages.

[1114.] L'an onze cent quatorze de l'incarnation du Seigneur, la Syrie entière fut ébranlée par un tremblement de terre si violent, qu'un grand nombre de villes et de bourgs en furent renversés de fond en comble, principalement dans la Cilicie, l'Isaurie et la Cœlésyrie. En Cilicie, la ville de Mamistra et plusieurs bourgs furent entièrement détruits : il ne resta que quelques faibles vestiges de la ville de Marésie et de sa banlieue. Les tours et les remparts étaient fortement secoués; les édifices les plus élevés tombaient en ruines, et écrasaient dans leur chute un grand nombre de citoyens; les villes les plus vastes ne présentaient plus que des monceaux de pierres, sous lesquels les malheureux habitans trouvaient leur tombeau. Le petit peuple, frappé de consternation,

fuyait le séjour des villes, et abandonnait ses résidences ordinaires, de peur d'être écrasé sous les ruines; chacun espérait trouver le repos sous la voûte des cieux: mais alors même les malheureux, frappés d'un sentiment de terreur, ne pouvaient goûter un sommeil tranquille, et voyaient dans leurs songes les catastrophes qu'ils avaient redoutées dans leurs veilles. Cet horrible fléau ne se renferma point dans une seule contrée, et les provinces les plus reculées de l'Orient en furent également atteintes.

[1115.] L'année suivante, Bursequin[1], très-puissant satrape des Turcs, rassembla de nouveau une immense multitude de gens de sa nation, pénétra en ennemi sur le territoire d'Antioche, et, traversant toute cette province, alla établir son camp entre Alep et Damas, pour attendre les occasions favorables de diriger ses invasions vers l'une ou l'autre des contrées occupées par les Chrétiens. Cependant Doldequin, roi de Damas, ne voyait pas sans inquiétude cette expédition des Turcs: il craignait qu'ils ne se fussent rassemblés avec l'intention de l'attaquer ou de le troubler dans la possession de ses États, plus encore que pour combattre les Chrétiens, dont ils avaient souvent éprouvé les forces. Ses craintes étaient d'autant plus vives que les Turcs lui imputaient la mort de celui de leurs illustres chefs, dont j'ai déjà parlé, assassiné à Damas, et paraissaient croire qu'un tel meurtre n'avait pu être commis que de son consentement. Ayant donc appris leur arrivée, et se croyant pleinement assuré de leurs intentions, Doldequin envoya des députés chargés de

[1] Bourski.

présens magnifiques, tant au roi de Jérusalem qu'au prince d'Antioche, pour leur demander la paix avec les plus vives instances pendant un temps déterminé, s'engageant par serment, et même en livrant des otages, à se montrer fidèle allié des Chrétiens, tant du royaume de Jérusalem que de la principauté d'Antioche, durant tout le temps qui serait fixé par le traité.

Dans le même temps, le prince d'Antioche, voyant les Turcs établis fort près de ses États, et averti par quelques rapports qu'ils se disposaient à envahir son territoire, demanda au roi de venir promptement à son secours, et invita aussi Doldequin à s'avancer avec ses troupes, conformément au traité d'alliance qu'ils venaient de conclure. Le roi de Jérusalem, toujours plein de sollicitude pour le salut public, convoqua aussitôt ses chevaliers, et marcha en toute hâte, suivi d'une honorable escorte; il rallia sur son chemin le comte Pons de Tripoli, et arriva en peu de jours au lieu où le prince d'Antioche avait rassemblé toutes ses forces. Doldequin, qui s'était trouvé plus voisin, était arrivé avant le roi, et avait réuni ses troupes à celles des Chrétiens, comme un fidèle allié. Les divers détachemens, s'étant alors formés en un seul corps d'armée, se dirigèrent tous ensemble vers la ville de Césarée, où l'on avait appris que les ennemis s'étaient rassemblés. Mais les Turcs, jugeant qu'ils ne pourraient soutenir une telle attaque sans courir les plus grands dangers, feignirent un mouvement de retraite, et parurent ne devoir plus revenir. L'armée coalisée se sépara, et chacun rentra dans ses propres domaines.

Tandis que le roi était retenu par cette nouvelle expédition dans les environs d'Antioche, les habitans d'Ascalon, se confiant en son absence, et assurés qu'il avait emmené à sa suite la plus grande partie des forces du royaume, saisirent cette occasion favorable pour aller mettre le siége devant la ville de Joppé. Peu de temps auparavant, une flotte de soixante et dix navires était arrivée d'Égypte pour seconder leur entreprise; ils la firent partir en avant, et lui donnèrent ordre d'aller occuper les rivages aux environs de Joppé, puis ils se mirent en marche, bannières déployées, au nombre de plusieurs milliers, et arrivèrent subitement sous les murs de la place. Les gens de la flotte, dès qu'ils eurent connaissance de l'approche de leurs alliés, débarquèrent sur le rivage pour se disposer à attaquer de plus près. Aussitôt la ville se trouva investie de tous côtés, et au premier signal, ils commencèrent à livrer assaut avec la plus grande vigueur. Les assiégés résistèrent bravement, quoiqu'ils fussent très-peu nombreux, et n'eussent que des forces très-inférieures à celles de leurs ennemis; mais ils combattaient pour leurs femmes et leurs enfans, pour leur liberté, et surtout pour leur patrie, pour laquelle tout bon citoyen se fait honneur de mourir. Ils fortifièrent leurs tours et leurs murailles autant que possible, et travaillèrent sans relâche à en défendre l'approche ou à repousser les assaillans, employant tour à tour les arcs et les balistes, et faisant pleuvoir sur eux des grèles de pierres qu'ils lançaient avec la main. Les Ascalonites se virent bientôt entièrement déçus dans leurs espérances. Ils avaient cru trouver une ville dépeuplée;

ils avaient fabriqué des échelles en longueur et en quantité suffisantes, dans la confiance de pouvoir s'en servir sans le moindre obstacle pour s'élancer sur les remparts. Mais comme les habitans de Joppé résistaient vigoureusement, les assiégeans n'avaient aucun moyen de dresser leurs échelles, et à peine leur était-il possible de lancer des traits contre ceux qui occupaient les tours. Ainsi, par la grâce du Seigneur, et s'appuyant sur ce puissant secours, les assiégés n'éprouvaient pas le moindre sentiment de crainte en présence de cette multitude d'ennemis. Les portes de la ville étaient en bois, et aucune d'elles n'avait de doublure en bronze ou en fer. Les assiégeans lancèrent des feux sur elles et les brûlèrent en partie, mais pas assez cependant pour faire violence aux habitans, ou seulement rendre leur position plus critique. Enfin, au bout de quelques jours, voyant que leurs opérations n'avançaient pas, et craignant que le peuple des environs ne se soulevât pour porter secours aux assiégés, les Ascalonites levèrent le siége et retournèrent chez eux. La flotte en même temps profita d'un vent favorable pour se retirer dans le port de Tyr.

Dix jours après, les gens d'Ascalon voulant de nouveau tenter s'ils ne pourraient surprendre à l'improviste ceux de Joppé, sortirent secrètement de leur ville, après avoir réuni toutes leurs forces, marchèrent avec précaution et sans bruit, et vinrent inopinément se présenter une seconde fois sous les murs de Joppé. Mais les habitans de cette ville, accoutumés à de pareilles aggressions, étaient sans cesse sur la défensive, et avaient toutes les nuits des patrouilles de garde qui se relevaient successivement et se tenaient

toujours prêtes à la résistance. Dès qu'ils reconnurent que les ennemis venaient de nouveau leur apporter la guerre, tous les citoyens s'élancèrent à l'envi dans les tours et sur les murailles, et se disposèrent d'autant plus vigoureusement à se défendre, qu'ils furent bientôt assurés que les forces des assiégeans étaient cette fois fort inférieures à celles qu'ils avaient lors de leur première attaque. La flotte qui, précédemment, avait mis la ville en grand péril, n'était pas revenue, et il lui eût été difficile de faire une seconde tentative. On annonçait aussi la prochaine arrivée du roi, et c'était pour les assiégés un nouveau motif de confiance. Ils se montrèrent donc animés d'un extrême courage, résistèrent avec plus de vigueur encore, et tuèrent beaucoup de monde à leurs ennemis qui les attaquaient avec vigueur. Après avoir livré assaut pendant sept heures consécutives sans pouvoir obtenir le moindre avantage, les Ascalonites donnèrent le signal de la retraite et s'en retournèrent chez eux.

Tandis que ces événemens se passaient au centre même du royaume, Bursequin, dont j'ai déjà parlé, qui avait feint un mouvement de retraite et de fuite lors de l'arrivée du roi et des autres nobles réunis dans les environs d'Antioche, voyant qu'à la suite de son mouvement le roi, le prince d'Antioche et Doldequin s'étaient séparés pour rentrer chacun dans ses États et se livrer au soin de leurs affaires particulières, et présumant qu'il leur serait plus difficile de se rassembler une seconde fois; Bursequin, dis-je, recommença à ravager le territoire d'Antioche; il parcourait tout le pays, incendiait les campagnes et les faubourgs, en-

levait tout ce qu'il pouvait trouver en dehors des places fortifiées, et en accroissait son butin; puis il divisait ses forces en détachemens qu'il envoyait de tous côtés pour répandre partout la désolation et le carnage, et tous ceux que ces détachemens rencontraient, marchant sans moyens de défense dans les champs ou sur les grands chemins, étaient aussitôt mis à mort ou emmenés en captivité. D'autres fois, dans le cours de leurs irruptions, ils occupaient les villes dépourvues de murailles, et souvent même ils allaient jusqu'à s'emparer de vive force des villes fermées. A Marrah et à Cafarda [1], ils firent tous les habitans prisonniers, tuèrent les uns, chargèrent les autres de fers, et rasèrent ensuite ces deux villes; occupant ainsi tout le pays, chaque jour ils augmentaient leur butin ou emmenaient des Chrétiens en esclavage.

Cependant le prince d'Antioche, ayant appelé à son secours le comte d'Edesse, sortit de la place le 12 du mois de septembre, et arriva en toute hâte devant le bourg de Rugia avec les troupes qu'il avait levées. Il expédia aussitôt des éclaireurs pour reconnaître exactement la position des ennemis, et lui-même s'occupa de disposer ses troupes en bon ordre, d'organiser ses bataillons, et de faire tous ses préparatifs pour combattre vigoureusement. Tandis qu'il se livrait avec zèle à ces arrangemens, selon les règles de la science militaire, et avec l'assistance du fidèle comte d'Edesse, un exprès arriva en toute hâte et vint lui annoncer que les ennemis étaient campés dans la vallée de Sar-

[1] Dans la province d'Apamée, à quelques lieues de la rive droite de l'Oronte; Cafarda est l'ancienne *Caparreæ*, et s'appelle aujourd'hui Kefar-tab.

mate. Toute l'armée accueillit cette nouvelle avec des transports de joie, comme si déjà elle était assurée de la victoire. Bursequin, de son côté, ayant appris l'arrivée de ses ennemis, organisa ses bataillons, fit prendre les armes à ses troupes et les exhorta à combattre avec vigueur. Voulant en même temps pourvoir à sa sûreté personnelle, il alla avec son frère et quelques-uns de ses familiers occuper une montagne voisine nommée Danis, avant que les nôtres fussent arrivés. De ce point élevé il lui était facile de suivre les mouvemens de ses troupes, et de leur expédier, selon les circonstances, les ordres qu'il croirait nécessaires.

Tandis qu'il était occupé à ces dispositions préliminaires, notre armée commença à se montrer, marchant bannières déployées. Aussitôt qu'il reconnut les ennemis, le seigneur Baudouin, comte d'Edesse, qui formait l'avant-garde, à la tête de sa cohorte, s'élança vivement sur eux sans s'arrêter à compter leurs forces, et l'impétuosité de sa première attaque ébranla toute l'armée des infidèles. Les autres corps le suivirent de près, animés par un tel exemple, et se précipitèrent au milieu des rangs ennemis, les pressant du glaive, et cherchant avec ardeur à tirer vengeance de tous les maux qu'avaient soufferts tous les pauvres habitans des campagnes et des villes. Les infidèles espérèrent d'abord résister au premier choc, et firent tous leurs efforts pour repousser les nôtres ; mais les forces qui les attaquaient, l'impétuosité et l'admirable vigueur des Chrétiens les frappèrent bientôt de stupeur ; le désordre se mit dans leurs rangs, et enfin ils prirent la fuite. Bursequin, voyant la défaite de ses troupes

et les succès progressifs des nôtres du haut de la montagne où il s'était établi avec son frère et ses familiers, abandonna aussitôt sa bannière, son camp et tous ses bagages, et prit la fuite, pour sauver du moins sa personne. Les nôtres cependant, après avoir rompu les rangs de leurs ennemis, se mirent vivement à leur poursuite et les chassèrent devant eux sur une longueur d'environ deux milles, renversant et massacrant un nombre considérable de fuyards. Le prince d'Antioche, vainqueur, demeura sur le champ de bataille avec une partie des siens, et s'y maintint pendant deux jours pour attendre ceux de son armée qui avaient poursuivi l'ennemi dans diverses directions. Lorsqu'ils furent tous revenus, le prince fit rassembler sous ses yeux les dépouilles, et en fit une distribution équitable entre tous ceux qui avaient eu part à la victoire. Les ennemis, en abandonnant leur camp pour prendre la fuite, y avaient oublié et laissé des approvisionnemens et des richesses de toutes sortes. Nos soldats rapportèrent aussi de tous côtés d'immenses dépouilles; ils reprirent tous les Chrétiens que les ennemis avaient faits prisonniers et les renvoyèrent dans leurs domiciles, tous remplis de joie et ramenant avec eux leurs femmes, leurs enfans et leurs bestiaux. On dit que les ennemis perdirent plus de trois mille hommes dans cette affaire. Après cet heureux événement, le prince d'Antioche envoya en avant les chevaux, les mulets, tous les prisonniers qu'il avait faits et le riche butin dont il s'était emparé, et lui-même rentra en vainqueur dans Antioche aux applaudissemens et aux cris de joie de toute la population.

Vers le même temps, le seigneur pape ayant appris

les énormes malversations du patriarche Arnoul, et parfaitement instruit de toute l'irrégularité de sa conduite, envoya en Syrie, comme son légat, l'évêque d'Orange, homme vénérable et illustre par sa haute piété. Ce prélat, arrivé dans notre pays, convoqua aussitôt le conseil des évêques du royaume, cita Arnoul devant lui, et le déposa enfin de son siége pontifical en punition de ses péchés et en vertu de l'autorité du siége apostolique. Arnoul, toujours plein de confiance en ce talent de séduction par lequel il parvenait à subjuguer presque tous les esprits, forcé de passer la mer, se hâta de se rendre au siége même de l'Église romaine. Là, trompant la religion du seigneur pape et de tous les membres de l'Église, tant à force de douces paroles qu'en prodiguant les plus riches présens, il parvint à rentrer en grâce auprès du Saint-Siége, revint à Jérusalem, se remit en possession du patriarchat, et continua de mener le genre de vie qui lui avait valu naguère sa déposition.

A cette époque le peuple chrétien ne possédait au-delà du Jourdain aucun point fortifié. Le roi, desirant reculer les limites de son royaume de ce côté, résolut de faire construire, avec l'aide du Seigneur, un fort dans la troisième Arabie, autrement appelée Syrie de Sobal, et d'y établir des habitans dont la présence servît à défendre le territoire adjacent, tributaire du royaume, contre les invasions de l'ennemi. Voulant accomplir au plus tôt ce dessein, il convoqua toutes ses troupes, passa la mer Morte, traversa la seconde Arabie, qui a Pétra pour métropole, et entra dans la troisième Arabie. Ayant trouvé une colline qui lui parut propre à l'exécution de ses projets, il y fit cons-

truire une forteresse que sa position naturelle et les travaux d'art qu'il y ajouta rendaient également redoutable; et dès que les ouvrages furent terminés, il assigna cette résidence à des compagnies de gens de pied et de chevaliers qu'il enrichit par la concession d'un vaste territoire. La nouvelle ville fut entourée de murailles, de tours, de remparts avancés, de fossés; on l'approvisionna avec soin en armes, en vivres et en machines de guerre, et le roi, pour lui donner un nom qui rappelât la dignité de son origine et le titre de son fondateur, voulut qu'elle fût appelée *Mont-Réal*. Le lieu où elle est située est remarquable par la fertilité du sol, qui fournit en grande abondance du grain, du vin et de l'huile; l'air y est sain, la position très-agréable, et la forteresse domine et commande toute la contrée environnante.

A peu près vers la même époque, le roi, vivement occupé des intérêts de la ville sainte et agréable à Dieu, autant que de toutes les autres affaires de son royaume, voyant cette cité dégarnie d'habitans, et souhaitant de la repeupler de manière qu'elle fût au moins en état de défendre ses tours et ses murailles contre les invasions subites de l'ennemi, cherchait avec anxiété les moyens d'y attirer une population d'hommes fidèles et dévoués au culte du Seigneur. Il méditait souvent sur ce sujet, et souvent s'en entretenait avec ceux qui l'entouraient. Lorsque la ville fut prise de vive force par les Chrétiens, les Gentils qui y habitaient succombèrent presque tous sous le glaive, et ceux qui échappèrent au massacre n'eurent pas la permission de demeurer dans l'intérieur de la cité. Les princes dévoués au service de Dieu pen-

sèrent que ce serait une sorte de sacrilége d'accorder à ceux qui ne professaient pas la foi chrétienne l'autorisation de résider dans un lieu si vénérable, et cependant nos fidèles étaient si peu nombreux et si pauvres qu'à peine pouvaient-ils suffire à remplir l'une des rues de la ville. Les Chrétiens de Syrie qui, dès long-temps, habitaient à Jérusalem, et y étaient comptés comme citoyens, avaient éprouvé tant de tribulations, supporté tant et tant de maux durant les hostilités, que leur nombre était extrêmement diminué et se trouvait presque réduit à rien depuis l'époque de l'entrée des Latins en Syrie, et plus particulièrement encore depuis le moment où l'armée des Croisés se mit en marche pour Jérusalem. Après la prise d'Antioche, les concitoyens de ces fidèles serviteurs de Dieu commencèrent à les accabler de toutes sortes de vexations; sur la moindre parole, ils en faisaient périr un grand nombre, sans aucun égard pour l'âge ou pour le rang, et les tenaient dans un état continuel de suspicion, sous prétexte qu'ils ne cessaient, par lettres ou par messagers, d'inviter les princes d'Occident, dont on annonçait l'arrivée, à venir s'emparer de leur pays.

Le roi, souhaitant vivement de mettre un terme à cette désolation, cherchait avec le plus grand zèle les moyens d'y parvenir, lorsqu'il apprit qu'il y avait au-delà du Jourdain et en Arabie beaucoup de fidèles qui habitaient dans les campagnes, payaient tribut aux ennemis et vivaient sous des conditions très-onéreuses. Il leur fit proposer de venir à Jérusalem, en leur promettant un sort plus doux. Attirés par le respect qu'ils avaient pour les lieux saints, par leur affec-

tion pour leurs frères et par l'amour de la liberté, un grand nombre d'entre eux vinrent en peu de temps, conduisant à leur suite leurs femmes, leurs enfans, leur gros et menu bétail et toute leur famille : le roi les accueillit avec empressement. D'autres encore, qui n'avaient point été appelés, fuyant le joug d'une dure servitude, accoururent également pour venir habiter dans la ville que le Seigneur avait jugée digne de lui. Le roi leur assigna les quartiers qui paraissaient avoir le plus besoin de ce renfort de population et donna à chacun un domicile assuré.

Le roi, vers le même temps, s'arrêta aussi à une résolution qui peut-être lui avait été d'abord inspirée par le clergé. Il envoya vers l'église de Rome des députés qu'il chargea de présenter quelques demandes au seigneur pape. Sa pétition avait pour objet d'obtenir que toutes les villes, toutes les provinces que le roi parviendrait à conquérir avec l'aide du Seigneur, et que, dans sa royale sollicitude, il soustrairait au pouvoir des ennemis par la force de ses armes, fussent entièrement soumises à l'autorité et au gouvernement de l'église de Jérusalem. Le siége apostolique lui transmit, au sujet de cette proposition, un rescrit que je crois devoir insérer dans cette histoire.

« Pascal, serviteur des serviteurs de Dieu, au glo-« rieux roi de Jérusalem, Baudouin, salut et béné-« diction apostolique !

« Les limites et les possessions des églises qui ont « existé et qui existent encore dans votre pays ont été « entièrement confondues par la longue et tyrannique « domination des infidèles. Comme il nous est impossi-« ble de faire, de notre seul avis, des délimitations pré-

« cises, nous avons jugé convenable de nous rendre à
« vos prières (attendu que vous n'avez cessé de vous
« dévouer de votre personne et en vous exposant aux
« plus grands dangers, afin de travailler à l'accroisse-
« ment de l'église de Jérusalem), et de vous accorder
« en conséquence que toutes les villes que vous pren-
« drez ou que vous avez prises sur les infidèles soient
« soumises à l'autorité et au gouvernement de cette
« même église. Qu'ainsi donc les évêques de ces villes
« aient soin de rendre obéissance au patriarche comme
« à leur métropolitain; que celui-ci s'appuie de leurs
« suffrages, de même qu'eux aussi puiseront une nou-
« velle force dans cette unanimité, et que leur union
« tourne au plus grand honneur de l'église de Jéru-
« salem, afin que le Dieu tout-puissant soit glorifié
« par ces œuvres. »

Donné à Saint-Jean-de-Latran, le cinq des ides de juillet[1].

Déjà, sur la demande du même roi, le seigneur pape Pascal avait accordé antérieurement un privilége sur le même sujet par un rescrit adressé au patriarche Gibelin et à ses successeurs à perpétuité, et qui était rédigé dans les termes suivans :

« Pascal, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu,
« à son très-vénérable frère Gibelin, patriarche de
« Jérusalem, et à ses successeurs qui seront canoni-
« quement pourvus à perpétuité!

« Les mutations qui surviennent par la suite des
« temps changent aussi les royaumes de la terre, en
« sorte qu'il convient également, dans la plupart des
« provinces, de changer et de transporter sur d'autres

[1] Le 11 juillet.

« points les limites des paroisses ecclésiastiques. Les « circonscriptions des églises d'Asie furent déterminées dans les temps antiques; elles ont été confondues par les irruptions des nations diverses qui professaient des cultes différens. Grâces soient rendues « à Dieu de ce que, de notre temps, les cités d'Antioche « et de Jérusalem, ainsi que les campagnes et les régions environnantes, ont été soumises à la puissance « de princes chrétiens. Comme cet événement nous « impose le devoir de concourir aussi à ces changemens venus du ciel et de disposer, selon le « temps, toutes les choses qu'il importe de mettre « en ordre, nous concédons à l'église de Jérusalem « toutes les villes et les provinces conquises par la « grâce de Dieu et par le sang du très-glorieux roi « Baudouin et de ceux qui ont composé son armée. « Ainsi, mon frère très-chéri et co-évêque Gibelin, « le présent décret vous confère à vous et à vos successeurs, et par vous à la sainte église de Jérusalem, « le droit de diriger et gouverner, avec la puissance « patriarchale ou métropolitaine, toutes les villes et « les provinces que la grâce divine daignera à l'avenir « soumettre à la domination du susdit roi, ou qu'elle « lui a déjà soumises. Il est convenable en effet que « l'église du sépulcre du Seigneur obtienne, selon les « vœux des fidèles chevaliers, les honneurs qui lui « sont dus, et que, délivrée du joug des Turcs ou « des Sarrasins, elle soit dignement exaltée entre les « mains des Chrétiens. »

Le vénérable seigneur Bernard, patriarche d'Antioche, ayant appris ces nouvelles et jugeant que ces rescrits semblaient contenir une offense envers son

église, éprouva un vif sentiment d'indignation et envoya des députés auprès de l'Église romaine, afin de porter ses plaintes à ce sujet, accusant, dans les lettres qu'il écrivit, le seigneur pape et l'église de Rome de l'affront qui était fait publiquement à son église. Le pape, voulant calmer ce premier mouvement de colère, adressa au patriarche un rescrit conçu en ces termes :

« Pascal, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, « à son vénérable frère Bernard, patriarche d'Antioche, « salut et bénédiction apostolique !

« Quelque élevé que soit au dessus de tous les au« tres le siége apostolique que Pierre l'apôtre daigna « distinguer et illustrer par la mort de son corps, on « sait cependant que jadis les évêques de Rome et « d'Antioche étaient unis par des liens de charité si « puissans que jamais il ne survenait entre eux le « moindre différend. Le même Pierre, en effet, avait « illustré l'une et l'autre de ces églises. Il s'est écoulé « depuis lors beaucoup de temps, pendant lequel la « domination des infidèles a mis des obstacles à cette « union dans la personne des chefs des églises. Grâces « soient rendues à Dieu de ce que de notre temps la « principauté d'Antioche est rentrée sous la domina« tion des Chrétiens ! Il est digne de nous, mon frère « très-chéri, que cette union de charité subsiste cons« tamment entre nous, et nous desirons que votre « esprit ne soit pas secrètement préoccupé de la crainte « que nous voulions jamais opprimer l'église d'An« tioche ou ne pas l'honorer suffisamment. Si donc « nous avons écrit, soit à l'église d'Antioche, soit à « celle de Jérusalem, quelque chose qui peut-être « n'eût pas dû être écrit au sujet des circonscriptions

« des paroisses, ce ne saurait être ni par légèreté, ni « par malice, et vous n'auriez point lieu d'y trouver « un sujet de scandale à notre égard, mais ce serait « plutôt parce que l'extrême éloignement des lieux « et les changemens de noms anciens, survenus dans « les villes et dans les provinces, nous auraient peut-« être trouvés ignorans ou induits dans quelque er-« reur. Au surplus nous avons toujours desiré et nous « desirons toujours être pour tous nos frères un mi-« nistre de paix, et non de scandale, et conserver à « toutes les églises les droits et les honneurs qui leur « appartiennent. »

Donné à Saint-Jean-de-Latran, le 7 des ides d'août[1].

Afin d'expliquer encore mieux sa pensée et de faire bien connaître les intentions qu'il avait eues en adressant au seigneur roi et à l'église de Jérusalem le rescrit que j'ai déjà rapporté, le pape expédia un nouveau rescrit au même patriarche Bernard; il était conçu comme je vais le transcrire.

« Pascal, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, « à son co-évêque Bernard, patriarche d'Antioche, « salut et bénédiction apostolique!

« Ainsi que nous avons déjà écrit à votre fraternité « dans une autre lettre, nous chérissons avec une en-« tière charité et votre personne et l'église qui vous « est confiée; et, loin que nous voulions diminuer en « rien les honneurs dus à votre dignité, nous desirons « que la prééminence du patriarchat d'Antioche soit « conservée, à l'aide du Seigneur, comme elle l'a été « dans les temps passés, et qu'elle soit transmise intacte

[1] Le 7 août.

« aux siècles futurs. Les concessions que nous avons « faites à notre fils Baudouin, roi de Jérusalem, qui « nous a intercédé par ses députés, ne doivent nulle- « ment alarmer votre charité, si vous voulez examiner « avec soin le sens intime de nos lettres. Nous avons « dit dans ce rescrit que les limites et les possessions « des églises qui ont existé et qui existent encore dans « ce pays ont été entièrement confondues par la longue « et tyrannique domination des infidèles. Comme il « nous est impossible, avons-nous ajouté, de fixer, « de notre seul avis, des délimitations précises, nous « avons jugé convenable de nous rendre à vos prières « (attendu que vous n'avez cessé de vous dévouer de « votre personne et en vous exposant aux plus grands « dangers, afin de travailler à l'accroissement de l'é- « glise de Jérusalem), et de vous accorder en consé- « quence que toutes les villes que vous prendrez ou « que vous avez prises sur les infidèles soient soumises « à l'autorité et au gouvernement de cette même église. « C'est encore dans le même sens qu'il faut entendre « les paroles que nous avons adressées dans un autre « écrit à Gibelin, patriarche de Jérusalem, de bien- « heureuse mémoire, au sujet des villes et des pro- « vinces conquises par la grâce de Dieu, par la sa- « gesse du roi Baudouin, et par le sang des armées « qui ont marché sous ses ordres. Quant aux églises « auxquelles on peut assigner des limites exactes, « dont la circonscription et les possessions n'ont « pas été confondues par une longue et tyrannique « domination, et quant aux villes qui appartiennent à « ces églises, nous voulons qu'elles demeurent sou- « mises à l'église dont on sait qu'elles dépendent, en

« vertu d'un droit antique ; car nous ne voulons ni « rabaisser la dignité de l'Église au profit du pouvoir « des princes, ni mutiler le pouvoir des princes au « profit de la dignité de l'Église. »

Donné à Bénévent, le quinze des calendes d'avril [1].

En même temps le pape écrivit aussi au roi de Jérusalem, pour lui exposer dans quelle intention il avait donné son consentement aux demandes qu'il lui avait fait présenter et lui annoncer en outre qu'il n'entendait point que l'église d'Antioche fût injustement tracassée. Voici les termes de ce rescrit :

« Pascal, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, « à son très-chéri Baudouin, illustre roi de Jérusalem, « salut et bénédiction apostolique !

« La concession que nous vous avons faite, sur votre « demande, à l'effet que les villes quelconques que « vous prendrez ou que vous avez prises sur les infi-« dèles soient soumises à l'autorité et au gouverne-« ment de l'église de Jérusalem, n'a pas médiocrement « inquiété notre frère Bernard, le patriarche, aussi « bien que toute l'église d'Antioche. Tandis que nous « n'avons fait cette concession que pour les églises « dont les limites et les possessions ont été confondues « par la longue et tyrannique domination des infidèles, « ils se plaignent que le patriarche de Jérusalem a « envahi, de concert avec vous, les églises au sujet « desquelles il est hors de doute qu'elles ont cons-« tamment appartenu au siége d'Antioche, même au « temps des Turcs ou des Sarrasins, puisque leurs « évêques, même opprimés sous la tyrannie des infi-« dèles, ne cessaient pas de rendre obéissance au pa-

[1] Le 18 mars.

« triarche d'Antioche. En écrivant au susdit patriarche, « nous avons maintenu l'indépendance de son patriar- « chat, et, desirant qu'il demeure intact à l'avenir, tel « qu'il a été institué depuis long-temps par nos an- « cêtres et qu'il s'est conservé dans les temps passés, « nous invitons donc votre Vaillance, et par cette invi- « tation nous l'engageons formellement à ne pas souf- « frir que de tels envahissemens se renouvellent à « l'avenir en une chose sur laquelle la vérité des faits « est évidente. Que chaque église exerce donc ses « droits dans l'étendue de sa juridiction. Il est certain « en effet que nous ne pouvons agir contre les saintes « constitutions de nos pères, et nous ne voulons pas « non plus rabaisser la dignité de l'Église au profit du « pouvoir des princes, ni mutiler le pouvoir des princes « au profit de la dignité de l'Église, de peur que, dans « l'une ou l'autre de ces circonstances, la paix de « l'Église ne fût troublée, ce que Dieu veuille écarter! « Nous ordonnons aussi par le présent écrit à ceux « qui composent le clergé de Jérusalem et qui eux- « mêmes ont abandonné leurs possessions paternelles « et leur propre patrie, pour se consacrer, à ce qu'on « pense, au plus grand bien de l'Église et à des œuvres « religieuses, de se contenter des droits qui appar- « tiennent à l'église de Jérusalem et de ne point cher- « cher, par injustice ou par audace, à usurper ceux « qu'ils sauront de science certaine appartenir à l'église « d'Antioche. Que le Seigneur tout-puissant vous pro- « tège de sa droite en toutes choses et vous donne de « triompher des ennemis de l'Église! »

Donné à Saint-Jean-de-Latran, le quinze des calendes d'avril [1].

[1] Le 18 mars.

[1116.] L'année suivante [1], le roi, desirant prendre une connaissance plus exacte des contrées adjacentes, et examiner avec soin la position et l'état des provinces, prit avec lui des hommes qui connaissaient bien les localités, et l'escorte qu'il jugea nécessaire, et passa le Jourdain. Il traversa toute la Syrie de Sobal, franchit de vastes déserts, descendit vers la mer Rouge, et se rendit à Hélis, ville très-antique, jadis très-fréquentée par le peuple d'Israël, et où il y avait, suivant ce qui est écrit, douze fontaines et soixante-et-dix palmiers. Les habitans de ce lieu, instruits de la prochaine arrivée du roi, montèrent sur leurs petits navires, et se rendirent dans la mer voisine pour éviter la mort qu'ils redoutaient. Le roi, après avoir examiné ces lieux avec la plus grande attention, reprit la route qu'il venait de parcourir, et se rendit au Mont-Réal, forteresse qu'il avait fondée peu de temps auparavant. Il retourna de là à Jérusalem, où il fut saisi à l'improviste d'une maladie violente qui lui enleva bientôt toutes ses forces, et lui fit craindre de succomber à son mal. Sa conscience était bourrelée au sujet du second mariage qu'il avait contracté, après avoir injustement renvoyé sa femme légitime. Le cœur plein de componction, et repentant de cette conduite, il s'en ouvrit à des hommes religieux et craignant Dieu, confessa son crime, et promit d'en donner satisfaction. On lui conseilla alors de renvoyer sa seconde femme, de rappeler celle qu'il avait rejetée, et de la rétablir dans sa dignité royale. Il y consentit, et fit vœu de se conduire ainsi qu'on le lui

[1] En 1116.

prescrivait, s'il lui était permis de vivre plus longtemps. En conséquence, il fit appeler la reine, et lui déclara tout ce qui s'était passé. Celle-ci avait déjà quelque connaissance des mêmes faits pour en avoir ouï parler à plusieurs personnes; cependant elle parut douloureusement affectée d'avoir été si audacieusement invitée à ce mariage, et séduite par les tromperies des princes chargés de lui en aller faire la proposition. Triste et profondément affligée, tant de l'affront qu'elle avait subi que de la perte de ses richesses, elle fit tous ses préparatifs pour retourner dans sa patrie, trois ans après être venue à Jérusalem pour s'unir au roi. Son retour plongea son fils dans la plus grande consternation, et lui inspira pour jamais une violente haine contre le royaume de Jérusalem et ses habitans. Tandis que tous les autres princes chrétiens de l'univers n'ont cessé de faire les plus grands efforts, soit de leur personne, soit par leurs immenses libéralités, pour protéger et faire prospérer notre royaume, comme une plante récemment sortie de terre, ce prince et ses successeurs n'ont pas même cherché jusqu'à ce jour à nous adresser une parole d'amitié; et cependant ils pourraient nous assister, dans nos besoins, de leurs conseils ou de leurs secours plus facilement et plus commodément que tous les autres princes. Ils paraissent avoir conservé à jamais le souvenir de cette offense, et font injustement peser sur tout un peuple la peine d'une faute qu'ils ne devraient imputer qu'à un seul homme.

Le roi, s'étant relevé de sa maladie, voulut encore, dans le cours de la même année, chercher les moyens

de réunir à son empire la ville de Tyr, la seule des villes maritimes qui fût encore occupée par les ennemis. Dans ce dessein, il fit construire un fort entre Ptolémaïs et Tyr, sur l'emplacement où Alexandre le Macédonien fit aussi, à ce qu'on rapporte, élever une citadelle qu'il nomma, de son nom, Alexandrie, et qu'il destina également à servir au siége de la même ville. Ce lieu était riche en sources, et se trouvait placé sur les bords de la mer, à cinq milles tout au plus de la ville de Tyr. Le roi fit rebâtir cette forteresse dans l'intention de pouvoir attaquer les Tyriens avec plus de succès, et de les harceler sans relâche. Ce lieu a presque changé de nom, et s'appelle aujourd'hui, par corruption, *Scandalium*. Alexandre est nommé *Scandar* en langue arabe, et Alexandrie *Scandarium*. Les gens du peuple ont changé l'*r* en *l*, et ont fait ainsi *Scandalium*.

[1117.] L'année suivante[1], le roi, afin de rendre aux Égyptiens les maux qu'ils avaient fait souvent à son royaume, descendit en Égypte à la tête d'une nombreuse armée, s'empara de vive force de l'antique ville de Pharamie, et la livra au pillage à ses compagnons d'armes. Pharamie, ville très-ancienne, est située sur les bords de la mer, non loin de l'embouchure du Nil que l'on appelle Carabeix[2]. Au dessus de cette embouchure, est la ville de Lampuis, également très-ancienne, et qui fut souvent témoin des miracles que le Seigneur opéra par Moïse, son serviteur, en présence de Pharaon. Après avoir pris la ville de Pharamie, le roi se rendit vers les bouches du Nil, admira ses eaux

[1] En 1117.
[2] Près de l'*ostium pelusiacum*.

qu'il n'avait point encore vues, et les examina avec d'autant plus d'intérêt que le Nil (dont la branche près de laquelle il se trouvait porte une partie de ses eaux jusqu'à la mer) est, dit-on, et selon une croyance commune, l'un des quatre fleuves du Paradis. Après avoir fait pêcher des poissons qui se trouvaient là en grande abondance, le roi retourna dans la ville que les troupes avaient occupée, fit préparer son repas, et mangea des poissons qu'on avait apprêtés. Au moment où il sortit de table, il se sentit pris de douleurs intérieures, une ancienne blessure se rouvrit, et bientôt il vit croître rapidement son mal, et commença à désespérer de sa vie. Des hérauts portèrent dans tout le camp l'ordre du départ. Le roi, se sentant de plus en plus souffrant, et ne pouvant monter à cheval, tant il était déjà affaibli, se fit faire aussitôt une litière, dans laquelle on l'établit, et où il demeura toujours fort agité. On continua cependant à marcher; on traversa en partie le désert qui sépare l'Égypte de la Syrie, et l'on arriva à Laris [1], ville antique, située sur les bords de la mer, et chef-lieu de ces vastes solitudes. Le roi, vaincu par son mal, fut bientôt à toute extrémité, et mourut dans cette ville. Ses légions en deuil, et ne pouvant presque s'avancer, tant elles étaient accablées de douleur, transportèrent son corps à Jérusalem. On le fit entrer dans la ville le dimanche qu'on appelle des Rameaux, en passant par la vallée de Josaphat, dans laquelle le peuple s'était rassemblé, selon sa coutume, pour célébrer ce jour de fête. Le roi fut enseveli avec la magnificence qui convenait à

[1] El-Arish, sur l'emplacement de l'ancienne *Rhinocorura*.

son rang, à côté de son frère, en dessous du Calvaire, et sur l'emplacement appelé Golgotha. Il mourut l'an onze cent dix-huit de l'incarnation du Seigneur et la dix-huitième année de son règne.

LIVRE DOUZIÈME.

[1118.] Le second roi latin de Jérusalem fut le seigneur Baudouin du Bourg, que l'on surnomma l'Aiguillon, homme pieux et rempli de la crainte de Dieu, illustre par sa foi, et ayant une grande expérience dans la science militaire. Il était Franc d'origine et de l'évêché de Rheims, fils du seigneur Hugues, comte de Réthel, et de Mélisende, illustre comtesse, qui eut, dit-on, beaucoup de sœurs, et par elles un grand nombre de neveux et de nièces, autant qu'en peuvent connaître ceux qui font une étude particulière des généalogies des princes. Baudouin avait entrepris le pélerinage de Jérusalem du vivant même de son père : il partit, ainsi que plusieurs autres nobles, avec le cortége qui accompagnait le duc Godefroi, son cousin, et entra dans cette voie par le sentiment de dévotion qui animait tous les autres, laissant chez lui son père déjà chargé d'ans, et deux frères ainsi que deux sœurs, tous quatre plus jeunes que lui. L'un de ses frères s'appelait Gervais, et fut plus tard élu archevêque de Rheims; le second se nommait Manassé. L'une de ses sœurs, Mahault, épousa le seigneur de Vitry; l'autre, Hodierne, fut mariée au seigneur Herbrand de Hergès, homme noble et puissant, qui eut un fils nommé Manassé de Hergès, que nous avons vu dans la suite, et

du temps de la reine Mélisende, remplir les fonctions de connétable. Après la mort du seigneur Hugues, son fils Manassé lui succéda, puisque Baudouin, frère aîné de celui-ci, était devenu roi de Jérusalem, et y demeurait. Manassé mourut sans enfans, et alors son frère Gervais renonça à son archevêché de Rheims, se maria au mépris de toutes les lois de l'Église, et se mit en possession de son comté à titre héréditaire. Il eut de son mariage une fille unique qui épousa dans la suite un certain noble de Normandie. Après sa mort, son neveu Itier, fils de sa sœur Mahault, qui avait épousé le seigneur de Vitry, lui succéda dans son comté.

Lorsque le seigneur Baudouin, frère du seigneur duc Godefroi, de pieuse et d'illustre mémoire, fut appelé à Jérusalem après la mort de son frère, et prit solennellement possession du trône, cet autre Baudouin dont nous avons à parler maintenant, lui succéda dans le comté d'Edesse, qui fut confié à ses soins par le nouveau roi, son cousin, et il gouverna ce comté pendant dix-huit ans et un peu plus avec autant de vigueur que de succès. Dans le cours de la dix-huitième année de son administration, Baudouin, voyant que ses États jouissaient de toute la tranquillité desirable, résolut de faire un voyage à Jérusalem pour aller rendre visite au roi, son seigneur, son parent et son bienfaiteur, et pour faire ses dévotions aux lieux saints. Après avoir fait tous ses préparatifs de voyage, il confia le soin de ses affaires à ses fidèles, dont le dévouement et l'habileté lui inspiraient toute confiance, laissa ses places en bon état de défense, pourvut à toutes choses en homme rempli de sagesse et

de prudence, et se mit enfin en route, suivi d'une escorte honorable. Tandis qu'il poursuivait sa marche, un exprès arriva auprès de lui pour lui annoncer que le roi venait de mourir en Égypte, ainsi qu'il n'était que trop vrai. Consterné, comme on peut le penser, de la perte de son seigneur et de son parent, Baudouin persista cependant dans son entreprise, et hâta sa marche pour se rendre à Jérusalem. Il y arriva par hasard le jour de fête appelé le dimanche des Rameaux. Le peuple entier s'était réuni, selon l'usage, dans la vallée de Josaphat pour célébrer cette fameuse journée par une procession solennelle; et tandis que le comte, arrivant d'un côté, entrait inopinément dans la ville à la tête de toute son escorte, d'un autre côté on voyait arriver en même temps le cortége funèbre du roi, marchant solennellement, et suivi, selon l'usage, de tous les chevaliers qui l'avaient accompagné dans son expédition d'Égypte.

Le corps du roi défunt arrivé dans la Cité sainte, fut porté à l'église du Sépulcre, et déposé auprès de celui de son frère, au lieu appelé Golgotha, au dessous du mont du Calvaire. Après qu'on lui eut rendu tous les honneurs de la sépulture, les plus grands seigneurs du royaume qui étaient présens, les évêques, archevêques et autres prélats des églises se réunirent avec le seigneur Arnoul, le patriarche; il y avait aussi quelques princes laïques, parmi lesquels on distinguait un homme illustre dont j'ai eu souvent occasion de parler, Josselin, puissant en œuvres autant qu'en paroles, et seigneur de Tibériade. On mit en délibération l'importante affaire de l'élection d'un roi, et divers avis furent proposés. Les uns pensaient

qu'il fallait attendre l'arrivée du seigneur comte Eustache, et ne point violer l'antique loi de la succession héréditaire, surtout si l'on considérait que ses deux frères, de précieuse mémoire, avaient heureusement administré le royaume, et s'étaient illustrés par la sagesse et la douceur de leur gouvernement. D'autres disaient que les affaires du royaume, et les dangers auxquels il était constamment en butte ne pouvaient admettre de si longs délais, et que tout retard serait pernicieux; qu'il fallait donc se hâter de pourvoir aux besoins du pays, de peur que, s'il se présentait une circonstance difficile, il n'y eût personne en état de se mettre à la tête de l'armée, et de prendre soin des affaires publiques, qui pourraient se trouver, faute de chef, exposées au plus grand péril. Tandis que l'assemblée flottait incertaine entre ces diverses propositions, et n'osait prendre un parti, Josselin, s'étant assuré d'abord des dispositions du patriarche, et l'ayant amené à partager son opinion, usant du grand crédit dont il jouissait dans tout le royaume, mit un terme à ces hésitations, en se prononçant pour le parti qui voulait que l'on s'occupât sans délai de l'élection d'un roi. « Il y a ici présent, dit-il, le « comte d'Edesse, homme juste et craignant Dieu, « cousin du roi défunt, vaillant dans les combats, et « digne d'éloges en tout point : aucune contrée, au« cune province ne pourraient nous fournir un meil« leur prince, et il est beaucoup plus convenable de « le choisir pour roi que d'attendre des chances rem« plies de péril. » Beaucoup de ceux qui entendirent ces paroles crurent que Josselin parlait en toute sincérité de cœur, car ils savaient comment il avait été

maltraité, peu de temps auparavant, par le comte d'Edesse; ils jugeaient, selon le proverbe, que l'éloge qui se trouve dans la bouche d'un ennemi est toujours fondé, et comme ils ne se doutaient point que Josselin eût d'autres vues, ils prirent confiance en son langage et se montrèrent favorables au choix qu'il indiquait. On assure cependant que dans le fait, Josselin, en faisant ses efforts pour élever le comte d'Edesse au trône de Jérusalem, n'avait en vue que l'espoir de lui succéder lui-même dans son comté.

Le patriarche Arnoul et le seigneur Josselin ayant donc embrassé et soutenu la même opinion, les autres ne tardèrent pas à les suivre, et Baudouin fut élu roi d'un consentement unanime. Le jour de la sainte Résurrection approchait, et ce même jour il reçut solennellement l'onction et la consécration et fut couronné du diadème, signe visible de la royauté. Quelles que fussent en cette occasion les intentions secrètes du patriarche et du seigneur Josselin, l'Éternel, dans sa miséricorde, conduisit cet événement vers le plus grand bien. Soutenu par la grâce divine, Baudouin se montra juste, pieux, rempli de la crainte du Seigneur et fut constamment heureux dans toutes ses entreprises. Il semble cependant que son avénement au trône ne fut pas parfaitement régulier et l'on ne saurait nier que ceux qui l'y portèrent ne le firent qu'en dépouillant l'héritier légitime de la succession qui lui appartenait à juste titre. Immédiatement après la mort du roi, soit que ce prince l'eût ordonné par une dernière disposition, soit que le conseil des seigneurs l'eût ainsi résolu (nous ne saurions dire avec certitude laquelle de ces deux opinions est la plus exacte),

on avait fait partir quelques hommes nobles et illustres, avec mission de se rendre de la part de tous auprès du comte de Boulogne, le seigneur Eustache, frère de l'excellent duc Godefroi et du roi Baudouin, et de l'inviter à venir prendre possession de leur héritage. Arrivés auprès de lui, ils le trouvèrent peu disposé à se rendre à leurs vœux et s'en défendant avec insistance; à force de lui répéter les motifs honorables qui lui faisaient un devoir d'accepter, ils parvinrent à l'entraîner jusque dans la Pouille. Là le vénérable Eustache, homme plein de religion et craignant Dieu, véritable imitateur de ses deux illustres frères, et leur digne successeur en mérites et en vertus, apprit que pendant le temps qui venait de s'écouler, le seigneur Baudouin, comte d'Edesse, son cousin, avait été nommé et couronné roi de Jérusalem: les députés qui l'accompagnaient l'invitèrent cependant à continuer son voyage, puisque la nouvelle élection était contraire à toute règle et ne pouvait subsister, en tant qu'elle violait ouvertement l'antique loi de la succession héréditaire. On dit que rempli de l'esprit divin il leur répondit alors : « Que jamais aucun trouble n'entre par moi dans le royaume du « Seigneur, par le sang duquel ce royaume a recouvré « la paix du Christ, puisque c'est pour assurer sa tranquillité que mes frères, hommes vertueux et d'immortelle mémoire, ont vécu et sont morts glorieusement. » Puis il rassembla tous ses équipages et les gens qui formaient son escorte, et reprit le chemin de sa patrie, au grand regret de ceux qui avaient fait tous leurs efforts pour le conduire à Jérusalem.

Le nouveau roi avait, dit-on, une belle apparence,

la taille élevée, les traits du visage beaux, une chevelure peu fournie, mais blonde et mêlée de quelques cheveux blancs, la barbe claire et tombant cependant sur sa poitrine, le teint animé et même rosé, autant du moins que son âge le comportait. Habile au maniement des armes et excellent chevalier, il avait une grande expérience de tout ce qui se rapporte à l'art militaire. Il avait de la prévoyance dans sa conduite et réussissait d'ordinaire dans ses expéditions. Il se montrait pieux dans toutes ses œuvres, clément et miséricordieux, rempli de religion et de crainte du Seigneur; il était infatigable à la prière, à tel point que ses genoux et ses mains étaient couverts de callosités, par suite de ses fréquentes génuflexions et des pénitences qu'il s'imposait. Enfin, quoiqu'il fût déjà d'un âge avancé, il était d'une extrême activité, toutes les fois que les affaires du royaume l'exigeaient.

Après qu'il fut parvenu au trône, il voulut dans sa sollicitude pourvoir sans retard au gouvernement du comté d'Edesse, qu'il avait laissé sans chef; il appela Josselin son cousin, afin de lui donner pleine et entière satisfaction pour les torts qu'il avait eus envers lui et lui donna son comté, comme à l'homme qui connaissait le mieux tout le pays. Il reçut son serment de fidélité, lui donna l'investiture en lui remettant sa bannière et lui abandonna l'entière possession de la province. Il appela ensuite auprès de lui sa femme, ses filles et toute sa maison qu'il avait laissées à Edesse; le seigneur Josselin présida avec soin à tous les préparatifs de leur départ, et tous arrivèrent sans accident à Jérusalem. La femme du roi, qui s'appelait Morphie, était, comme je l'ai déjà dit, fille d'un noble Grec,

nommé Gabriel. Il l'avait épousée tandis qu'il était comte d'Edesse, et en avait reçu de grandes sommes d'argent, qu'elle lui apporta à titre de dot. Il avait eu de son mariage trois filles, nommées Mélisende, Alix et Hodierne; une quatrième, qui fut appelée Ivète, naquit après que Baudouin fut parvenu au trône de Jérusalem. Ce roi fut couronné et consacré l'an de grâce onze cent dix-huit, et le deux du mois d'avril. A cette même époque le pape Gélase second était chef suprême de la sainte Église romaine, Bernard gouvernait l'Église d'Antioche, en qualité de premier patriarche latin, et la sainte Église de Jérusalem obéissait au seigneur Arnoul, quatrième patriarche latin.

L'empereur de Constantinople, Alexis, ce grand persécuteur des Latins, sortit de ce monde vers le même temps [1]. Il eut pour successeur son fils Jean qui se montra beaucoup plus humain que son père et fut aussi, en raison de son mérite, beaucoup plus agréable à notre peuple. La suite de ce récit prouvera cependant qu'il n'agit jamais en toute sincérité à l'égard des Latins de l'Orient. Le seigneur Pascal, souverain pontife de Rome, était aussi entré dans la voie de toute chair, pendant la seizième année de son pontificat [2]. Jean Gaétan, chancelier de la sainte Église de Rome, lui succéda au trône apostolique et fut le seigneur pape Gélase. Enfin la dame Adélaïde, comtesse de Sicile, qui avait été femme du roi Baudouin, de fait, sinon de droit, mourut aussi dans le même temps.

Cette année encore, et dans le courant de l'été,

[1] Le 15 août 1118.

[2] Le 18 ou le 21 janvier 1118.

le prince qui gouvernait alors en Égypte convoqua, dans toutes les parties de ses États, des troupes innombrables de fantassins et de cavaliers, et forma le projet de faire une invasion dans notre royaume, avec une armée de terre et une armée navale, espérant qu'il lui serait facile de détruire par le glaive un peuple si faible, ou du moins de le mettre en fuite et de l'expulser de toutes les provinces de la Syrie. Il traversa donc les vastes déserts qui séparent notre pays de l'Égypte, suivi d'une nombreuse cavalerie et d'une immense multitude de fantassins habiles à lancer le javelot, et alla camper devant Ascalon. Doldequin, roi de Damas, ayant appris l'arrivée des Égyptiens, rassembla de nouveau des chevaliers, soit que le prince d'Égypte l'y eût engagé, soit qu'il s'y fût déterminé spontanément, suivit des chemins détournés pour éviter la rencontre de notre armée, passa le Jourdain et alla se rallier au camp de nos ennemis et augmenter les forces qui se réunissaient pour travailler à la ruine des nôtres. Quelques uns des vaisseaux vinrent aussi aborder à Ascalon; d'autres poussèrent leur route jusques à Tyr, où ils allèrent se mettre à l'abri de bonnes fortifications et dans un port très-commode, en attendant que leur prince, ou du moins celui qui commandait la flotte, leur donnât de nouveaux ordres.

Cependant le roi de Jérusalem, instruit longtemps à l'avance de la prochaine arrivée des Égyptiens, fit demander des troupes auxiliaires dans les contrées d'Antioche et de Tripoli; il les réunit à son armée, en forma un seul corps, et le conduisit dans la plaine des Philistins; il passa sur l'emplacement

anciennement appelé *Azot*, où l'on sait qu'était bâtie l'une des cinq cités des Philistins, et alla dresser son camp dans le voisinage des Égyptiens, en sorte que chacune des armées ennemies pouvait voir tous les jours ce qui se passait dans le camp de l'autre. Elles demeurèrent ainsi pendant près de trois mois, craignant réciproquement de se provoquer; les nôtres n'osaient soulever imprudemment contre eux de si grandes masses de combattans, et leurs adversaires à leur tour redoutaient les forces, le courage et l'expérience militaire des Chrétiens. Enfin le prince d'Égypte jugea qu'il y aurait plus de sûreté pour lui à rentrer sain et sauf dans ses États qu'à livrer imprudemment sa personne et son armée aux chances incertaines de la guerre; il ramena en Égypte l'expédition qu'il commandait, et lorsqu'il n'y eut plus aucun sujet de craindre quelque mouvement subit de conversion, les Chrétiens prirent congé du roi, et tous retournèrent joyeusement chez eux.

Arnoul, le patriarche de Jérusalem, mourut vers le même temps. Ce prélat d'un caractère turbulent, et qui méconnut toujours la sainteté de son ministère, eut pour successeur un homme simple et rempli de la crainte de Dieu, le seigneur Gormond, Franc d'origine, né dans l'évêché d'Amiens et dans la ville de Pecquigny. Sous son gouvernement et sans doute, comme on le pense, en récompense de son mérite, le Seigneur daigna opérer beaucoup de choses grandes et magnifiques, qui contribuèrent au soulagement et au plus grand bien du royaume. La suite de cette histoire servira à le prouver.

Dans le cours de la même année, quelques nobles

chevaliers, hommes dévoués à Dieu et animés de sentimens religieux, se consacrèrent au service du Christ, et firent profession entre les mains du patriarche de vivre à jamais, ainsi que les chanoines réguliers, dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté. Les premiers et les plus distingués d'entre eux furent deux hommes vénérables, Hugues de Pains et Geoffroi de Saint-Aldemar. Comme ils n'avaient ni église, ni résidence fixe, le roi leur concéda pour un certain temps un logement dans le palais qui est situé auprès du temple du Seigneur, du côté du midi. Les chanoines de ce temple leur concédèrent aussi à de certaines conditions, et comme champ d'exercice, la place qui leur appartenait tout près du palais. Le roi et les grands, le seigneur patriarche et les prélats des églises leur donnèrent en outre, sur leurs propres domaines, certains bénéfices, les uns à terme, les autres à perpétuité, et ces bénéfices furent destinés à leur assurer les moyens de se couvrir et de se vêtir. Lorsqu'ils firent leur première profession, il leur fut enjoint par le seigneur patriarche, et par les autres évêques, de travailler de toutes leurs forces, et pour la rémission de leurs péchés, à protéger les voies et les chemins, et de s'appliquer à défendre les pélerins contre les attaques ou les embûches des voleurs et des maraudeurs. Durant les neuf premières années de leur institution, ils portèrent l'habit séculier, et n'eurent jamais d'autres vêtemens que ceux que le peuple leur donnait par charité. Dans le cours de la neuvième année, et lors du concile qui fut tenu en France à Troyes[1], auquel assistèrent les seigneurs

[1] En 1128.

archevêques de Rheims et de Sens, et leurs suffragans, l'évêque d'Albano, légat du siége apostolique, les abbés de Cîteaux, de Clairvaux et de Pontigny, et plusieurs autres encore, on institua une règle pour les nouveaux chevaliers, et on leur assigna un costume, qui fut le vêtement blanc, en vertu des ordres du seigneur pape Honoré, et du seigneur Étienne, patriarche de Jérusalem. Depuis neuf ans qu'ils avaient fait leur première profession, ils n'étaient encore que neuf; mais alors leur nombre commença à s'augmenter, et ils acquirent aussi des propriétés plus considérables. Dans la suite, et sous le pontificat du seigneur pape Eugène, à ce qu'on rapporte, ils commencèrent à faire attacher sur leurs manteaux des croix faites en drap rouge, qui devaient servir à les distinguer entre tous les autres hommes, et ces croix étaient également portées par les chevaliers et par leurs frères inférieurs en rang, qui étaient appelés *servans*. Leurs affaires ont prospéré si bien qu'ils ont en ce moment dans leur couvent trois cents chevaliers plus ou moins, tous revêtus de manteaux blancs, sans compter les frères servans, dont le nombre est presque infini. On dit qu'ils ont d'immenses propriétés, tant au-delà qu'en deçà de la mer, et qu'il n'y a pas dans le monde chrétien une seule province qui ne leur ait assigné une portion quelconque de biens; en sorte que leurs richesses sont, à ce qu'on assure, égales à celles des rois. Comme le lieu de leur résidence est dans le palais royal qui se trouve situé près du temple du Seigneur, on les appelle *Frères chevaliers du Temple*. Ils se sont pendant long-temps maintenus convenablement dans l'objet de leur institution, et

ont accompli les lois de leur première profession; mais oubliant ensuite le devoir de l'humilité, qui est comme on sait la gardienne de toutes les vertus, et qui préserve de tout malheur tant qu'on la conserve volontairement au fond du cœur, ils se sont soustraits à l'autorité du seigneur patriarche de Jérusalem, qui leur avait donné la première institution et les premiers bénéfices, et lui ont refusé l'obéissance que leurs prédécesseurs lui avaient d'abord engagée. Ils se sont aussi rendus extrêmement incommodes aux églises de Dieu, en leur enlevant les dîmes et les premiers fruits de la terre, et les troublant fort injustement dans leurs possessions.

[1119.] Le seigneur pape Gélase II, d'abord nommé Jean Gaétan, homme lettré et qui avait succédé au pape Pascal, mourut dans le cours de l'année suivante[1]. Gélase s'était retiré dans le royaume de France, pour fuir les persécutions de l'empereur Henri, et les violences de son rival l'antipape, surnommé Burdin; il mourut à Cluny, et y fut enseveli. Il eut pour successeur le seigneur Gui, noble selon la chair, archevêque de Vienne, qui prit le nom de Calixte, après son exaltation[2]. Celui-ci, qui était parent de l'empereur Henri, obtint son amitié et en reçut des secours, à l'aide desquels il passa en Italie avec les cardinaux et toute sa cour. Il alla débarquer à Sutri, ville voisine de Rome, et s'empara de vive force de la personne de l'hérésiarque Burdin, son compétiteur. Il le fit monter sur un chameau, et revêtir d'une peau d'ours, et l'envoya couvert d'ignominie au monastère

[1] Le 29 janvier 1119.
[2] Calixte II.

de Cani, qui est, comme on sait, situé tout près de Salerne. Il y vécut jusqu'à un âge fort avancé, et fut contraint, selon la règle de la maison, à mener la vie de cénobite. Ainsi fut enfin assoupi le schisme qui avait commencé au temps de Grégoire VII, et qui ne cessa pendant près de trente ans d'affliger l'Église sous les pontificats des seigneurs papes Urbain, Pascal et Gélase, prédécesseurs du pape Calixte. L'empereur Henri rentra alors dans le sein de l'Église, après avoir été long-temps exclu de l'assemblée des fidèles, sous le poids d'une sentence d'excommunication.

Durant la même année, un prince très-puissant et très-redouté parmi les infidèles, seigneur d'un peuple misérable et d'une race perfide, la nation des Turcomans, et nommé Gazzi[1], entra sur le territoire d'Antioche, à la tête d'une immense multitude de ses sujets, et établit son camp en deçà d'Alep. Doldequin, roi de Damas, et Debeis, satrape très-puissant des Arabes, s'étaient réunis à lui et lui avaient amené des forces considérables. Le seigneur Roger, prince d'Antioche, et beau-frère par sa femme du roi de Jérusalem, instruit de leur prochaine arrivée, en informa aussitôt les princes ses voisins, le seigneur Josselin, comte d'Edesse, le seigneur Pons, comte de Tripoli, et le roi de Jérusalem lui-même; il leur annonça le danger auquel il se trouvait exposé, et les fit solliciter avec les plus vives instances de ne pas perdre un seul moment pour voler à son secours. Le roi ayant rassemblé en toute hâte les troupes qu'il lui fut possible de réunir en un si court

[1] Al-Ghazi, sultan d'Alep de l'an 1117 à l'an 1121.

espace de temps, se rendit à Tripoli à marches forcées; il y trouva le seigneur comte également préparé à se mettre en route, et tous deux ayant uni leurs forces poursuivirent ensemble leur voyage. Le prince d'Antioche cependant, ne pouvant, comme la plupart des hommes, supporter le moindre délai, et ne prévoyant pas l'avenir qui l'attendait, était sorti de sa capitale, et avait dressé son camp auprès de la ville d'Artasie. Cet emplacement était assez avantageusement situé pour l'établissement et l'entretien d'une armée; on y arrivait facilement et sans obstacle aussitôt qu'on était sorti du territoire occupé par les Chrétiens; par ce moyen, l'armée avait en grande abondance toutes les choses qui lui étaient nécessaires, et se trouvait aussi bien cantonnée qu'on peut l'être dans toute autre ville. Après avoir attendu pendant quelques jours l'arrivée du roi et du comte de Tripoli, le prince donna l'ordre de se remettre en marche, malgré l'avis formel du patriarche, qui l'avait accompagné jusqu'à son camp, et de quelques-uns des nobles qui l'entouraient, protestant en même temps avec force qu'il n'attendrait jamais plus l'arrivée d'aucun corps auxiliaire. Il fut poussé à cette démarche par quelques nobles du pays, qui n'avaient nullement l'intention, en lui proposant ce mouvement, d'améliorer la condition de l'armée, mais qui desiraient uniquement mettre en sûreté et sous la protection des troupes les terres qu'ils possédaient dans le voisinage du camp des ennemis.

Le prince, en suivant ce conseil, précipita sa ruine et celle de tous les siens. Il quitta le lieu où il s'était d'abord établi, et ordonna de transférer le camp en

un autre lieu, qui était appelé *le Champ de Sang* : on fit la revue de l'armée, et on reconnut qu'elle était forte de sept cents chevaliers et de trois mille hommes d'infanterie bien équipés, sans compter les marchands qui sont dans l'usage de suivre une armée pour vendre et pour acheter. Les ennemis instruits que le prince avait établi son camp dans les environs, et déterminés à dissimuler, afin de se mieux assurer de l'exécution de leurs desseins, feignirent de lever leur camp, et de se diriger vers la ville de Cérèpe pour l'attaquer ; arrivés en ce lieu et ne pouvant rien entreprendre dans la même nuit, ils dressèrent leurs tentes dans les environs. Le lendemain le prince expédia des éclaireurs, dans l'intention d'apprendre si ses ennemis avaient le projet de mettre le siége devant cette place, ou s'ils faisaient leurs dispositions pour venir l'attaquer. Lui-même pendant ce temps faisait aussi tous ses préparatifs, et n'attendait plus que le signal des combats, lorsque ses exprès revinrent en toute hâte lui annoncer que les ennemis s'étaient formés en trois corps d'armée, forts chacun de vingt mille cavaliers, et qu'ils s'avançaient vers nos troupes à marche forcée. Aussitôt le prince organisa quatre corps ; monté sur un cheval agile, il volait de rang en rang, examinant tout par lui-même, et encourageant les soldats par des paroles convenables ; tandis qu'il se livrait à ces soins, les colonnes ennemies parurent, marchant bannières déployées, et se trouvèrent bientôt tout près des nôtres. On combattit des deux côtés avec la plus grande vigueur ; mais enfin les ennemis remportèrent l'avantage, en punition des péchés des Chrétiens. D'abord

les deux corps que commandaient deux hommes nobles et vaillans à la guerre, Geoffroi le moine et Gui de Fremelle, qui avaient reçu l'ordre de marcher les premiers sur l'ennemi, s'avancèrent en bon ordre et selon toutes les règles de l'art militaire; ils s'élancèrent sur les rangs opposés, rompirent dès le premier choc les colonnes les plus serrées, et furent même sur le point de les mettre en fuite; mais le corps que commandait Robert de Saint-Lô, et qui eût dû, à l'exemple des deux autres, se jeter vigoureusement sur l'ennemi, se conduisit mal, et donna aux infidèles le temps de se rallier et de reprendre courage; bientôt le même corps prit la fuite, et coupa en deux, dans son mouvement rétrograde, celui que commandait le prince, et qui était destiné à appuyer les opérations des autres; une portion de ce dernier corps se trouvant ainsi entraînée, il fut impossible de le reformer.

Il arriva, en outre, pendant le cours de cette bataille, un événement qui mérite bien d'être rapporté. Tandis que l'on combattait des deux côtés avec une extrême animosité, un affreux tourbillon, poussé par l'aquilon, vint se fixer sur la terre, au milieu même du champ de bataille et en présence des deux armées; d'abord rasant le sol et soulevant une énorme quantité de poussière, il éblouit les soldats, au point que de l'un et de l'autre côté il fut impossible de continuer à se battre; puis, s'élevant en colonne, sous la forme d'une immense tonne, qui serait remplie de vapeurs sulfureuses, il se perdit enfin dans les airs. Les ennemis prirent avantage de cet accident, nos troupes furent battues, et la plupart de nos soldats périrent sous le glaive des vainqueurs.

Cependant le prince, guerrier vaillant et plein d'ardeur, continuait à combattre avec un petit nombre des siens, au milieu même des rangs ennemis; mais il faisait de vains efforts pour rallier ses troupes, et tandis qu'il cherchait à repousser les plus vives attaques, il tomba percé de mille coups. Ceux des nôtres qui avaient suivi les bagages et les chariots s'étaient retirés sur une montagne voisine. Tous ceux qui étaient parvenus à se soustraire aux coups de l'ennemi, en s'échappant de l'épaisse mêlée, voyant leurs compagnons réunis sur le sommet de la montagne, et espérant trouver auprès d'eux de nouveaux moyens de défense, se hâtèrent d'aller les rejoindre. Lorsqu'ils furent tous ralliés sur ce point, les ennemis qui avaient déjà entièrement détruit par le glaive tous ceux qui se trouvaient dans la plaine, dirigèrent leurs efforts vers les autres; ils envoyèrent toutes leurs colonnes sur la montagne, et en moins d'une heure tout ce qui y restait encore fut également exterminé. Renaud Mansour, l'un des plus grands seigneurs du pays, suivi de quelques autres nobles, avait cherché à se sauver dans une des tours d'une petite ville voisine, nommée Sarmate. Le prince des Turcs en ayant été informé, courut en toute hâte de ce côté, attaqua la tour et força bientôt ceux qui s'y étaient renfermés à se rendre à discrétion. En résultat, tant de milliers d'hommes qui avaient suivi le prince d'Antioche, périrent tous dans cette fatale journée, en punition de nos péchés, et à peine en resta-t-il un seul pour annoncer ce désastre; les ennemis au contraire ne perdirent personne, ou du moins très-peu de monde.

On dit que ce prince Roger était un homme très-

corrompu, perdu de débauche, avare, et qui vivait publiquement en état d'adultère. Tant qu'il occupa la principauté d'Antioche, il eut soin d'en tenir constamment éloigné son seigneur, le jeune Boémond, fils du premier Boémond et héritier légitime de son père, et le laissa vivre dans la Pouille avec sa mère. Cependant le seigneur Tancrède, de précieuse mémoire, qui, en mourant, lui avait confié cette principauté, y avait mis pour condition expresse de ne point en refuser la restitution au seigneur Boémond ou à ses héritiers qui se présenteraient pour la demander. Toutefois on assure qu'au moment d'entreprendre l'expédition dans laquelle il succomba, Roger, le cœur contrit et humilié, avait confessé ses fautes à Dieu dans les mains du seigneur Pierre, vénérable archevêque d'Apamie, qui lui-même avait assisté à la mort de Tancrède: on dit que Roger avait promis, avec l'aide du Seigneur, de montrer les dignes fruits de sa pénitence, et que ce fut après avoir fait preuve de ces sentimens qu'il s'engagea dans la lutte où il trouva la mort.

Cependant le roi et le comte de Tripoli avaient poursuivi leur marche et arrivèrent au lieu appelé Mont-de-Nigron. Le prince Gazzi, en ayant été informé, choisit dans son armée un corps de dix mille cavaliers d'élite, et les expédia à leur rencontre, pour s'opposer, s'il était possible, à leurs progrès. Ils partirent et se divisèrent en trois corps; l'un d'eux se dirigea du côté de la mer, vers le port de Saint-Siméon, et les deux autres suivirent des chemins différens pour marcher à la rencontre du roi. L'un d'eux en effet l'atteignit; mais le roi, protégé par la miséri-

corde du Seigneur, l'attaqua, lui tua beaucoup de monde, fit quelques prisonniers et mit tout le reste en fuite. Passant ensuite par Latorre et Casabelle, il arriva à Antioche, où le seigneur patriarche, le clergé et le peuple entier l'attendaient fort impatiemment et l'accueillirent avec joie. Il délibéra alors, avec les chefs de son armée et ceux qui avaient pu échapper à la première bataille, sur ce qu'il était le plus convenable de faire en des circonstances aussi périlleuses.

Pendant ce temps le prince Gazzi, laissant de côté les villes de Hamah et d'Artasie, alla s'établir devant Cérèpe avec d'autant plus de confiance qu'il venait d'apprendre que le roi avait mandé à Antioche Alain, seigneur de cette ville, et que celui-ci en était parti avec ses chevaliers, ce qui était vrai en effet; la ville se trouvait ainsi hors d'état de se défendre. Le prince turc, aussitôt qu'il y fut arrivé, donna ordre de mettre de tous côtés des fossoyeurs qui eussent à miner la colline sur laquelle la ville était bâtie, afin de remplir les trous de poutres auxquelles on mettrait ensuite le feu, et de renverser ainsi les tours et les remparts à la suite des éboulemens de terre qui devaient avoir lieu. Les habitans, craignant que ces excavations ne détruisissent en effet toute la place, la rendirent, à condition d'avoir la vie sauve et de pouvoir se retirer librement auprès de leurs alliés.

De là le prince Gazzi conduisit son armée vers le fort de Sardone, qu'il investit aussitôt de toutes parts et que les habitans lui abandonnèrent au bout de quelques jours, aux mêmes conditions. Impatient de tout

délai et se croyant assuré que nul ne tenterait même de lui résister, le prince dévasta à son gré toute la contrée, et les malheureux habitans de tous les environs perdaient de jour en jour l'espoir d'échapper au joug intolérable d'un tel ennemi.

[1120.] Le roi et le comte de Tripoli sortirent d'Antioche avec tous les chevaliers qu'il leur fut possible de rassembler et dirigèrent leur marche vers Rugia, croyant trouver les ennemis dans les environs de Cérèpe. Ils passèrent de là à Hab et allèrent camper sur la montagne appelée Danis. Dès que Gazzi en fut instruit, il rassembla tous ses chefs et leur commanda, sous peine de mort, de passer toute la nuit sans dormir, de préparer avec la plus grande diligence leurs armes et leurs chevaux, d'aller le lendemain, avant le point du jour, attaquer le roi dans son camp, tandis que son armée serait encore livrée au sommeil, de la détruire entièrement, en sorte qu'il n'en restât pas un seul homme. Mais Dieu en avait autrement ordonné dans sa clémence. Le roi, animé d'une sollicitude aussi active, passa la même nuit à veiller et à faire toutes les dispositions nécessaires pour le combat, tandis que le vénérable ......[1] qui, portant le signe sacré de la croix du Seigneur, avait suivi le roi jusqu'à la montagne de Danis, faisait aussi tous ses efforts pour animer le courage des Chrétiens. Ceux-ci donc s'étant bien armés et préparés à recevoir le combat avec vigueur, attendaient dès le grand matin l'arrivée des ennemis. D'après les ordres du roi (qui, dit-on, avait à sa disposition sept cents chevaliers) et conformément aux lois de l'art militaire, on forma neuf corps,

[1] Le nom manque.

qui furent placés chacun sur le point le plus convenable, tous se confiant principalement en la miséricorde du Seigneur. Trois corps furent chargés de marcher en avant du reste de l'armée; le comte de Tripoli, à la tête des siens, prit l'aile droite; les princes d'Antioche se placèrent à la gauche, et les compagnies des gens à pied furent mises au centre. Le roi demeura en arrière avec quatre corps, pour se tenir prêt à porter secours à ceux qui en auraient besoin. Les Chrétiens, ainsi rangés en bon ordre de bataille, attendaient l'arrivée des ennemis, lorsque tout à coup ceux-ci s'élancèrent sur eux avec une violence épouvantable en poussant d'affreuses clameurs, entremêlées des sons aigres des trompettes et du roulement des tambours. Ils s'élancèrent remplis de confiance en l'innombrable multitude de leurs combattans, et les nôtres de leur côté se rassuraient et étaient pleins d'espoir par la présence de la croix toujours victorieuse et par la connaissance de la véritable foi. Bientôt les rangs ennemis se confondirent, les légions s'entrechoquèrent, et l'on combattit corps à corps et le glaive en main, méprisant toutes les lois de l'humanité, et s'élançant comme contre des bêtes féroces; des deux côtés Turcs et Chrétiens combattaient avec un zèle extraordinaire et se montraient animés d'une haine implacable. Les ennemis, qui ne connaissaient que trop la valeur et les forces de nos compagnies de gens de pied, faisaient les plus grands efforts pour les exterminer, et le Seigneur permit qu'un très-grand nombre d'entre eux succombassent sous leur glaive pendant le cours de cette journée. Le roi, voyant qu'ils avaient à soutenir des attaques au dessus de

leurs forces et qu'il devenait nécessaire de leur porter secours, se précipita au milieu des bataillons ennemis avec les troupes qu'il avait gardées auprès de lui, et, les attaquant vivement avec le glaive, il rompit les bataillons les plus serrés. Ceux qui marchaient sous ses ordres lui prêtèrent un fidèle appui; leurs paroles et leur exemple relevèrent le courage et ranimèrent les forces de ceux de leurs compagnons qui s'étaient vus sur le point de faiblir; tous s'élancèrent de nouveau sur leurs ennemis en invoquant les secours du ciel. La clémence divine se montra favorable à leurs prières; les Turcs furent massacrés en grand nombre, et les autres, ne pouvant soutenir plus long-temps le combat, prirent la fuite. On dit qu'il périt de notre côté environ sept cents hommes de pied et une centaine de chevaliers; les ennemis en perdirent à peu près quatre mille, sans compter ceux qui furent blessés mortellement et ceux que l'on fit prisonniers. Le prince Gazzi s'enfuit avec le roi de Damas Doldequin et Debais, prince des Arabes, et abandonna ses troupes au milieu du carnage. Les Chrétiens se mirent à la poursuite des fuyards et les chassèrent de divers côtés : le roi prit possession de leur camp avec un petit nombre des siens et y demeura jusqu'à l'approche de la nuit. Le défaut de vivres le força alors à se retirer dans la ville voisine nommée Hab, pour y prendre quelque nourriture. Le lendemain matin il retourna au camp et fit aussitôt partir des exprès auxquels il confia son propre anneau en témoignage d'une grande victoire; il les chargea d'aller annoncer à sa sœur et au seigneur patriarche que la divine Providence avait daigné couronner ses efforts par d'éclatans succès. Le

roi passa encore toute cette journée dans le camp et y demeura jusqu'au soir, afin de s'assurer que les ennemis étaient dispersés de toutes parts et ne pouvaient revenir. Puis, ayant rassemblé tous ceux des siens qu'il lui fut possible de rallier, il se mit en marche et rentra en vainqueur à Antioche, avec le seigneur patriarche, au milieu de toute la population et de tout le clergé de la ville accourus à sa rencontre. Le ciel accorda cette victoire à nos armes l'an de l'incarnation onze cent vingt, la seconde année du règne de Baudouin II, au mois d'août, la veille de l'assomption de la sainte vierge Marie, mère de Dieu.

Le roi renvoya aussitôt à Jérusalem le bois de la croix vivifiante, porté par le seigneur archevêque de Césarée et accompagné d'une escorte honorable, en sorte que, le jour même de l'Exaltation, le clergé et le peuple de Jérusalem reçurent ce cortége avec les plus grands honneurs et en chantant des hymnes et des cantiques sacrés. Le roi fut forcé de demeurer encore à Antioche pour pourvoir aux affaires les plus urgentes de ce pays. Le seigneur patriarche, les principaux nobles, le clergé et le peuple lui conférèrent avec empressement, et d'un consentement unanime, le soin de gouverner leur principauté et le pouvoir d'agir en toute liberté, comme dans son royaume, d'instituer, de destituer et de décider de toutes choses selon sa volonté. En conséquence il transféra les biens de ceux qui étaient morts dans la dernière bataille à leurs enfans ou à leurs parens à d'autres degrés, ainsi que le prescrivaient la raison et les usages du pays. Les veuves reçurent des maris assortis, suivant

qu'il convenait à chacune d'elles : les forteresses furent soigneusement pourvues de tout ce qui pouvait leur être nécessaire en hommes, en vivres et en armes, et, après avoir fait tous ces arrangemens, le roi prit congé pour quelque temps des habitans d'Antioche et retourna dans son royaume. Quelques mois après, et le jour solennel de la nativité du Seigneur, il fut couronné ainsi que sa femme dans l'église de Bethléem.

Dans le cours de la même année (l'an 1120 de l'incarnation) le royaume de Jérusalem fut affligé de toutes sortes de maux, en punition des péchés des hommes. Sans parler de ceux qu'amenaient si souvent les irruptions des ennemis, des troupes innombrables de sauterelles et de souris dévorantes continuèrent, comme les trois années précédentes, à dévaster les productions de la terre, en sorte que le pain, le plus précieux des alimens, manqua presque entièrement. Le seigneur Gormond, patriarche de Jérusalem, homme pieux et rempli de la crainte de Dieu, le roi Baudouin, les prélats des églises et les principaux seigneurs du royaume, se réunirent à Naplouse, ville de Samarie, et y convoquèrent une assemblée générale et publique. Le peuple fut harangué et écouta les exhortations qui lui furent adressées; on reconnut de toutes parts que les péchés des hommes avaient provoqué la colère du Seigneur, et l'on résolut, d'un commun accord, de réparer les fautes, de mettre un terme à tous les excès, afin de recueillir les fruits d'une meilleure vie, de donner satisfaction de tous les péchés et de se rendre ainsi favorable celui « qui « ne veut point la mort du pécheur, mais plutôt sa

« conversion et sa vie. » Effrayés par les signes menaçans envoyés du ciel même, par les fréquens tremblemens de terre, les désastres de la famine et les continuelles et redoutables invasions des ennemis, cherchant à se concilier la faveur du Seigneur par des œuvres de piété et voulant travailler à une réforme et au maintien des bonnes mœurs, les membres de l'assemblée arrêtèrent, d'un commun accord, vingt-cinq articles réglémentaires, qui reçurent force de lois. Ceux qui voudront en prendre connaissance les trouveront facilement dans les archives de plusieurs églises. Voici les noms des principales personnes qui assistèrent à cette assemblée : le seigneur Gormond, patriarche de Jérusalem ; le seigneur Baudouin, second roi latin de ce royaume ; Ébremar, archevêque de Césarée ; Bernard, évêque de Nazareth ; Asquitille, évêque de Bethléem ; Roger, évêque de Lydda ; Gildon, abbé élu de Sainte-Marie de la vallée de Josaphat ; Pierre, abbé du Mont-Thabor ; Achard, prieur du Temple ; Arnaud, prieur du Mont-de-Sion ; Gérard, prieur du sépulcre du Seigneur ; Pains, chancelier du roi ; Eustache Grenier, Guillaume de Bures, Barisan, connétable de Joppé, Baudouin de Ramla, et beaucoup d'autres encore des deux ordres, dont les noms et le nombre nous sont également inconnus.

[1121.] L'année suivante, le prince Gazzi, éternel et infatigable persécuteur du nom et de la foi du Christ, semblable à un ver toujours remuant et qui cherche sans cesse les occasions de nuire, voulut profiter de l'absence du roi, et rassembla aussitôt ses troupes pour tenter de venir mettre le siége devant

quelques-unes de nos places fortes. Aussitôt qu'on en fut instruit, on rappela le roi en toute hâte. Celui-ci, toujours plein d'activité, faisant marcher devant lui le bois salutaire de la croix, et suivi d'une assez forte troupe de chevaliers, se dirigea vers les ennemis; il appela en même temps à lui le seigneur Josselin, comte d'Edesse, et les principaux seigneurs du pays d'Antioche, et poussa sa marche vers le camp du prince turc. Lorsqu'il fut arrivé dans le voisinage, et au moment où il espérait avoir l'occasion d'engager de nouveaux combats, la main du Seigneur s'étendit sur le prince ennemi, et le frappa d'une maladie appelée apoplexie. Les grands qui se trouvaient dans son armée, privés du secours de leur chef, résolurent sagement de ne point accepter la bataille, et se hâtèrent de faire établir leur prince à demi-mort dans une litière, et de le transporter à Alep; mais on dit qu'il n'eut pas le temps d'y arriver, et que cet homme, digne d'être livré aux feux éternels, exhala en route les derniers soupirs de son ame misérable.

Le roi, s'étant arrêté à Antioche le temps qu'il jugea nécessaire pour l'expédition des affaires, rentra ensuite sain et sauf dans son royaume. Ses vertus et ses éminens services le rendaient également cher et précieux aux habitans de son royaume de Jérusalem et à ceux de la principauté d'Antioche : il gouvernait ces deux pays avec autant de fidélité que de dévouement, quoique les deux capitales fussent à une assez grande distance l'une de l'autre. Son royaume était sa propriété légitime, puisqu'il pouvait le transmettre, en vertu de ses droits, à ses successeurs; la princi-

pauté, au contraire, n'était que provisoirement confiée à ses soins, et cependant il eût été difficile de reconnaître lequel des deux États excitait le plus sa sollicitude; il semblait même qu'il s'occupât avec plus de zèle des affaires du pays d'Antioche, et il continua à se livrer à ces doubles occupations avec la même fidélité jusqu'à l'époque de l'arrivée du jeune Boémond, dont j'aurai occasion de parler dans la suite de cette histoire.

Vers le même temps, le roi, étant à Jérusalem, et cédant à un sentiment de pieuse libéralité et de désintéressement, accorda aux citoyens de cette ville la franchise des redevances qu'on avait coutume d'exiger de tous ceux qui importaient ou exportaient quelque marchandise. Cette concession, faite à perpétuité, fut confirmée par un acte revêtu du sceau royal. Dès ce moment, tout latin qui entrait dans la ville ou en sortait, apportant ou emportant des marchandises quelconques, ne put plus, sous aucun prétexte, être contraint de payer aucune espèce de droits, et eut entière faculté de vendre et d'acheter en toute liberté. Le roi accorda en outre aux Syriens, aux Grecs, aux Arméniens et à tous les hommes habitans de ces pays, même aux Sarrasins, la libre permission d'apporter dans la Cité sainte, et sans avoir à craindre aucune exaction, du froment, de l'orge et toute espèce de légumes. Il remit aussi la taxe que l'on prélevait d'ordinaire sur les boisseaux et sur toutes les pesées, par où il se concilia la bienveillance de tout son peuple et la faveur générale. Animé des sentimens d'un roi, et rempli d'une tendresse digne d'éloges pour ses concitoyens, il se montra constamment occupé de deux

objets importans : il voulut que la ville sainte eût toujours des alimens en abondance, sans être exposée à aucune exaction, et, à l'exemple de son prédécesseur, il ne cessa de rechercher avec le plus grand zèle les moyens d'augmenter la population de la ville agréable au Seigneur, et d'y attirer sans cesse de nouveaux habitans.

[1122.] L'année suivante, Doldequin, perfide et impie roi de Damas, conclut un traité avec le prince des Arabes, et prit à son service ses chevaliers. Voyant notre roi fort occupé des affaires des deux pays qu'il avait à gouverner, et accablé de sollicitudes qui semblaient dépasser ses forces, Doldequin envoya ses légions dans les environs de Tibériade, et fit ravager toute cette contrée. Le roi, en ayant été informé, rassembla aussitôt ses chevaliers dans tout son royaume, et lui-même, selon sa coutume, partit en toute hâte pour Tibériade. Doldequin, instruit de sa prochaine arrivée, jugeant bien qu'il lui serait impossible de poursuivre son entreprise avec succès, et n'osant se mesurer avec son ennemi, se retira dans l'intérieur de ses États. Le roi dirigea sa marche vers le midi avec ses bataillons, et arriva à Gérasa [1]. Cette ville, située dans la tribu de Manassé, à quelques milles du Jourdain, et tout près du mont Galaad, était autrefois l'une des nobles cités de la province dite Décapolis. Une portion de la ville avait été abandonnée depuis long-temps, dans la crainte des invasions ennemies; il en restait encore la partie la mieux fortifiée, dans laquelle Doldequin avait fait élever l'année précédente une citadelle construite à grands frais, et

[1] Aujourd'hui Jaras, au nord du lac de Gennésareth.

bâtie en grandes pierres carrées. Le roi assiégea le fort avec la plus grande vigueur aussitôt qu'il y fut arrivé : quarante soldats qui y avaient été laissés pour le défendre furent forcés de le livrer, à condition qu'il leur serait permis de se retirer sains et saufs dans leur pays. Alors le roi mit en délibération dans son conseil s'il vaudrait mieux raser le fort, ou le conserver aux Chrétiens. On reconnut enfin que ceux-ci ne pourraient jamais s'y maintenir sans de grandes dépenses et des fatigues continuelles, et sans se voir constamment en péril, exposés aux attaques de tous les passans, et l'on résolut en conséquence, à l'unanimité, de détruire la nouvelle forteresse.

[1123.] Tandis que les affaires du royaume se trouvaient ainsi, par la grâce de Dieu, dans un état de prospérité satisfaisante, l'ennemi de la paix, jaloux du repos que les Chrétiens pouvaient espérer, fit ses efforts pour susciter quelque nouveau scandale. Pons, second comte de Tripoli, excité par je ne sais quelle mauvaise pensée, refusa de rendre hommage au roi de Jérusalem, et poussa l'impudence jusqu'à contester le service qu'il lui devait en vertu de son serment de fidélité. Le roi, ne pouvant supporter un tel affront, rassembla dans tout son royaume des troupes de chevaliers et de gens de pied, et partit pour Tripoli, résolu à demander raison d'une si grande offense. Mais avant que l'une ou l'autre des deux parties eût souffert quelque dommage plus grave, des hommes sages et agréables à Dieu interposèrent leur médiation, et rétablirent la paix entre les deux princes.

[1124.] Au moment de son départ, le roi fut appelé par les habitans d'Antioche qui se trouvaient dans un

pressant danger, et dirigea sa marche vers cette ville. Balak, puissant et magnifique prince des Turcs, ne cessait de tourmenter cette contrée par de fréquentes invasions, et il agissait avec d'autant plus d'audace qu'il venait de faire prisonniers et de charger de fers le seigneur Josselin, comte d'Edesse, et le seigneur Galeran, son cousin, après les avoir attaqués à l'improviste. Lorsqu'il fut informé de l'arrivée du roi, il ralentit cependant un peu ses expéditions, et chercha à éviter une rencontre, car il savait que le roi était singulièrement heureux dans les combats, et qu'il n'était pas facile de triompher d'un tel adversaire. Il continua toutefois à rôder de loin en loin à la tête de ses meilleures troupes, guettant sans cesse l'occasion de faire aux nôtres quelque mal. Le roi se rendit alors, avec les chevaliers qu'il avait amenés, sur le territoire du comté d'Edesse, afin d'apporter quelque consolation à ce peuple qui se trouvait privé de son chef. Il parcourut toute la contrée, examinant avec sollicitude si les places fortes étaient en bon état de défense, s'il y avait dans chacune d'elles les ressources nécessaires en cavaliers et en fantassins, en armes et en approvisionnemens de vivres, et prenant soin de leur faire fournir tout ce qui pouvait leur manquer. En sortant de Turbessel, il se mit en route pour Edesse, afin d'y faire aussi la même inspection, de s'assurer par lui-même de l'état de la contrée située au-delà de l'Euphrate, et de pourvoir autant qu'il serait possible à toutes les réformes convenables. Une certaine nuit qu'il poursuivait sa route, marchant avec son escorte particulière, et sans prendre de précautions suffisantes, il laissa ses hommes se dis-

perser un peu de tous côtés, et presque tous se livrèrent au sommeil. Balak, qui avait connaissance de la marche du roi, et s'était placé en embuscade, en sortit aussitôt, se jeta sur l'escorte qu'il surprit sans défense et accablée par le sommeil, parvint même jusqu'au roi, s'empara de sa personne, et l'emmena prisonnier, tandis que les hommes de sa suite, qui se trouvaient en avant ou en arrière, furent mis en fuite, et se sauvèrent de divers côtés, sans savoir même ce que le roi était devenu. Balak le fit conduire, chargé de fers, dans une forteresse située au-delà de l'Euphrate, et nommée Quartapiert[1], où se trouvaient déjà le comte Josselin et Galeran, dont j'ai parlé tout à l'heure.

Cependant ceux de nos princes qui étaient demeurés dans le royaume, ayant appris la déplorable nouvelle de la captivité du roi, et pleins de sollicitude pour les affaires publiques, se réunirent avec le seigneur patriarche et les prélats des églises, et se rendirent tous ensemble dans la ville d'Accon. Ils résolurent d'un commun accord d'élire pour chef et gouverneur du pays le seigneur Eustache Grenier, ou Garnier, homme sage et prudent, ayant une grande expérience de toutes les affaires de la guerre, et qui, en récompense de son mérite, possédait déjà dans le royaume, et à titre héréditaire, les deux villes de Sidon et de Césarée, ainsi que leurs dépendances. Ils lui confièrent donc le gouvernement du royaume et l'administration générale, jusqu'à ce que le roi fût enfin visité par le Très-Haut, et recouvrât la liberté pour venir reprendre le soin des affaires publiques.

[1] Khortobret; Baudouin fut fait prisonnier en février 1124.

Lorsque ce prince eut été renfermé, chargé de fers, dans le château où se trouvait déjà le comte d'Edesse, quelques Arméniens qui habitaient sur le territoire de ce dernier, ayant appris la captivité de ces illustres Chrétiens, et ne redoutant pour eux-mêmes aucun danger, dussent-ils échouer dans leurs efforts, résolurent de tenter une entreprise tout-à-fait extraordinaire. Quelques personnes affirment qu'ils avaient été avertis par les soins du seigneur Josselin, et qu'ils consentirent à cette tentative périlleuse, dans l'espoir d'obtenir une grande récompense. Quoi qu'il en soit, cinquante d'entre ceux qui paraissaient les plus vigoureux s'engagèrent les uns envers les autres, et sous la foi du serment, à se rendre au château, et à faire tous leurs efforts pour délivrer les illustres prisonniers, quels que fussent les dangers qu'il y eût à braver. Ils se déguisèrent en moines, cachèrent des poignards sous leurs amples vêtemens, et s'acheminèrent vers la citadelle comme voyageant pour les affaires de leurs monastères. Arrivés en ce lieu, contrefaisant le ton de leur voix, l'air triste et plaintif, ils se présentent comme des hommes qui viennent d'être attaqués et violentés sur la route, et demandent, en gémissant et en pleurant, à raconter leur malheur au gouverneur du lieu, qui était chargé de réprimer les délits de ce genre, et de maintenir le bon ordre dans le pays. D'autres personnes affirment qu'ils entrèrent dans la ville sous le costume de marchands qui colportent des objets de peu de valeur. A la fin ils furent admis, et, à peine entrés dans la place, ils tirèrent leurs glaives, et renversèrent tous ceux qui se présen-

taient. En peu de temps ils s'emparèrent du fort, délivrèrent le roi et le comte, et s'occupèrent aussitôt de se mettre en bon état de défense dans la citadelle. Le roi cependant résolut de faire partir le comte Josselin, afin qu'il allât chercher et qu'il envoyât au plutôt des secours à son seigneur, et à ceux par le courage desquels ils semblaient avoir recouvré la liberté.

Pendant ce temps, les Turcs qui habitaient dans les faubourgs prirent les armes dès qu'ils eurent connaissance de l'artifice par lequel le roi et ceux qui venaient de pénétrer jusqu'à lui s'étaient rendus maîtres du château, et ils se rapprochèrent des murailles pour tâcher du moins de s'opposer à toute communication de la citadelle avec l'extérieur jusqu'au moment de l'arrivée de leur seigneur Balak. Le comte Josselin prit avec lui trois hommes, dont deux devaient l'accompagner dans son voyage, et dont le troisième devait être renvoyé auprès du roi aussitôt qu'il se verrait échappé aux premiers dangers. Il sortit, protégé par la miséricorde du Seigneur, passa sans être aperçu par ceux qui bloquaient le château, et se mit en route avec ses deux compagnons, après avoir renvoyé le troisième, en lui remettant son anneau comme preuve qu'il avait heureusement franchi les lignes ennemies. Le roi s'occupa alors, avec ceux à qui il devait sa première délivrance, des moyens de fortifier le château, afin de tenter du moins de s'y défendre jusqu'au moment où il pourrait recevoir les secours qu'il espérait.

Dans le courant de la même nuit, Balak avait eu en songe une horrible vision, dans laquelle il avait cru reconnaître le comte Josselin lui-même s'avançant sur

lui, et lui arrachant les yeux de ses propres mains. Dès le matin, encore effrayé de ce rêve, il se hâta d'expédier des messagers au château, avec ordre de faire trancher la tête à Josselin sans le moindre retard. Lorsque les exprès furent arrivés près de la citadelle, et eurent appris qu'elle venait de passer aux mains de leurs ennemis, ils reprirent en toute hâte la route qu'ils avaient déjà parcourue, et allèrent annoncer à leur seigneur tout ce qui s'était passé. Aussitôt Balak convoqua ses troupes avec la plus grande activité, et les conduisant sous les murs de la citadelle, il l'investit de toutes parts, et assiégea ceux qui s'y étaient enfermés. Bientôt il communiqua avec le roi par des députés, lui fit proposer de remettre le fort sans résistance, et lui promit formellement de le laisser sortir librement avec tous les siens, et de le faire accompagner en toute sûreté jusqu'à Edesse. Le roi, se confiant aux fortifications du château, et espérant pouvoir s'y maintenir par la force, avec le secours de ceux qui l'avaient rejoint, jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il attendait, rejeta avec mépris ces propositions, et continua de se défendre avec vigueur.

Balak, irrité à l'excès, convoqua des ouvriers et fit préparer des machines de toute espèce, telles qu'on les met en usage pour attaquer les places; puis, pressant vivement les travaux, il déploya toute son habileté et toutes les ruses de la guerre dans ses efforts pour porter préjudice aux assiégés. Le château se trouvait situé sur une colline dont le terrein était de craie et facile à miner. Balak, ayant reconnu qu'on pourrait aisément faire affaisser le sol, envoya aussi-

tôt des fossoyeurs et leur ordonna de creuser dans l'intérieur de grandes excavations, et de les remplir de bois; puis, ayant fait venir des artificiers, il leur prescrivit d'y aller mettre le feu, et lorsque tous les objets qu'on y avait déposés furent consumés, la colline s'affaissa et la tour construite au dessus s'écroula avec un grand fracas. Alors le roi craignant qu'un nouvel accident du même genre ne renversât toute la forteresse, la rendit enfin à Balak, sans aucune condition. Le prince turc ayant recouvré son château, fit grâce de la vie au roi, à son neveu et au seigneur Galeran; il ordonna de les charger de fers, de les transférer à Carrhes, ville située dans les environs d'Edesse et de les soumettre à une surveillance rigoureuse. Quant aux braves et fidèles Arméniens, qui s'étaient exposés à tant de périls, dans l'espoir de délivrer leur roi et leur seigneur, ils périrent tous par divers supplices. Les uns furent écorchés tout vifs, d'autres sciés en deux, d'autres ensevelis tout vivans, d'autres enfin livrés à de jeunes enfans, pour servir de but à leurs flèches. S'ils souffrirent d'horribles tourmens devant les hommes, l'espoir de leur immortalité n'en subsiste pas moins tout entier; s'ils furent exposés à quelques épreuves, ils en recevront ailleurs une ample récompense.

Cependant le comte Josselin, le cœur plein de vives craintes, poursuivait sa route avec ses compagnons de voyage, n'ayant que fort peu de vivres et deux outres qu'il avait emportées par hasard. Arrivé sur les rives du grand fleuve de l'Euphrate, il délibéra, avec ceux qui partageaient ses dangers, sur la manière la plus convenable de traverser ce fleuve. Il remplit

ses deux outres d'air, les fixa autour de son corps à l'aide d'une ficelle, et guidé de droite et de gauche par ses compagnons qui avaient une grande habitude de la nage, il arriva sain et sauf sur la rive opposée, avec l'aide du Seigneur. Mais il n'était pas au terme de ses périls : marchant pieds nus, dévoré par la soif et la faim, accablé de lassitude à la suite d'un effort extraordinaire, et cependant protégé par la miséricorde divine, il arriva enfin à l'illustre ville de Turbessel. Dès ce moment s'occupant avec zèle à exécuter les ordres qu'il avait reçus, et prenant avec lui l'escorte qu'il jugeait nécessaire dans les circonstances, il se rendit d'abord à Antioche, et, d'après les conseils du seigneur patriarche Bernard, il partit aussitôt pour Jérusalem. Il visita le patriarche de cette ville et les principaux seigneurs du royaume, leur rapporta en détail tout ce qui était arrivé, et les invita à préparer sans aucun délai les troupes qu'ils pourraient envoyer au secours du roi, déclarant que l'état de ses affaires ne permettait pas le moindre retard et qu'il importait d'agir avec la plus grande célérité. A la suite des discours du comte, le peuple de tout le royaume se leva comme un seul homme; tous se mirent en marche précédés par la croix du Seigneur, et se rendirent à Antioche, en ralliant les habitans des villes qui se trouvaient sur leur passage. Le peuple et les principaux citoyens d'Antioche, marchant sous la conduite du comte, se réunirent aussi à eux, et tous ensemble se dirigèrent vers Turbessel. Ils apprirent alors tout ce qui était arrivé au roi pendant le temps qui venait de s'écouler, et ayant reconnu qu'il serait complétement inutile de pousser plus loin, ils résolurent

d'un commun accord de se séparer, et de retourner chacun chez soi. Cependant, afin que cette expédition ne parût pas tout-à-fait infructueuse, ils formèrent le projet de passer sous les murs d'Alep, pour chercher occasion de faire quelque dommage ou quelque affront à leurs ennemis. Ce qui avait été convenu fut ainsi exécuté. Lorsqu'ils passèrent auprès d'Alep, les habitans de cette ville sortirent avec l'intention de les attaquer, mais les Chrétiens les forcèrent aussitôt à rentrer dans la place, et ils demeurèrent quatre jours de suite dans les environs, en dépit de leurs ennemis. Ceux qui étaient du royaume de Jérusalem se séparèrent alors des autres et reprirent la route de leur pays. Ils passèrent le Jourdain auprès de Scythopolis, entrèrent à l'improviste sur le territoire des ennemis, les surprirent et les attaquèrent sans défense, leur tuèrent beaucoup de monde et firent encore plus de prisonniers, tant hommes que femmes. Puis, chargés d'un riche butin et de précieuses dépouilles, ils rentrèrent dans leur pays, pleins de joie et triomphans de leurs succès.

Cependant le prince d'Égypte, espérant que la captivité du roi lui fournirait une excellente occasion d'attaquer avec avantage, et d'accabler un royaume qu'il redoutait toujours et avec juste raison, donna des ordres pour convoquer des troupes dans toute l'étendue de ses États, et prescrivit en même temps dans toutes les villes maritimes, à ceux de ses délégués qui étaient spécialement chargés de ce soin, de faire préparer des galères, d'armer une flotte et de rassembler sans le moindre délai toutes les choses nécessaires pour le service d'une armée navale.

Tandis qu'on disposait soixante et dix galères, le prince conduisant à sa suite une nombreuse armée d'infanterie, traversa les déserts, alla camper auprès d'Ascalon et y prit quelque repos au milieu de ses légions. La flotte arriva bientôt auprès de Joppé et s'arrêta en face de cette ville. Les hommes qu'elle portait descendirent en foule sur le rivage, et investirent aussitôt la place de toutes parts; ils livrèrent de fréquens assauts, et comme la ville n'avait que très-peu de monde en état de la défendre, les assiégeans s'avancèrent en toute sécurité vers les murailles, pour travailler à les renverser, et réussirent sur plusieurs points à les ébranler. Il est même hors de doute que s'ils eussent eu le temps de continuer leurs travaux toute la journée du lendemain, ils seraient parvenus à détruire les remparts et par là à se rendre maîtres de la place, car il n'y avait dans l'intérieur qu'un petit nombre de combattans pour résister à leurs attaques. Mais dans le même temps le seigneur patriarche, le seigneur Eustache Grenier, connétable du royaume, avaient convoqué en toute hâte la milice dont il leur fut possible de disposer et s'étaient réunis dans la plaine de Césarée, au lieu appelé Caco. Puis, ayant organisé leurs bataillons, ils dirigèrent aussitôt leur marche vers Joppé. Les assiégeans en ayant été informés, et voulant éviter une rencontre qu'ils redoutaient, se retirèrent promptement sur leurs navires. Leur flotte appareilla sans retard, et les matelots tenaient leurs rames en main, attendant cependant de savoir ce qui arriverait à l'armée de terre, qui se trouvait dans le voisinage des Chrétiens. Ceux-ci en même

temps, précédés de la croix du Seigneur, armés de leur foi, se confiant en la coopération de la grâce divine et animés par l'espoir de la victoire, marchaient en bon ordre de bataille, et rencontrèrent leurs ennemis auprès du lieu appelé Ibelin. Les Égyptiens avaient disposé leurs cohortes selon les principes de leur tactique, ne doutant pas qu'ils n'eussent à soutenir un combat : mais lorsqu'ils virent les préparatifs de nos troupes, lorsqu'ils eurent recueilli les preuves certaines de l'ardeur qui les animait, ces hommes qui étaient arrivés tels que des lions, devinrent semblables aux lièvres les plus timides, et desirant éviter la bataille, ils eussent bien voulu ne pas s'être engagés dans une telle entreprise. La force de l'armée chrétienne, en chevaliers venus des diverses provinces et en menu peuple, se portait, dit-on, à sept mille hommes. On disait aussi que les ennemis avaient seize mille hommes en état de livrer bataille, sans compter ceux qui servaient sur la flotte et étaient demeurés dans leurs vaisseaux.

Cependant les nôtres, animés d'une bouillante ardeur, le cœur contrit et rempli de la crainte du Seigneur, invoquant les secours d'en haut, s'élancèrent vivement sur leurs ennemis, et les serrant de près, ne leur laissèrent pas un seul moment de repos. Les Égyptiens admiraient la force et l'audace de leurs adversaires; frappés du glaive, enveloppés de mille périls, ils reconnaissaient, par les maux qu'ils avaient à endurer et par le témoignage de leurs propres yeux, la vérité des rapports qui leur avaient été faits. Cependant ils se disposaient à se défendre, et faisaient leurs efforts pour repousser les assaillans et leur rendre le

mal pour le mal; mais, trop inférieurs en forces aussi bien qu'en courage, ils renoncèrent à ce dessein et prirent la fuite. Abandonnant leur camp avec toutes les richesses et les approvisionnemens qu'il renfermait, ils ne songèrent plus qu'à pourvoir à leur propre salut. Les nôtres, cependant, les poursuivant avec ardeur, firent tomber sous le glaive tous ceux qu'ils purent atteindre, en sorte que, de cette immense multitude de combattans, il n'y en eut qu'un petit nombre qui parvinssent à échapper à la mort ou à la captivité. On dit que les ennemis eurent sept mille morts dans cette journée.

Les Chrétiens vainqueurs revinrent alors au camp : ils y trouvèrent le trésor des Égyptiens, une immense quantité d'or et d'argent en barre, des ustensiles précieux et de toute espèce, des pavillons et des tentes, des chevaux, des cuirasses et des épées; ils se partagèrent toutes ces dépouilles selon les lois de la guerre, et enrichis plus qu'on ne pourrait le dire, ils s'en retournèrent chacun chez soi. Les gens de la flotte, dès qu'ils eurent avis du désastre de leur armée de terre, se retirèrent vers Ascalon qui était encore en leur pouvoir, pour se mettre d'abord en lieu de sûreté, et ils apprirent ensuite de plus amples détails sur la bataille qui avait détruit leur expédition.

Le seigneur Eustache Grenier, homme prudent et sage, administrateur du royaume de Jérusalem, mourut vers le même temps. Il fut remplacé par le seigneur Guillaume de Bures, homme illustre, honorable en tout point, et seigneur de Tibériade.

A la même époque le duc de Venise, Dominique Michaelis [1], instruit des maux qui affligeaient le royaume

[1] Dominique Micali ou Michéli, doge de Venise de 1117 à 1130.

d'Orient, s'associa avec plusieurs des grands seigneurs de cette ville, et leva une flotte composée de quarante galères, de vingt-huit plus forts bâtimens et de quatre navires plus forts encore, destinés au transport des gros bagages. Il mit en mer et dirigea sa marche vers la Syrie. Lorsqu'il fut arrivé à l'île de Chypre, où l'on était déjà informé de sa prochaine venue, on lui annonça que la flotte égyptienne s'était montrée dans ces parages, qu'elle avait abordé aux environs de Joppé, et qu'elle stationnait sur les côtes de Syrie, inspirant ainsi de vives craintes à toutes les villes maritimes. Le duc donna aussitôt l'ordre du départ, disposa sa flotte en ordre de bataille et se dirigea en toute hâte vers le rivage de Joppé. Bientôt après on lui apprit que la flotte égyptienne avait quitté ce point pour se retirer auprès d'Ascalon, dès qu'elle avait reçu la nouvelle du désastre de son armée de terre, par ceux qui y avaient échappé. Les Vénitiens, instruits de ces détails par des exprès qui leur furent adressés, se dirigèrent vers le côté qui leur était indiqué, desirant vivement rencontrer les ennemis et leur livrer combat. Comme ils étaient pleins de prévoyance et fort habiles en ce genre d'expédition, ils firent d'abord les dispositions qu'ils jugèrent les plus utiles à leurs desseins. Ils avaient dans leur flotte un certain nombre de navires à éperons, plus grands que les galères, tous garnis de cent rames, dont chacune exigeait le service de deux rameurs, et en outre quatre gros bâtimens, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, étaient uniquement employés au transport des bagages, des machines, des armes et des vivres. Ces quatre bâtimens et les navires à éperons furent mis

en avant, afin que les ennemis, si par hasard ils les apercevaient de loin, prissent le change, et se persuadassent que c'était une flotte de marchands et non d'ennemis. Les galères marchaient à la suite, et ce fut dans cet ordre que toute l'expédition s'avança vers le rivage. Poussée par un vent favorable et naviguant sur une mer tranquille, elle se trouva bientôt dans le voisinage des ennemis. Le crépuscule du matin commençait à paraître et l'aurore annonçait la prochaine venue du soleil. Les Égyptiens aperçurent bientôt la flotte de Venise, et à mesure que le jour s'avançait, ils reconnurent qu'elle était tout près d'eux. Aussitôt remplis à la fois d'étonnement et de crainte, ils saisissent leurs rames, et s'encouragent les uns les autres, par leurs signaux aussi bien que par leurs cris, à couper les câbles, à lever les ancres, à prendre les armes et à faire enfin toutes leurs dispositions pour le combat.

Tandis que les ennemis se trouvaient encore dans ce premier moment de saisissement et de tumulte, où la crainte trouble les rangs et répand de tous côtés la confusion, l'une des galères vénitiennes, celle sur laquelle le duc était monté, s'élançant par un mouvement rapide en avant des autres, rencontra par hasard celle qui portait le commandant de la flotte ennemie, et la choqua si violemment que celle-ci et les rameurs qui la conduisaient furent presque entièrement inondés par les flots : les autres suivirent avec la même rapidité, et chacune fit subir le même danger à l'une des galères ennemies : un combat sérieux s'engagea aussitôt, et des deux côtés, l'on s'attaqua avec la plus grande vigueur : les hommes périssaient en

grand nombre, et le carnage était tel que ceux qui y assistèrent affirmèrent constamment dans la suite (quoiqu'il semble bien difficile de le croire) que les vainqueurs, au milieu de l'action, avaient les pieds entièrement baignés dans le sang de tous ceux qui succombaient dans cette horrible mêlée. A deux mille pas à la ronde, les eaux de la mer étaient devenues toutes rouges, tant à cause des corps morts qu'on y précipitait, que par les flots de sang que répandaient du haut des navires les blessures des mourans. Les rivages furent couverts de cadavres que les vagues y apportaient, leur puanteur infecta toute la contrée environnante, et l'atmosphère fut chargée d'exhalaisons pestilentielles. Le combat cependant continuait toujours; les uns attaquaient avec la plus grande vigueur, les autres essayaient encore de résister; mais enfin les Vénitiens obtinrent l'avantage avec l'aide du Seigneur, et mirent leurs ennemis en fuite. Ils s'emparèrent de quatre galères, de quatre navires à éperons et d'un plus gros bâtiment, le commandant de la flotte égyptienne périt dans le combat, et les Vénitiens remportèrent ainsi une victoire à jamais mémorable.

Après avoir obtenu du ciel même un si grand succès, le duc ordonna, sans perdre de temps, de diriger la flotte vers les rivages de l'Égypte. Elle poussa sa marche jusqu'à Laris (antique port de mer, situé à l'entrée des déserts), cherchant à rencontrer encore d'autres navires ennemis. Cette nouvelle expédition réussit aux Vénitiens au gré de leurs desirs, et comme s'ils eussent été instruits par avance de ce qui devait se passer. Tandis qu'ils parcou-

raient ces parages, ils découvrirent à une petite distance dix navires étrangers, et coururent aussitôt sur eux. Dès le premier choc ils parvinrent à s'en rendre maîtres de vive force, et tuèrent dans le combat, ou firent prisonniers et chargèrent de fers ceux qui composaient cette flotte. Elle était chargée de marchandises de l'Orient, et principalement d'épiceries et d'étoffes de soie. Les Vénitiens se partagèrent, selon leur usage, toutes les prises, et enrichis de ce butin, traînant à leur suite les vaisseaux dont ils s'étaient emparés, ils allèrent aborder auprès de la ville d'Accon.

Le patriarche de Jérusalem Gormond, le seigneur Guillaume de Bures, connétable et administrateur du royaume, Pains, chancelier du roi, les archevêques, les évêques et les autres grands seigneurs, ayant appris que le duc de Venise et sa flotte venaient d'aborder sur les rivages de nos États, après leurs glorieux triomphes, firent aussitôt partir des députés, hommes sages et honorables, qui furent chargés de saluer le duc, les principaux seigneurs vénitiens et les capitaines de l'armée, de la part du seigneur patriarche, des princes et du peuple chrétien, et de leur exprimer la joie que ceux-ci avaient ressentie en apprenant leur arrivée. Ils les invitèrent aussi à user sans gêne, et comme des concitoyens et des amis particuliers, de toutes les choses qui pourraient leur être agréables dans le royaume, et leur déclarèrent que les habitans étaient disposés à les accueillir selon les lois de l'humanité et de l'hospitalité la plus affectueuse. Le duc, qui depuis longtemps desirait de visiter les lieux saints en toute dé-

votion, et qui voulait en outre s'entretenir avec les princes dont il recevait une invitation si empressée, confia à des hommes prudens le commandement de sa flotte, et se rendit à Jérusalem, accompagné des principaux Vénitiens. Il y fut accueilli avec empressement, et de la manière la plus honorable, et y célébra le jour de la naissance du Seigneur. Les chefs de l'État l'engagèrent vivement à se consacrer pendant quelque temps au service du Christ, et à l'accroissement de son royaume, et il leur répondit qu'il était venu spécialement pour cet objet, et que c'était le principal but de son voyage. On tint donc un conseil commun, auquel assistèrent le seigneur patriarche et les autres princes du royaume, et l'on arrêta avec les Vénitiens des conventions, dont le résultat fut que l'on irait mettre le siége devant l'une des deux villes maritimes de Tyr ou d'Ascalon; car toutes les autres, depuis le ruisseau d'Égypte jusqu'à Antioche, étaient, grâce à Dieu, tombées successivement au pouvoir des Chrétiens. On en vint alors à manifester des intentions fort diverses et des desirs qui ne pouvaient s'accorder, et il en résulta une altercation pleine de périls. Ceux de Jérusalem, de Ramla, de Joppé, de Naplouse et des environs, firent tous leurs efforts pour déterminer le siége d'Ascalon, qui se trouvait plus rapprochée, et dont l'occupation semblait demander moins de travaux et de dépenses. D'un autre côté, les habitans d'Accon, de Nazareth, de Sidon, de Béryte, de Tibériade, de Biblios et des autres villes maritimes, soutenaient qu'il fallait diriger les attaques contre Tyr, et ils alléguaient, à l'appui de leur opinion, que c'était une ville illustre et très-

fortifiée, contre laquelle il importait d'employer toutes les ressources dont on pouvait disposer, afin de parvenir à s'en rendre maître, de peur qu'elle ne fournît un jour ou l'autre aux ennemis les moyens de pénétrer dans les États occupés par les Chrétiens, et de les reconquérir sur eux. Cette contestation fut sur le point d'entraîner des retards qui eussent pu devenir fort préjudiciables à la chose publique. Enfin quelques hommes proposèrent, et l'on résolut de s'en remettre au sort pour décider la question, et le moyen que l'on adopta était le plus convenable. On enferma dans des feuilles de parchemin deux billets, dont l'un portait le nom de Tyr, l'autre celui d'Ascalon ; les deux billets furent déposés sur un autel; on fit venir un jeune enfant innocent, et qui n'avait point de parens, et on lui commanda de prendre sur l'autel celui des billets qu'il voudrait, après être convenus que la ville dont le nom serait indiqué dans le billet qu'il aurait pris serait celle contre laquelle les deux armées auraient à diriger leurs efforts sans autre discussion. Le sort désigna la ville de Tyr. Ces détails m'ont été racontés par quelques vieillards qui m'ont souvent affirmé qu'ils avaient assisté eux-mêmes à toute cette opération.

La résolution adoptée, le seigneur patriarche, les principaux seigneurs du pays, et le peuple entier se rendirent dans la ville d'Accon, où la flotte vénitienne s'était retirée, et stationnait en toute sûreté dans le port. Des deux côtés on s'engagea par serment et par corps, à observer fidèlement les clauses du traité qui avait été conclu ; on fit aussi toutes les dispositions nécessaires pour une expédition de ce genre, et le

16 février on alla investir la ville de Tyr par terre et par mer.

Comme je desire n'omettre aucun des documens qui se rapportent à l'histoire de ces temps anciens, et qui peuvent servir à faire mieux connaître les détails des événemens les plus importans, je crois devoir transcrire ici le texte même du rescrit portant privilége, et contenant un précis exact des conventions qui furent stipulées entre les Vénitiens et les princes du royaume de Jérusalem. Voici comment cet écrit était conçu :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, du « Père, du Fils et du Saint-Esprit !

« Au temps où le pape Calixte II, et l'auguste em- « pereur des Romains Henri IV, gouvernaient le pre- « mier l'Église romaine, et le second son royaume, « l'année même où la paix conclue avec l'aide de « Dieu, entre l'empire et le sacerdoce, à la suite d'un « concile tenu à Rome, termina la contestation qui « s'était élevée au sujet de l'anneau et de la crosse, « Dominique Michaelis, duc de Venise, de Dalmatie « et de Croatie, et prince de l'Empire, suivi de « nombreux chevaliers et d'une multitude de na- « vires, ayant d'abord fait un grand carnage des « Païens appartenant à la flotte du roi de Babylone, « auprès des rivages inabordables de la ville d'Asca- « lon, arriva enfin dans les environs de Jérusalem, « et se présenta en vainqueur pour donner aux Chré- « tiens une assistance dont ils avaient grand besoin. « A cette époque en effet, Baudouin II, roi de Jéru- « salem, était, en punition de nos péchés, retenu cap- « tif chez Balak, prince des Parthes, et languissait

« avec beaucoup d'autres sous les chaînes des Païens.
« C'est pourquoi nous, Gormond, par la grâce de Dieu,
« patriarche de la sainte Cité de Jérusalem, nous
« étant rendu à Accon, dans l'église de la Sainte-
« Croix, avec les frères suffragans de notre église,
« avec le seigneur Guillaume de Bures, connétable,
« Pains, chancelier, et nous étant de plus adjoint
« tous les fidèles barons du royaume de Jérusalem,
« avons confirmé, en faveur du très-saint évangé-
« liste Marc, du susdit duc, de ses successeurs et
« de la nation vénitienne, les promesses faites par
« le susdit roi Baudouin, selon la teneur de ses
« lettres, et les propositions faites par les députés que
« ledit roi avait envoyés lui-même jusqu'à Venise,
« auprès du même duc, nous engageant de notre
« propre main, et les évêques ou le chancelier s'enga-
« geant de leur main et par le baiser de paix, ainsi
« que les lois de notre ordre le prescrivent; tous les
« barons, dont les noms sont ci-dessous écrits, s'enga-
« geant aussi sur les saints Évangiles à observer les
« conditions qui seront ci-dessous énoncées, nous
« tous promettant que ce qui est dit ci-dessus et ce
« qui sera ci-dessous écrit est et demeure ratifié sans
« aucune contradition, et sera à l'avenir maintenu in-
« tact, afin d'être acquis à perpétuité au duc susdit
« et à sa nation! Amen.

« Dans toutes les villes faisant partie du domaine
« du susdit roi et de ses successeurs ainsi que de tous
« les barons, les Vénitiens auront une église et une
« rue entière, une place ou une maison de bain, aussi
« bien qu'un four, et les posséderont à titre hérédi-
« taire et à perpétuité, libres de toute redevance,

« comme le sont les biens propres du roi. Cependant, « sur la place de Jérusalem, ils n'auront en propre « qu'autant qu'il est d'usage que le roi ait lui-même « en propre. Que si les Vénitiens veulent établir dans « la rue de la ville d'Accon un four, un moulin, une « maison de bain, une balance romaine, des bois-« seaux et des bouteilles pour mesurer le vin, l'huile « et le miel, il sera permis à tous ceux des habitans « de cette ville qui voudront y aller cuire, moudre « ou se baigner, d'y aller librement et sans aucune « difficulté, et de même qu'ils vont aux établissemens « qui appartiennent au roi en toute propriété, sous « la condition cependant de se servir des mesures, des « boisseaux, de la balance romaine et des bouteilles, « ainsi qu'il va être réglé ci-après. Lorsque les Véni-« tiens commerceront entre eux, ils devront se servir « de leurs mesures propres, c'est-à-dire des mesures « vénitiennes, et lorsqu'ils vendront leurs marchan-« dises aux autres nations, ils devront aussi se servir « de leurs mesures propres, c'est-à-dire, des mesures « vénitiennes. Mais lorsque, dans leur commerce, ils « recevront et achèteront quelque chose des nations « étrangères, il leur sera permis de le recevoir aux « mesures royales, en payant la redevance. En outre, « soit en entrant, en séjournant, en vendant, en sta-« tionnant ou en sortant, les Vénitiens n'auront à payer « aucun droit, pour quelque motif, quelque usage « ou quelque nouvelle cause que ce soit, si ce n'est « cependant, lorsqu'ils entreront ou sortiront avec « leurs navires, transportant des pélerins; et, dans « ce cas, suivant la coutume du pays, ils devront en « donner la troisième partie au roi lui-même.

« Le roi de Jérusalem et nous-mêmes, de la part « du roi, nous nous engageons encore à payer chaque « année, le jour de la fête des apôtres Pierre et Paul, « trois cents pièces d'or d'Iconium. Nous vous pro- « mettons en outre, à vous, duc de Venise, et à votre « nation, de ne pas recevoir, des nations qui commer- « cent avec vous, plus qu'elles n'ont coutume de nous « donner, et seulement autant que nous recevons de « ceux qui commercent avec d'autres nations. De plus « nous confirmons aussi par le présent écrit, au profit « du bienheureux Marc, de vous, Dominique Mi- « chaelis, duc de Venise, et de vos successeurs, la « remise de cette partie de la place et de la rue d'Ac- « con qui a en tête d'un côté la maison de Pierre Zan- « ni et de l'autre le monastère de Saint-Dimitri, et « en outre la remise de cette autre partie de la même « rue qui se compose d'une maison en bois et de « deux maisons en pierre, lesquelles maisons étaient « autrefois construites ordinairement en joncs, cette « dernière partie ayant été donnée déjà par Baudouin Ier, « roi de Jérusalem, au bienheureux Marc, au duc « Ordolafe et à ses successeurs, lors de la prise de « Sidon, et nous vous concédons tout pouvoir de les « tenir et posséder à perpétuité, et d'en faire tout « ce qu'il vous plaira. Nous vous donnons aussi en « entier le même pouvoir qu'aurait le roi sur cette autre « partie de la même rue qui s'étend en droite ligne « depuis la maison de Bernard de Neufchâtel, qui « avait appartenu autrefois à Jean Julien, jusqu'à la « maison de Guibert de Joppé, de la famille de Laude. « En outre qu'aucun Vénitien, sur toutes les terres « qui sont du domaine du roi ou de ses barons, n'ait

« à payer, sous aucun prétexte, aucun droit, soit en « y entrant, soit en y demeurant, soit en sortant, et « qu'il soit libre comme dans Venise même.

« Si un Vénitien a quelque plaid ou quelque différend au sujet d'une affaire quelconque avec un autre « Vénitien, qu'il en soit connu dans la cour des Vénitiens. Si quelqu'un croit avoir quelque sujet de « plainte ou de contestation contre un Vénitien, qu'il « en soit également décidé dans la même cour des « Vénitiens. Mais si un Vénitien a quelque plainte à « porter, comme tout homme autre qu'un Vénitien, « qu'il lui soit fait justice dans la cour du roi. Que si « un Vénitien, qu'il soit ou non dans les ordres, meurt « selon ce que nous appelons *sans langue*[1], que les « choses qu'il laisse soient remises entre les mains des « Vénitiens. Si quelque Vénitien éprouve un naufrage, « qu'il ne souffre aucun dommage dans ses biens. S'il « vient à mourir dans le naufrage, que les choses qu'il « laissera soient rendues à ses héritiers ou aux autres « Vénitiens. Que les Vénitiens exercent, sur les bour- « geois d'une nation quelconque qui habiteront dans « leurs rues et dans leurs maisons, la même justice et « les mêmes droits que le roi exerce sur les siens.

« Enfin si l'une ou l'autre des villes de Tyr ou d'As- « calon, qui sont encore sous le joug des Sarrasins et « n'appartiennent point aux Francs, vient à tomber « entre les mains de ceux-ci, à partir du jour de Saint- « Pierre, ou si, Dieu aidant, le Saint-Esprit veut bien « livrer l'une et l'autre de ces villes au pouvoir des « Chrétiens, moyennant le secours des Vénitiens, ou « par quelque autre heureuse invention, que la troi-

[1] Sans testament.

« sième partie de l'une ou l'autre, ou de l'une et l'autre « de ces villes, avec leurs dépendances, et la troi- « sième partie de toutes les terres qui leur appartien- « nent, soient acquises à perpétuité aux Vénitiens et « possédées par eux à titre héréditaire, sans aucun « obstacle ni empêchement, en toute liberté et comme « domaine royal, de même que le roi possédera les « deux autres parties.

« Nous, Gormond, patriarche de Jérusalem, nous « nous engageons à faire confirmer sur l'Évangile « toutes les conventions ci-dessus généralement sti- « pulées par le roi, s'il parvient jamais, avec l'aide de « Dieu, à sortir de captivité. Mais s'il arrive qu'un « autre roi doive être élevé au trône de Jérusalem, « nous lui ferons ratifier les promesses ci-dessus énon- « cées et telles qu'elles sont spécifiées, avant qu'il soit « promu au trône; autrement nous ne consentirons « en aucune façon qu'il y soit élevé. De même les « successeurs des barons, et les barons nouveaux qu'on « pourra nommer, feront de semblables ratifications « et dans la même forme. Quant à vos affaires avec la « ville d'Antioche, au sujet desquelles nous savons « positivement que le roi Baudouin II vous a promis « par les mêmes propositions de vous accorder, à vous « Vénitiens, d'être traités dans la principauté et dans « la ville d'Antioche comme dans les autres villes du « royaume, si toutefois les gens d'Antioche consentent « à confirmer les promesses royales, nous, Gormond, « patriarche de Jérusalem, ainsi que nos évêques, « notre clergé, nos barons et notre peuple de Jéru- « salem, vous donnant à ce sujet conseil et secours, « nous promettons d'exécuter en toute bonne foi tout

« ce que le pape nous aura écrit sur cette affaire, et, « en outre, d'observer tout ce qui est ci-dessus con- « venu en l'honneur des Vénitiens. »

Moi, Gormond, par la grâce de Dieu, patriarche de Jérusalem, je ratifie de ma propre main tout ce qui est ci-dessus écrit.

Moi, Ébremar, archevêque de Césarée, je ratifie également les mêmes choses.

Moi, Bernard, évêque de Nazareth, je ratifie également.

Moi, Asquitin, évêque de Bethléem, je ratifie également.

Moi, Roger, évêque de Saint-George de Lydda, je ratifie également.

Moi, Gildon, abbé de Sainte-Marie de la vallée de Josaphat, je ratifie également.

Moi, Gérard, prieur du Saint-Sépulcre, je ratifie également.

Moi, Aicard, prieur du temple du Seigneur, je ratifie également.

Moi, Arnaud, prieur du Mont-de-Sion, je ratifie également.

Moi, Guillaume de Bures, connétable du roi, je ratifie également.

Donné à Accon, par les mains de Pains, chancelier du roi de Jérusalem, l'an mil cent vingt-trois et la seconde indiction.

LIVRE TREIZIÈME.

La ville de Tyr est d'une haute antiquité, selon le témoignage d'Ulpien, très-savant jurisconsulte, qui en était originaire, et qui en parle dans le Digeste, au titre *de Censibus* : « Il faut savoir, dit-il, qu'il y a « des colonies qui jouissent du droit italique, comme, « par exemple, dans la Phénicie de Syrie, la très-« illustre colonie de Tyr, dont je suis originaire; ville « noble parmi toutes les autres, sur laquelle des séries « de siècles ont passé, puissante par les armes, et très-« attachée au traité qui l'unit avec les Romains. Le « divin Sévère, notre empereur, lui accorda le droit « italique en récompense de sa constante fidélité en-« vers la république et l'empire romain. »

En remontant à l'histoire des temps antiques on apprend que le roi Agénor fut aussi originaire de cette ville, ainsi que ses trois enfans, Europe, Cadmus et Phénix; celui-ci donna son nom à son pays, qui fut depuis appelé Phénicie. Son frère Cadmus, fondateur de la ville de Thèbes et inventeur de l'alphabet des Grecs, a laissé à la postérité une mémoire célèbre. La fille du même roi donna son nom à cette troisième partie du globe terrestre, qui est maintenant appelée Europe. Les habitans de Tyr, distingués par l'extrême sagacité et l'activité de leur esprit, furent les premiers

qui tentèrent de fixer les diverses articulations de la voix par des signes propres à chacune d'elles; et, amassant des trésors pour la mémoire, les premiers ils enseignèrent aux hommes et transmirent à leur postérité l'art d'écrire et de constater, par des caractères de formes déterminées, la parole, interprète des pensées. Ce fait se trouve établi par les anciennes histoires, et Lucain, ce brillant narrateur d'une guerre civile, en parle en ces termes :

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris[1].

La ville de Tyr fut aussi la première qui tira d'un précieux coquillage la belle couleur de pourpre; aussi cette couleur, prenant son nom de la ville où elle fut inventée, fut-elle appelée par les habitans couleur de Tyr; aujourd'hui encore elle conserve ce nom.

On sait en outre que Sichée et sa femme Elisa Didon étaient originaires de Tyr; ils fondèrent dans le diocèse d'Afrique cette admirable cité de Carthage, qui fut rivale de l'empire romain, et appelèrent leur royaume *Punique*, par analogie avec le nom de la Phénicie, pays dont ils étaient sortis. Les Carthaginois, fidèles au souvenir de leur origine, voulurent toujours être appelés Tyriens, aussi lit-on dans Virgile :

Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni[2].

Et encore :

Tros Tyrius-ve mihi nullo discrimine habetur[3].

[1] Les Phéniciens, si l'on en croit la renommée, furent les premiers qui entreprirent d'imprimer la durée à la parole par de grossières figures.

[2] Il fut une ville antique habitée par des colons de Tyr.

[3] Je ne mets aucune différence entre le Troyen et le Tyrien.

Dans le principe la ville de Tyr eut deux noms; les Hébreux l'appelaient Sôr, ce qui est son nom le plus usité, et Tyr : ce dernier, qui semble indiquer une origine grecque, puisqu'il veut dire dans cette langue *un détroit*, lui vient cependant de son fondateur. Il est certain en effet, d'après les traditions les plus anciennes, que Tyras, septième fils de Japhet, fils de Noé, fonda la ville de Tyr et voulut l'appeler de son nom. Les paroles suivantes, prises dans le prophète Ezéchiel, montrent avec évidence combien fut grande dans les temps antiques la gloire de la ville de Tyr. Le Seigneur dit au prophète : « Vous donc, fils de l'homme, « faites une plainte lugubre sur la chute de Tyr : et « vous direz à cette ville, qui est située près de la mer, « qui est le siége du commerce et du trafic des peuples « de tant d'îles différentes : Voici ce que dit le Seigneur « notre Dieu : — O Tyr, vous avez dit en vous-même : « Je suis une ville d'une beauté parfaite, et je suis « placée au milieu de la mer. Les peuples voisins qui « vous ont bâtie n'ont rien oublié pour vous embellir. « Ils ont fait tout le corps et les divers étages de votre « vaisseau de sapins de Sanir; ils ont pris un cèdre du « Liban pour vous faire des mâts; ils ont mis en œuvre « les chênes de Basan pour faire vos rames; ils ont « employé l'ivoire des Indes pour faire vos bancs, et « ce qui vient des îles vers l'Italie pour faire vos cham-« bres et vos magasins. Le lin d'Égypte, tissu en bro-« derie, a composé la voile qui a été suspendue à votre « mât; l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Elisa ont « fait votre pavillon [1]. » Isaïe a dit aussi : « Traversez « les mers, poussez des cris et des hurlemens, habi-

[1] Ézéchiel, chap. 27, v. 2 — 7.

« tans de l'île. N'est-ce pas là cette ville que vous van-
« tiez tant, qui se glorifiait de son antiquité depuis
« tant de siècles ? Ses enfans sont allés à pied bien
« loin dans des terres étrangères. Qui a prononcé cet
« arrêt contre Tyr, autrefois la reine des villes, dont
« les marchands étaient des princes, dont les trafi-
« quans étaient les personnes les plus éclatantes [1] ? »

Hiram, coopérateur du roi Salomon pour la construction du temple du Seigneur, était aussi natif de la ville de Tyr, de même qu'Apollonius, qui acquit par ses actions une grande renommée. On peut citer encore, comme originaire du même lieu, le jeune Abdimus, fils d'Abdémon, qui expliquait avec une étonnante sagacité, tous les sophismes, toutes les propositions énigmatiques, en forme de paraboles, que Salomon envoyait à Hiram, roi de Tyr, pour qu'il les interprétât. On lit, à ce sujet, le passage suivant dans le huitième livre des *Antiquités* de Josèphe : « Mé-
« nandre, qui traduisit les Antiquités tyriennes de la
« langue phénicienne dans la langue grecque, a fait
« mention de ces deux rois, en disant : Abibal, étant
« mort, eut pour successeur dans son royaume son
« fils Hiram, qui vécut cinquante-trois ans, et régna
« trente-quatre ans. Dans ce temps Abdimus, fils
« d'Abdémon, était dans les fers, et il devinait tou-
« jours les propositions que le roi de Jérusalem en-
« voyait. » On lit encore plus bas : « Il dit en outre
« que le roi de Jérusalem, Salomon, adressait à Hi-
« ram, roi de Tyr, certaines paroles figurées dont il
« lui demandait la solution, à la charge par lui, s'il
« ne pouvait la découvrir, de lui payer une certaine

[1] Isaïe, chap. 23, v. 6—8.

« somme d'argent : et comme Hiram déclarait qu'il « lui était impossible de les comprendre et se trouvait « ainsi exposé à souffrir un grand dommage en argent, « les propositions qui lui avaient été faites furent « expliquées par Abdimus, le Tyrien, qui en donna « d'autres pour être présentées à Salomon, afin qu'il « payât aussi de fortes sommes d'argent au roi de Tyr, « s'il ne pouvait les résoudre. » Peut-être cet Abdimus fut-il le même individu que les récits populaires et fabuleux désignaient sous le nom de Marcolfe, duquel on dit qu'il devina les énigmes de Salomon et qu'il lui répondit en en proposant d'autres du même genre à son interprétation.

La ville de Tyr a reçu et garde le corps d'Origène, ainsi qu'on peut s'en convaincre à présent encore par le témoignage des yeux. Jérôme, en écrivant à Pammaque et à Occéarone la lettre qui commence par ces mots : *Scedulæ quas misistis*, affirme ce fait en disant : *Il y a maintenant environ cent cinquante ans qu'Origène est mort à Tyr.*

Si nous en venons à examiner l'histoire de l'Évangile, nous y trouverons que la ville de Tyr donna aussi le jour à cette admirable Chananéenne qui alla supplier le Sauveur pour sa fille horriblement tourmentée par le Démon, et dont le Sauveur exalta la foi en lui disant : « Femme, votre foi est grande [1]. » Laissant aux filles de ses concitoyens un monument d'une admirable foi et d'une patience digne des plus grands éloges, elle leur enseigna la première à implorer le Christ Sauveur avec les dons de la foi, de la charité et de l'espérance, selon les paroles du pro-

[1] Évang. sel. S. Matth. chap. 15, v. 18.

phète David qui avait dit : « Les filles de Tyr vien-« dront avec leurs présens [1]. » Tyr est la métropole de toute la Phénicie, qui occupa toujours le premier rang parmi les provinces de la Syrie, soit à cause des richesses qu'elle renferme, soit en raison de sa grande population.

Il est à remarquer que ce nom de Syrie est employé quelquefois dans un sens plus étendu pour indiquer toute la province, et sert d'autres fois, dans une acception plus étroite, à en désigner seulement une portion quelconque; souvent aussi on le prend pour l'ajouter au nom d'une province particulière, et pour la déterminer, comme on le verra par plusieurs exemples. Ainsi, la grande Syrie contient plusieurs provinces : elle s'étend depuis le Tigre jusqu'à l'Égypte, et depuis la Cilicie jusqu'à la mer Rouge. Vers la partie inférieure placée entre le Tigre et l'Euphrate, est la première de ces provinces, appelée Mésopotamie, parce qu'elle est située entre deux fleuves (le mot grec *potamos* voulant dire fleuve); et comme elle fait partie de la Syrie, on la trouve fréquemment désignée dans les Écritures sous le titre de *Mésopotamie de Syrie*. A la suite de celle-ci, se trouve la Cœlésyrie, l'une des plus grandes provinces de la Syrie, dans laquelle on remarque la noble cité d'Antioche et toutes les villes suffragantes. Elle est limitrophe, à peu près du côté du nord, des deux Cilicies qui font également partie de la Syrie. Vers le midi, elle touche à la Phénicie, la principale des provinces de Syrie. Celle-ci fut autrefois et pendant long-temps simple et d'une seule pièce, et maintenant elle est divisée en deux

[1] Psaum. 44, v. 14.

parties. La première est la Phénicie maritime, qui a pour métropole Tyr, la ville dont il est ici question, et, de plus, les quatorze villes suffragantes de Tyr; elle s'étend depuis le ruisseau de Valania, qui coule au dessus du château de Margat[1], jusqu'à Pierre-Encise, appelée aujourd'hui *District*, tout près de la très-ancienne ville nommée Tyr-l'Antique. Voici les noms des villes qui sont renfermées dans cette province. Au midi, la première est Porphyrie, autrement nommée Heffa, et plus vulgairement Caïfa. La seconde est Ptolémaïs, autrement dite Accon; la troisième, à l'orient, est Panéade, qui est la Césarée de Philippe; la quatrième, au septentrion, est Sarepta[2]; la cinquième, Sidon; la sixième, Béryte; la septième, Biblios; la huitième, Botrium[3]; la neuvième, Tripoli; la dixième, Artasie[4]; la onzième, Archas[5]; la douzième, Arados; la treizième, Antarados, et la quatorzième Maraclée[6]. L'autre Phénicie est appelée Phénicie du Liban, et a Damas pour métropole; on la désigne quelquefois aussi sous le nom de Syrie, comme dans ce passage d'Isaïe : « Damas capitale de « la Syrie[7]. » Cette seconde Phénicie a été encore divisée en deux parties, dont l'une est nommée Phénicie de Damas, et l'autre Phénicie d'Émèse. Les deux Arabies font également partie de la Syrie. La première a pour métropole Bostrum[8], et la seconde la Pierre-du-Désert. La Syrie de Sobal, comprise de même dans la grande Syrie, a Sobal pour métropole.

[1] Merkab. — [2] Sarfend. — [3] Batrun ou Patran. — [4] Orthosie. — [5] Arka. — [6] Merakia.

[7] Isaïe, chap. 7, v. 8.

[8] Bosra.

Les trois Palestines sont de même des provinces de la Syrie. La première, qui a Jérusalem pour métropole, est proprement appelée Judée; la seconde a pour métropole la Césarée maritime, et la troisième Scythopolis, autrement appelée Bethsan, sur l'emplacement de laquelle est maintenant Nazareth. Enfin, l'Idumée, située en face de l'Égypte, est la dernière province de la grande Syrie.

La ville de Tyr était non seulement très-bien fortifiée, ainsi que je l'ai déjà dit, mais en outre elle était remarquable par la beauté de sa position et la fertilité de son sol. Quoiqu'elle soit située au milieu de la mer, et entourée comme une île par les flots, elle a en dehors sur la terre ferme un territoire excellent et une plaine qui se prolonge sur un sol riche et fécond, et fournit toutes sortes d'avantages aux habitans. Cette plaine n'est pas considérable, comparée du moins avec le territoire des autres villes; mais son peu d'étendue est amplement compensé par sa fertilité, et l'abondance de ses produits représente un nombre d'arpens beaucoup plus considérable. Ce n'est pas cependant que ce terrain soit resserré à l'excès : vers le midi, il s'étend du côté de Ptolémaïs, jusqu'au lieu vulgairement appelé aujourd'hui *District de Scanderion*, à quatre ou cinq milles de la ville; au nord, il remonte à une distance à peu près égale vers Sarepta et Sidon; et vers l'orient, il s'étend en largeur à deux milles au moins et trois milles au plus, suivant les localités. Il y a dans cette plaine un grand nombre de sources qui donnent des eaux claires et salubres, par lesquelles la température est agréablement rafraîchie au temps des fortes chaleurs. La

meilleure et la plus célèbre à la fois est celle dont on croit que Salomon a voulu parler dans ses Cantiques, lorsqu'il a dit : « C'est là qu'est la fontaine des jardins « et les puits d'eaux vivantes qui coulent avec impé- « tuosité du Liban [1]. » Cette source prend naissance dans la partie la plus basse de toute la plaine ; elle ne descend point, comme la plupart des autres fontaines, du haut des montagnes, mais plutôt on dirait qu'elle sourdit du fond même de l'abîme. Cependant les soins et la main des hommes l'ont élevée dans les airs, en sorte qu'elle arrose et fertilise toute la contrée environnante, et est appliquée, dans son cours bienfaisant, à des usages très-variés. Pour parvenir à ce résultat, on a élevé à une hauteur de dix coudées une belle muraille construite en pierres dures presque comme le fer. La source qui, dans la profondeur de sa position naturelle, n'eût été que très-peu utile, se trouvant ainsi élevée par un triomphe de l'art sur la nature, est devenue infiniment précieuse pour tout le pays, et donne une grande quantité d'eaux qui favorisent les productions de la terre. Ceux qui viennent pour examiner ce merveilleux ouvrage, n'aperçoivent d'abord qu'une tour plus élevée à l'extérieur, en sorte qu'on n'y voit aucun indice de la source ; mais lorsqu'ils sont parvenus sur la hauteur, ils découvrent un immense réservoir d'eaux qui circulent ensuite par des aqueducs d'une égale hauteur et d'une admirable solidité, et se répandent de là dans tous les environs. On a pratiqué pour ceux qui desirent monter jusqu'au haut un escalier très-solide en pierre, dont les marches sont si douces que des hommes à cheval pourraient

[1] Cantique des Cantiques, chap. 4, v. 15.

parvenir jusqu'à l'extrémité sans la moindre difficulté. Toute la contrée tire des avantages inappréciables des eaux de cette source ; elles fécondent les jardins et les lieux plantés d'arbres à fruits, et donnent beaucoup d'agrément à tous les vergers ; elles favorisent en outre la culture de la canne mielleuse, avec laquelle on fabrique le sucre si précieux et si nécessaire aux hommes pour toutes sortes d'usages comme pour leur santé, et que les négocians transportent ensuite dans les parties les plus reculées du monde. On fait aussi merveilleusement, avec un sable qui se trouve dans la même plaine, la plus belle qualité de verre, qui, sans aucun doute, occupe le premier rang parmi les produits de la même espèce. Ce verre, transporté de là dans les provinces les plus éloignées, fournit la meilleure matière pour faire des vases de la plus grande beauté, remarquables surtout par leur parfaite transparence. Ces diverses productions ont rendu le nom de la ville de Tyr célèbre chez toutes les nations étrangères, et fournissent aux négocians les moyens de faire des fortunes considérables. Outre ces précieuses ressources, la ville de Tyr a encore l'avantage de posséder des fortifications incomparables, dont j'aurai bientôt occasion de parler.

Tant de biens réunis la rendaient infiniment précieuse et chère au prince d'Égypte, le plus puissant presque de tous les princes d'Orient, et dont l'autorité s'étendait sans contestation sur tout ce pays, depuis Laodicée de Syrie jusqu'à la brûlante Lybie. Il la considérait comme la force et le siége même de son Empire : aussi l'avait-il approvisionnée avec le plus grand soin en vivres, en armes et en hommes valeu-

reux, pensant que tout le reste du corps se maintiendrait et serait en parfaite sûreté, tant qu'il pourrait préserver de toute atteinte une tête si précieuse.

Le quinze donc des calendes de mars[1], ainsi que je l'ai déjà dit, nos deux armées arrivèrent auprès de la ville de Tyr, et l'investirent aussi bien qu'il leur fut possible. Cette ville est située, comme l'a dit le prophète Ézéchiel, « au milieu de la mer[2]; » elle est entourée de tous côtés par les eaux, excepté sur une étroite langue de terre qui n'a de longueur que celle que peut parcourir une flèche lancée par un arc. Les anciens ont dit qu'elle formait autrefois une île entièrement séparée de la terre ferme, et que le puissant prince assyrien Nabuchodonosor, en ayant entrepris le siége, voulut la réunir à la terre, mais qu'il ne put terminer ce travail. Le prophète Ézéchiel a perpétué le souvenir de ce siége lorsqu'il a dit : « Je vais faire « venir à Tyr, des pays du septentrion, Nabuchodo- « nosor, roi de Babylone, ce roi des rois. Il viendra « avec des chevaux, des chariots de guerre, de la ca- « valerie, et de grandes troupes composées de divers « peuples. Il fera tomber par le fer vos filles qui sont « dans les champs; il vous environnera de forts et de « terrasses, et il levera le bouclier contre vous[3]. » Josèphe fait aussi mention de ce même siége dans le dixième livre *des Antiquités*. « Dioclès, dit-il, a parlé « de ce roi dans son second livre *des Colonies*; et « Philostrate, dans ses *Histoires de l'Inde et de la* « *Phénicie*, a dit aussi que ce même roi avait assiégé

[1] 15 février 1124.
[2] Ézéchiel, chap. 27, v. 4.
[3] *Ibid.* chap. 26, v. 7, 8.

« Tyr pendant trois ans et dix mois, dans le temps où « Jotabal y régnait. » Plus tard, Alexandre-le-Macédonien poussa jusque sur la terre ferme les travaux entrepris avant lui, et s'empara ensuite de vive force de cette place. Josèphe a parlé aussi de ce nouveau siége dans son onzième livre *des Antiquités* : « Alexandre alla en Syrie, s'empara de Damas et de « Sidon, et mit le siége devant Tyr; » et plus bas : « Il suivit avec persévérance les opérations du siége, « parvint à se rendre maître de la ville, et, après « l'avoir prise, il se rendit à Gaza; » et plus bas encore : « Après avoir employé sept mois à faire le siége « de Tyr, et deux mois pour celui de Gaza, il mourut « à Sanabal [1]. » Antérieurement Salmanazar avait aussi envahi toute la Phénicie, et mis le siége devant la ville de Tyr. Josèphe en parle dans les termes suivans dans son neuvième livre *des Antiquités* : « Salmana-« zar combattit contre Tyr lorsque Hélisée régnait « dans cette ville. Ménandre, qui a écrit l'histoire des « temps, et traduit en langue grecque les *Antiquités* « *tyriennes*, atteste ce fait et dit à ce sujet : Hélisée « régna trente-six ans. Les Scythes s'étant éloignés, « ce roi ramena par mer à Tyr les anciens habitans. « Le roi des Assyriens, Salmanazar, marchant alors « de nouveau contre eux, envahit toute la Phénicie; « il fit la paix avec toutes les villes, et se retira ensuite. « Les villes de Sidon, d'Archis, Tyr l'Antique et beau-« coup d'autres encore abandonnèrent la ville de Tyr, « et se livrèrent elles-mêmes au roi d'Assyrie. Les Ty-« riens n'ayant pas fait leur soumission, le roi marcha

[1] A Babylone.

« contre eux, et les Phéniciens lui fournirent soixante « navires et quatre-vingts galères à rames. Les Tyriens « mirent douze navires en mer, dispersèrent la flotte « ennemie, firent cinq cents prisonniers, et s'ac- « quirent une grande gloire par cette expédition. Le « roi des Assyriens, en s'en allant, plaça des gardes « sur la rivière et auprès des aqueducs de la ville, « afin que les Tyriens ne pussent y puiser de l'eau. « Cette surveillance dura pendant cinq années con- « sécutives, et les Tyriens burent de l'eau des puits « qu'ils avaient fait creuser. On trouve le récit des « faits qui se rapportent au roi d'Assyrie, Salmanazar, « dans les archives de la ville de Tyr. »

Cette ville située au milieu des eaux, comme je l'ai déjà dit, est entourée d'une mer extrêmement orageuse, dont la navigation offre d'autant plus de dangers qu'elle est remplie de rochers cachés et placés à des hauteurs fort inégales. L'abord de la ville du côté de la mer est donc périlleux pour les pèlerins et pour tous ceux qui ne connaissent pas les localités, et il est impossible qu'ils arrivent sans échouer, s'ils n'ont soin de prendre un guide qui ait une connaissance exacte de ces parages. Du côté de la mer la ville était fermée par une double muraille, garnie à distances égales de tours d'une hauteur convenable. A l'orient et sur le point où l'on arrive par terre, il y avait une muraille triple et des tours d'une hauteur prodigieuse, fort rapprochées et qui se touchaient presque. En avant on voyait un fossé vaste et profond, dans lequel on pouvait facilement faire entrer les eaux de la mer, des deux côtés. Au nord est le port intérieur de la ville, défendu à son entrée par deux tours et en-

veloppé par les remparts de la place; l'île, qui se trouve en avant, est exposée au premier choc des flots et en défend ainsi le port qui, placé entre cette île et la terre ferme, offre aux navires une station sûre et commode, à l'abri de tous les vents, excepté cependant de l'aquilon.

La flotte alla s'établir dans cette partie du port et s'y plaça en toute sûreté; l'armée de terre occupa les vergers qui avoisinent la ville; elle dressa son camp en cercle, et par ce moyen les assiégés, privés de la faculté de sortir de la place et d'y rentrer, furent forcés de se tenir derrière leurs remparts. La ville de Tyr obéissait alors à deux maîtres; le calife d'Égypte, seigneur supérieur, en possédait deux portions; il avait cédé la troisième au roi de Damas, qui se trouvait plus voisin, afin qu'il laissât la place tranquille, et aussi afin que, dans un cas de besoin, il pût lui prêter ses secours. Il y avait à Tyr des citoyens nobles et très-riches, qui faisaient constamment le commerce avec toutes les provinces situées sur les bords de la mer Méditerranée, rapportant chez eux une grande quantité de marchandises étrangères et des richesses de tout genre. En outre beaucoup d'illustres et riches habitans de Césarée, de Ptolémaïs, de Sidon, de Biblios, de Tripoli, et des autres villes maritimes qui étaient déjà tombées au pouvoir des Chrétiens, s'étaient réfugiés à Tyr, pour se mettre à l'abri de ses remparts et y avaient acheté à grand prix des maisons, regardant comme impossible qu'une ville si bien fortifiée fût jamais prise par nos troupes, car alors, de même qu'aujourd'hui encore, la ville de Tyr était considérée comme le boulevard de tout le pays, et les

forces d'aucune autre place ne pouvaient être comparées aux siennes.

Après avoir mis en ordre tous les bagages et fait leurs dispositions de la manière la plus commode, les alliés mirent leurs navires à sec tout près du port, et ne conservèrent à flot qu'une seule galère, afin d'être toujours prêts à pourvoir à tout événement imprévu; puis ils firent creuser un fossé profond, qui fut prolongé depuis la partie supérieure de la mer jusqu'à l'extrémité inférieure de la ville, formant ainsi une enceinte dans laquelle l'armée se trouva enfermée. On prit alors sur les navires les matériaux que les Vénitiens avaient apportés en grande quantité; on convoqua des ouvriers, et l'on commença à faire construire des machines de toute espèce. Le seigneur patriarche, qui remplissait les fonctions du roi, assisté des princes du royaume, fit venir des charpentiers et des ouvriers habiles dans les travaux de construction, leur livra les matériaux dont ils pouvaient avoir besoin et leur commanda de construire une tour d'une grande élévation, du haut de laquelle on pût combattre de très-près contre ceux qui occupaient les tours sur les remparts, et d'où la vue pût se porter dans l'intérieur de la place. Il ordonna aussi de construire des machines à lancer des projectiles, afin que l'on pût attaquer les tours et les murailles avec des blocs de pierre de toutes dimensions, et répandre ainsi la terreur parmi les assiégés. Le duc de Venise, rivalisant de zèle, faisait de même construire de pareilles machines, et les plaçait ensuite sur les points les plus convenables. Tous à l'envi pressent leurs travaux avec la plus grande sollicitude et poursuivent vivement leur entreprise;

ils s'animent davantage de jour en jour, serrent de près les assiégés, et ne cessent, à l'aide de leurs machines, de faire à la ville toutes sortes de maux. Ils multiplient aussi les assauts et les combats, en sorte que les assiégés ne pouvaient jouir d'aucun moment de repos. Ceux-ci cependant, préoccupés du soin de leur défense, cherchent de leur côté les moyens de repousser les attaques de leurs adversaires, et de leur faire tout le mal possible. Ils font construire dans l'intérieur de la place des machines, avec lesquelles ils lancent d'énormes quartiers de roc sur celles des Chrétiens, qui fléchissent à tout moment sous leurs coups redoublés, et la crainte qu'inspirent ces blocs immenses les rend maîtres de toute la place vers laquelle ils les dirigent, à tel point que les nôtres n'osent plus y demeurer. Ceux d'entre eux à qui le sort impose le devoir de veiller à la garde des machines ne s'en approchent plus qu'en courant avec la plus grande vitesse, et lors même qu'ils y sont enfermés ils se trouvent encore exposés aux plus grands périls. En même temps ceux des ennemis qui occupaient les tours élevées, armés d'arcs et d'arbalètes, lançaient des javelots, des flèches et des pierres contre ceux des nôtres qui les attaquaient du haut de leurs tours mobiles ou qui combattaient autour des machines, et les traits des ennemis tombaient en si grande quantité que les nôtres osaient à peine se montrer. Cependant ceux des nôtres qui étaient renfermés dans les tours mobiles repoussaient la force par la force, lançaient aussi des grêles de traits contre leurs adversaires qui se trouvaient dans les tours et sur les remparts, et ces derniers à leur tour se voyaient

forcés à un travail si fatigant qu'ils étaient obligés de se relever plusieurs fois le jour dans leurs positions et ne soutenaient qu'avec peine la fatigue de ce genre de combat. Les hommes qui occupaient les autres machines, guidés par ceux de leurs compagnons qui avaient une plus grande habileté dans l'art de lancer des traits, employaient toute leur vigueur, et faisaient les plus grands efforts pour diriger contre les tours et les remparts d'énormes rochers qui, dans leur choc, ébranlaient et renversaient presque les fortifications les plus solides. Les éclats des pierres et les débris du ciment formaient des nuages de poussière tels que ceux des assiégés qui occupaient les tours et les remparts étaient souvent dans l'impossibilité de voir les mouvemens de leurs ennemis. Ceux de ces blocs qui dépassaient dans leur course les tours ou les remparts, allaient tomber avec fracas dans l'intérieur de la ville et brisaient en mille morceaux les plus grands édifices aussi bien que tous ceux qui s'y trouvaient renfermés. Dans la campagne les cavaliers et les fantassins se battaient avec la plus grande ardeur, et presque tous les jours, contre ceux des assiégés qui sortaient de la place; souvent les nôtres les provoquaient à venir se mesurer avec eux; d'autres fois les habitans sortaient eux-mêmes de leur pur mouvement, et faisaient des irruptions dans le camp des assiégeans.

Tandis que l'on combattait ainsi avec acharnement et que la fortune demeurait incertaine, soit que les Chrétiens livrassent des attaques du haut de leurs machines, soit qu'ils en vinssent aux mains avec leurs ennemis devant la porte de la ville, champ de bataille où les combattans se provoquaient mutuellement et

s'attaquaient avec la plus grande vigueur, le seigneur Pons, comte de Tripoli, que les princes du royaume avaient appelé à leur secours, arriva suivi d'une nombreuse escorte. Sa présence sembla doubler les forces de l'armée chrétienne et la remplit d'une nouvelle audace ; les ennemis au contraire furent saisis de crainte et parurent désespérer du succès de leur résistance. Il y avait dans la ville de Tyr sept cents chevaliers de Damas, dont l'exemple soutenait le courage et animait les forces des nobles habitans de Tyr, hommes efféminés et délicats, trop peu accoutumés aux pénibles exercices de la guerre. Ces chevaliers se montraient empressés à les encourager dans leurs efforts et à leur accorder les éloges qui leur étaient dus. Eux-mêmes cependant, lorsqu'ils virent que les forces des Chrétiens augmentaient de jour en jour et donnaient de nouvelles chances de succès à leur entreprise, tandis que d'un autre côté les trésors des assiégés et le courage nécessaire à la résistance diminuaient sensiblement ; eux-mêmes, dis-je, commencèrent à montrer moins de vigueur et parurent disposés sagement à repousser une tâche qu'il leur était impossible de supporter seuls ; si d'une part ils n'invitaient pas les assiégés à se rendre, d'autre part aussi ils s'abstenaient de les exciter à compter uniquement sur leurs forces. J'ai déjà dit, en effet, qu'alors comme aujourd'hui il n'y avait qu'un seul point et une seule porte par où l'on pût entrer dans la ville : elle était de toutes parts entourée, comme une île, par les eaux de la mer, si ce n'est sur un passage fort étroit, par lequel on arrivait à la porte, et c'était en ce lieu que fantassins et cavaliers livraient sans cesse des combats, dont les ré-

sultats étaient tour à tour favorables ou contraires à chacun des deux partis, ainsi qu'il arrive presque toujours dans les rencontres de ce genre.

Dans le même temps, les habitans d'Ascalon voyant le royaume de Jérusalem entièrement dégarni de chevaliers, et que toutes les forces étaient employées au siége de Tyr, saisirent cette occasion pour rassembler leurs troupes, franchirent la plaine qui les sépare de Jérusalem et se dirigèrent en toute hâte vers les montagnes au milieu desquelles est bâtie la Cité sainte. Ils espéraient trouver cette heureuse ville presque complétement déserte et pouvoir emmener en captivité ceux des habitans qui y seraient encore, et qui se hasarderaient imprudemment hors des remparts. Ils arrivèrent en effet fort à l'improviste, et tuèrent, je crois, huit citoyens qu'ils surprirent dans les champs et dans les vignes. Ceux de la ville, quoique peu nombreux, animés par une vive foi et remplis d'un zèle bien légitime pour la défense de leurs femmes et de leurs enfans, prirent aussitôt les armes et marchèrent à la rencontre de l'ennemi. Ils demeurèrent pendant trois heures face à face, les nôtres cependant n'osant attaquer leurs adversaires, attendu qu'ils ne formaient qu'une troupe de fantassins; les Ascalonites pensèrent qu'ils ne pouvaient demeurer plus long-temps sans s'exposer à quelque danger, qu'il y aurait peu de sûreté pour eux à attaquer aussi près de la ville des gens si fermes, qui se montraient déterminés à une vigoureuse résistance, et ils firent aussitôt leurs dispositions pour une prompte retraite. Les nôtres cependant les poursuivirent quelque temps avec précaution; ils leur enlevèrent dix-sept chevaux et quatre

combattans, leur tuèrent quarante-deux hommes; et après cette heureuse expédition, ils rentrèrent dans la ville, tous sains et saufs.

Cependant les Tyriens, fatigués de leurs longues veilles, des combats continuels et des nombreux travaux qu'ils avaient à soutenir, commençaient à se présenter moins souvent en face de leurs ennemis et ne s'acquittaient plus qu'avec langueur des divers services imposés par les circonstances. Ils ne pouvaient assez s'étonner qu'une ville où ils avaient coutume de voir presque tous les jours une immense affluence de peuples divers, accourant par terre et par mer, et apportant de toutes parts des ressources abondantes, se trouvât si étroitement serrée que les étrangers ni les habitans même ne pussent plus y arriver ni en sortir, qu'enfin la disette des vivres commençât à se faire sentir, et les menaçât d'être bientôt réduits aux dernières extrémités. Dans cette occurrence ils tinrent conseil et écrivirent au calife d'Égypte et au roi de Damas, pour leur rendre compte de leurs dangers et les supplier de venir en toute hâte les délivrer d'une situation presque désespérée; ils peignirent en même temps l'ardeur infatigable de leurs ennemis, et déclarèrent que les forces et le courage de ceux-ci augmentaient de jour en jour, tandis que les assiégés perdaient tout espoir, souffraient déjà de la rareté des vivres, et se voyaient exposés à des maux intolérables. Cette démarche leur rendit un peu de confiance, et en attendant l'arrivée des secours qu'ils sollicitaient, ils s'encouragèrent mutuellement à résister ainsi qu'ils avaient fait jusqu'alors. Un grand nombre d'entre eux étaient dangereusement blessés et ne pouvaient plus

combattre, mais ceux-là même ne cessaient d'exhorter leurs concitoyens à se défendre avec vigueur.

Bientôt on annonça que le roi de Damas, Doldequin, touché de compassion en recevant les lettres et les députés qu'on lui avait adressés, venait de rassembler une armée innombrable de Turcs et un corps de cavalerie considérable, qu'il avait franchi les frontières de son pays et dressé son camp dans le diocèse de Tyr, sur les bords d'un fleuve qui n'est éloigné de cette ville que de quatre milles. On dit aussi qu'une flotte égyptienne, plus forte que les flottes ordinaires et portant un plus grand nombre d'hommes armés, s'était mise en route pour porter des secours aux Tyriens en vivres et en soldats, et qu'elle arriverait sous trois jours. On affirmait en outre que le roi de Damas attendait encore des forces plus considérables, et que c'était pour ce motif qu'il différait encore de passer le fleuve et d'attaquer les Chrétiens, voulant aussi donner à la flotte le temps de s'approcher, afin qu'il lui fût plus facile d'entrer dans la ville, tandis que les armées de terre seraient aux prises.

Ces détails ayant été connus dans notre camp, les chefs tinrent conseil et délibérèrent sur les résolutions qu'il convenait de prendre : ils crurent alors devoir diviser leur armée en trois corps : l'un, composé de toute la cavalerie et de l'infanterie soldée, fut destiné à agir sous les ordres du comte de Tripoli et du seigneur Guillaume de Bures, connétable et administrateur général du royaume ; on décida qu'il sortirait du camp pour marcher au besoin à la rencontre du roi de Damas, et le combattre sous la protection du Seigneur. Le duc de Venise fut ré-

servé pour la flotte ; on arrêta qu'il s'embarquerait avec ses troupes, et irait chercher la flotte ennemie et tente le sort des batailles, à la tête de ses vaillans soldats. Les citoyens de toutes les villes du royaume qui s'étaient réunis sous les murs de Tyr pour prendre part aux travaux du siége, furent destinés à y demeurer avec une bonne partie des Vénitiens, pour veiller à la défense des machines et des tours mobiles, afin que ceux des combattans qui se trouvaient renfermés dans ces dernières ne pussent en être expulsés, que les machines pussent continuer à battre les murailles et les tours de la place, et qu'enfin, les combats qu'on livrait en dehors de la porte ne fussent pas interrompus. Ces arrangemens furent adoptés par tout le monde, et l'on fit aussitôt toutes les dispositions nécessaires. Le comte de Tripoli et le seigneur Guillaume de Bures sortirent du camp, et marchèrent suivis de tous leurs chevaliers à la rencontre de l'ennemi ; ils se portèrent presque à deux milles en avant de la ville, mais les Turcs n'osèrent se présenter. On était assuré cependant que Doldequin avait campé sur les bords du fleuve ; il avait dans le principe beaucoup de courage, et s'était résolu à franchir ce passage ; mais ensuite, lorsqu'il apprit par quelques rapports les sages résolutions des chefs de l'armée chrétienne, il jugea qu'il pouvait être périlleux pour lui de s'engager témérairement contre des hommes aussi prudens que valeureux ; en conséquence, il fit sonner les trompettes, et donna à son armée l'ordre de se remettre en marche pour rentrer dans le pays de Damas.

Le duc de Venise, après avoir fait toutes ses dispositions sur sa flotte, descendit jusqu'à Alexandrie,

ville située à six milles environ de Tyr, et vulgairement appelée maintenant *Scandarium*. Mais lorsqu'on eut appris que le roi de Damas était retourné dans son pays, et qu'en même temps aucune flotte égyptienne n'était en mer, quoiqu'on l'eût d'abord annoncé, les galères vénitiennes rentrèrent dans le port, et s'amarrèrent de nouveau sur le rivage; toutes les troupes se rassemblèrent dans le camp, et l'on recommença à attaquer plus vivement les assiégés.

Un jour quelques jeunes gens de la ville de Tyr, jaloux de se rendre utiles à leurs concitoyens, et d'acquérir dans la postérité une gloire immortelle, s'engagèrent les uns envers les autres à sortir ensemble de la ville, afin de pénétrer jusque dans notre camp, et d'incendier nos machines et nos tours mobiles. Accomplissant aussitôt leur dessein, ces jeunes gens sortirent et vinrent mettre le feu sous l'une des machines qui était la plus utile aux assiégeans. Dès que ceux-ci le reconnurent, ils coururent aux armes, et apportèrent de l'eau en abondance pour arrêter les progrès de l'incendie. Il arriva à cette occasion un fait digne d'admiration, et que je crois devoir rapporter. Un jeune homme d'une vertu et d'un courage qui méritent les plus grands éloges, monta sur le sommet de la machine, quoiqu'elle fût entièrement embrâsée, et se tint constamment au dessus, versant sans cesse l'eau qu'on lui faisait parvenir. Les assiégés qui étaient dans les tours, armés de leurs arcs et de leurs arbalètes, s'en étant aperçus, dirigèrent tous leurs efforts contre lui; il était là en butte à tous leurs traits, et comme si on l'y eût placé à dessein; ils ne cessèrent de tirer sur lui; mais ils perdirent toutes

leurs peines, et le jeune homme demeura sur le même point toute la journée, sans avoir été une seule fois atteint. Ceux qui étaient venus mettre le feu à cette machine, furent arrêtés par les nôtres, et périrent sous le fer vengeur, à la vue de leurs concitoyens.

Cependant les assiégeans, voyant que l'une des machines de la place lançait contre les tours mobiles des pierres d'un énorme poids, qui les frappaient toujours en droite ligne, et les endommageaient de toutes parts, reconnaissant en même temps qu'ils n'avaient parmi eux aucun homme qui fût en état de bien diriger les machines, et qui eût une pleine connaissance de l'art de lancer les pierres, firent demander à Antioche un certain Arménien, nommé Havedic, homme qui avait une grande réputation d'habileté; son adresse à manier les machines et à faire voler dans les airs les blocs de pierre était telle, à ce qu'on dit, qu'il atteignait et brisait sans aucune difficulté tous les objets qu'on lui désignait. Il arriva en effet à l'armée, et aussitôt qu'il y fut, on lui assigna sur le trésor public un honorable salaire qui pût lui donner les moyens de vivre avec magnificence, selon ses habitudes; puis, il s'appliqua avec activité au travail pour lequel on l'avait mandé, et déploya tant de talens que les assiégés dûrent croire bientôt qu'une nouvelle guerre commençait contre eux, tant ils eurent à souffrir de maux beaucoup plus cruels.

Tandis que ces choses se passaient dans les environs de Tyr, Balak, très-puissant satrape des Turcs, qui retenait le roi de Jérusalem dans les fers, alla mettre le siége devant la ville de Hiérapolis. Au milieu des opérations de l'attaque, il fit appeler auprès de

lui le seigneur de cette ville, en lui adressant avec artifice des paroles de paix; le gouverneur simple et crédule, trop confiant en son ennemi, se rendit aussitôt auprès de lui, et le satrape lui fit trancher la tête dès qu'il l'eut en son pouvoir. Josselin l'ancien, comte d'Edesse, ayant appris que le prince turc assiégeait une ville située dans le voisinage, et craignant qu'après en avoir expulsé le commandant, il ne se présentât plus redoutable, convoqua beaucoup de chevaliers dans le pays d'Antioche, aussi bien que dans ses États, et marcha à la rencontre du satrape. Aussitôt qu'il reconnut son armée, Josselin disposa ses bataillons en bon ordre de bataille, s'élança vivement sur les ennemis, les mit aussitôt en fuite, et fut conduit par le hasard jusqu'auprès du prince turc: il le transperça de son glaive, et l'étendit mort; puis, il lui coupa la tête, sans savoir cependant qu'il eût mis à mort le chef de l'armée ennemie. Ainsi s'accomplit la vision qu'avait eue Balak en songe; car, on peut dire avec vérité que Josselin avait arraché les yeux à celui qui perdit à la fois par sa main la faculté de voir et de vivre. Aussitôt le comte d'Edesse plein d'une grande sagesse, et d'une expérience consommée, voulant réjouir l'armée de Tyr par le spectacle de ses succès, et du fruit de sa victoire, chargea un jeune homme de porter à cette armée la tête du prince turc, et lui prescrivit de passer d'abord par Antioche, afin que tous les Chrétiens prissent également part à la joie de ce triomphe. Lorsque le messager se présenta, la nouvelle qu'il apportait fut reçue avec des transports d'allégresse, et tous les cœurs furent satisfaits. Le comte Pons de Tripoli, qui était aussi dans

le camp, et se montra toujours comme un fidèle et modeste serviteur, obéissant envers le seigneur patriarche et les autres princes, et rempli de zèle pour le succès des affaires publiques, voulant donner un témoignage de son respect pour le comte d'Edesse, et honorer en même temps la mission qu'il avait confiée à son messager, reçut celui-ci chevalier, et lui conféra de sa main les armes de chevalerie. Tous ceux qui faisaient partie de l'expédition, en apprenant ces événemens, élevaient les mains vers le ciel, pour louer, bénir et glorifier Dieu, « qui est terrible dans « ses desseins sur les enfans des hommes[1]. » Toute l'armée, animée d'un zèle plus ardent, comme si elle eût pris de nouvelles forces, pressa plus vivement encore les travaux qu'elle avait entrepris, et ne laissa plus un seul moment de repos aux ennemis, tant les combats qu'elle livrait se succédaient sans interruption. De leur côté les assiégés, qui avaient déjà consommé toutes leurs denrées, et se trouvaient exposés à toutes les horreurs de la famine, sans avoir aucun espoir d'être secourus, se conduisaient avec moins de vigueur.

Il arriva cependant un jour un événement digne d'être rapporté. Quelques jeunes gens de la ville, fort habiles à la nage, sortirent du port intérieur, et allèrent en nageant dans le port extérieur, jusqu'auprès de la galère, qui, comme je l'ai dit, était toujours en mer pour les cas imprévus : ils avaient apporté une corde qu'ils attachèrent fortement à la galère, et après avoir coupé celles par lesquelles elle était retenue, ils retournèrent eux-mêmes du côté de la ville, traî-

[1] Psaum. 65, v. 4.

nant le navire à leur suite, à l'aide de la corde qu'ils y avaient adaptée. Les hommes qui étaient dans les tours mobiles pour le service de garde s'en aperçurent bientôt, et se mirent à crier pour donner l'alarme : à ce signal les Chrétiens accoururent sur le rivage; mais avant qu'ils se fussent entendus sur les moyens de s'opposer à cette entreprise, les jeunes Tyriens étaient rentrés dans la ville, et y avaient conduit la galère. Elle était montée par cinq hommes, qui y faisaient le service de garde; l'un d'eux fut tué, les quatre autres se jetèrent à la mer, et parvinrent à gagner le rivage, sans nouveau malheur.

Pendant ce temps, les habitans d'Ascalon, semblables à des moucherons inquiets, et sans cesse occupés du besoin de nuire, voyant les forces entières du royaume occupées au siége de Tyr, et la contrée dégarnie de chevaliers, et exposée par conséquent sans défense à toutes les irruptions, rassemblèrent une seconde fois leurs troupes et se dirigèrent vers les montagnes de la Judée. Ils attaquèrent subitement une place située au nord de Jérusalem, et à cinq ou six milles de distance, nommée Bilis, plus connue maintenant sous le nom de Mahomérie, et s'en emparèrent de vive force. Ils firent périr sous le glaive la plus grande partie des habitans; les vieillards seuls se retirèrent avec les femmes et les enfans dans une tour, où ils échappèrent à la mort. Puis, les Ascalonites se répandirent librement dans toute la contrée et parcoururent tous les environs, sans rencontrer aucun obstacle, attaquant tous ceux qu'ils rencontraient, les chargeant de fers ou les faisant mourir sous le glaive, et s'abandonnant, au gré de leurs ca-

prices, à toutes sortes d'excès contre les malheureux habitans de la province.

Les Tyriens cependant, de plus en plus accablés par les calamités de la disette, cherchèrent d'autres moyens d'échapper à tant de maux. Déjà les citoyens se réunissaient en petites assemblées, pour délibérer entre eux sur la possibilité de mettre un terme aux souffrances qu'ils enduraient. Ils jugeaient qu'il leur serait plus avantageux de livrer la ville, et d'obtenir la faculté d'en sortir librement pour aller habiter dans d'autres villes, où ils trouveraient des compatriotes, et ils préféraient cette chance au malheur de mourir de faim et de voir, sous leurs yeux même, leurs femmes et leurs enfans dépérir dans l'excès de la misère sans pouvoir leur donner aucun secours. Après s'être réunis souvent en groupes, dans lesquels on raisonnait ainsi sur la situation des affaires, les habitans résolurent d'un commun accord de s'adresser aux hommes les plus considérables, aux chefs de la ville, et d'en venir à une assemblée publique. On convoqua toute la cité, on porta la parole au milieu de cette réunion générale, et l'on discuta le parti qu'il y avait à prendre. Tous furent unanimement d'avis qu'il importait de mettre un terme à tant de maux, et de chercher à obtenir la paix, à quelque prix et à quelque condition que ce fût. Le roi de Damas, dans le même temps, ayant appris que la ville de Tyr se trouvait réduite aux dernières extrémités, et prenant compassion de ses souffrances, rassembla de nouveau ses troupes, se rendit vers les bords de la mer, et alla camper une seconde fois auprès du fleuve voisin de la ville. Les Chrétiens redoutant son approche, firent de leur côté

toutes leurs dispositions, comme s'ils allaient avoir à soutenir de nouveaux combats, et cependant ils ne négligeaient point leur entreprise contre la ville et continuaient à la serrer de près. Mais le roi de Damas envoya des députés, hommes sages et remplis de prudence, qu'il chargea de porter des paroles de paix aux chefs de notre armée, au seigneur patriarche, au seigneur duc de Venise, au seigneur comte de Tripoli, au seigneur Guillaume de Bures, et à tous les principaux seigneurs du royaume. Enfin, après beaucoup de contestations, on convint des deux côtés que la ville serait livrée aux Chrétiens, que les habitans auraient la faculté d'en sortir librement avec leurs femmes, leurs enfans et tous leurs biens, et que ceux qui aimeraient mieux continuer à y habiter le pourraient également, et conserveraient leurs propriétés et leurs demeures.

Cependant le peuple et les hommes d'un rang inférieur, ayant eu connaissance des conditions auxquelles on traitait pour la reddition de la ville, mécontens de voir qu'en les adoptant nos princes les dépouilleraient du riche butin et des dépouilles qu'ils avaient espéré recueillir, en occupant la place de vive force, résolurent d'un commun accord de remporter le prix de leurs œuvres, malgré les arrangemens qu'on avait pu faire, et se disposèrent à manifester leur dissentiment: la raison plus calme des hommes les plus considérables prévalut cependant sur ce premier mouvement; la ville fut livrée, et les citoyens usèrent en toute liberté, et selon les conventions, de la faculté qu'on leur avait accordée de sortir de la place. En témoignage de la victoire, la bannière du roi de Jéru-

salem fut élevée au haut de la tour qui domine la porte de la ville; au dessus de celle qu'on appelle la tour verte, on arbora la bannière du duc de Venise, et la bannière du seigneur comte de Tripoli fut plantée, non moins glorieusement, sur la tour dite de Tanarie.

Déjà avant la prise et même le siége de la ville de Tyr, la plus grande partie du pays qui forme son diocèse était tombée au pouvoir des Chrétiens. Dans toute la partie montagneuse qui avoisine la ville et s'étend presque jusqu'au Liban, les places fortes, aussi bien que les campagnes, appartenaient à un homme noble et puissant qui habitait au milieu de ces montagnes. Il se nommait Honfroi de Toron, et était père de ce jeune Honfroi qui devint dans la suite connétable du royaume. Il possédait tout le pays jusqu'à la quatrième ou cinquième des pierres qui sont plantées à la sortie de la ville de Tyr; il en jouissait tranquillement, et habitait dans les montagnes un château également fortifié par l'art et par la nature, d'où il faisait souvent à l'improviste des irruptions contre les habitans de la ville. Le seigneur de Tibériade, Guillaume de Bures, alors connétable, et le seigneur Josselin, comte d'Édesse, qui avait été avant lui seigneur de Tibériade, avaient aussi de vastes propriétés dans les mêmes montagnes, et il leur arrivait souvent de diriger des attaques inopinées contre la ville de Tyr et de la mettre en grand danger. Du côté du midi, le seigneur roi Baudouin, de précieuse mémoire, prédécesseur de Baudouin II, avait également fait construire un château fort, nommé Alexandrie, sur les bords de la mer, auprès d'une source limpide et salubre, à six ou sept milles de distance de Tyr. Fati-

guée depuis long-temps par les attaques réitérées de ses voisins, la ville de Tyr se trouva moins bien disposée à soutenir les travaux du siége qui la fit tomber enfin au pouvoir des Chrétiens. On dit que le vénérable Odon mourut dans le cours du même siége. Il avait été élevé à la dignité de métropolitain de cette église pendant que les ennemis étaient encore maîtres de la place, et l'on rapporte que le patriarche de Jérusalem l'avait lui-même consacré.

[1124.] Les habitans de Tyr, fatigués de leur long emprisonnement, et cherchant à se distraire de leurs ennuis, sortirent avec empressement de la ville et s'approchèrent du camp des Chrétiens pour mieux reconnaître quel était donc ce peuple de fer, si patient dans toutes ses entreprises, si habile dans le maniement des armes, qui, dans l'espace de quelques mois, avait réduit une ville si belle et si bien fortifiée à subir les plus dures conditions, après avoir souffert toutes les calamités d'une affreuse misère. Ils examinaient en toute liberté les formes des machines; ils admiraient les vastes dimensions des tours mobiles, les armes des assiégeans, la position et l'arrangement de leur camp; ils s'informaient aussi avec soin des noms de tous les princes, et recueillaient avidement tous les détails qu'on leur donnait, afin de pouvoir en former des relations dignes de foi, et transmettre ainsi à la postérité l'histoire précise de tous ces événemens. Les Chrétiens aussi, étant entrés dans la ville, admirèrent ses fortifications, la solidité des édifices et des remparts, l'élévation des tours, l'élégance du port et les difficultés que l'on avait réunies pour en défendre l'approche; ils louèrent aussi la fermeté courageuse des

habitans qui avaient prolongé leur défense jusqu'au dernier terme possible, malgré le fléau de la disette et toutes les privations auxquelles ils étaient réduits, car au moment où les nôtres prirent possession de la place, ils ne trouvèrent plus dans toute la ville que cinq boisseaux de froment. Dans le principe, les gens du peuple avaient trouvé fâcheux que l'on accordât aux Tyriens les conditions qui assurèrent la reddition de leur cité; mais ils ne tardèrent pas à s'en montrer plus satisfaits, se vantant en même temps des travaux qu'ils avaient supportés, et pensant qu'un tel succès et de si grands efforts méritaient d'être à jamais célébrés dans la mémoire des hommes. On divisa la ville en trois parties, dont deux furent assignées au roi de Jérusalem et la troisième aux Vénitiens, selon les conventions antérieures. Elle fut prise et rendue au nom et à la foi du Christ, l'an onze cent vingt-quatre de l'incarnation, le vingt-neuf du mois de juin, et la sixième année du règne de Baudouin II, roi de Jérusalem.

Ce prince cependant, après avoir demeuré pendant dix-huit mois et un peu plus prisonnier chez ses ennemis et chargé de fers, promit une somme d'argent, donna des otages, et recouvra sa liberté pour le prix convenu. Il revint à Antioche, avec la protection du Seigneur, l'année même de la prise de Tyr, le 29 août. On dit que la somme qu'il s'était engagé à payer à titre de rançon était de cent mille Michel, espèce de monnaie qui avait le plus de cours dans toutes ces contrées, soit dans les affaires de commerce, soit sur les marchés où l'on vendait toutes sortes de denrées. Arrivé à Antioche, et ne sachant comment faire pour

payer les sommes qu'il avait promises et retirer ses otages, le roi consulta les hommes les plus sages, et leur demanda quelques bons avis. On lui représenta que la ville d'Alep éprouvait une grande disette de vivres, qu'elle était presque dépeuplée, qu'il lui serait facile de l'assiéger et de s'en emparer, et que les citoyens, pressés par cette attaque, ou feraient rendre les otages, ou lui donneraient de l'argent autant qu'il en aurait besoin pour payer le prix de sa délivrance. Le roi, ayant accueilli ce projet, convoqua aussitôt les chevaliers de toute la principauté et alla mettre le siége devant Alep. Ainsi qu'il est d'usage, il disposa ses troupes en cercle autour de la place, afin d'empêcher les assiégés de sortir de la ville et d'y rentrer, et contraignit ainsi les habitans à se contenter du peu d'alimens qui leur restaient encore. Ceux-ci cependant s'empressèrent de donner avis de leur cruelle situation aux Orientaux, et principalement à ceux qui habitaient au-delà de l'Euphrate, et les informèrent par leurs lettres que, s'ils n'arrivaient promptement à leur secours, la ville serait bientôt détruite. Les princes infidèles, remplis de sollicitude pour leur allié, rassemblèrent aussitôt leurs troupes, et se concertèrent ensemble pour lui porter du secours. Ils passèrent l'Euphrate et s'avancèrent en toute hâte afin de délivrer au plus tôt la ville de toutes les fatigues d'un siége. Ils avaient avec eux sept mille hommes de cavalerie, sans compter ceux qui étaient chargés du soin des bagages et des équipages, et les serviteurs qui marchaient, selon leur devoir, à la suite de leurs seigneurs.

Le roi et ceux qui étaient avec lui jugèrent, en voyant s'approcher cette multitude d'ennemis, qu'il

valait mieux se retirer et se mettre en lieu de sûreté avec leurs troupes, que de s'engager témérairement contre des forces si supérieures. Avant que les Turcs fussent arrivés auprès de la ville, les nôtres firent leur retraite vers un château fort qui leur appartenait, et qui se nommait Cépère; ils se rendirent de là à Antioche, et se séparèrent ensuite. Le roi, suivi de son escorte particulière, se rendit alors à Jérusalem. Le clergé et le peuple, qui desiraient si impatiemment son retour, le reçurent avec les plus grands honneurs; le menu peuple et les seigneurs l'accueillirent avec un égal empressement; il y avait à peu près deux ans qu'il avait quitté ses États.

La même année[1], le seigneur pape Calixte II, de précieuse mémoire, mourut et eut pour successeur un certain Lambert, né à Bologne, évêque d'Ostie, qui prit le nom d'Honoré. Il avait eu pour compétiteur un certain Théobald, cardinal-prêtre, du titre de Sainte-Anastasie; et comme son élection même n'avait pas été faite très-canoniquement, au bout de douze jours il résigna et déposa spontanément la thiare et le manteau en présence de tous ses frères. Ceux-ci cependant, tant évêques que prêtres, diacres et cardinaux, voyant ce témoignage d'humilité, et craignant pour l'avenir qu'il ne s'élevât dans l'Église romaine quelque innovation, réformèrent ce qui avait été mal fait dans l'élection d'Honoré, l'autorisèrent à reprendre le siége, tombèrent à ses pieds et lui rendirent l'obéissance accoutumée, comme à leur pasteur et au pape universel.

[1125.] Tandis que le roi était encore à Jérusalem,

[1] Le 12 décembre 1124.

plusieurs messagers vinrent lui annoncer que l'un des plus puissans princes de l'Orient, nommé Borsequin, avoit rassemblé de tous côtés une immense milice, qu'il avait passé l'Euphrate et était arrivé sur le territoire d'Antioche. Là, parcourant le pays au gré de ses caprices, sans que personne pût mettre obstacle à ses mouvemens, il incendiait tout ce qu'il trouvait hors des villes et des places fortifiées, et livrait tout le pays au pillage. Les seigneurs d'Antioche avaient tenté de lui résister; mais, après plusieurs essais infructueux, voyant qu'il leur serait impossible d'y réussir, ils en donnèrent avis au roi, auquel ils avaient confié depuis long-temps le soin de défendre la principauté, et le firent supplier, avec les plus vives instances, de venir les secourir sans le moindre délai. Le roi, écrasé du double fardeau de son royaume et de la principauté, s'occupait avec moins de sollicitude des affaires du royaume, envers lequel cependant il était lié par de plus grandes obligations. Appelé sans cesse pour mettre fin aux maux qui affligeaient ce pays, il y avait consacré tous ses soins et dépensé toutes ses richesses depuis près de dix ans, et c'était pour s'être occupé des affaires des autres qu'il avait été fait prisonnier de sa personne, et avait gémi pendant près de deux ans dans les fers, livré à des ennemis qui l'avaient assez maltraité. Dans son royaume, au contraire, protégé par la bonté divine, le roi n'avait jamais éprouvé aucun accident fâcheux; le Seigneur qui protége les rois avait constamment dirigé toutes choses vers le bien et avec succès dans les mains de ses élus. Desirant cependant s'acquitter fidèlement de ses promesses, le roi rassembla promptement tous les chevaliers qu'il

put réunir, et se mit en route pour Antioche. Borsequin, prince puissant, et qui avait une grande expérience de la guerre, prit avec lui le roi de Damas, Doldequin, et alla, avant l'arrivée du roi de Jérusalem (qu'il savait avoir été appelé par les gens d'Antioche), mettre le siége devant la citadelle de Cafarda; il poussa vivement ses opérations, et, à force d'attaques, il contraignit les assiégés à lui rendre la place, sous la condition qu'ils auraient la vie sauve. Il traversa aussitôt après la Syrie mineure, dans l'espoir d'obtenir de nouveaux succès, et alla assiéger le bourg de Sardane. Il y demeura pendant quelques jours sans pouvoir parvenir à son but; et désespérant alors d'y réussir, il se rendit devant la fameuse ville de Hasarth[1], moins fortifiée cependant que la précédente, et en entreprit le siége. Tandis qu'il faisait construire des machines et déployait tout l'appareil de la guerre pour essayer ses forces contre les assiégés, le roi, suivi du comte de Tripoli et du comte d'Edesse, marchant chacun avec toutes ses troupes, arriva dans les environs et se disposa à porter secours à la place, avec l'aide du Seigneur. En s'approchant des ennemis, l'armée se forma en trois corps : le premier, qui formait l'aile droite, était composé des principaux seigneurs d'Antioche; le second, à l'aile gauche, fut placé sous les ordres des deux comtes, et le roi commanda le corps du centre. L'armée comptait en tout onze cents chevaliers et deux mille hommes de pied. Borsequin, se tenant pour certain en la voyant arriver que ses chefs avaient fait toutes leurs dispositions pour le combat, jugea qu'il ne pouvait le refuser sans honte, et organisa ses

[1] Hézas.

troupes en vingt corps; il avait, à ce qu'on assure, quinze mille cavaliers sous ses ordres. Les deux armées s'étant ainsi bien préparées, et se trouvant rangées en bon ordre, s'élancèrent l'une sur l'autre avec plus de violence que d'ordinaire; le fer se croisait contre le fer, et portait de tous côtés le carnage et la mort sous mille formes diverses. Dans de semblables rencontres, la douleur qu'inspire le sacrilége et le mépris de la loi sert toujours d'aiguillon à la haine et augmente les inimitiés; on combat autrement et avec moins de vigueur entre gens qui ont la même loi et la même foi, qu'entre hommes qui sont séparés par des opinions et des traditions entièrement différentes. Il suffit, pour exciter sans relâche les querelles et une constante inimitié, que l'on n'ait en commun aucun article de foi, sans qu'il existe d'ailleurs aucun autre motif de haine. Ici les deux armées s'étant rencontrées s'attaquèrent l'une l'autre avec la plus grande ardeur; mais, grâce à la clémence divine, à laquelle il n'est pas difficile de vaincre un grand nombre d'hommes avec quelques-uns seulement, et qui a dit de ses élus qu'un seul en mettrait mille en fuite et que deux en chasseraient dix mille devant eux, les nôtres eurent l'avantage; les ennemis furent mis en déroute, et les nôtres jouirent avec transport de la victoire que le ciel venait de leur accorder. On dit que les Turcs perdirent deux mille hommes dans cette bataille, et que les Chrétiens n'en perdirent que vingt-quatre. Borsequin, grandement trompé dans les espérances qu'il s'était faites, rempli de crainte et de confusion, et ne marchant plus dans la joie d'un orgueil superbe, passa l'Euphrate et rentra dans ses États. Le roi recueillit une forte somme

d'argent provenant des dépouilles des ennemis, aussi bien que des libéralités de ses amis et de ses fidèles. Il s'en servit pour racheter sa fille âgée de cinq ans, qu'il avait laissée en otage; puis il prit congé des gens d'Antioche pour quelque temps, et rentra à Jérusalem vainqueur et en parfaite santé. La même année encore il fit construire un château fort au dessus de la ville de Béryte et au milieu des montagnes, et le nomma Mont-Glavien.

Vers le même temps et après l'expiration du terme assigné à la trève et au traité que le roi et Doldequin avaient conclu, au prix d'une certaine somme d'argent, le roi rassembla les chevaliers de tout le royaume et alla s'établir sur le territoire du roi de Damas. Là, parcourant toute la contrée sans rencontrer aucun obstacle, détruisant les habitations de la campagne, et emmenant prisonniers ceux qu'il y trouvait, il s'enrichit d'un butin considérable, et chargé des dépouilles de ses ennemis, il rentra sain et sauf dans ses États.

Trois jours s'étaient à peine écoulés, et les chevaliers ne s'étaient point encore séparés, lorsqu'on vint annoncer que l'armée d'Égypte était arrivée auprès de la ville d'Ascalon en grand appareil. Les Égyptiens avaient coutume d'envoyer tous les ans quatre expéditions à Ascalon, afin d'entretenir constamment les forces des habitans sur le même pied et de pouvoir soutenir les combats contre les Chrétiens, ou repousser les attaques qu'ils avaient à subir très-fréquemment. Ceux qui arrivaient les derniers cherchaient ordinairement à provoquer les nôtres au combat, soit pour éprouver eux-mêmes leurs forces, soit pour donner aux habitans d'Ascalon des preuves cer-

taines de leur bravoure. Aussi arrivait-il très-souvent, dans les rencontres de ce genre, qu'un grand nombre d'entre eux étaient faits prisonniers ou périssaient sous le glaive, parce qu'ils ne connaissaient pas bien les localités et n'avaient que peu d'expérience de la guerre; tandis que les citoyens d'Ascalon, tels que des vétérans mieux exercés, évitaient prudemment de rencontrer les Chrétiens, ou ne les poursuivaient qu'avec précaution, s'il leur arrivait quelquefois de prendre la fuite.

Dès que le roi apprit l'arrivée de ce nouveau corps, il continua sa précédente expédition plutôt qu'il n'en entreprit une seconde et se rendit en toute hâte du côté d'Ascalon: mais avant d'y arriver, il choisit un emplacement favorable pour se mettre en embuscade avec les hommes les plus vigoureux et les plus braves de sa troupe, et envoya en avant des chevaliers légèrement armés, qui eurent ordre de se répandre çà et là dans les environs, afin d'irriter les habitans d'Ascalon, et de les attirer à leur poursuite. Ceux-ci, en effet, voyant les Chrétiens agir en pleine liberté et se porter à leur gré sur les points même les plus voisins de la ville, s'indignèrent d'un tel excès d'audace et prirent les armes; puis sortant imprudemment par petits détachemens séparés, ils se mirent à leur poursuite et les nôtres feignirent à dessein de fuir devant eux. Ils les poursuivirent témérairement jusqu'au lieu où le roi se tenait caché en embuscade avec ses chevaliers d'élite. Aussitôt le roi saisissant avec ardeur une si belle occasion et ceux qui étaient avec lui le secondant fidèlement, ils s'élancèrent pour arrêter l'ennemi, au moment où il voulait tenter de rentrer dans

la ville, et combattant de près, l'attaquant vivement avec le glaive, ils tuèrent quarante hommes avant qu'il leur fût possible de regagner la ville; les autres prirent la fuite et se mirent à l'abri derrière leurs remparts, s'y croyant à peine en sûreté. Les lamentations et les gémissemens qui remplirent les murs d'Ascalon beaucoup plus que d'ordinaire apprirent aux Chrétiens que ceux de leurs ennemis qui avaient succombé dans cette rencontre étaient des plus braves et des plus nobles de la ville. Le Roi fit aussitôt sonner les trompettes et battre les tambours pour rappeler tous les siens; le cœur plein de joie il dressa son camp non loin d'Ascalon, y passa toute la nuit en paix, et retourna en vainqueur à Jérusalem où il arriva sain et sauf.

[1126.] Au mois de janvier de l'année suivante (l'an 1126 de l'incarnation et la huitième année du règne de Baudouin II) le roi et les princes donnèrent des ordres pour convoquer tout le peuple du royaume, depuis le plus grand jusqu'au plus petit; des hérauts furent chargés de porter ces ordres dans toutes les villes; en peu de jours toutes les forces du royaume furent levées et se rassemblèrent, comme un seul homme, auprès de la ville de Tibériade, comme pour entrer sur le territoire de Damas. Dès qu'elles furent réunies sur ce point, on donna les signaux militaires, les bagages furent disposés, les troupes se formèrent en ordre de marche, elles traversèrent le pays dit Décapolis et pénétrèrent sur le territoire ennemi. Après avoir franchi une vallée étroite, appelée la caverne de Roob, elles arrivèrent dans la plaine de Médan. Cette plaine ouverte de toutes parts, sans qu'aucun accident de terrein y borne la vue, est tra-

versée par le fleuve Dan, qui va se jeter dans le Jourdain, entre Tibériade et Scythopolis, jadis appelée Bethsan. Quelques hommes pensent, en donnant pour preuve la conformité des noms, que ce fleuve de Dan a servi à composer la dernière syllabe du mot de Jourdain (*Jordanis*) : en effet, les eaux qui descendent dans la mer de Galilée, et en ressortent ensuite pour se diriger vers ce confluent, sont appelées *Jor*, et lorsque les deux courans sont réunis, les habitans du pays indiquent cette fusion par l'alliance de deux mots *Jor-Danis* [1]. D'un autre côté, Bède et quelques autres de nos docteurs, qui font autorité, disent que ces deux rivières prennent leur source auprès de Césarée de Philippe et au pied du mont Liban; que l'une d'elles est appelée Jor et l'autre Dan; que le Jourdain, lorsqu'il a réuni toutes leurs eaux, entre tout entier dans l'étang de Gennésareth qui est la mer de Galilée, qu'il en ressort de même, parcourt un espace de cent milles et va se perdre dans le lac Asphaltite, autrement appelé *la mer salée*, après avoir sillonné la vallée célèbre.

L'armée Chrétienne traversa donc toute cette plaine et arriva ensuite au village nommé Salomé. Ce lieu était alors, et est encore aujourd'hui, uniquement habité par des Chrétiens. Les nôtres le ménagèrent et traitèrent les habitans comme des frères; ils se rendirent de là au lieu nommé Mergisafar, se maintenant toujours en bon ordre, et les chevaliers furent pla-

[1] Cette étymologie du nom du Jourdain paraît sans fondement, et l'opinion qui a prévalu est celle de Reland qui le fait dériver du mot hébreu *Jared*, qui signifie *couler*; le Jourdain étant le principal fleuve de la Judée, s'appelait simplement *le Fleuve*.

cés sur les points que l'on jugea les plus convenables.

On dit que ce fut en ce lieu de Mergisafar que Saul, ce loup dévorant, ardent persécuteur de l'Église de Dieu, entendit la voix qui lui criait : « Saul, Saul, « pourquoi me persécutez-vous [1] ? » Il semble que ce fut par la volonté du Ciel même que l'armée des fidèles arriva au lieu où ces choses s'étaient passées, précisément le jour anniversaire de celui qui avait été désigné pour faire du persécuteur de l'Église un précieux vase d'élection. Les fidèles donc s'étant réunis sur ce point et y ayant demeuré deux jours, reconnurent le camp des troupes de Damas, établi en face d'eux et à peu de distance. Le troisième jour les deux armées se mirent en mouvement; on fit de part et d'autre, et avec le plus grand soin, toutes les dispositions pour le combat; les troupes ennemies en vinrent enfin aux mains, animées d'une égale ardeur; les forces étaient à peu près égales, et la victoire demeura long-temps incertaine. Le roi pressait vivement ses ennemis avec sa valeur accoutumée; il appelait par leurs noms les plus braves de sa troupe, les encourageait par ses paroles et par son exemple, les invitait à redoubler de zèle pour le carnage et leur promettait le triomphe. Tous alors s'élançant sur les ennemis le glaive nu, faisaient les plus grands efforts de courage pour imiter le modèle que le roi leur offrait, et dans l'audace de leur foi, ils n'aspiraient qu'à venger les injures du ciel et celles dont eux-mêmes avaient aussi souffert. De son côté Doldequin animait aussi ses troupes par ses paroles, il leur inspirait un nouveau courage en leur promettant la victoire et leur assurant

[1] Actes des Apôtres, chap. 9, v. 4.

qu'ils soutenaient une guerre juste, puisqu'ils combattaient pour leurs femmes et leurs enfans, puisqu'ils défendaient contre des brigands leur liberté et, qui mieux est, le sol même de leur patrie. Encouragés par ces discours et par d'autres paroles du même genre, les Turcs déployaient la même ardeur et combattaient à forces égales. Parmi les Chrétiens les compagnies de gens de pied, animées par l'exemple du roi et des chevaliers, s'élançaient avec vigueur au milieu des rangs ennemis et les attaquaient impétueusement; s'ils rencontraient des Turcs tombés de cheval ou blessés, nos fantassins les perçaient de leur glaive et leur enlevaient ainsi les derniers moyens de salut; ils relevaient et rendaient au combat ceux des nôtres qu'ils trouvaient tombés par terre; ils emportaient nos blessés et les déposaient auprès des bagages, afin que l'on pût en prendre soin : d'autres (et l'on croit que ce fut ce genre d'attaque qui porta le plus grand préjudice aux ennemis dans le cours de cette journée) s'appliquaient uniquement à blesser les chevaux des Turcs, renversant ainsi les cavaliers et préparant des victimes à ceux de leurs compagnons qui marchaient sur leurs pas.

Pendant ce temps le roi s'enfonçant au milieu des rangs les plus serrés, suivi de quelques guerriers braves et illustres, tel qu'un lion furieux, répandait la mort de tous côtés, et faisait un affreux carnage, déplorable même aux yeux des vainqueurs. On ne lit dans aucune histoire que les Chrétiens eussent livré jusqu'à ce jour un combat aussi périlleux et aussi long-temps incertain : la bataille dura depuis la troisième heure jusqu'à la dixième heure du jour, et une heure après

il était difficile de reconnaître lequel des deux partis remporterait la victoire. Enfin, grâce à la clémence divine et à l'intercession de l'illustre docteur des Gentils, les ennemis furent mis en fuite, après avoir éprouvé des pertes considérables. On dit qu'ils laissèrent plus de deux mille hommes sur le champ de bataille. Dans l'armée chrétienne on passa la revue générale des troupes, et l'on reconnut qu'il était mort vingt-quatre chevaliers et quatre-vingts hommes de pied. Maître de la victoire que le ciel lui avait accordée, le roi triomphant demeura en possession du champ de bataille. Puis le cœur plein de joie, et rendant à Dieu de justes actions de grâce, il rassembla son armée et se remit en route pour rentrer dans ses États.

Chemin faisant, il rencontra une tour, dans laquelle s'étaient renfermés quatre-vingt-seize Turcs, espérant y trouver un asile assuré : le roi s'en empara de vive force et fit périr sous le glaive tous ceux qui l'occupaient. Plus loin il prit encore possession d'une seconde tour qui était confiée à la garde de vingt Turcs, et leur fit grâce de la vie parce qu'ils remirent leur poste sans la moindre résistance : dès qu'il en fut maître, le roi ordonna de faire miner la tour, et ses débris tombèrent sur la terre avec un fracas épouvantable. Enfin les Chrétiens rentrèrent gaiement chez eux, après avoir obtenu une triple victoire, digne d'être à jamais célébrée.

[1127.] Vers le même temps le seigneur Pons, comte de Tripoli, résolut d'assiéger la ville de Rafanée [1], voisine de son territoire, dont l'occupation lui parut de-

[1] Rafineh, sur l'Éleuthère.

voir présenter peu de difficultés. Afin cependant d'y réussir plus sûrement, il invita le roi de Jérusalem à venir lui prêter son assistance, et le sollicita par lettres et par plusieurs messagers. Le roi, toujours infatigable et toujours prêt à s'associer fidèlement aux entreprises du peuple Chrétien, prit avec lui une honorable escorte et se mit en route pour Tripoli. Il y trouva le comte qui avait terminé tous ses préparatifs; on rassembla toutes les machines et les instrumens nécessaires pour un siége; on fit aussi des approvisionnemens de vivres pour quelques jours, et après avoir fait marcher en avant les hommes de pied, les princes se mirent en route et dirigèrent le reste de leur expédition vers la ville de Rafanée. Dès qu'ils y furent arrivés, ils investirent la place de toutes parts, et bientôt les citoyens se trouvèrent dans l'impossibilité d'en sortir ou d'y rentrer. La position même de la ville et la pauvreté de ses habitans la rendaient peu susceptible d'être bien fortifiée; elle était en outre, et depuis long-temps, fatiguée par de continuelles attaques, en sorte qu'elle se trouvait hors d'état de résister. Le comte de Tripoli avait fait construire une forteresse sur une montagne voisine, et les hommes qu'il y avait établis, n'ayant cessé d'opprimer la ville par de continuelles exactions, l'avaient à peu près réduite aux dernières extrémités. Après dix-huit jours d'attaques vigoureuses, les habitans furent forcés de se rendre, en obtenant cependant la faculté de sortir librement de la place avec leurs femmes et leurs enfans et même la promesse d'une indemnité. La ville de Rafanée, située dans la province d'Apamée, et l'une des suffragantes de celle-ci, fut prise le dernier jour

du mois de mars. Après cela le roi retourna à Jérusalem, où il célébra les fêtes de Pâques avec beaucoup de dévotion.

Le seigneur Henri, empereur des Romains, mourut à peu près à la même époque [1]. Il eut pour successeur un homme honorable en tout point, le seigneur Lothaire, duc de Saxe [2]. Celui-ci, dans la suite, descendit dans la Pouille avec une armée considérable; il fit la conquête de tout ce pays jusqu'à Faro, et le mit sous l'autorité d'un homme sage et plein de prudence, nommé Rainon [3], qu'il créa duc de Pouille. Le comte Roger, qui auparavant s'y était établi de vive force, fut contraint de passer en Sicile; mais, après la retraite de l'empereur, Roger revint de nouveau dans la Pouille, livra bataille à Rainon, et, celui-ci ayant été tué, Roger reprit possession du duché: plus tard il devint roi de Sicile et de toute la Pouille.

Le roi étant à Tyr reçut d'Antioche un exprès qui vint lui apporter des lettres et l'instruire de vive voix que le plus cruel des ennemis de la foi chrétienne, Borsequin, était entré en Cœlésyrie avec un immense cortége; qu'il assiégeait les villes, ravageait et incendiait les campagnes de tous côtés; qu'il traînait les habitans captifs à sa suite, et dévouait à une éternelle servitude leurs femmes et leurs enfans. En ce moment le roi avait des motifs de redouter la prochaine arrivée des Égyptiens, et savait qu'une flotte considérable se disposait à les transporter vers ces parages.

[1] Henri v, mort à Utrecht en 1125.

[2] Lothaire II, élu roi des Romains le 30 août 1125, et couronné à Aix-la-Chapelle le 13 septembre suivant.

[3] Renaud, comte d'Avellana; Lothaire lui conféra le duché de la Pouille en 1137.

Cependant, tel qu'un sage médecin qui se hâte d'appliquer des remèdes sur le point où la maladie déploie le plus de violence, il mit de côté ses craintes, et se rendit en toute hâte à Antioche pour s'opposer d'abord au plus pressant danger. Borsequin avait mis le siége devant la noble ville de Cépère, et poursuivait cette entreprise avec beaucoup de zèle; dès qu'il fut instruit de l'approche du roi il abandonna sa position et se retira sur son territoire. Avant son arrivée, cependant, Borsequin avait eu le temps de s'emparer d'une petite place d'un nom assez obscur et dans laquelle il avait pris quelques faibles femmes avec leurs enfans. Les hommes, qui d'abord soutinrent le siége, trouvèrent moyen de s'échapper à travers mille périls et mille difficultés, aimant mieux sortir seuls et chercher leur salut dans la fuite, que d'être misérablement condamnés aux rigueurs de l'esclavage avec leurs femmes et leurs enfans. Bientôt après l'impie Borsequin, héritier de malédiction, succomba sous le glaive de ses domestiques et des gens de sa maison, et reçut enfin le prix de ses scélératesses et de son impiété.

Tandis que ces événemens s'accomplissaient dans le pays d'Antioche, la flotte égyptienne, composée de vingt-quatre galères, parcourait toute la côte maritime et descendait jusqu'à la ville de Béryte, cherchant avec soin les occasions de faire quelque mal à l'une de nos villes qui se trouvaient sur les bords de la mer, ou d'attaquer à l'improviste, soit à l'entrée, soit à la sortie des côtes de Syrie, quelque navire qui ne fût pas sur ses gardes. Cependant les Égyptiens, manquant d'eau et pressés par la soif, abordèrent sur le rivage et allèrent chercher de l'eau aux courans les

plus voisins. Le peuple de Béryte marcha aussitôt à leur rencontre avec d'autres citoyens accourus à son secours de plusieurs des villes peu éloignées ; les Égyptiens furent repoussés à main armée et ne purent faire leurs provisions ; on les poussa vigoureusement l'épée dans les reins jusqu'à ce qu'ils fussent remontés sur leurs navires, et ils n'y parvinrent qu'après avoir laissé cent trente morts sur le chemin.

L'automne suivant le seigneur Boémond le jeune, fils du premier prince Boémond, et lui-même prince de Tarente, après avoir conclu avec son oncle paternel, Guillaume, duc de Pouille, un traité d'alliance et une convention par laquelle il fut stipulé, au sujet de leurs droits éventuels de succession, qu'ils se donnaient réciproquement l'un à l'autre et en totalité l'héritage de celui des deux qui mourrait le premier ; après avoir fait ces arrangemens, dis-je, Boémond le jeune fit préparer dix galères et douze autres navires destinés au transport de ses bagages, de ses armes et des vivres nécessaires au voyage, et se mit en route pour la Syrie, comptant pleinement sur la bonne foi du roi de Jérusalem, et espérant que ce prince ne lui refuserait point à son arrivée de lui rendre l'héritage de son père. Il alla aborder vers l'embouchure du fleuve Oronte où sa flotte s'établit en toute sûreté. Le roi, dès qu'il en fut informé, partit avec les principaux seigneurs et marcha à sa rencontre. Il le ramena à Antioche et lui rendit aussitôt avec bonté la ville et tout le territoire, dont la défense l'avait accablé pendant huit années consécutives de fatigues et de sollicitudes sans cesse renaissantes. A la suite de cette restitution tous les seigneurs du pays se ren-

dirent au palais, et en présence et sur l'invitation du roi ils s'engagèrent envers le jeune Boémond par le serment de fidélité-lige. Puis, et par l'intervention de quelques hommes amis des deux parties contractantes, le seigneur roi lui donna en mariage la seconde de ses filles, nommée Alix, après que les conditions de cette alliance eurent été réglées d'un commun accord et afin de resserrer encore mieux les liens d'amitié et de bienveillance qui l'unissaient avec Boémond. Ce jeune prince n'avait encore que dix-huit ans; il était beau, de taille assez élevée; il avait les cheveux blonds, une figure agréable, et tout en lui décelait le prince, même aux yeux de ceux qui ne le connaissaient pas. Il parlait avec grâce et savait se concilier par ses discours la faveur de ceux qui l'écoutaient; généreux à l'excès et magnifique ainsi que son père, il n'était inférieur à nul homme pour l'éclat de la noblesse selon la chair. Il avait pour père le seigneur Boémond l'ancien, fils de l'illustre seigneur Robert Guiscard, dont la mémoire vivra dans tous les siècles; et sa mère, la noble et respectable Constance, illustre parmi les femmes illustres, était fille de l'excellent roi des Français, Philippe. Après avoir célébré les noces selon l'usage, et remis sa fille entre les mains du prince Boémond et sous la foi de la loi conjugale, le roi retourna à Jérusalem, délivré désormais de son plus lourd fardeau, et y arriva sain et sauf. Le printemps suivant le seigneur Boémond alla mettre le siége devant la ville de Cafarda; les ennemis s'en étaient emparés quelques années auparavant et s'y maintenaient avec des forces considérables. Boémond convoqua ses chevaliers dans toute sa principauté; il fit

construire par de bons ouvriers les machines nécessaires pour les expéditions de ce genre et alla attaquer la citadelle; il s'en rendit maître au bout de peu de temps et ne fit grâce à aucun de ceux qui s'y trouvèrent, quoiqu'ils eussent essayé de racheter leur vie à grands frais et en offrant des sacrifices d'argent considérables. Tels furent les premiers exploits de cet illustre et noble prince qui, dès sa jeunesse, donna des marques de ses excellentes dispositions.

Cependant de graves inimitiés ne tardèrent pas à éclater entre le jeune prince et le comte d'Edesse, Josselin l'ancien; les motifs en sont inconnus, du moins à nous, mais ils ne laissèrent pas d'être détestables aux yeux du Seigneur. Les choses en vinrent à ce point que Josselin, agissant contre toute honnêteté, contre toutes les règles de notre temps, et laissant à sa postérité l'exemple le plus pernicieux, appela à son secours les Turcs et les essaims des peuples infidèles. Fort de leur assistance il ravagea tout le territoire d'Antioche par le fer et le feu, et livra ses habitans, serviteurs du Christ, au joug d'une indigne servitude. Mais ce qui est plus remarquable encore et ce qui semble avoir dû exciter davantage l'animadversion divine, on assure que le comte se livra à tous ces excès, tandis que le prince même était absent et ignorait absolument tout ce qui se passait, s'employant avec ardeur pour le service du Christ à combattre les ennemis de son nom. Aussi, lorsque cette conduite fut connue, le seigneur Josselin encourut-il à juste titre la haine et l'indignation de tous ceux qui en entendirent parler, et tous l'accablèrent de malédictions. La renommée en instruisit aussi le roi de Jérusalem.

Craignant d'abord, dans sa juste sollicitude, que cette malheureuse rupture ne fournît à nos ennemis de nouveaux moyens de travailler à notre plus grande confusion (car le Seigneur a dit : « Tout royaume divisé « contre lui-même sera détruit[1]) ; » considérant de plus qu'il était, selon la chair, très-proche parent des deux adversaires, puisque l'un était son cousin, fils de sa tante maternelle, l'autre son gendre depuis bien peu de temps encore, le roi partit en toute hâte pour tâcher d'aller mettre un terme à ces différends. Il trouva un fidèle et zélé coopérateur dans le seigneur Bernard, patriarche d'Antioche, et parvint enfin à rétablir la paix entre les deux rivaux. Une circonstance particulière le favorisa singulièrement dans cette entreprise. Au milieu des négociations le comte d'Edesse tomba malade et se trouva bientôt en grand danger. Repentant de sa conduite passée, il fit vœu devant le Seigneur, s'il recouvrait la vie et la santé, de donner toute satisfaction au prince et de se réconcilier avec lui, en renouvelant l'hommage de fidélité qu'il lui devait. Ces promesses furent accomplies. Dès qu'il se trouva en pleine convalescence, le comte se réconcilia avec le prince d'Antioche en présence du roi et du seigneur patriarche, il rentra complétement en grâce, présenta sa main au prince en signe d'hommage et de fidélité, et observa dans la suite ses engagemens dans toute leur étendue. Le roi, ayant heureusement terminé cette affaire, revint alors à Jérusalem.

On dit que ce fut vers le même temps que Roger, comte de Sicile, conduisit en Afrique une flotte de quarante galères, équipée avec beaucoup de soin.

[1] Évang. sel. S. Luc, chap. 11, v. 17.

Les habitans de ce pays, instruits à l'avance de la prochaine arrivée du comte, prirent toutes leurs précautions pour ne donner à leurs ennemis aucun moyen ni aucune occasion de leur causer des dommages. Eux-mêmes d'un autre côté armèrent avec autant de zèle que de soin les galères dont ils purent disposer, commencèrent par poursuivre d'une course rapide ceux de leurs ennemis qui rentraient sans avoir pu réussir dans leur entreprise, puis ils poussèrent leur expédition jusqu'en Sicile et y arrivèrent avec quatre-vingts galères. Ils attaquèrent sans délai la ville de Syracuse, cité noble et antique, amollie par une longue paix et qui demeurait en parfaite sécurité, ne prévoyant nullement une pareille attaque. Les Africains s'en emparèrent de vive force et sans coup férir; ils massacrèrent un grand nombre d'habitans sans aucun égard pour le sexe ni pour l'âge, et ceux qui furent épargnés se trouvèrent réservés pour une servitude plus affreuse encore que la mort. L'évêque de Syracuse se sauva dans la campagne avec quelques hommes de son église et eut grand'peine à échapper au massacre.

[1128.] Le printemps suivant, qui commençait la quatrième année depuis que la ville de Tyr avait été rendue à la foi chrétienne, le roi, le seigneur patriarche de Jérusalem et les principaux seigneurs du royaume se rassemblèrent à Tyr pour s'occuper enfin du soin d'instituer un pontife dans cette église. Le seigneur Guillaume, homme vénérable, prieur de l'église du Sépulcre du Seigneur, né Anglais et recommandable par la pureté de sa vie et de ses mœurs, fut enfin désigné pour remplir ces fonctions. Ici Dieu nous est témoin que nous ne saurions contenir nos gémisse-

mens; car, ainsi que dit le proverbe : « là où est l'a-« mour, là s'attache l'œil, et la main se porte où se « trouve la douleur. » Ces sentimens nous pressent avec puissance, et le violent chagrin que nous ressentons ne nous laisse aucun repos dans le fond du cœur. Si nous ne pouvons considérer qu'avec étonnement la déplorable négligence de ces temps, nous demeurons nous-mêmes immobiles et craignons de pousser trop loin la témérité de nos jugemens. Ceux qui, deux ans avant que la ville de Tyr recouvrât sa liberté dans la foi du Christ, avaient pris soin d'y consacrer un évêque, ceux-là même, s'abandonnant ensuite à une mollesse honteuse et rétrogradant dans leurs voies, différèrent jusqu'à la quatrième année de donner un nouveau chef à cette même église; aussi les églises furent distraites de leur ressort, l'église cathédrale se vit mutilée dans ses propres membres, et celui qui devait le premier venir reprendre soin de ce gouvernement se trouva exposé à recevoir la plus mauvaise part avec l'homme maudit, car il a été écrit : « Maudit est l'homme « qui a laissé détériorer sa part. » Toutefois ce prélat, notre prédécesseur, et nous tous qui lui avons succédé depuis dans la même église, nous repoussons avec raison loin de nous les effets de cette malédiction, car ce n'est point nous qui avons fait notre part plus mauvaise; d'autres l'avaient détériorée, et force nous a été de la recevoir à ces conditions. Que le Seigneur veuille épargner les tourmens de la géhenne à ceux qui ont réduit notre Église dans cet état! Quant au seigneur Guillaume, notre prédécesseur, de précieuse mémoire, après avoir reçu le don de consécration des mains du seigneur patriarche de Jérusalem, il partit

pour Rome afin d'y recevoir le manteau, contre l'avis et la volonté de celui qui l'avait consacré. Le seigneur pape Honoré II l'accueillit avec bonté et lui accorda ce qu'il avait demandé; puis il le combla d'honneurs et le renvoya dans son église, chargé de sa part de lettres apostoliques, lesquelles étaient conçues dans les termes suivans:

« Honoré, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, « à ses vénérables frères les évêques suffragans, au « clergé et au peuple de Tyr, salut et bénédiction « apostolique!

« Notre frère très-chéri Guillaume, votre arche- « vêque, étant venu à nous, nous l'avons reçu avec « l'amour que nous lui devons. Il avait été élu cano- « niquement, et consacré par notre vénérable frère « Gormond, patriarche de Jérusalem; et nous, après « l'avoir ainsi accueilli, nous l'avons décoré de la di- « gnité du manteau, afin de le revêtir de la plénitude « de l'office pontifical. Comme nous pensons qu'il « portera les meilleurs fruits en sa personne pour « l'église-mère de Tyr, avec la protection de la misé- « ricorde divine, nous avons jugé convenable de le « renvoyer auprès de vous, accompagné de la bienveil- « lance du siége apostolique et chargé de nos lettres. « En conséquence, nous ordonnons à vous tous géné- « ralement de le recevoir avec bonté, et de lui rendre, « en toute humilité, soumission, obéissance et respect, « comme à votre propre métropolitain et à l'évêque de « vos ames. »

« Honoré, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, « à son vénérable frère Gormond, patriarche de Jé- « rusalem, salut et bénédiction apostolique!

« Après avoir reçu les lettres de votre fraternité, « nous avons accueilli avec bonté notre frère Guil- « laume, que vous avez consacré archevêque de l'é- « glise de Tyr, et nous l'avons décoré de la dignité « du manteau, afin de le revêtir de la plénitude de « l'office pontifical. Nous avons en outre ordonné aux « suffragans de son église de lui rendre soumission, « obéissance et respect, comme à leur propre métro- « politain..

Donné dans le territoire de Bari, le huit des ides de juillet [1].

Le pape envoya aussi avec le même archevêque le seigneur Gilles, évêque de Tusculum et légat du siége apostolique, homme éloquent et fort lettré, dont il reste encore des lettres qu'il écrivit aux habitans d'Antioche, et qui ont acquis une grande célébrité. Il remit à ce dernier une lettre par lui adressée à Bernard, patriarche d'Antioche, pour l'inviter à rendre au seigneur archevêque de Tyr les suffragans de cette église qu'il retenait encore sous son autorité, lui disant, entre autres choses, dans cet écrit: « En conséquence, nous « vous mandons et ordonnons par cet écrit aposto- « lique et par notre vénérable frère Gilles, évêque de « Tusculum, légat du siége apostolique, d'avoir à « rendre à l'église de Tyr ses suffragans; que si, dans « un délai de quarante jours après qu'ils auront pris « connaissance des lettres que nous leur avons adres- « sées, ils ne montraient pas la soumission qu'ils « doivent, nous les suspendons dès lors de leur « office d'évêques. » J'aurai occasion de dire dans la suite de ce récit, et en la place convenable, quels

[1] Le 7 juillet

furent les motifs pour lesquels l'archevêque de Tyr fut consacré par le patriarche de Jérusalem, et lui rendit obéissance, quoiqu'il soit certain que, depuis le temps des apôtres jusqu'à nos jours, cette église a été constamment soumise au siége d'Antioche.

[1129.] L'année suivante, vers le milieu du printemps, on vit débarquer au port d'Accon un homme illustre et magnifique, le seigneur Foulques, comte d'Anjou, auquel le roi avait fait offrir, du consentement unanime des princes ecclésiastiques et séculiers, de venir épouser sa fille aînée Mélisende. Il arriva suivi d'une brillante escorte de nobles, et dans un appareil qui surpassait la magnificence des rois. Le seigneur Guillaume de Bures, connétable du roi, revint avec lui. Le roi, aussitôt après sa sortie de captivité, avait chargé celui-ci d'aller avec quelques autres nobles porter ses propositions au comte d'Anjou. Au moment de son départ, il avait reçu l'ordre d'annoncer confidentiellement au comte et de lui jurer par l'ame du roi et par celle des princes du royaume, que, dès que ledit comte aurait débarqué sain et sauf sur le territoire de Jérusalem, et dans l'espace de cinquante jours, il obtiendrait en mariage la fille aînée du roi, et en même temps l'espoir de la succession au trône après la mort du roi Baudouin II. En effet, dès qu'il fut arrivé, le roi, empressé de remplir ses promesses, et ne voulant pas même attendre l'époque des solennités de la sainte Pentecôte qui n'était pas éloignée, lui donna sa fille aînée en mariage, et lui remit en même temps les deux villes de Tyr et de Ptolémaïs, pour être possédées par lui du vivant même de son beau-père, et les nouveaux époux en jouirent en effet

jusqu'au moment de la mort du roi. Le comte d'Anjou se montra, en homme sage et prudent, empressé à seconder le roi, et à le servir fidèlement dans toutes les affaires, soit au dedans, soit au dehors du royaume, remplissant en tout point les devoirs d'un fils dévoué, ne perdant point dans l'oisiveté les qualités par lesquelles on parvient toujours à se faire des amis, et se consacrant tout entier au service de son seigneur et roi.

Cette même année[1], le seigneur Gormond, patriarche de Jérusalem, de précieuse mémoire, se trouvant dans le canton de Sidon, occupé à faire le siége d'une forteresse nommée Bethasem, que quelques brigands retenaient en leur pouvoir, tomba dangereusement malade, et fut transporté à Sidon. Là, son mal augmenta de plus en plus, et, satisfaisant enfin à la condition mortelle, il entra dans la voie de toute chair, après avoir gouverné pendant dix ans à peu près l'église de Jérusalem. Il eut pour successeur un homme noble selon la chair, mais beaucoup plus noble encore par sa vie et par ses mœurs, nommé Étienne, abbé de Saint-Jean-de-la-Vallée, monastère situé près la ville de Chartres. Lui-même était originaire de cette ville, et cousin du roi Baudouin. D'abord il avait appartenu à l'ordre de chevalerie, et avait été vicomte de la même ville avant l'époque de sa profession; puis, renonçant au siècle, il prit l'habit de religieux dans le couvent que j'ai nommé, et fut plus tard, en récompense de son mérite, élevé à la dignité de chef de cette église. Dans sa jeunesse, il avait reçu une instruction convenable, et étudié les sciences libérales. Il était venu à Jérusalem pour y faire ses prières

[1] Le patriarche Gormond mourut en 1128.

et ses dévotions, et y demeurait encore, attendant une occasion de repasser en France, lorsqu'après les obsèques du patriarche Gormond, et tandis que le clergé et le peuple délibéraient sur l'élection d'un nouveau pasteur, il se trouva tout à coup appelé à ce siége par les vœux unanimes des habitans. Aussitôt qu'il eut été consacré, le patriarche suscita au roi de sérieuses difficultés : il soutint que la ville de Joppé lui appartenait de droit, ainsi qu'à l'église de la Sainte-Résurrection, et qu'en vertu des mêmes droits la Cité sainte elle-même devrait revenir à l'église après la prise d'Ascalon. Étienne avait de la magnificence; il était ferme dans ses volontés, honorable dans sa conduite, et ardent à poursuivre ses droits. Il en résulta une grave et prompte inimitié entre lui et le roi; mais une mort prématurée, dit-on, vint y mettre bientôt un terme. Avant la fin de la seconde année de son patriarchat, Étienne subit la loi commune. Quelques personnes pensent qu'il mourut par le poison; mais nous ne savons rien de certain à ce sujet. On assure cependant que, tandis qu'il était sur son lit de mort, le roi étant venu le visiter, et lui ayant demandé comment il se trouvait, le patriarche lui répondit : « Nous sommes maintenant, seigneur roi, « dans l'état que vous avez voulu. »

[1130.] L'année suivante, on vit revenir à Jérusalem Hugues de Pains, premier maître des chevaliers du Temple, et quelques autres religieux qui avaient été envoyés par le roi et par les autres grands du royaume auprès des princes de l'Occident, pour exciter les peuples à venir à notre secours, et engager particulièrement les puissans à s'armer pour entreprendre le siége de Da-

mas. Ils furent suivis par un grand nombre d'hommes nobles qui, sur la foi de leurs paroles, accoururent en foule vers notre royaume. Se confiant en leurs forces et en leurs œuvres, tous les princes chrétiens de l'Orient se réunirent d'un commun accord. Le seigneur roi Baudouin, le seigneur Foulques, comte d'Anjou, le seigneur Pons, comte de Tripoli, le seigneur Boémond le jeune, prince d'Antioche, le seigneur Josselin l'ancien, comte d'Edesse, se rassemblèrent et tinrent conseil. Ils levèrent en même temps tous leurs chevaliers, convoquèrent leurs auxiliaires, et firent à la hâte toutes leurs dispositions pour aller mettre le siége devant l'illustre et noble ville de Damas, afin de la contraindre à se rendre par capitulation, ou de l'emporter par la force de leurs armes. Mais la Providence divine, dans ses jugemens secrets et justes à la fois, s'opposa au succès de cette grande entreprise. L'armée, marchant sous la conduite de Dieu, s'avança d'abord sans obstacle, et parvint heureusement sur le territoire de Damas; mais lorsqu'elle fut arrivée auprès du lieu nommé Mergisafar, les hommes de la classe inférieure se séparèrent du reste de l'expédition. Ces hommes sont ordinairement chargés à la guerre de se disperser et d'errer de tous côtés dans les campagnes pour y chercher les approvisionnemens nécessaires à la nourriture de l'armée et à celle des chevaux. On les avait mis sous la protection du seigneur Guillaume de Bures, qui commandait mille cavaliers. Ils commencèrent, selon leur coutume, à se séparer les uns des autres, et à se répandre imprudemment dans toute la contrée, chacun cherchant à dessein à marcher sans compagnons, afin de pouvoir s'emparer pour son

propre compte de tout ce qu'il rencontrerait, et de n'avoir à entrer en partage avec personne. Tandis qu'ils se livraient témérairement à leur ardeur, enfonçant et dévastant toutes les habitations dans la campagne, et cherchant à ramasser de riches dépouilles pour les rapporter au camp, ils en vinrent bientôt à transgresser toutes les lois de la discipline militaire. Le prince de Damas, Doldequin, en ayant été instruit, espéra qu'il lui serait facile de détruire ces bandes d'hommes qui ne connaissaient pas les localités, en les attaquant, comme d'ordinaire, à l'improviste, et au moment où ils ne se tiendraient point sur leurs gardes. Il choisit dans toute son armée les hommes les plus agiles et les plus accoutumés aux expéditions de ce genre, et vint tout à coup attaquer ceux des nôtres qui s'étaient répandus dans la plaine pour fourrager. Surpris sans moyens de défense, et tandis qu'ils étaient occupés de soins bien différens, ces derniers furent promptement mis en fuite; dispersés çà et là dans les champs, beaucoup d'entre eux périrent, et le prince ne cessa de les poursuivre qu'après avoir complétement mis en déroute et les gens du peuple, et même le corps d'élite chargé de veiller à leur défense; ce dernier corps perdit aussi beaucoup de monde. Aussitôt qu'on en fut instruit dans l'armée, on prit les armes pour repousser cette audacieuse attaque, et tirer vengeance d'un tel affront. Animés d'une vive indignation, et avec leur vigueur accoutumée, les Chrétiens firent leurs dispositions pour marcher à la rencontre de l'ennemi, lorsque tout à coup la puissance divine, en dépit de laquelle les hommes poursuivent vainement les suc-

cès de leurs entreprises, se manifesta contre eux par une telle abondance de pluie que l'atmosphère en fut enveloppée et obscurcie; les routes, couvertes d'eaux, devinrent à peu près impraticables, et bientôt chacun en vint presque à désespérer de sa vie, sans avoir cependant d'autre ennemi que la cruelle intempérie des élémens. L'atmosphère chargée de brouillards et d'épais nuages s'abaissant sur la terre, les vents contraires luttant irrégulièrement dans l'espace, des tonnerres et des éclairs se succédant sans interruption, avaient d'avance donné le signal de l'orage; mais l'esprit aveuglé de l'homme, ignorant l'avenir, n'entendit point la voix du Seigneur qui le rappelait dans sa longanimité, et voulut, ce qui est impossible, persévérer dans ses desseins en dépit de cette voix. Cependant lorsqu'ils virent cette horrible tempête envoyée par le ciel en punition de leurs péchés, les Chrétiens furent enfin forcés de renoncer à leurs projets. Leur situation était entièrement changée; ceux qui naguère étaient arrivés terribles, et inspirant des craintes à leurs ennemis, étaient devenus à eux-mêmes leur propre fardeau : tandis que l'ennemi demeurait tranquille, et avait même obtenu la supériorité, ils étaient réduits à estimer comme la plus grande victoire la seule possibilité de retourner dans leur pays. Cet événement arriva le 5 décembre, l'an 1130 de l'Incarnation, et le douzième du règne de Baudouin II, dans le lieu même où, quatre ans auparavant, ce roi avait remporté une grande et mémorable victoire sur les mêmes ennemis. C'est une chose en vérité bien admirable, et qui surpasse toute sagesse humaine, ô Sauveur éternel, de voir comment

vous humiliez ceux qui s'enorgueillissent de leurs mérites ! vous percez des traits de votre malédiction, en punition de leurs péchés, ceux qui mettent leur confiance dans l'homme, et se reposent sur la chair de leurs bras ! et pour cela vous n'empruntez point de secours, vous ne cherchez personne qui participe à votre gloire ! car vous avez dit, Seigneur béni : « Je « n'abandonnerai point ma gloire à un autre ; c'est « à moi que la vengeance est réservée, et c'est moi « qui la ferai [1]. C'est moi qui fais mourir, et c'est « moi qui fais vivre ; c'est moi qui blesse, et c'est moi « qui guéris ; et nul ne peut rien soustraire à mon « souverain pouvoir [2]. Je frapperai et je guérirai ; « je ferai vivre, et il n'est personne qui puisse se re-« tirer de dessous ma main [3]. Ces paroles se sont trouvées véritables, Seigneur. Tant que le roi, ne se servant que des forces de son royaume, et n'usant que de ses propres chevaliers, se confia tout entier en la surabondance de la grâce divine, il remporta très-souvent sur ses ennemis des triomphes inattendus ; mais lorsque, confiant en la multitude, il crut pouvoir s'élever par les œuvres des hommes ; lorsque, recevant des secours multipliés, il commença à compter sur des mérites mortels, votre grâce se retira de lui, vous l'abandonnâtes à sa destinée ; et il s'en alla confus au milieu de la multitude, celui qui, avec un petit nombre des siens, s'appuyant sur le secours du Seigneur, avait coutume de triompher facilement de ses ennemis.

[1] Isaïe, chap. 48, v. 11.
[2] Épît. de S. Paul aux Rom. chap. 12, v. 19.
[3] Deutéron., chap. 32, v. 19.

A la suite de cette tempête venue d'en haut, et dans laquelle le ciel même avait combattu contre eux, les Chrétiens ne purent obtenir vengeance pour ceux des leurs qui avaient succombé sous le glaive de l'ennemi, ni exécuter les desseins qu'ils avaient formés. Les princes se séparèrent donc, jugeant qu'il serait impossible de recommencer une pareille entreprise, et chacun d'eux rentra dans ses États.

Pendant ce temps le seigneur Étienne, de pieuse mémoire, patriarche de Jérusalem, était décédé : il eut pour successeur Guillaume, prieur de l'église du sépulcre du Seigneur. Guillaume était un homme simple, peu lettré, beau de sa personne, et recommandable par ses bonnes mœurs : il était Flamand d'origine. Le roi, les princes du royaume, et le peuple entier avaient pour lui une grande affection.

[1131.] Après que le seigneur Boémond, gendre du roi et prince d'Antioche, fut de retour de son expédition et rentré dans sa province, Rodoan, fils de malédiction, prince d'Alep, et l'un des plus puissans gouverneurs des Turcs[1], entra sur le territoire d'Antioche. Le prince Boémond voulant marcher contre lui et l'expulser de ses États, descendit en Cilicie où il était encore attiré par d'autres motifs, qui se rapportaient à des affaires particulières et à des intérêts de famille. Ayant dressé son camp sur l'emplacement appelé *le Pré des Manteaux*, au milieu d'une vaste plaine, il fut subitement attaqué par une multitude

[1] Le vrai nom de ce sultan d'Alep est Emadeddin-Zenghi, que les historiens latins nomment Sanguin, et qui fut père du grand Noureddin, ou Noradin. Il régna de l'an 1128 à l'an 1145. Le premier sultan d'Alep, qui a régné de 1095 à 1114, avait porté en effet le nom de Rodoan ou Rédouan.

d'ennemis, les gens de sa suite l'abandonnèrent, et il périt percé de mille coups [1]. C'était un grand prince, dont la vie fût devenue agréable à Dieu si une mort prématurée et le sort jaloux ne l'eussent promptement enlevé de ce monde. Ce malheur répandit la plus grande consternation chez le peuple d'Antioche, qui se flattait de pouvoir se maintenir pendant longtemps et en toute sûreté sous le gouvernement de ce prince, et qui avait fondé sur sa jeunesse des espérances peut-être excessives. Il se livra de nouveau à ses lamentations accoutumées, en se voyant privé de chef et exposé à devenir encore une fois la proie des ennemis. Enfin, après avoir tenu conseil, les Antiochiens implorèrent l'assistance du roi de Jérusalem. Ce prince vivement ému en apprenant un événement si inattendu, et craignant que ce malheureux pays dépourvu de protection ne fût livré à de nouveaux désastres, mit de côté le soin de ses propres affaires pour s'occuper de celles des autres, pensant d'ailleurs que rien de ce qui intéressait les princes Chrétiens ne devait lui être étranger, et croyant aussi devoir montrer sa sollicitude en se dévouant, et faisant pour le peuple du Christ tout ce qui était en son pouvoir. Il se rendit donc à Antioche en toute hâte. Mais pendant ce temps, et aussitôt qu'elle fut instruite de la mort de son mari, la fille du roi, agitée d'un esprit méchant, conçut un projet criminel, avant même qu'elle eût pu avoir le moindre avis de la prochaine arrivée de son père. Afin de s'assurer une possession plus tranquille, et de parvenir plus sûrement à l'exécution de ses desseins, elle envoya des exprès à un

[1] En 1131.

chef très-puissant des Turcs, nommé Sanguin[1], pour solliciter des secours, espérant avec son assistance pouvoir s'emparer à perpétuité de la ville d'Antioche, en dépit même des grands et du peuple entier. Elle n'avait eu de son mariage avec le seigneur Boémond, de précieuse mémoire, qu'une fille, pour laquelle même il paraît certain qu'elle avait fort peu d'attachement, puisque son projet était, à ce qu'on croit, d'établir pour toujours sa domination dans la principauté, en déshéritant sa fille, soit qu'elle demeurât en état de veuvage, soit qu'elle en vînt à contracter un nouvel engagement. En même temps, elle envoya au noble turc, par l'un de ses domestiques, un palefroi blanc, ferré en argent, avec le mords et tout le reste du harnois en argent, et recouvert d'une housse blanche, afin de former l'assortiment de la même couleur. Le messager fut arrêté par hasard en chemin : conduit en présence du roi, il avoua tout, et périt du dernier supplice, recueillant ainsi le fruit de ses actions. Le roi, pressé de se mettre en mesure contre tant de malheurs, poursuivit promptement sa route vers Antioche ; mais, lorsqu'il y fut arrivé, il ne put y entrer, par suite des défenses de sa fille qui, déjà tourmentée par les reproches de sa conscience, n'osait pas même se livrer à son père à discrétion. Elle livra donc la ville à ses complices et à ceux qu'elle avait corrompus à force d'argent, et voulut entreprendre d'organiser une résistance et d'exercer sa tyrannie en toute liberté. Mais les événemens déjouèrent tous ses projets. Il y avait dans la même ville des hommes remplis de la crainte de Dieu, et qui mépri-

[1] Zenghi, et le vainqueur même de Boémond II.

saient l'audace d'une femme insensée. On remarquait parmi eux Pierre Latinator, moine de Saint-Paul, et Guillaume d'Averse. Ceux-ci, du consentement de tous les autres, envoyèrent en secret des messagers au roi, et, en vertu des conventions qui furent faites, on plaça le seigneur Foulques, comte d'Anjou, auprès de la porte du Duc, le seigneur Josselin, comte d'Edesse, auprès de la porte de Saint-Paul; puis, on les fit ouvrir, et le roi entra sans obstacle dans la ville. La princesse, dès qu'elle en fut informée, se retira dans la citadelle. Peu après, cédant aux conseils des hommes les plus sages et en qui elle avait le plus de confiance, elle alla se présenter devant son père, et se déclara prête à se soumettre à ses ordres. Le roi, quoique le ressentiment des fautes de sa fille eût rempli son cœur d'indignation, touché par les prières de ceux qui intercédaient pour elle, et n'étant pas dépourvu non plus de toute affection paternelle, reprit possession de la ville d'Antioche, et pour prévenir à l'avenir un pareil attentat, il fit concession à sa fille des deux villes maritimes de Laodicée et de Gebail, que son mari lui avait également assignées par ses dernières dispositions, à titre de donation en mariage. Après avoir mis ordre aux affaires de la ville, et laissé aux principaux seigneurs le soin de l'administration, le roi retourna à Jérusalem, où ses intérêts particuliers le rappelaient. Il ne repartit cependant qu'après avoir reçu le serment de fidélité des grands comme des petits, qui s'engagèrent par corps envers lui à demeurer fidèles à sa pupille Constance, fille du seigneur Boémond, et à conserver pour elle, du vivant du roi de même qu'après sa mort, la ville d'Antioche et

toutes ses dépendances ; car le roi redoutait toujours la méchanceté de sa propre fille, et craignait qu'elle ne renouvelât ses premières tentatives, afin de parvenir à déshériter son enfant.

A peine était-il de retour à Jérusalem, qu'il tomba dangereusement malade. Voyant s'approcher son dernier jour, le roi sortit de son palais, et humilié et suppliant devant la face du Seigneur, déposant toute pompe royale, il se fit transporter à la maison du patriarche, qui était plus voisine du lieu même de la résurrection du Seigneur, espérant de celui qui avait vaincu la mort en ce lieu, qu'il l'admettrait aussi à participer à sa résurrection. Il fit alors appeler sa fille et son gendre, leur jeune enfant Baudouin, âgé de deux ans, le seigneur patriarche, les prélats des églises, et quelques-uns des princes que le hasard rassembla ; il leur confia le soin des affaires du royaume, leur transmit ses pleins pouvoirs, et leur donna, comme un prince vraiment pieux, sa bénédiction paternelle. Lui-même, véritable confesseur du Christ, s'enveloppant du vêtement de la religion et promettant de mener une vie régulière s'il recouvrait la santé, rendit bientôt l'esprit entre les mains de celui qui est le père des esprits, et alla, avec l'aide du Seigneur, recevoir le prix de ses œuvres, avec tous les princes pieux qui l'avaient précédé. Il mourut l'an onze cent trente et un de l'Incarnation, dans la treizième année de son règne, et le vingt et un du mois d'août. Il fut enseveli au milieu des rois ses prédécesseurs, de pieuse mémoire, au dessous du mont Calvaire, en avant du lieu appelé Golgotha. Ses obsèques furent célébrées, par les soins de ses serviteurs, avec une grande solen-

nité et une magnificence vraiment royale. La mémoire de ce prince est demeurée et demeure en bénédiction auprès de tous, tant à cause de l'excellence de sa foi que des glorieuses actions qui illustrèrent son règne.

LIVRE QUATORZIÈME.

Baudouin II, que l'on avait surnommé du Bourg, second roi Latin de Jérusalem, eut pour successeur au trône le seigneur Foulques, son gendre, comte de la Touraine, du Maine et de l'Anjou, auquel le roi Baudouin avait, comme je l'ai dit dans le livre précédent, donné en mariage sa fille aînée, nommée Mélisende. Foulques était roux, mais, comme David, le Seigneur le trouva selon son cœur; il était rempli de fidélité et de douceur, affable, bon et miséricordieux, contre le penchant habituel des hommes qui ont le même teint, généreux à l'excès pour toutes les œuvres de piété et de commisération envers les pauvres, prince puissant selon la chair, comblé de félicité dans son pays et avant qu'il fût appelé à prendre le gouvernement de notre royaume, doué d'une grande expérience dans la science militaire, patient et prévoyant à la fois au milieu des fatigues de la guerre. Il était d'une taille moyenne et d'un âge déjà avancé, puisqu'il avait passé soixante ans [1]. L'un des principaux défauts, par où il obéissait à la loi de l'infirmité

[1] C'est une erreur; Foulques n'avait alors que trente-huit ans, car il était né en 1092, du mariage de Foulques-le-Rechin avec Bertrade de Montfort, mariage qui eut lieu en 1091, selon la Chronique de Tours, ou au plus tôt en 1089, selon Orderic Vital.

humaine, était d'avoir la mémoire courte et fugitive, à tel point qu'il ne se souvenait pas des noms de ses domestiques, et ne reconnaissait presque jamais personne; il lui arrivait souvent, après avoir rendu les plus grands honneurs à un homme, et lui avoir donné des témoignages d'une bienveillance familière, de demander un moment après qui il était, s'il le rencontrait de nouveau à l'improviste. Aussi beaucoup d'hommes qui comptaient sur les relations familières qu'ils entretenaient avec lui, tombèrent souvent dans la confusion, en reconnaissant qu'ils auraient eux-mêmes besoin d'un patron auprès du roi, lorsque, par exemple, ils voulaient se porter protecteurs de tel autre individu. Le père de Foulques, comte de Touraine et d'Anjou, nommé aussi Foulques, et surnommé Rechin, avait épousé la sœur du seigneur Amaury de Montfort, qui s'appelait Bertelée[1] : il eut de ce mariage deux fils, Foulques, celui dont il est ici question, et Geoffroi Martel, et une fille nommée Hermengarde[2], qui fut d'abord femme de Guillaume, comte de Poitou : dédaignée et repoussée par lui, au mépris de toutes les lois du mariage, elle se réfugia auprès du comte de Bretagne[3], et s'attacha à lui d'une affection toute conjugale; elle en eut un fils que l'on nomma Conan, qui fut aussi comte de Bretagne, et que l'on surnomma *le Gros*. Après avoir donné trois enfans à

[1] Bertrade.

[2] Ces trois enfans de Foulques-le-Rechin étaient issus de divers lits. Il eut sa fille Hermengarde d'un premier mariage avec Hildegarde de Baugenci, et son fils Geoffroi Martel d'un second mariage avec Hermengarde de Bourbon. Foulques, roi de Jérusalem, était seul issu du mariage de Foulques-le-Rechin avec Bertrade de Montfort.

[3] Alain Fergant, duc de Bretagne de l'an 1084 à l'an 1112.

son époux, la femme de Foulques-le-Rechin le dédaigna, et se rendit auprès de Philippe roi des Français[1]: celui-ci qui avait également renvoyé sa femme légitime, admit Bertelée dans sa couche royale, l'associa à tous ses intérêts, lui témoigna toute l'affection d'un mari et la retint auprès de lui, au mépris des lois ecclésiastiques et malgré les avis et les représentations des évêques et des princes de son royaume. Il eut d'elle plusieurs enfans, Florus, Philippe, et cette Cécile dont j'ai déjà parlé, qui épousa d'abord Tancrède, prince d'Antioche, après la mort duquel elle se maria en secondes noces avec le seigneur Pons, comte de Tripoli. Foulques le fils épousa, après la mort de son père, la fille d'Hélye, comte du Maine; elle se nommait Guiburge[2], et il eut de ce mariage deux fils et deux filles. Il dut ce mariage aux soins de sa mère. Dans sa jeunesse, Foulques remplissait la charge de grand bouteiller à la cour du comte de Poitou, son seigneur. Ce comte ayant appris la mort de son frère aîné, s'empara du jeune Foulques et le mit en prison, pour faire valoir les prétentions qu'il avait élevées au sujet de quelques châteaux qu'il voulait lui enlever de vive force; ces châteaux appartenaient depuis long-temps, et à titre héréditaire, au père et au frère de Foulques; mais ils se trouvaient situés dans les États du comte de Poitou, et lui étaient inféodés. La mère de Foulques qui avait quitté son mari long-temps auparavant, pour se réfugier auprès du roi de France, sentit émouvoir ses entrailles maternelles, en apprenant la captivité de son fils; elle implora le roi en

[1] Le 4 juin 1092.
[2] Ou Erembruge, ou Ermentrude.

suppliante, et obtint de lui qu'il s'employât pour lui faire rendre la liberté et l'héritage de son père. Dans la suite, elle y ajouta un nouveau bienfait en portant encore le roi de France à faire donner en mariage à son fils la fille unique du comte Hélye, et à lui faire assurer en même temps l'héritage de celui-ci. Foulques eut, comme je l'ai dit, deux fils et deux filles. Son fils aîné, nommé Geoffroi, succéda à son père dans les titres de son comté : le roi très-puissant d'Angleterre, Henri l'ancien[1], lui donna en mariage sa fille unique Mathilde, veuve du seigneur Henri, empereur des Romains[2]. Geoffroi eut trois fils de ce mariage, Henri qui maintenant gouverne l'Angleterre avec autant de sagesse que de valeur[3]; Geoffroi, surnommé Plantagenet, et Guillaume, que l'on a surnommé *Longue-épée*. Le second des fils du seigneur Foulques fut appelé Hélye, du nom de son grand-père maternel; Rotrou, comte du Perche, lui donna en mariage sa fille unique, et contracta en même temps l'engagement de ne pas se remarier, et de lui laisser après sa mort son héritage tout entier. Cependant, oubliant sa parole et méconnaissant ses obligations, Rotrou épousa dans la suite la sœur d'un noble comte anglais[4], et en eut des fils, par où Hélye se trouva frustré de l'héritage sur lequel il avait compté. Des deux filles de Foulques, la première, qui se nommait Sibylle, épousa un homme noble et illustre, le seigneur Thierri, comte de Flandre et en eut un fils, le seigneur Philippe, qui gouverne maintenant le comté de Flandres; la seconde, nommée Mathilde, avait été

[1] Henri I. — [2] Henri V. — [3] Henri II.

[4] Herwige, fille d'Édouard, comte de Salisbury.

fiancée au fils de Henri, roi d'Angleterre. Mais avant que le mariage fût terminé, le jeune homme ayant voulu passer en Angleterre, essuya un naufrage et périt dans la mer. Sa fiancée, se consacrant alors à un célibat perpétuel, se retira dans un couvent de jeunes filles, à Fontevrault, et y passa toute sa vie en religieuse.

Foulques était allé à Jérusalem par sentiment de dévotion après la mort de sa femme, et avant que le roi Baudouin l'eût fait inviter à y venir. Il se montra plein de magnificence et de zèle pour le service de Dieu, et gagna par sa bonne conduite la bienveillance de tout le peuple et l'amitié du roi et de tous les princes. Durant toute l'année il entretint cent chevaliers à ses frais dans le royaume. Il retourna ensuite dans sa patrie, maria ses filles et ses fils, et mit les affaires de son comté dans le meilleur état possible. Uniquement occupé après son retour du soin de ses intérêts, il les faisait valoir avec autant de sagesse que de courage, lorsque le roi de Jérusalem, cherchant avec sollicitude à régler les affaires de sa succession et à fixer son choix sur l'homme à qui il pourrait donner sa fille aînée en mariage, résolut, à la suite d'une mûre délibération et après s'être assuré du consentement de tous les princes et de la faveur du peuple, d'envoyer auprès de Foulques quelques-uns de ses grands, entre autres le seigneur Guillaume de Bures et le seigneur Gui de Brisebarre, et de lui faire offrir de venir épouser sa fille et attendre la succession du père. Après avoir reçu ce message, Foulques mit ordre à toutes les affaires de son comté, donna sa bénédiction à ses enfans, prit avec lui une escorte composée

des principaux seigneurs de sa cour et se mit en route pour répondre à l'appel de notre roi. En effet, quelques jours après qu'il fut arrivé dans le royaume, Baudouin, fidèle à ses promesses, lui donna sa fille aînée en mariage, et, à titre de dot, les deux villes maritimes de Tyr et de Ptolémaïs, que Foulques posséda pendant près de trois ans, continuant à être appelé du titre de comte qu'il avait porté toute sa vie. Le roi Baudouin étant mort le 21 août de l'an 1131 de l'Incarnation, le comte Foulques fut couronné et consacré solennellement et selon l'usage, ainsi que sa femme, le 14 septembre, jour de l'exaltation de la sainte croix. Cette cérémonie fut célébrée dans l'église du Sépulcre du Sauveur par le seigneur Guillaume, de précieuse mémoire, patriarche de Jérusalem.

A cette même époque le seigneur Josselin, comte d'Edesse, accablé par une longue maladie, était couché dans son lit, attendant la mort qui le menaçait. L'année précédente, comme il se trouvait dans les environs d'Alep, une tour construite en briques dures était tombée sur lui. Des ennemis l'occupaient, et le comte, pour s'en emparer plus facilement, la faisait miner sous ses yeux; elle s'écroula subitement et il se trouva aussitôt enseveli sous les décombres. Ses gens eurent beaucoup de peine à l'en retirer; il en sortit à demi-mort et les membres tout brisés. Affaibli et déclinant de jour en jour par les suites de ce malheur, il ne retenait plus qu'avec peine un souffle de vie prêt à s'exhaler, lorsqu'un exprès vint en toute hâte lui annoncer que le soudan d'Iconium avait mis le siége devant une de ses forteresses, nommée Cresse. A cette nouvelle le comte, plein de courage et de

force d'ame, malgré la faiblesse et l'impuissance absolue de son corps, fit aussitôt appeler son fils et lui donna ordre de prendre avec lui tous les chevaliers du comté, de marcher vigoureusement à la rencontre de l'ennemi et de suppléer en cette occasion un père réduit à l'impossibilité de se servir lui-même. Le fils objecta que le soudan était suivi, à ce qu'on assurait, d'une immense multitude de Turcs, que lui-même n'aurait qu'un trop petit nombre d'hommes à opposer à tant de forces, et il parut disposé à refuser cette commission. Alors Josselin, méditant sur la pusillanimité de son fils, et prévoyant bien d'après une telle réponse ce qu'il deviendrait par la suite, ordonna de convoquer tous ses chevaliers et toute la population du pays. Aussitôt que ces préparatifs furent terminés, il se fit faire une litière, et, oubliant ses douleurs et ses graves infirmités, il monta sur son brancard et marcha à la rencontre des ennemis. Après qu'il se fut avancé un peu à la tête de son armée, l'un des grands du pays, Geofroi, surnommé le Moine, vint lui annoncer que le soudan, instruit de son approche, avait abandonné le siége de la forteresse de Cresse et s'était mis en marche sans délai pour rentrer dans ses États. En recevant cette nouvelle le comte ordonna à ceux qui le portaient dans sa litière de la déposer à terre; élevant alors les mains vers le ciel, oppressé de soupirs et versant des larmes, il rendit grâce au Seigneur de l'avoir visité dans son affliction, et de s'être montré bon et miséricordieux pour lui en lui accordant l'insigne faveur de paraître une dernière fois formidable aux ennemis de la foi chrétienne, alors même qu'à demi-éteint il se trouvait comme arrivé sur le seuil

même de sa tombe. En effet, tandis qu'il élevait ainsi son ame vers le ciel, le comte rendit le dernier soupir, laissant après lui un fils unique qui portait son nom, qu'il avait institué héritier de tous ses biens et de sa fortune, mais qui se montra trop indigne de son héritage de gloire. Josselin le fils avait pour mère la sœur de Léon l'Arménien, homme très-puissant parmi les siens. Il était petit de taille, mais robuste et de membres vigoureux. Il avait le teint et les cheveux noirs, le visage large et couvert des cicatrices de la maladie vulgairement appelée variole, les yeux gonflés et le nez proéminent. Il était généreux, et s'était même distingué à la guerre par plusieurs actions d'éclat; mais il s'adonnait sans aucune mesure à tous les excès de la table, de l'ivrognerie, du libertinage, et à toutes les impuretés de la chair, au point d'en être couvert d'infamie. Il épousa une femme noble de naissance, mais plus noble encore par ses vertus, Béatrix, veuve de Guillaume de Saône, et en eut un fils, qui fut Josselin le troisième, et une fille, qui se maria d'abord avec Renaud des Mares, et en secondes noces avec le seigneur Amaury, comte de Joppé, qui devint plus tard roi de Jérusalem. De ce dernier mariage naquirent Baudouin, qui fut le sixième roi de Jérusalem, et Sibylle sa sœur. J'aurai occasion de dire dans la suite de ce récit comment Josselin le jeune perdit par sa lâcheté, et en punition de ses vices, toute la contrée que son père avait gouvernée avec sagesse.

La première année du règne de Foulques, comme la ville et le pays d'Antioche se trouvaient privés de l'assistance d'un chef suprême depuis la mort de Boémond le jeune, qui ne laissa après lui qu'une fille en

bas âge, les grands, craignant que leur contrée ne se vît exposée sans défense aux attaques des ennemis, appelèrent auprès d'eux le roi de Jérusalem, desirant qu'il voulût se charger aussi du gouvernement de cette province et lui consacrer ses soins et sa sollicitude. La veuve du prince d'Antioche défunt, fille du roi Baudouin II et sœur de la reine Mélisende, femme remplie d'astuce et de méchanceté, entretenait des relations avec quelques-uns de ses partisans et comptait sur leur coopération pour réussir dans ses pernicieux desseins; elle avait formé le projet de s'emparer de toute la principauté d'Antioche, en déshéritant la fille unique que son mari lui avait laissée, afin de pouvoir à son gré célébrer un second mariage dès qu'elle aurait pris possession du pays. Son père, immédiatement après la mort de son mari, avait réussi assez habilement à déjouer une première tentative et avait expulsé la princesse d'Antioche, en l'obligeant à demeurer satisfaite de la portion de succession que son époux lui avait laissée à titre de donation pour cause de mariage, savoir les deux villes maritimes de Gebail et Laodicée. Mais la princesse espéra, après la mort de son père, avoir trouvé une occasion favorable de reprendre et de faire réussir ses premiers projets. A force de largesses et de promesses beaucoup plus considérables encore elle avait attiré dans ses intérêts quelques-uns des plus puissans seigneurs, tels que Guillaume de Sehunna [1], frère de Guaranton, Pons, comte de Tripoli, et Josselin le jeune, comte d'Edesse.

[1] *Wilhelmus de Sehunna*; peut-être est-ce le même que *Wilhelmus de Saona* dont il est question quelques lignes plus haut; je n'ai pu découvrir quel est ce nom propre.

Les grands d'Antioche, redoutant les effets de ces alliances, employaient tous leurs efforts pour résister à ces criminelles machinations; et ce fut principalement ce motif qui les détermina à appeler le roi de Jérusalem, en qui ils espéraient trouver un guide et un appui.

Le roi, après avoir reçu la députation d'Antioche, éprouva les plus vives inquiétudes pour la tranquillité de ce pays et le crut exposé aux plus grands dangers : il se hâta donc de se rendre aux vœux qu'on venait de lui exprimer et se rendit d'abord à Béryte. Là, le comte de Tripoli lui fit interdire le passage sur son territoire, et alors le roi, prenant avec lui Anselin de Brie, homme noble et son fidèle, s'embarqua et alla aborder au port de Saint-Siméon. Les nobles et les plus puissans d'Antioche accoururent à sa rencontre, le conduisirent dans la ville et soumirent à son autorité toute la contrée environnante. Le comte de Tripoli, quoiqu'il fût uni au roi par son mariage avec sa sœur, comme je l'ai déjà dit, s'empressa cependant de suivre ses traces et arriva bientôt à Antioche pour tâcher de s'opposer à ce qu'il pourrait faire, et d'agir dans les intérêts de la princesse qui, à ce qu'on assure, était parvenue à le gagner par ses présens. Il possédait dans le même pays et au nom de sa femme deux châteaux-forts, dont l'un se nommait Arcicène, et l'autre Rugia. Le seigneur Tancrède, de pieuse mémoire en Jésus-Christ, les avait donnés à sa femme au moment de sa mort à titre de donation pour cause de mariage. Le comte, afin de les mieux fortifier, y fit entrer des armes et des chevaliers et commença alors à susciter mille tracasseries au roi et

à ceux qui tenaient pour lui. Les habitans d'Antioche, irrités de ces mauvais procédés, obtinrent du roi qu'il marchât contre le comte, à l'effet de réprimer ses insolentes aggressions. Le roi, se souvenant aussi de l'affront que le comte lui avait fait tout récemment en lui refusant le passage sur son territoire, consentit à cette demande, rassembla toutes les troupes dont il put disposer et marcha vers les forteresses. Les deux ennemis se rencontrèrent dans les environs de celle de Rugia; ils rangèrent aussitôt leurs troupes en bataille, s'attaquèrent avec fureur et combattirent longtemps sans que le succès se déclarât d'aucun côté. Enfin le roi remporta l'avantage; le comte prit la fuite avec tous les siens; ses chevaliers se dispersèrent de tous côtés et beaucoup d'entre eux furent faits prisonniers, chargés de fers et envoyés à Antioche.

Cependant des hommes intelligens et fidèles intervinrent et négocièrent un accommodement. Le roi et le comte se réconcilièrent. Le premier fit rendre à celui-ci ceux de ses chevaliers qu'il avait faits prisonniers; et il semble que les affaires de la principauté d'Antioche se trouvèrent alors en meilleure situation. Toutefois, les hommes les plus sages du pays, craignant encore des agitations et des soulèvemens intérieurs qui fourniraient aux ennemis du dehors de nouvelles occasions de leur nuire, si le roi retournait à Jérusalem, vinrent supplier instamment ce prince de demeurer quelque temps encore au milieu d'eux. Le roi, considérant que son royaume était en parfaite sécurité, grâce à la miséricorde du Seigneur, qu'il jouissait d'un repos complet, et qu'au contraire le pays dans lequel il se trouvait avait encore grand

besoin de l'appui et de la présence d'un chef, accéda avec bonté aux desirs qu'on lui manifesta. Alors il disposa toutes choses avec sagesse et selon les convenances, tant dans la ville que dans la contrée environnante, ayant soin de prendre l'avis et le consentement des grands, et s'occupant lui-même de remettre tout dans le meilleur état possible, avec autant et même peut-être plus de sollicitude qu'il n'en aurait eu pour ses propres affaires. Cette conduite lui valut la bienveillance de tous les citoyens, et les grands se montrèrent, de leur côté, pleins de zèle à se maintenir dans la fidélité qu'ils lui devaient. Lorsqu'il eut fait toutes les dispositions de sûreté et tous les arrangemens convenables pour la bonne administration des affaires, et après avoir demeuré tout le temps qui fut jugé nécessaire, le roi, rappelé chez lui pour le soin de ses intérêts particuliers, confia le gouvernement de la principauté à un homme noble et habile, Renaud, surnommé Mansour[1], et retourna lui-même dans son royaume.

Dans la suite, et tandis que le roi continuait avec activité à pourvoir à toutes les nécessités du royaume confié à ses soins, se montrant, comme Marthe, toujours appliqué à satisfaire et à prévenir tous les besoins publics autant qu'il dépendait de lui, vint un messager qui lui annonça, de la part des habitans d'Antioche, qu'une nombreuse armée de Turcs venus du golfe Persique et de toutes les contrées de l'Orient, avait passé le grand fleuve de l'Euphrate, et s'était établie sur le territoire d'Antioche. À cette nouvelle,

[1] Seigneur de Margat.

le roi éprouva de vives inquiétudes pour les intérêts de la principauté dont le gouvernement était remis entre ses mains et pour tous ses habitans. Il savait que ce pays avait mis toute sa confiance en lui, et en outre il était tourmenté aussi par une autre pensée que l'on exprime d'une manière proverbiale, en disant : « C'est de vous qu'il s'agit, lorsque la maison « voisine est en feu. » Les dangers auxquels était exposée une province limitrophe lui annonçaient ceux de son propre royaume. Jugeant d'ailleurs que c'était une entreprise honorable de porter secours à ses frères lorsqu'ils imploraient son assistance, il convoqua aussitôt dans tout son royaume tous les gens de pied et tous les chevaliers, fit ses dispositions de départ, et se mit en route très-promptement. Arrivé avec ses troupes à Sidon, il y rencontra sa sœur, la comtesse Cécile, épouse de Pons, comte de Tripoli, qui venait lui annoncer de nouveaux malheurs. Elle lui dit que Sanguin, prince d'Alep, et très-puissant satrape des Turcs, avait audacieusement assiégé son mari dans une de ses places fortes, nommée Mont-Ferrand. Elle le supplia en même temps et le sollicita avec les plus vives instances, comme font les femmes, d'ajourner toute autre entreprise qui ne demandait pas tant de diligence, et de voler sans retard à la délivrance du comte. Le roi, cédant à ses pressantes sollicitations, résolut de remettre de quelques instans la suite de son autre expédition, et se dirigea promptement vers le fort assiégé, en ralliant sur son chemin quelques chevaliers du comte qui ne l'avaient pas suivi dans sa marche. Sanguin, ayant appris que le roi s'avançait pour le forcer à lever le siége qu'il

avait entrepris, tint conseil avec les siens, et jugeant plus sage de se retirer, il leva son camp, et rentra dans ses États avec son armée.

Après avoir délivré le comte de Tripoli, le roi, libre de toute sollicitude de ce côté, reprit aussitôt ses premiers projets, et se rendit à Antioche à marches forcées, ainsi qu'il l'avait d'abord résolu. Les habitans, instruits de son approche, sortirent de la ville pour se porter à sa rencontre, et accueillirent leur hôte illustre avec les plus grands témoignages de joie, dans l'espoir que, dès ce moment et grâce à l'habileté du roi, ils ne seraient plus exposés à aucun danger de la part des ennemis que l'on disait s'avancer vers eux. D'ordinaire, en effet, une multitude, quelque nombreuse qu'elle soit, n'obtient aucun succès, si elle n'est conduite par un chef, et les armées les plus fortes, semblables aux grains de sable que la chaux n'a pas liés, ont grand'peine à se maintenir lorsqu'elles n'ont pas de guide qui les retienne ensemble.

Cependant le bruit se répandit de toutes parts que l'armée turque qui, disait-on, avait passé l'Euphrate avec de grandes forces et dans tout l'appareil de la guerre, venait de rallier tous ceux qu'elle avait trouvés dans les campagnes aux environs de ce fleuve, hommes connaissant bien les localités, qu'elle avait dressé son camp sur le territoire d'Alep, et qu'elle dévastait toute cette contrée par de soudaines incursions. Les Turcs, en effet, étaient accourus de toutes les provinces limitrophes, et s'étaient réunis sur un seul point en un lieu nommé Canestrive, afin de pouvoir de là s'avancer en masse sous la conduite de

ceux qui connaissaient le mieux le pays, et faire leurs irruptions à l'improviste dans les diverses parties de la contrée.

Le roi, en ayant été informé, convoqua aussitôt dans la principauté tous les chevaliers, les réunit à ceux qu'il avait amenés à sa suite, sortit d'Antioche, et alla dresser son camp auprès du château de Harenc. Il s'y arrêta pendant quelques jours comme un homme sage qui sait qu'une impétuosité hors de propos gâte souvent la meilleure affaire, attendant que les ennemis, qu'on disait beaucoup plus nombreux, vinssent le provoquer au combat, ou fissent connaître de toute autre manière leurs intentions ultérieures. Lorsqu'il se fut bien assuré qu'ils ne faisaient aucune disposition, et qu'ils demeuraient au contraire fort tranquilles dans leur camp pour attendre peut-être de nouveaux renforts, le roi marcha sur eux sans le moindre retard, et, les surprenant à l'improviste, avant même qu'ils eussent eu le temps de courir aux armes, il les fit attaquer avec le glaive et la lance, et les poussa de telle sorte qu'un petit nombre d'entre eux eurent à peine les moyens de s'élancer sur leurs chevaux, et de chercher leur salut dans la fuite, tandis que le reste succomba sous le fer. Trois mille hommes environ de l'armée ennemie périrent dans cette affaire; les autres abandonnèrent leur camp rempli de toutes sortes d'ustensiles et d'instrumens divers. Les Chrétiens vainqueurs, chargés de dépouilles jusqu'à satiété, et refusant même de prendre tout ce qu'ils trouvaient, emmenèrent à leur suite des chevaux, des esclaves, du gros et du menu bétail, des tentes, un immense butin, des richesses de tout

genre, et rentrèrent à Antioche ivres de joie et avec tous les honneurs du triomphe.

Dès ce moment, tous les habitans d'Antioche indistinctement, grands et gens du menu peuple, rendirent au roi leur affection, et ce prince devint l'objet de la bienveillance universelle. Avant cette époque, la princesse, qui redoutait toujours le roi, et ne le voyait arriver qu'avec peine, avait maintenu quelques-uns des principaux nobles dans ses intérêts; et ceux-ci, séduits par l'espoir d'obtenir de sa munificence les largesses qu'elle prodiguait sans mesure, s'étaient jusqu'alors prononcés pour elle, et par conséquent contre le roi.

Tandis que ce prince était encore retenu à Antioche, s'occupant, dans son active sollicitude, de toutes les affaires de ce pays, comme si elles lui eussent été personnelles, en attendant que le temps fût venu de lui donner un chef du consentement général des citoyens, ceux des Chrétiens qui étaient demeurés dans le royaume, et principalement le patriarche et les citoyens de Jérusalem, mettant toute leur confiance dans le Seigneur, se réunirent en force, et allèrent construire avec toute solidité une forteresse destinée à garantir la sûreté des pélerins et des passans, auprès d'un lieu très-antique, appelé Nobé[1], et vulgairement nommé aujourd'hui Bettenuble. Il est situé au pied des montagnes et au commencement de la plaine, sur la route qui conduit à Lydda, et ensuite à la mer. Cette route, placée ainsi dans les gorges des mon-

[1] Entre Nicopolis ou Emmaüs et Jabne; il ne faut pas confondre ce *Nob* ou *Nobé*, près de Jérusalem, avec *Nobah*, situé dans le nord-est de la Palestine, sur la rive gauche du Jourdain.

tagnes, et à travers des défilés qu'il est impossible d'éviter, était fort dangereuse pour tous les voyageurs, surtout à cause des habitans d'Ascalon qui venaient souvent y faire des incursions à l'improviste. Après avoir heureusement terminé leurs travaux, ils appelèrent ce nouveau fort du nom de Château d'Arnaud. Ainsi, grâce à la protection de Dieu, cette position se trouva fortifiée, et dès ce moment ceux qui voulaient aller à Jérusalem, de même que ceux qui en repartaient, furent exposés à moins de dangers, et traversèrent avec plus de sécurité cette portion de la route.

Après avoir remporté une si grande victoire, le roi, décidant à son gré de toutes les affaires de la principauté d'Antioche, maître, par ce succès et par la dispensation de la Providence divine, de deux royaumes comblés l'un et l'autre de prospérité; le roi, dis-je, était parvenu au plus haut point de considération, et maintenait le peuple dans un état de parfaite tranquillité. Les plus grands seigneurs de la principauté, et particulièrement ceux qui avaient le plus à cœur de garder fidélité au prince Boémond déjà mort, et à sa fille encore mineure, vinrent alors trouver le roi, et lui demandèrent, dans l'épanchement d'un entretien intime, de leur apprendre, lui qui connaissait mieux que tout autre les jeunes gens nobles et illustres qui habitaient dans les pays ultramontains, quel serait, parmi tant de princes, celui qu'il leur conviendrait le mieux d'appeler, afin de lui donner en mariage la fille de leur seigneur, et, par suite, l'héritage que celle-ci tenait de lui. Le roi reçut cette communication avec reconnaissance, loua la confiance et la sollicitude de ceux qui lui parlaient, puis il se mit à exa-

miner avec eux cette proposition. Après que l'on eut passé en revue un assez grand nombre de personnes il fut convenu d'un commun accord de choisir pour l'accomplissement de ces vues un jeune noble de belle espérance, nommé Raimond, fils du seigneur Guillaume, comte de Poitou. Raimond était alors, disait-on, à la cour du seigneur Henri l'ancien, roi d'Angleterre, chez lequel il avait été armé chevalier; et son frère aîné, le seigneur Guillaume, gouvernait l'Aquitaine, en vertu de ses droits héréditaires. On mit alors en délibération les divers partis qu'il y avait à prendre, et l'on décida que le meilleur serait d'envoyer secrètement des députés, et de charger de cette mission un certain Gérald, surnommé l'Ibère, frère de l'Hôpital, qui partirait avec des lettres du seigneur patriarche et de tous les grands du pays; car on craignait, si l'on envoyait une députation solennelle, composée de personnes plus considérables, que la princesse, l'esprit toujours occupé de mauvaises pensées, ne suscitât des obstacles à ces projets. Il lui eût été facile, en effet, de s'opposer à l'arrivée de tout étranger. Roger, alors duc de Pouille, et qui devint roi par la suite, revendiquait pour son propre compte la ville d'Antioche et toutes ses dépendances, faisant valoir ses droits héréditaires, et prétendant à la succession du seigneur Boémond, son cousin. En effet, Robert Guiscard, père du premier Boémond, et Roger, comte de Sicile, surnommé La Bourse, et père de Roger qui fut roi, étaient deux frères de père et de mère[1]; et le

[1] Guillaume de Tyr retombe ici dans une erreur que nous avons déjà relevée. Roger *Bursa* était fils, non pas frère de Robert Guiscard; et le

jeune Boémond, fils du premier Boémond, était père de la jeune fille pour laquelle on projetait en ce moment un mariage avec le jeune Raimond. Il importait donc de prendre toutes les précautions pour faire ces propositions en secret, de peur que, si l'on venait à apprendre son arrivée, on ne parvînt de vive force ou par adresse à s'opposer aux succès de ce rival. Après avoir présidé à toutes ces dispositions, le roi partit pour Jérusalem, et quitta Antioche comblé des témoignages de la bienveillance universelle.

Vers le même temps, Bernard, de pieuse mémoire, homme simple et craignant Dieu, premier patriarche latin d'Antioche, entra dans la voie de toute chair [1]: il était déjà fort âgé, et mourut dans la trente-sixième année de son pontificat. Après cet événement, tous les suffragans de ce vaste siége, tant archevêques qu'évêques, se réunirent selon l'usage, afin de pourvoir le plus utilement possible au soulagement de l'église privée de pasteur. Ils se rassemblèrent dans le palais patriarchal pour délibérer sur cette importante affaire, et tandis qu'ils étaient occupés, selon la coutume, à conférer les uns avec les autres, un certain Raoul, archevêque de Mamistra, originaire du château de Domfront (lequel est situé sur les confins des provinces de Normandie et du Mans), homme de guerre, magnifique et généreux à l'excès, et qui jouissait d'une très-grande faveur auprès du menu peuple et des chevaliers, fut élu, dit-on, sans l'assentiment de ses frères et co-évêques, et par le seul suf-

duc de Pouille dont il s'agit ici est Roger II (1101—1154), fils de Roger Ier, et neveu de Robert Guiscard.

[1] En 1135.

frage du peuple, et porté aussitôt sur le trône, dans la chaire même du prince des apôtres. Ceux qui s'étaient réunis pour se donner un supérieur dans le patriarche avec l'aide du Seigneur, ayant appris cette nouvelle, et redoutant les vociférations et les premiers mouvemens d'un peuple en fureur, se séparèrent aussitôt, mais ne voulurent pas aller rendre obéissance à celui qu'ils n'avaient point élu. Celui-ci cependant s'empara de l'église et du palais, et prit sans retard possession du manteau déposé sur l'autel du bienheureux Pierre, sans donner aucun témoignage de respect pour l'église romaine. Avec le temps, il attira dans sa communion quelques-uns des suffragans de son église. Nous avons même entendu dire par beaucoup de personnes que, s'il eût eu soin de se tenir en bonne intelligence avec les chanoines de l'église, s'il n'eût point entrepris, dans l'emportement de son esprit superbe, de les troubler dans leurs possessions, il eût pu vivre en parfaite tranquillité. Mais c'est une grande vérité, et qui a passé en proverbe, que les choses qui ont eu un mauvais commencement ne sont que difficilement amenées à une heureuse fin. Raoul, devenu insolent, en punition de ses péchés, par l'excès même de ses richesses, parut n'estimer personne au dessus de lui, et sembla se porter pour l'héritier d'Antiochus plutôt que pour le successeur de Pierre ou d'Ignace. Parmi les principaux membres de l'église, les uns furent expulsés par lui de vive force, les autres chargés de fers et jetés en prison, comme des hommes coupables d'un crime capital. Entre autres exemples de ce genre, un certain Arnoul, né en Calabre, homme noble et lettré, un autre prêtre

nommé Lambert, archidiacre de la même église, homme d'une simplicité admirable et d'une conduite exemplaire, furent tous deux transportés dans une place forte, comme des hommes de sang, jetés en prison dans un appartement tout rempli de chaux, et maltraités pendant long-temps, sous le prétexte qu'ils avaient conspiré contre la vie de Raoul. Ce fut ainsi, et par beaucoup d'autres faits semblables, que cet homme, se livrant sans retenue à l'emportement de ses passions, et maltraitant tous ses subordonnés, finit par attirer sur lui la haine publique. A peine aussi se croyait-il en sûreté au milieu de ses familiers et de ses domestiques, tant il était sans cesse agité par les tourmens d'une mauvaise conscience. Je passe maintenant sur ce sujet; dans la suite de mon récit, je retrouverai l'occasion de rapporter la fin de cette histoire.

Tandis que ces choses se passaient en Orient, le seigneur pape Honoré vit approcher le terme de sa vie et acquitta la dette commune [1]. Les cardinaux, occupés de l'élection de son successeur, se divisèrent dans leurs vœux, et, comme ils ne purent parvenir à s'entendre, il se trouva deux compétiteurs élus, Grégoire, cardinal-diacre de Saint-Ange, qui fut consacré sous le nom d'Innocent [2], et Pierre, surnommé Léon, cardinal-prêtre, du titre de Sainte-Marie d'au-delà du Tibre, qui est appelée la Fondeuse d'huile. Ceux qui l'avaient élu le consacrèrent également et le reconnurent sous le nom d'Anaclet. Il s'éleva alors un schisme plein de danger, qui ne se borna

[1] Le 14 février 1130.
[2] Innocent II.

pas à mettre en péril les églises des environs de la ville de Rome et à amener de grands massacres, mais qui bientôt ébranla presque toute la terre et engagea une lutte sérieuse entre les royaumes divisés de parti. Enfin, après beaucoup de peines et à travers toutes sortes de dangers, le seigneur Innocent remporta l'avantage par la mort de Pierre son compétiteur.

A la même époque le seigneur Guillaume, notre prédécesseur, premier archevêque latin de Tyr depuis la délivrance de cette ville, fut affranchi du fardeau de la chair et appelé auprès du Seigneur. A l'époque où cette cité était encore occupée par les ennemis on avait ordonné, comme titulaire de son église, un certain Odon, qui était mort, comme je l'ai déjà dit, même avant que les Chrétiens en eussent repris possession. Guillaume fut remplacé dans son siége par le seigneur Foucher, de précieuse mémoire, né en Aquitaine et dans la ville d'Angoulême, homme religieux et craignant Dieu, peu lettré, mais ferme, et très-attaché à la discipline. Il avait été dans son pays abbé du couvent de Celles, occupé par des chanoines réguliers. Dans la suite et à l'époque du schisme qui s'éleva entre le pape Innocent et Pierre, fils de Pierre Léon, Gérard, évêque d'Angoulême et légat du siége apostolique, étant dévoué au parti de ce dernier, tourmentait de toutes sortes de manières ceux qui s'étaient déclarés pour l'autre parti. Le vénérable Foucher, ne pouvant supporter davantage ces mauvais traitemens, prit congé de ses frères, et se rendit à Jérusalem pour y faire ses prières; il s'enferma dans le couvent de l'église du Sépulcre, y fit profession de régularité et d'assiduité, et fut ensuite appelé à l'église de Tyr. Il

la gouverna avec autant de fermeté que de bonheur et fut le quatrième archevêque avant nous, qui maintenant présidons à cette même église, non par la préférence accordée à notre mérite, mais bien plutôt par la bonté et la patience du Seigneur. Après avoir reçu la consécration des mains du seigneur Guillaume, patriarche de Jérusalem, Foucher voulut, à l'exemple de son prédécesseur, se rendre auprès de l'église romaine pour recevoir le manteau; mais le patriarche et ses complices lui tendirent des embûches et essayèrent même de lui faire violence; il eut beaucoup de peine à s'échapper de leurs mains et ne parvint à Rome, pour accomplir l'objet de son voyage, qu'à travers des difficultés sans nombre. Ces faits sont prouvés avec évidence par la lettre suivante qu'écrivit le seigneur pape Innocent.

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de « Dieu, à son vénérable frère Guillaume, patriarche « de Jérusalem, salut et bénédiction apostolique!

« Il est déclaré par l'autorité de l'Évangile que la « magistrature de toute l'Église et de l'institution ec- « clésiastique a été déférée, par un privilége divin, « au bienheureux Pierre, prince des apôtres. » Et, plus bas : « Nous avons donc sujet d'être étonné, « après que l'église romaine a si puissamment contri- « bué à la délivrance de l'église d'Orient, après qu'elle « a versé le sang d'un grand nombre de ses fils pour « toucher le cœur des ecclésiastiques et des séculiers « et les porter au service de cette même église, que « vous n'ayez nullement pris soin, ainsi qu'il eût été « convenable, de répondre aux efforts de cette Église « mère de celle d'Orient. En effet il ne vous a pas suffi

« d'oser troubler dans son entreprise notre vénérable
« frère Foucher, archevêque de Tyr, qui venait, à
« l'exemple de ses prédécesseurs, recevoir le manteau
« dans le sein de l'église romaine, mais en outre vous
« vous êtes montré inhumain, difficile et âpre envers lui
« après son retour de Rome; à tel point que vous n'avez
« voulu ni remettre en ses mains l'antique dignité de
« l'église de Tyr, ni lui faire justice pour les dommages
« qu'il a soufferts, particulièrement à Caïphe ou Por-
« phyrie, ainsi que nous vous l'avions prescrit par nos
« lettres qui vous accordaient un délai de trois mois.
« Cependant il serait trop peu séant que les hon-
« neurs qu'il recevrait de l'église d'Antioche, si elle
« lui obéissait, lui fussent retirés par vous ou par vos
« successeurs. On dit en outre, que vous vous condui-
« sez trop arbitrairement envers les subordonnés de
« cette même église. C'est pourquoi nous vous man-
« dons et ordonnons en outre, de notre autorité apos-
« tolique, que, de même que vous desirez être soutenu
« par le zèle pieux et par les consolations de votre mère
« commune, de même que vous souhaitez trouver
« force dans son patronage pour les besoins qui peu-
« vent vous survenir, de même aussi vous ayez à aimer
« et honorer ledit archevêque sans oser le troubler
« en rien : tout au contraire ne différez point de lui
« rendre pleine et entière justice sur toutes les choses
« pour lesquelles il aura déposé sa plainte auprès de
« vous, et cela dans les quarante jours après que vous
« aurez reçu les présentes lettres; enfin n'osez rien
« entreprendre à l'égard de ses subordonnés qui soit
« contraire aux statuts canoniques; sans cela vous
« aurez lieu de craindre de nous voir le retirer de

« votre obédience, lui et ses suffragans, et les faire pas-
« ser directement sous notre main. »

Donné à Saint-Jean-de-Latran, le 16 des calendes de janvier[1].

Après son retour de Rome l'archevêque de Tyr reçut l'ordre qui avait été de même transmis à son prédécesseur, d'avoir à obéir au patriarche de Jérusalem, en attendant qu'il eût été décidé, après mûre délibération, duquel des deux patriarches cette église devait définitivement et à jamais ressortir, et il lui fut prescrit de prendre dans l'église de Jérusalem le rang que ses prédécesseurs avaient occupé dans l'église d'Antioche tant qu'ils lui avaient obéi. Or il est certain qu'entre les treize archevêques qui, depuis le temps des Apôtres, avaient été soumis au siége d'Antioche, l'archevêque de Tyr avait occupé le premier rang, puisque, pour ce fait, il était appelé dans l'Orient *Protothronos*. On peut s'en assurer en examinant le catalogue des évêques suffragans qui ressortissaient à l'église d'Antioche. Voici ce qu'on y trouve. Premier siége, Tyr, sous lequel sont treize évêchés. — Second siége, Tarse, sous lequel cinq évêchés. — Troisième siége, Edesse, sous lequel dix évêchés. — Quatrième siége, Apamée, avec sept évêchés. — Cinquième siége, Hiérapolis, avec huit évêchés. — Sixième siége, Bostrum, avec dix-neuf évêchés. — Septième siége, Anavarse, avec neuf évêchés. — Huitième siége, Séleucie, avec vingt-quatre évêchés. — Neuvième siége, Damas, avec dix évêchés. — Dixième siége, Amida[2],

[1] Le 17 décembre.
[2] Aujourd'hui Diarbekir, Diarbek, sur la rive gauche du Tigre, dans le pachalik du même nom.

avec sept évêchés. — Onzième siége, Sergiopolis [1], avec quatre évêchés. — Douzième siége, Théodosiopolis [2], avec sept évêchés. — Treizième siége, Emèse, avec quatre évêchés. — Métropolitains indépendans, huit, et douze archevêques.

[1132.] Le rescrit suivant, adressé par le seigneur pape Innocent au même patriarche de Jérusalem, établit évidemment que le premier rang entre les suffragans de l'église de Jérusalem appartenait à l'église de Tyr, et que celle-ci n'obéissait à la première qu'en vertu des ordres exprès du pape. Voici les termes même de cette lettre :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de « Dieu, à Guillaume, patriarche de Jérusalem, salut « et bénédiction apostolique!

« Plus la bonté de la munificence suprême a élevé « de votre temps l'église de Jérusalem, et plus il con- « vient que votre personne se montre pleine d'huma- « nité envers ses frères et que vous donniez amour « pour amour à ceux qui vous rendent obéissance. « Ainsi nous invitons votre Fraternité à chérir et « honorer d'une affection fraternelle notre vénérable « frère Foucher, archevêque de Tyr, qui vous obéit « en vertu des ordres de la sainte église romaine. Pre- « nez donc bien garde de ne lui imposer aucune charge « qui aggrave sa condition, et faites qu'à la suite de « ce devoir de soumission qui lui a été imposé en « votre faveur et en faveur de l'église de Jérusalem, « par un effet de la bienveillance du siége apostolique, « la noble et célèbre église de Tyr n'éprouve cepen-

[1] Resafa ou Arsoffa.

[2] Selon les uns Erzeroum, selon d'autres Recs-Ain.

« dant aucun dommage ni dans ses droits, ni dans sa « dignité. Il serait peu séant en effet que les honneurs « qui lui seraient rendus par l'église d'Antioche, si elle « lui obéissait, lui fussent retirés par vous ou par vos « successeurs. »

Donné à Albano, le 16 des calendes d'août[1].

A son retour de Rome l'archevêque recouvra, après quelques tracasseries, les suffragans de son église qui avaient été jusqu'à ce jour sous l'autorité du patriarche de Jérusalem, savoir ceux d'Accon, de Sidon et de Béryte. Les autres, c'est-à-dire ceux de Biblios, de Tripoli et d'Antarados, qui gouvernaient les autres évêchés ressortissant à la même église, comme s'ils leur appartenaient en propre, étaient retenus de vive force par le patriarche d'Antioche, qui alléguait pour se justifier qu'il n'avait pas à obéir à l'archevêque, sans cependant aller jusqu'à nier que ces évêchés fussent compris dans le ressort de sa juridiction. Pour prévenir cette objection et afin que ces évêchés fissent retour à leur mère l'église de Tyr, le même pape Innocent écrivit également aux susdits évêques et au patriarche d'Antioche les lettres dont voici les termes:

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de « Dieu, à ses vénérables frères Gérard de Tripoli, « R. de Tortose et H. de Biblios, évêques, salut et « bénédiction apostolique!

« Vous devez savoir, mes frères, que l'Église brille « d'un éclat plus vif lorsque la gradation des rangs « qui y ont été établis est maintenue intacte, et lors- « qu'on rend exactement le respect qui est dû à chaque

[1] Le 17 juillet.

« prélat sans contestation ni contradiction. Chacun de « ceux qui sont soumis à l'Église doit reconnaître com- « bien il importe qu'il témoigne ce respect et qu'il « rende ces honneurs à ses supérieurs, s'il en a : que « si l'on se soustrait, à tort et injustement, à l'accom- « plissement de ce devoir, on verra disparaître ce « principe d'unité auquel la discipline ecclésiastique « a tout ramené dans son organisation si sagement « combinée, afin de donner plus de stabilité à son « œuvre. Afin donc que l'honneur ou la dignité de « vos églises ne soit point diminuée ou annulée par « suite de contestations ou de rebellions injustes, nous « vous mandons et ordonnons, par cet écrit aposto- « lique, d'avoir à rendre à notre vénérable frère Fou- « cher, archevêque de Tyr, l'obéissance et le respect « que vous lui devez, comme à votre métropolitain, « car nous vous restituons, vous et vos églises, à l'église « de Tyr, qui est votre métropole, en vertu de notre « autorité apostolique, et nous vous délions de la même « manière de tout serment ou de tout devoir de fidé- « lité par lequel vous êtes engagés envers le patriarche « d'Antioche. Que si vous négligez d'obtempérer à « nos ordres et de rentrer sous l'obéissance de notre « frère susdit dans les trois mois qui suivront la ré- « ception de cette lettre, nous ratifierons, avec l'aide « de Dieu, la sentence qu'il promulguera contre vous « selon les lois canoniques. »

Donné à Saint-Jean-de-Latran, le 16 des calendes de février[1].

Et afin que le patriarche d'Antioche qui avait long-temps retenu ces évêques, et qui était très-puissant,

[1] Le 17 janvier.

ne les empêchât pas de nouveau de déférer à ses ordres, le seigneur pape écrivit au même patriarche dans les termes suivans :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de « Dieu, à son vénérable frère Raoul, patriarche d'An- « tioche, salut et bénédiction apostolique !

« Les règles des saints canons prescrivent que cha- « cun se tienne satisfait dans ses limites, et ne cherche « point à envahir les droits d'autrui. Les lois divines, « de même que les lois humaines, nous défendent en- « core de faire à notre prochain ce que nous ne vou- « drions pas qu'on nous fît. Les choses étant ainsi, « nous invitons votre Fraternité à ne pas empêcher les « suffragans de l'église de Tyr de rendre à notre vé- « nérable frère Foucher, leur archevêque, l'obéis- « sance et le respect qu'ils lui doivent. Soustraire des « suffragans à l'obédience de leur métropolitain, serait « agir contre toutes les règles canoniques. Nous de- « sirons donc que les droits et l'ordre établi soient « maintenus sans contradiction entre les prélats et « ceux qui leur sont subordonnés. »

Donné à Saint-Jean-de-Latran, le 16 des calendes de février[1].

Après avoir écrit en ces termes aux personnes que je viens de nommer, le seigneur pape écrivit en outre à ceux des évêques qui avaient été retenus par le patriarche de Jérusalem, et qui, par crainte de ce dernier, refusaient de se conformer aux ordres apostoliques : il leur enjoignit de la même manière de ne plus mettre aucun retard à rendre obéissance à leur seigneur de Tyr ; voici le texte même de ces lettres :

[1] Le 17 janvier.

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de « Dieu, à ses vénérables frères, Baudouin de Béryte, « Bernard de Sidon, Jean de Ptolémaïs, évêques, « salut et bénédiction apostolique !

« En instituant dans l'Église des rangs et des ordres « divers, les saints pères ont voulu surtout que, les in- « férieurs portant respect et soumission à leurs supé- « rieurs, il résultât une plus forte union de cette « diversité même, et que l'administration de chaque « office en fût d'autant mieux gérée. Ainsi sommes- « nous affligé, et en même temps étonné d'apprendre « que, bien que nous vous ayons déjà prescrit par nos « lettres apostoliques, de rendre obéissance et res- « pect à notre vénérable frère Foucher, archevêque de « Tyr, votre métropolitain, vous avez dédaigné de le « faire, en alléguant des excuses et proposant des « explications peu convenables. Car il est certain que « c'est une espèce de magie de ne vouloir pas se sou- « mettre, et ne se rendre pas à sa volonté c'est le crime « de l'idolâtrie [1]. En conséquence, nous vous man- « dons et vous ordonnons de nouveau, en vertu de « notre autorité apostolique, de ne plus alléguer aucun « prétexte, d'obéir en tout à notre frère, et de ne « point faire valoir, pour vous soustraire à ce devoir « de soumission et de respect envers votre métropo- « litain, l'obéissance que vous rendez à quelque autre « supérieur. Que si vous continuez à vous montrer ré- « calcitrans, je ratifierai, avec l'aide du Seigneur, la sen- « tence que le même archevêque a prononcée, ou aura « prononcée contre vous selon les lois canoniques. « Et si le patriarche de Jérusalem avait pris quelque

[1] Rois, l. 1, chap. 15, v. 23.

« décision contre vous, pour le cas où vous viendriez « à rendre obéissance à notre frère, nous déclarons « cette sentence dénuée de toute force, et ne pouvant « avoir aucune valeur. »

Donné à Saint-Jean-de-Latran, le 16 des calendes de février.

Mais pour qu'on ne soit pas étonné qu'après avoir parlé de quatorze suffragans, relevant de droit de l'archevêque de Tyr, je n'aie nommé que six d'entre eux auxquels le seigneur pape avait écrit, il est bon d'ajouter qu'à cette époque, la ville de Panéade, qui est la Césarée de Philippe, n'avait pas encore d'évêque, et qu'en outre les six suffragans que j'ai nommés retenaient les autres évêchés. L'évêque de Sidon retenait et retient encore aujourd'hui le siége de Sarepta; celui de Tripoli retenait les siéges de Botryum, d'Archis et d'Artasie, et celui d'Antarados (autrement appelée Tortose) retenait les siéges d'Arados et de Maraclée. Trois de ces six suffragans obéissaient au patriarche d'Antioche, savoir, ceux d'Antarados, de Tripoli et de Biblios. Après que ces villes eurent été prises par les Chrétiens, ce patriarche alla y consacrer des évêques, dans l'intention de les restituer sans aucune difficulté, et comme il y était tenu par son devoir, à l'archevêque de Tyr, dès que cette ville serait elle-même délivrée, et que son métropolitain lui aurait rendu, à lui patriarche, l'obéissance qu'il lui devait en vertu des antiques constitutions. Les villes que je viens de nommer étaient situées dans le comté de Tripoli, et comme le roi de Jérusalem n'y avait mis aucun obstacle, le patriarche d'Antioche avait pu agir dans cette occasion en toute liberté. Dans les trois autres villes de Béryte, Sidon et Ptolémaïs (ou Ac-

con), le seigneur patriarche de Jérusalem avait de son côté consacré des évêques dans l'intention de les restituer par la suite, et après la délivrance de Tyr, à l'archevêque qu'il comptait y consacrer lui-même; car, il espérait que malgré les anciennes coutumes, cet archevêque lui rendrait un jour obéissance, et il fondait cet espoir sur les lettres par lesquelles le seigneur pape Pascal était censé avoir fait au seigneur Baudouin, premier roi de Jérusalem, et au seigneur Gibelin, troisième patriarche de cette ville, une concession en vertu de laquelle les évêques de toutes les villes que le roi et son armée avaient conquises ou conquerraient encore, devraient être soumis au patriarche de Jérusalem. J'ai déjà parlé de cette affaire, en écrivant l'histoire du règne de Baudouin, premier roi de la Cité sainte. La province de Tyr s'étant trouvée entièrement conquise, avant la délivrance de la métropole elle-même, les deux patriarches se partagèrent son diocèse : ce qui était en dehors du royaume, depuis le lieu appelé *Pas de païen*, et en dessous, fut attribué et appartient encore à l'église d'Antioche; ce qui se trouve en deçà, et dans le territoire du royaume, fut dévolu au patriarche de Jérusalem. Enfin, la ville de Tyr ayant été délivrée par la miséricorde du Seigneur, quatre ans après cet événement, le patriarche de Jérusalem alla y consacrer un archevêque, et lui restitua ceux de ses suffragans qu'il retenait encore sous son autorité. Mais dans l'espace de temps qui précéda cette consécration, et tandis que le patriarche de Jérusalem gouvernait directement cette église, elle fut tellement affaiblie et réduite au néant, qu'on alla jusqu'à ne réserver pour le futur archevêque qu'une

seule et unique église, parmi celles qui se trouvaient dans l'enceinte même de la ville de Tyr. Il en résulta qu'on fit, comme on le dit proverbialement, « de « larges courroies avec le cuir d'autrui, » pour ceux qui en demandaient, et qui cependant ne les méritaient pas. Aujourd'hui encore, les deux mêmes seigneurs, forts à notre détriment et enrichis de notre pauvreté, se disputent nos propres entrailles; l'Église qui depuis les temps les plus reculés, depuis les jours des Apôtres et de l'assentiment de sept conciles œcuméniques, avait prospéré dans son intégrité et brillé du plus vif éclat, maintenant abattue, déchirée et mutilée dans ses membres les plus précieux, attend des consolations sans que personne se présente pour la consoler; elle tend la main et il n'est personne qui vienne à son secours : nous sommes devenus semblables à ceux dont il a été dit :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

Ils se rassasient de notre chair, et plaise à Dieu qu'elle les rassasie en effet jusqu'au dégoût! Nous nous croyons fondé à imputer tous ces maux à l'église romaine elle-même. Tandis qu'elle nous prescrit de nous soumettre au patriarche de Jérusalem, elle tolère injustement que le patriarche d'Antioche continue à nous mutiler. Nous cependant, si l'on nous rétablissait dans l'intégrité de notre église, étant fils d'obéissance, nous serions tout disposé et tout prêt à nous soumettre sans contestation ni tracasserie à l'un ou l'autre de ces supérieurs. Puisque nous avons entrepris d'écrire l'histoire, nous avons lieu d'espérer que personne ne regardera comme étranger à notre sujet

le récit que nous avons inséré en ce lieu touchant la situation de notre église; il eût été peu convenable qu'en rapportant des faits qui nous concernent moins directement, nous eussions oublié nos propres affaires, et d'ailleurs le proverbe a dit : « Celui qui « s'oublie prie mal. » Je reprends maintenant la suite de l'histoire du temps.

Le roi, ayant quitté le pays d'Antioche, et de retour à Jérusalem, trouva dans cette ville même des dangers de nouvelle sorte. Quelques-uns des principaux seigneurs du royaume, et en particulier Hugues, comte de Joppé, et Raimond du Puy, seigneur du pays situé au delà du Jourdain, conspirèrent, dit-on, contre ses jours. Pour faire bien comprendre ceci, il est nécessaire de remonter aux temps antérieurs.

Sous le règne du seigneur Baudouin du Bourg, prédécesseur du roi Foulques, un homme noble et puissant parmi les siens, Hugues du Puiset, de l'évêché d'Orléans, se mit en route avec sa femme Mamilie, fille du seigneur Hugues Cholet, comte de Roussi, pour aller faire ses dévotions à Jérusalem. Sa femme était grosse au moment de son départ; elle accoucha dans la Pouille, et comme l'enfant était encore trop jeune pour pouvoir supporter un tel voyage, son père l'envoya au seigneur Boémond, son parent; puis, il passa la mer et arriva auprès du roi Baudouin, qui était aussi son proche parent selon la chair. Le roi, aussitôt après son arrivée, lui donna la ville de Joppé avec toutes ses dépendances, pour être possédées par lui et ses descendans à titre héréditaire. Peu de temps après, le seigneur Hugues mourut dans cette même ville. Alors le roi donna sa veuve et son héri-

tage à un autre homme noble, le comte Albert, frère du comte de Namur, homme très-puissant de l'Empire, originaire de l'évêché de Liége. Le comte Albert et sa femme moururent l'un et l'autre en peu de temps. Le fils de Hugues, qui avait été laissé dans la Pouille au moment de sa naissance, étant déjà parvenu à l'âge de puberté, demanda alors au roi de lui adjuger l'héritage de son père qui lui était dévolu par droit de naissance, et le roi le lui concéda. Après en avoir pris possession, il épousa la dame Émelote, nièce du patriarche Arnoul, et veuve de l'illustre seigneur Eustache Grenier. Eustache avait eu de son mariage avec celle-ci deux fils jumeaux, Eustache le jeune, seigneur de la ville de Sidon, et Gautier qui gouvernait à Césarée. A la suite de la mort du seigneur Baudouin, et après que le seigneur Foulques eut été élevé au trône de Jérusalem, il s'éleva uue profonde inimitié entre le roi et le comte Hugues, pour des motifs qui sont inconnus. Quelques personnes disaient que le roi était possédé de jalousie, et craignait que le comte n'entretînt des relations trop familières avec la reine, et il semblait en effet que l'on pouvait fournir des preuves à l'appui de cette assertion. Enflammé de tous les sentimens d'un mari qui se croit outragé, le roi avait conçu, dit-on, une haine implacable contre le comte. Celui-ci, brillant dans son adolescence, était d'une taille élevée et d'une belle tournure; illustré déjà à la guerre par plusieurs actions d'éclat, et devenu l'objet de la faveur publique, il semblait que la nature se fût complue à lui prodiguer les dons les plus précieux. Nul dans le royaume ne l'égalait, ni pour la beauté de sa personne, ni pour l'illustration de sa

naissance, ni pour l'éclat de ses exploits. Il était en outre, par son père, très-proche parent de la reine, puisque leurs deux pères étaient cousins-germains, fils de deux sœurs. Quelques-uns qui cherchaient à pallier les bruits publics répandus à ce sujet, disaient que le seul motif de cette haine était l'insolence du comte, qui, emporté par sa présomption, ne voulait pas se soumettre au roi, comme le faisaient tous les autres princes du royaume, et refusait obstinément d'obtempérer à ses ordres.

Un jour que toute la noblesse était assemblée, Gautier de Césarée, beau-fils du même comte, homme d'une belle et élégante tournure, célèbre pour sa force et qui se trouvait dans toute la vigueur de l'âge, se leva en présence du roi et de toute la cour, et excité, dit-on, en secret par le roi lui-même, il se présenta comme accusateur du comte, et lui imputa publiquement le crime de lèse-majesté, disant qu'il avait conspiré contre la vie du roi, de concert avec quelques complices de sa faction, et qu'il avait ainsi offensé les bonnes mœurs et violé toutes les lois du pays. Le comte nia le crime et se déclara prêt à subir le jugement de la cour, et à défendre son innocence sur les faits dont on l'accusait. A la suite de cette altercation, et conformément à l'usage des Français, on leur adjugea le combat singulier, et le jour fut fixé pour cette épreuve. Le comte cependant quitta la cour et retourna à Joppé; soit que cédant au témoignage de sa conscience, il se déclarât coupable du crime qui lui était imputé, soit encore qu'il fût en méfiance contre la cour, il ne se présenta point au jour fixé: conduite qui fortifia à juste titre les préventions que l'on avait

contre lui, et lui nuisit, même auprès de ses partisans. La cour et l'assemblée des grands, jugeant par contumace, le condamnèrent, quoique absent, comme coupable du crime dont on l'avait accusé. Aussitôt que le comte en fut informé, il se livra à une entreprise inouie jusqu'à ce jour et bien propre à exciter contre lui la haine et l'indignation du peuple. Il s'embarqua sans retard et se rendit à Ascalon, ville constamment ennemie des Chrétiens, et résidence ordinaire des infidèles, pour aller solliciter des secours contre le roi. Les Ascalonites jugeant bien que ces querelles intérieures et ces séditions domestiques ne pouvaient que tourner à leur profit et au plus grand détriment des Chrétiens, accueillirent le comte avec faveur; celui-ci leur livra des otages, conclut un traité avec eux et retourna ensuite à Joppé. Les Ascalonites cependant, entraînés par la haine profonde qu'ils nourrissaient contre les nôtres, et rassurés par leur nouvelle alliance, entrèrent sur le territoire du royaume avec plus de forces et plus de confiance qu'ils n'en avaient jamais déployé; ils se répandirent de tous côtés sans rencontrer aucun obstacle, enlevèrent beaucoup de butin, et ne craignirent pas de pousser leurs incursions jusqu'à la ville d'Arsur, autrement nommée Antipatris.

Cependant, le roi convoqua aussitôt toutes ses troupes et toute la masse du peuple, et alla mettre le siége devant Joppé. Quelques-uns des fidèles du comte enfermés avec lui dans cette ville, tels que Balian l'ancien, et beaucoup d'autres remplis de la crainte du Seigneur, voyant que le comte était entièrement déterminé à pousser jusques au bout, que

les sages avis de ses fidèles et de ses amis, ne pouvaient le faire renoncer à ses pernicieux desseins, et qu'il ne craignait pas par son obstination d'exposer sa cause aux plus grands dangers, abandonnèrent les bénéfices qu'ils tenaient de lui, et prenant le meilleur parti, allèrent se réunir au roi.

Cependant le patriarche Guillaume, homme très-doux et sincère ami de la paix, et quelques-uns des princes du royaume reconnaissant que ces dissensions intestines ne pouvaient amener que de graves dangers, persuadés, selon les paroles de l'Évangile, que « tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné, « et toute ville ou maison qui est divisée contre elle-« même ne pourra subsister [1]; » ayant de plus de justes motifs de craindre que les ennemis du nom du Christ ne prissent avantage de ces divisions pour les faire tourner à notre détriment, se portèrent médiateurs, et cherchèrent pour l'amour de la paix les meilleurs moyens de conclure quelque arrangement entre le roi et le comte. A la suite de beaucoup de discussions, comme il arrive toujours dans les affaires de ce genre, les négociateurs convinrent entre eux qu'il fallait, pour le bien de la paix et pour donner en même temps au roi une satisfaction d'honneur, que le comte fût banni du royaume pour trois ans; qu'après ce temps il lui serait permis d'y rentrer disculpé de l'accusation qui lui attirait ce malheur, qu'il serait réintégré alors dans les bonnes grâces du roi, qu'il aurait la faculté de ramener avec lui tous ceux qui l'auraient suivi, et qu'enfin pendant son absence les revenus de ses possessions seraient employés à ac-

[1] Évang. sel. S. Matth., chap. 12, v. 25.

quitter ses dettes et à rembourser tout l'argent qu'il avait emprunté de toutes parts à des étrangers.

[1133.] Vers le même temps, et tandis que le roi était retenu pour ses affaires dans les environs de Joppé avec le seigneur Reinier, surnommé Brus, et les autres princes du royaume, la ville de Panéade, assiégée par le roi de Damas Tegelmelach [1], fut emportée de vive force et tomba au pouvoir des ennemis, avant que le roi eût eu le temps, malgré tous ses efforts et toute son activité, de rassembler et d'y envoyer des secours. Les habitans furent faits prisonniers, de même que les troupes soldées, gens de pied, chevaliers, et la femme de l'illustre et vaillant seigneur Reinier Brus, et tous les captifs furent transportés aussitôt hors du pays.

Le comte de Joppé attendait une occasion de passer la mer et demeurait encore à Jérusalem, selon son usage. Il était un jour dans la rue dite des Corroyeurs, devant la boutique d'un marchand nommé Alfane, occupé à jouer aux dés sur une table, sans méfiance et pensant uniquement à son jeu, quand tout à coup un chevalier né Breton, tire son glaive, attaque le comte à l'improviste et lui porte plusieurs coups, en présence de tous ceux qui se trouvaient auprès. Un grand concours de peuple se rassemble aussitôt; la ville entière est agitée et frémit d'horreur, en apprenant un si détestable assassinat. Bientôt on en vint à dire publiquement, et ces paroles volèrent de bouche en bouche, qu'une telle entreprise ne pouvait avoir été tentée sans que le roi en fût instruit; que l'assassin n'aurait point osé projetter ni exécuter un pareil des-

[1] Ismaïl-Schams-el-Moulouk, sultan de Damas de l'an 1132 à l'an 1135. Il prit Panéade en 1133.

sein, s'il ne se fût confié en la protection du roi; le bruit se répand et circule de toutes parts dans le peuple que le comte est innocent et victime d'odieuses calomnies, et l'on assure en même temps que le roi vient de donner un témoignage trop évident de la haine qui l'anime injustement et sans motif contre le comte. Celui-ci se trouva en peu d'instans l'objet de la faveur et de la bienveillance du peuple, et l'on pensa que toutes les plaintes portées contre lui n'étaient provenues que de pure méchanceté.

Le roi, cependant, lorsqu'il fut informé de cet événement et des bruits qui s'étaient répandus, voulant s'en justifier complétement et établir son innocence aux yeux de tous, ordonna que l'assassin fût mis en jugement, et comme il n'était pas nécessaire pour un crime aussi notoire et commis en public, d'appeler un accusateur et des témoins, et de suivre l'ordre accoutumé de la justice, le roi voulut que l'on rendît une sentence digne du forfait qu'il fallait punir. La cour fut aussitôt convoquée, et l'on décida d'une voix unanime que le meurtrier subirait le supplice de la mutilation des membres. Dès que le roi en fut informé, il ordonna de mettre le jugement à exécution, faisant cependant la réserve que la langue ne serait point comprise parmi les membres à mutiler, et cela afin que l'on ne pût dire qu'il lui avait fait enlever la langue dans l'intention de l'empêcher de confesser cette partie de la vérité qui pourrait se rapporter à quelque mission reçue du roi.

Ce prince réussit par cette conduite sage et habile à rétablir sa considération et à calmer l'indignation que l'on avait d'abord conçue contre lui; il fut impossible,

soit en secret, soit en public, soit avant, soit pendant le supplice, d'arracher à l'assassin aucune parole qui pût établir qu'il eût commis cet énorme crime d'après les ordres ou seulement de l'aveu du roi; il déclara qu'il l'avait fait de son propre mouvement, et cependant qu'il n'avait osé l'entreprendre que dans l'espoir d'obtenir par cette conduite la bienveillance du roi.

[1134.] Le comte demeura encore à Jérusalem pour s'occuper de la guérison de ses blessures et du rétablissement de sa santé; enfin, lorsqu'il fut en pleine convalescence, il partit le cœur plein de douleur, tant à raison de l'offense qu'il avait tout récemment reçue, que par suite du chagrin de se voir forcé d'abandonner son héritage et d'aller porter sa misère dans des lieux inconnus. Il se soumit cependant aux conventions antérieures, sortit du royaume, et se rendit dans la Pouille. Roger qui avait alors soumis toute la contrée à sa domination, l'accueillit avec bonté, pensant que la jalousie seule avait porté ses rivaux à faire expulser du royaume un homme si noble et si vaillant; il eut compassion de son sort, et lui donna le comté de Gargana; le jeune homme mourut dans ce pays, frappé d'une mort prématurée, digne des regrets de la postérité, et sans avoir pu rentrer dans le royaume de Jérusalem.

Dès ce moment tous ceux qui avaient été les délateurs du comte auprès du roi et s'étaient attachés à animer sa haine, encoururent l'indignation de la reine, sur laquelle semblait aussi rejaillir la honte du crime que l'on avait reproché au comte et qui ne cessait, depuis l'expulsion de celui-ci, d'être en proie à la plus vive douleur : ils furent même obligés de veiller

soigneusement à leur propre conservation. Parmi eux surtout, Roard le vieux, qui fut dans la suite appelé Roard de Naplouse, et qui avait infiniment contribué à exciter la jalousie du roi, eut à souffrir toutes sortes de persécutions de la part de la reine. Il n'y avait pour lui, non plus que pour les autres, aucune sûreté à se présenter devant elle; la prudence les forçait à ne paraître dans aucune assemblée publique, et le roi lui-même ne pouvait se trouver nulle part avec quelque sécurité, au milieu des partisans ou des parens de la reine. Quelques amis domestiques intervinrent cependant pour mettre un terme à ces ressentimens; le roi parvint à force d'instances à calmer ceux qui avaient pris parti dans cette querelle et qui conservaient leur animosité; il alla même jusqu'à leur rendre la permission de se présenter devant lui avec tous les autres. Dès ce moment aussi, il s'attacha à la reine, fit tous ses efforts pour apaiser son indignation après l'avoir tant exaspérée contre lui, et on le vit ne plus rien entreprendre, même dans les affaires les moins importantes, sans avoir d'abord obtenu son assentiment.

[1135.] Vers le même temps, les gens de Damas demandèrent au roi de consentir à une trève, et pour le mieux déterminer à accepter ce traité, ils lui rendirent tous les prisonniers qu'ils avaient emmenés de Panéade, et entre autres la femme de l'illustre et vaillant Reinier Brus, seigneur de cette ville. Elle revint après deux ans de captivité, et son seigneur et mari l'accueillit avec bonté et l'admit de nouveau à l'honneur de partager son lit. Cependant, ayant appris par la suite qu'elle avait tenu une conduite assez légère chez les

ennemis, méconnaissant les devoirs d'une dame noble et oubliant le respect dû aux nœuds qui l'engageaient, il la renvoya de sa maison. Elle ne nia point ses fautes, mais elle entra aussitôt dans le couvent des Saintes Filles à Jérusalem, fit vœu de continence éternelle et fut admise comme religieuse. Après sa mort, son illustre mari épousa Agnès, nièce du seigneur Guillaume de Bures, et celle-ci, ayant par la suite perdu son mari, épousa en secondes noces Gérard de Sidon; de ce mariage est né Renaud, qui est maintenant seigneur de la ville de Sidon. Quant à cette ville de Panéade qui, comme je l'ai dit, fut enlevée, en l'absence de son seigneur, après avoir appartenu longtemps aux Assissins, elle avait été cédée peu de temps auparavant aux Chrétiens, par un certain magistrat de ce peuple, nommé Émir-Ali, moyennant une indemnité déterminée dans le traité de cession, et le roi aussitôt après l'avoir reçue, l'avait donnée au seigneur Reinier Brus, pour être possédée par lui à titre héréditaire. Je trouverai dans la suite de ce récit l'occasion de faire connaître ce qu'était ce peuple Assissin et de parler des traditions qu'il avait adoptées, folles à la fois et odieuses au Seigneur. Il suffit de dire en ce moment que ce peuple est à juste titre l'objet particulier des méfiances et des craintes des Chrétiens, des nations attachées à d'autres sectes et surtout de tous les princes.

[1136.] Pendant ce temps ceux qui avaient été envoyés par les habitans d'Antioche auprès du seigneur Raimond, fils du comte de Poitou, cherchant, avec toute la sollicitude qui leur avait été recommandée, à le trouver le plus promptement possible, apprirent par des rapports certains que ce jeune homme vivait chez le sei-

gneur Henri l'ancien, roi des Anglais, par les mains duquel il avait été armé chevalier. Ils se dirigèrent donc vers l'Angleterre et y trouvèrent en effet celui qu'ils cherchaient. Ils lui firent connaître en confidence le motif de leur voyage; et celui-ci, de l'avis du roi son bienfaiteur, accepta avec reconnaissance les offres qui lui étaient portées, fit tous ses préparatifs de départ, et se mit en route dans le plus sévère incognito. Le duc de Pouille avait eu quelque connaissance du projet qui avait été formé à Antioche pour y appeler le jeune Raimond, et en conséquence il avait fait en secret ses dispositions dans les villes maritimes de son duché, pour parvenir à s'emparer de sa personne, espérant bien, s'il pouvait l'empêcher d'aller plus loin, qu'il lui serait beaucoup plus facile de s'assurer de l'héritage auquel il aspirait, en prodiguant ses trésors pour acheter l'assentiment des principaux seigneurs du pays. Cependant le seigneur Raimond, dissimulant avec prudence, cachant ses projets, et renonçant à toute espèce de faste, s'en alla comme un homme tout-à-fait obscur, tantôt à pied, tantôt monté sur une vile bête de somme, marchant toujours parmi des gens du peuple, et s'abstenant rigoureusement de tout acte qui eût pu faire connaître à qui que ce fût l'illustration de sa naissance, ou déceler sa fortune. Ses compagnons et les gens de sa maison s'étaient formés par petits détachemens; les uns marchaient en avant à trois ou quatre journées de distance; d'autres le suivaient de loin, mais sans avoir l'air de faire aucune attention à lui. Couvert des vêtemens d'un obscur pélerin, se soumettant souvent à remplir les fonctions des serviteurs, et trompant

tout le monde sous ces fausses apparences, il parvint ainsi à échapper aux embûches d'un ennemi adroit autant que puissant. Il arriva enfin à Antioche; sa présence combla de joie tous ses amis et inspira en même temps les plus vives craintes à quelques amis que la princesse conservait encore, et qui faisaient tous leurs efforts pour s'opposer à son élévation. En effet, quelque temps auparavant, et cependant après le départ des députés chargés d'aller chercher le seigneur Raimond, la princesse Alix, veuve du seigneur Boémond (et sœur de la reine Mélisende), que son père le roi Baudouin avait expulsée de la ville d'Antioche en la forçant à se réduire aux seules villes de Laodicée et de Gebail, avait employé l'intervention de la reine sa sœur auprès du roi Foulques, pour obtenir de lui qu'il ne mît aucun obstacle à ses démarches; et s'appuyant du crédit de quelques-uns des seigneurs, elle était rentrée à Antioche, y agissait en souveraine, et attirait à elle le soin de toutes les affaires. Le patriarche Raoul, homme plein de ruse et d'un esprit fécond en inventions, ayant besoin d'employer la bienveillance et l'autorité de la princesse contre les membres de son clergé qui le tracassaient, avait réussi à lui persuader que celui qui avait été appelé à Antioche et qu'on disait sur le point d'y arriver, le seigneur Raimond, lui était destiné à elle-même et qu'elle l'aurait pour époux; la princesse trop crédule s'était laissé séduire par cette vaine espérance. Raimond, prévoyant bien qu'il lui serait impossible de parvenir à ses fins, s'il n'obtenait la faveur et l'assistance du seigneur patriarche, employa des agens bien connus de l'un et de l'autre et chercha les moyens de se rap-

procher du prélat, afin de travailler à gagner ses bonnes grâces et son affection. On exigea du seigneur Raimond qu'il prêtât serment par corps, et se liât de fidélité envers le patriarche, et celui-ci promit à son tour que Raimond ne rencontrerait aucune difficulté pour obtenir la jeune fille en mariage et pour jouir de la principauté en parfaite tranquillité; enfin on ajouta pour dernière clause de ce traité, que si le frère du seigneur Raimond, nommé Henri, venait dans le pays d'Antioche, le patriarche s'emploierait sincèrement pour qu'il pût obtenir en mariage la mère de la future de Raimond, veuve du prince Boémond, et en même temps deux villes maritimes avec les territoires dépendans.

Cette convention ayant été confirmée par les sermens des deux parties, Raimond fut admis dans la ville, tandis que la princesse se flattait encore que tous les préparatifs de noces n'avaient qu'elle seule pour objet. Raimond fut aussitôt conduit dans la basilique du prince des apôtres; il y reçut des mains du patriarche, et, sur les instances de tous les grands, il épousa sur-le-champ la jeune Constance, à peine parvenue à l'âge nubile. La princesse sa mère, se voyant ainsi jouée, partit aussitôt d'Antioche, et se rendit dans son pays, nourrissant contre le prince une haine implacable dont elle ne cessa de le poursuivre. Dès ce jour aussi, le seigneur patriarche, espérant avoir trouvé dans le prince un solide appui, et triomphant orgueilleusement de son nouveau succès, se montra de plus en plus arrogant, et fut enfin trompé par le prince même, de qui il attendait et exigeait plus qu'il ne lui était dû. Celui-ci, jugeant

qu'il était honteux pour lui que le patriarche lui eût extorqué un serment de fidélité, et oubliant les bienfaits qu'il en avait reçus, le poursuivit bientôt en ennemi, et se ligua avec ses adversaires, au mépris de ses engagemens.

Le seigneur Raimond, issu d'une famille depuis long-temps illustre, était d'une taille élevée et de la tournure la plus gracieuse et la plus élégante; jeune encore, et les joues à peine recouvertes d'un léger duvet [1], plus beau que tous les rois et princes de la terre, il se recommandait par sa manière de parler et par son affabilité, et toutes ses manières faisaient de lui le prince le plus accompli. Dans le maniement des armes et dans la science de la chevalerie, il se montrait supérieur à tous ceux qui l'avaient précédé, comme à ceux qui lui succédèrent dans la même principauté. Il recherchait les gens lettrés, quoique lui-même fût peu docte. Il suivait assidûment les offices de l'église, et particulièrement dans les jours de solennité. Après qu'il se fut marié, il se montra attentif et plein de sollicitude pour maintenir l'honneur de sa maison. Il était sobre pour les alimens et pour la boisson, magnifique et généreux à l'excès, mais en même temps peu prévoyant, et adonné plus qu'il n'eût été convenable au jeu des dés et à tous les autres jeux de hasard. Parmi les défauts qu'on pouvait encore lui reprocher, il avait l'esprit ardent; il était impétueux dans l'action; dans la colère, il ne connaissait aucune borne; il avait peu de raison, et tout aussi peu de bonheur dans ses entreprises; enfin, il oublia

[1] D'autres historiens donnent à Raimond trente-sept ans, car ils le font naître à Toulouse en 1099.

ses sermens et la fidélité qu'il avait promise au seigneur patriarche, et se montra prodigue de sa parole.

Les Ascalonites étaient devenus à cette époque plus insolens que de coutume, et, encouragés par le succès, ils se répandaient librement dans toute la contrée, et l'infestaient de leurs incursions. La ville d'Ascalon était sujette du très-puissant prince d'Égypte. Ce prince, craignant, si cette ville était prise par les Chrétiens, que leurs armées ne vinssent à se précipiter sur l'Égypte et à troubler son repos, employait tous ses soins et faisait des dépenses considérables pour parvenir à en faire comme un mur de séparation entre notre pays et le sien. De peur que des travaux continuels et les périls sans cesse renaissans de la guerre n'épuisassent les forces et la valeur de ce peuple, il avait soin, tous les trois mois, d'envoyer de nouvelles forces et des troupes toutes fraîches pour prêter appui aux habitans, et de leur donner en même temps toutes les provisions de vivres et d'armes dont ils pouvaient avoir besoin. Ces nouveaux arrivans, toujours empressés, pour faire leur apprentissage, d'essayer leurs forces et de donner des preuves de leur valeur, entreprenaient des expéditions, presque toujours en dépit de leurs vétérans, et ces essais d'incursions recommençaient très-fréquemment. Les nôtres cependant, fatigués de ces entreprises si audacieusement réitérées, voyant reparaître des forces toujours nouvelles, qui, telles que l'hydre, et malgré les ravages de la mort, allaient augmentant de plus en plus les ressources de la ville, résolurent, après avoir tenu plusieurs conseils, d'attaquer cette hydre cruelle qui s'enrichissait incessamment de la perte de ses têtes,

et qui, sans cesse abattue, renaissait sans cesse pour accroître les périls des Chrétiens. Ils formèrent donc le projet de construire des forts dans une certaine circonférence, afin de pouvoir plus facilement rassembler les chevaliers, et d'être mieux à portée de résister aux incursions des ennemis, ou d'aller attaquer la ville même. Ils choisirent l'emplacement qui leur parut le plus convenable pour l'exécution de leurs projets, au pied des montagnes, et à l'entrée d'une plaine qui se prolonge sans interruption depuis ces montagnes jusqu'à la ville, dans cette partie de la Judée qui, lors de la distribution de ce pays, fut anciennement affectée à la tribu de Siméon, et ils entreprirent de relever la ville antique, et alors détruite, qui s'était appelée Bersabée. Tout le peuple du royaume fut convoqué; le seigneur patriarche et les grands s'y rendirent aussi. L'ouvrage fut entrepris sous de bons auspices, et terminé heureusement avec l'aide du Seigneur. On construisit une forteresse entourée d'une muraille impossible à franchir, précédée de remparts et de fossés, et garnie de tours très-solides, à douze milles de distance de la ville d'Ascalon. Ce lieu, du temps des fils d'Israël, marquait les limites de la terre de promission vers le midi, comme elles étaient indiquées au nord par la ville de Dan, maintenant appelée Panéade ou Césarée de Philippe, ainsi qu'on le trouve souvent indiqué dans l'Ancien-Testament par ces mots : « Depuis Dan jusqu'à Bersabée [1]. » Abraham, dit-on, creusa un puits en ce lieu, comme sur beaucoup d'autres points, et le nomma l'*Abondance*, à cause de la quantité d'eau qu'il y trouva.

[1] Juges, chap. 20, v. 1.

Josèphe en a fait aussi mention dans son livre *des Antiquités :* « Abimélec, dit-il, lui donna de la terre « et de l'argent; ils convinrent entre eux de vivre en « bonne intelligence et sans fraude, et conclurent « ensemble un traité auprès du puits dit de Bersabée. « Cette convention peut être appelée le traité du puits; « et en effet aujourd'hui encore les gens du pays la « désignent sous ce nom. » On l'appelle aussi le septième puits. Les Arabes l'ont nommée Bethgebrim, ce qui veut dire *Maison de Gabriel.* Après avoir terminé leur construction, et mis la dernière main à tous les travaux, les Chrétiens, d'un commun accord, confièrent cette forteresse aux frères de la maison de l'Hôpital, située à Jérusalem. Ils ont jusqu'à ce jour gardé fidèlement ce dépôt; et les attaques des ennemis sont devenues en effet, de ce côté, moins fréquentes qu'auparavant.

Peu de temps après, Bezeuge, chef des chevaliers de Damas, entra sur le territoire de Tripoli avec ses troupes. Le seigneur Pons, comte de Tripoli, marcha aussitôt sur lui avec les siennes; il le rencontra sous le château fort appelé le Mont-des-Pélerins, et l'attaqua vigoureusement; mais ses troupes furent mises en déroute et prirent la fuite, et lui-même tomba entre les mains des ennemis. Les Syriens qui habitaient sur les hauteurs du Liban, au dessus de la même ville, le firent reconnaître, et il fut mis à mort, laissant un fils unique, Raimond, qui fut son héritier et lui succéda dans le même comté. Le seigneur Gérard, évêque de Tripoli, fut aussi fait prisonnier dans cette affaire. Il demeura quelque temps inconnu et captif chez les infidèles; mais enfin il parvint à re-

couvrer la liberté, en faisant rendre un prisonnier qui était retenu dans les fers par les Chrétiens. On perdit dans le même combat un grand nombre d'hommes nobles de la ville de Tripoli, et un bien plus grand nombre de gens de la classe moyenne. Raimond, après la mort de son père, rallia tous les débris des troupes, forma une forte escorte de gens de pied, monta aussitôt et avec beaucoup de courage sur le Liban, et alla attaquer ces hommes de sang qui avaient attiré l'illustre et puissant comte dans la plaine de Tripoli, et auxquels il pouvait imputer à juste titre la mort de son père et le massacre de tant de Chrétiens. Tous ceux qu'il put saisir furent chargés de fers, ainsi que les femmes et les enfans, et envoyés à Tripoli. Là, et en présence de tout le peuple, ils subirent divers supplices et les genres de mort les plus cruels, en expiation du sang répandu dans la plaine, et en juste punition de leurs énormes crimes. Le jeune comte se concilia, par ce premier essai de son courage, l'affection de tous ses sujets, et devint l'objet de la bienveillance publique.

[1137.] Cependant on apprit par de nombreux rapports que le seigneur Jean, empereur de Constantinople [1], fils du seigneur Alexis, avait convoqué de toutes les parties de son empire des peuples appartenant à des tribus et parlant des langues diverses, qu'il s'avançait suivi d'une immense quantité de chars et de chariots, et d'un nombre infini d'escadrons de cavalerie, et dirigeait sa marche par la Syrie [2] : ces bruits n'étaient pas dénués de fondement. Aussitôt qu'il eut

[1] Jean Comnène, empereur de l'an 1118 à l'an 1143.

[2] En 1137.

appris d'une manière certaine que les habitans d'Antioche avaient appelé auprès d'eux le jeune Raimond, et lui avaient livré leur ville, et donné en mariage la fille du seigneur Boémond, l'empereur résolut de se rendre à Antioche, indigné que les habitans eussent osé, sans son consentement et son ordre, disposer de la fille de leur seigneur, ou qu'ils eussent entrepris, sans le consulter, de mettre leur ville au pouvoir d'un étranger. Voulant donc la faire rentrer sous sa juridiction, ainsi que les provinces adjacentes, il forma le projet de la revendiquer. Il disait, à l'appui de ses prétentions, que les princes (dont il serait trop long de reproduire tous les noms), illustrés par tant de vertus et dignes de vivre à jamais dans la mémoire des hommes, qui, marchant sous la conduite de Dieu, avaient dirigé vers l'Orient les premières expéditions chrétiennes, étaient convenus avec son père et son prédécesseur à l'Empire, le seigneur Alexis, en échange des riches présens et des bons offices qu'ils en avaient reçus, que toutes les villes et tous les châteaux forts dont ils pourraient se rendre maîtres dans le cours de leur voyage, de quelque manière que ce fût, deviendraient, sans aucune contestation, sujets de l'Empire, et qu'après s'en être emparés, les princes emploieraient toutes leurs forces et leurs ressources pour les conserver fidèlement à l'empereur, jusqu'au moment où celui-ci pourrait en prendre possession avec ses propres troupes. Il ajoutait que ces choses avaient été insérées dans les actes, et que les princes les avaient confirmées, en outre, en s'engageant par serment et par corps envers l'empereur. Il est certain, en effet, que les princes chrétiens avaient

conclu des traités avec l'empereur de Constantinople, et que ce souverain, de son côté, avait contracté envers eux des engagemens qu'il avait méconnus le premier. En conséquence, ceux des princes qui avaient pris part à ce traité déclaraient constamment qu'ils ne pouvaient être tenus à l'exécuter envers celui qui avait violé ses promesses, et que ceux de leurs compagnons qui n'existaient plus avaient été aussi suffisamment affranchis, puisque, dès avant leur mort, l'empereur, agissant en homme inconstant et léger, avait également donné des preuves de sa mauvaise foi à leur égard, en contrevenant à tous ses engagemens. Ils disaient donc, et avec justice, qu'ils se regardaient comme entièrement affranchis de l'obligation d'exécuter le traité, car il est injuste de conserver sa foi envers celui qui n'a cessé d'agir contre la teneur de ses promesses.

Depuis un an l'empereur avait envoyé des délégués dans toutes les parties de ses États pour faire faire les préparatifs de son voyage avec une magnificence vraiment impériale; traînant à sa suite des chars et des chevaux, des trésors qu'il eût été impossible de compter, de peser ou de mesurer, et des troupes en nombre infini, il s'embarqua sur l'Hellespont, traversa la portion de cette mer vulgairement appelée le bras de Saint-George, et dirigea sa marche vers Antioche au milieu d'une immense multitude. Après avoir traversé les provinces intermédiaires il arriva en Cilicie et s'y arrêta pour mettre le siége devant Tarse, belle métropole de la première Cilicie. Il s'en empara de vive force, et, en ayant expulsé les fidèles du prince d'Antioche à qui celui-ci en avait confié la garde, il y éta-

blit les siens. En peu de temps il s'empara de la même manière d'Adana, de Mamistra, d'Anavarse, celle-ci célèbre métropole de la seconde Cilicie, et prit aussi possession des autres villes, places et bourgs de la même province. Il réunit ainsi à son Empire, contre toute justice et tout droit, l'entière province de Cilicie qui, pendant quarante années, avait appartenu sans contestation au prince d'Antioche, depuis que la ville de Tarse avait recouvré le libre exercice du christianisme par les mains du seigneur Baudouin, frère du duc Godefroi, depuis que l'illustre Tancrède avait conquis Mamistra et tout le reste de la contrée, et avant même que nos armées eussent pris possession d'Antioche. De là l'empereur, s'avançant à la tête de toutes ses armées et dans le sentiment de sa force, poursuivit sa marche vers Antioche; dès qu'il y fut arrivé, il l'attaqua en ennemi et traça ses lignes de circonvallation; d'immenses machines de toute espèce furent disposées autour de la place et établies sur les points les plus convenables, et la ville se trouva bientôt vivement serrée de toutes parts.

Tandis que ces événemens se passaient dans la principauté, le scélérat Sanguin, le plus cruel persécuteur du nom du Christ, ayant appris la mort du comte de Tripoli et la détention d'une grande partie des siens, et sachant que tout son pays était dégarni de troupes, entra sur ce territoire et alla mettre le siége devant la citadelle appelée Mont-Ferrand, dont j'ai déjà eu occasion de parler, et qui est située sur le sommet d'une montagne au dessus de la ville de Raphanie. Il attaqua les habitans de cette place avec la plus grande vigueur, les pressa vivement et poussa ses opérations

sans leur laisser un seul moment de repos. Cependant le jeune Raimond, comte de Tripoli, fils du comte Pons, mort peu de temps auparavant, et neveu du roi de Jérusalem par sa mère, expédia des exprès en toute hâte pour rendre compte au roi de sa position et le supplier avec les plus vives instances de lui être favorable dans une situation presque désespérée, et de ne mettre aucun retard pour venir à son secours. Le roi, dont le cœur paternel était rempli d'une juste sollicitude pour tous les maux du peuple chrétien, convoqua aussitôt tous les princes du royaume, rassembla toutes ses troupes, chevaliers et gens de pied, avec la plus grande activité, et parut à l'improviste sur le territoire de Tripoli. Il y rencontra en même temps les députés du prince d'Antioche venant lui apporter de mauvaises nouvelles et lui annonçant de vive voix, et par les lettres dont ils étaient chargés, que l'empereur (ce qui n'était que trop vrai) avait mis le siége devant Antioche. Ils lui demandèrent aussi et le supplièrent vivement de se diriger vers cette ville avec toutes ses troupes et de voler au secours de ses frères pour les délivrer de leurs affreuses anxiétés.

Le roi mit en délibération ce qu'il avait à faire dans cette double nécessité. On résolut, d'un commun accord, de dégager d'abord les Chrétiens assiégés dans la forteresse de Mont-Ferrand, dans l'espoir qu'il serait facile d'y réussir et de rassembler ensuite toutes les forces pour les porter au secours d'Antioche. En conséquence le roi et le comte de Tripoli réunirent toutes leurs troupes et firent leurs efforts pour joindre les ennemis; mais ils marchèrent dénués de la protection de la grâce divine. Lorsqu'ils se furent rappro-

chés du lieu de leur destination, Sanguin, ayant appris leur prochaine arrivée, leva le siége de la citadelle, disposa son armée en ordre de bataille et marcha à la rencontre des Chrétiens. Ceux-ci, de leur côté, s'étant formés selon toutes les règles de l'art militaire, et s'avançant avec ardeur en un seul corps, dirigèrent leur marche vers la place dans l'intention de porter secours aux assiégés et d'approvisionner la citadelle entièrement dépourvue de vivres, en y faisant entrer les denrées qu'ils traînaient à leur suite. Les guides qui dirigeaient l'armée et marchaient en avant laissèrent sur la gauche, soit par erreur, soit par méchanceté, une route plus facile et plus plate pour entrer dans les montagnes et conduire les troupes à travers des chemins étroits et presque impraticables, dans un pays où l'on ne trouvait nulle position avantageuse pour combattre, et où il était également impossible de se défendre ou d'attaquer avec quelque chance de succès. Sanguin, qui avait une grande sagacité et beaucoup d'expérience de la guerre, n'eut pas plutôt appris la marche des Chrétiens, qu'il reconnut tout l'avantage qu'il en pourrait tirer : il convoque sur-le-champ tous les siens, marche le premier à la tête de plusieurs milliers de combattans, les encourage par ses paroles, par son exemple et se précipite au milieu des bataillons chrétiens. Il attaque avec la plus grande vigueur et excite ses troupes au carnage; bientôt les rangs des Chrétiens sont rompus, ils prennent la fuite et tombent de toutes parts. Cependant les principaux chefs de notre armée, voyant les premiers rangs enfoncés, désespérant de pouvoir résister avec succès, se trouvant eux-mêmes étroitement serrés et dans l'impossi-

bilité de secourir leurs frères, avertissent le roi de songer à sa propre sûreté et l'engagent à se retirer dans la forteresse voisine. Le roi, voyant que c'était en de telles circonstances le seul parti qui lui restât à prendre, se dirigea vers la forteresse et y entra avec un petit nombre des siens, tandis que presque tous les hommes de pied périssaient sous le fer de l'ennemi ou se rendaient prisonniers. Le comte de Tripoli, jeune homme de belle espérance, et avec lui quelques chevaliers tombèrent entre les mains des infidèles. Ceux qui avaient suivi le roi entrèrent avec lui dans le fort et parvinrent du moins à sauver leur vie. On perdit en cette journée une immense quantité de bagages avec tous les chevaux et tous les animaux chargés du transport des approvisionnemens que l'on avait eu le projet de faire entrer dans la citadelle. Ceux qui vinrent s'y réfugier, après avoir quitté le champ de bataille, n'y apportèrent que leur personne et les armes qu'ils avaient sur eux. Parmi ceux qui succombèrent dans cette journée on distingua Geoffroi Charpalu, frère du premier Josselin, comte d'Edesse, homme illustre par sa noblesse autant que par ses talens militaires: la mort d'un si vaillant guerrier fut un sujet de douleur pour un grand nombre de ses frères d'armes, et l'armée entière fut émue en apprenant une perte si déplorable.

Sanguin cependant s'empara de tous les approvisionnemens des Chrétiens et fut instruit que ceux qui s'étaient réfugiés dans la citadelle n'y avaient rien apporté. Les forces du royaume étaient détruites; Sanguin avait pris le comte de Tripoli; il voyait le roi renfermé avec ses principaux seigneurs dans un

fort à demi ruiné et entièrement dépourvu de vivres; en conséquence il résolut d'aller l'attaquer de nouveau, espérant bien que les assiégés ne pourraient recevoir aucun secours et ne doutant pas qu'ils ne fussent obligés de se rendre au bout de quelques jours. Il rassembla donc toutes ses troupes; elles se remirent en marche chargées des dépouilles des Chrétiens et dédaignant même d'emporter tout leur butin, et revinrent de nouveau dresser leur camp autour de la citadelle et presser vivement les travaux du siége. Le roi s'était renfermé dans la place avec quelques-uns des principaux seigneurs du royaume, Guillaume de Bures, connétable, Reinier Brus, illustre chevalier, Gui de Brisebarre, Baudouin de Ramla, Honfroi de Toron, jeune encore, et qui débutait dans la carrière des armes, et plusieurs autres : il tint conseil avec eux tous et mit en délibération ce qu'il y avait à faire dans des circonstances aussi urgentes que difficiles. Ils résolurent, d'un commun accord, d'appeler à leur secours le prince d'Antioche, le comte d'Edesse, Josselin le jeune, d'inviter aussi le seigneur patriarche de Jérusalem à accourir avec tout le peuple du royaume, et d'attendre leur arrivée en se défendant de toutes les manières possibles.

Tandis que ces choses se passaient dans les environs de Mont-Ferrand, Renaud, que l'on avait surnommé l'Évêque, neveu de Roger, évêque de Lydda et chef des chevaliers de Saint-George, homme vaillant à la guerre et illustré par de nombreux exploits, s'étant mis, selon sa coutume, à la poursuite des gens d'Ascalon, et s'abandonnant imprudemment à son ardeur, tomba dans une embus-

cade qui lui avait été préparée, et fut fait prisonnier.

Cependant les exprès suivaient leur marche et se rendaient en toute hâte aux lieux de leur destination. L'un allait solliciter le prince d'Antioche, lui apprenait les malheurs du roi et des seigneurs de sa suite et le pressait vivement de ne mettre aucun retard à voler à son secours. Un autre portait les mêmes avis au comte d'Edesse et cherchait à l'animer d'une égale ardeur. Un troisième se rendait en hâte à Jérusalem et soulevait tout le peuple par ses récits. Le prince d'Antioche hésitait encore et ne savait comment se décider : l'empereur était sous les murs de la place et le prince craignait en sortant de la ville de lui faciliter les moyens de s'en emparer. D'un autre côté cependant le roi se trouvait dans une telle situation qu'il semblait dur et inhumain de ne pas le secourir. A la fin, rempli de compassion pour les souffrances et les maux du roi et du peuple chrétien, et mettant sa confiance dans le Seigneur pour la sûreté de la capitale, le prince résolut de s'associer aux malheurs de ses frères, plutôt que de vivre dans l'abondance et de se réjouir dans sa prospérité et son repos, tandis que les autres étaient complétement dénués de ressources. Il convoqua donc les grands et les principaux citoyens, leur exposa ses sentimens et ses intentions, les invita à s'unir à lui pour voler au secours du roi, et n'eut aucune peine à les persuader. Tous lui exprimèrent spontanément des vœux qui furent agréables au ciel et se préparèrent immédiatement à partir. Ils sortirent de la ville, laissant l'empereur sous les murailles et se mirent en marche pour aller travailler à la délivrance du roi. Le comte d'Edesse s'engagea aussi par les mêmes

vœux et sortit de son territoire avec toutes les forces dont il disposait, faisant toute la diligence possible. Enfin le seigneur Guillaume, patriarche de Jérusalem, rassembla également dans le royaume toutes les troupes qu'il y put trouver, et, prenant en ses mains le vénérable bois de la croix du Seigneur, il se mit en route avec une extrême activité, cherchant de tous côtés des renforts et poursuivant vivement son entreprise.

Pendant que l'on s'occupait ainsi des intérêts du roi, le gouverneur de Damas, Bezeuge, chef des chevaliers de ce pays, dont j'ai déjà parlé, fut informé que notre royaume était dégarni de toutes ses forces, que le roi était lui-même enfermé et assiégé dans une place située à l'extrémité des États chrétiens, et que les princes et tout le peuple, empressés d'assurer sa délivrance, se hâtaient, d'un commun accord, de se rendre vers les mêmes lieux; saisissant aussitôt cette nouvelle occasion de faire du mal, il entra dans le royaume à la tête d'une nombreuse troupe, et alla attaquer à l'improviste la ville de Naplouse, place entièrement dénuée de fortifications et qui n'avait ni murailles, ni remparts, ni même de fossés. Il y entra subitement, comme un voleur au milieu de la nuit, et, surprenant les habitans sans défense, il assouvit sur eux sa fureur, sans aucun égard pour l'âge ni le sexe. Ceux qui échappèrent au premier moment du carnage, avertis enfin par le désastre, se retirèrent, non sans difficulté, dans la citadelle située au milieu de la ville et y firent entrer leurs femmes et leurs enfans, les arrachant avec peine à la mort et au fléau de l'incendie. L'ennemi cependant se répandit sans obstacle dans les quartiers de la ville, mettant

le feu partout, enlevant tout ce qui pouvait lui convenir, et il se retira enfin chargé de butin et sans avoir essuyé aucun dommage.

Sanguin ne cessait cependant de presser les assiégés de ses vives attaques : des instrumens de guerre ébranlaient les murailles, ses machines lançaient au milieu du fort des blocs de pierres et des rochers énormes, et écrasaient les maisons dans leur chute, non sans répandre une grande terreur parmi ceux qui y étaient enfermés. Cette grêle continuelle de pierres et de traits de toute espèce était à la fois si importune et si dangereuse qu'on ne trouvait plus dans l'enceinte des murailles un seul emplacement où l'on pût cacher en sûreté les hommes blessés et les infirmes. De tous côtés on ne voyait que sujets de crainte et de péril, on ne rencontrait que la redoutable image de la mort, et tous les esprits étaient continuellement frappés ou de la crainte d'un danger prochain ou de la présence même des événemens les plus sinistres. Le chef cruel des assiégeans recommençait sans cesse les assauts; il distribuait ses troupes, et leur assignait un ordre de service, par lequel il ménageait les forces de ses soldats; ceux qui étaient fatigués se retiraient pour faire place à d'autres, et par ce moyen il semblait que les combats se succédassent sans interruption, au lieu de recommencer à de certains intervalles. Les assiégés cependant n'avaient pas assez de forces pour adopter de semblables manœuvres, et les mêmes hommes étaient occupés sans relâche à repousser les premières aussi bien que les secondes attaques. De jour en jour aussi leurs forces se réduisaient; les uns succombaient sous le poids de leurs blessures, d'au-

tres périssaient de diverses maladies; tous souffraient en commun des mêmes privations, et surtout de l'impossibilité de supporter tant de fatigues et des maux si continus. Dans la nuit, obligés de veiller sans cesse, ils ne pouvaient dormir, et dans le jour appelés continuellement à repousser les attaques des ennemis, ils ne pouvaient non plus trouver un seul moment pour reposer leurs membres fatigués. Pour comble de maux, ils n'avaient apporté aucune provision dans la place en s'y renfermant; le premier siége qu'elle avait supporté avait épuisé toutes les denrées qui y étaient d'abord enfermées, et celles qu'ils avaient compté y introduire étaient tombées en entier entre les mains des ennemis. Aussi, dès qu'ils furent arrivés dans la citadelle, les Chrétiens dépourvus de toute autre ressource, se mirent à manger leurs chevaux; mais ils en virent aussi la fin, et se trouvèrent alors encore plus dénués de moyens de nourriture. Les hommes même les plus robustes étaient exténués par le jeûne, et la maigreur qui venait à la suite de tant de misère dérobait leurs forces même aux plus vaillans. Les assiégés étaient d'ailleurs en fort grand nombre, de telle sorte que les vivres même n'eussent pas suffi pour fournir modérément à leurs besoins; toutes les auberges de la ville étaient remplies de monde, et cependant on trouvait encore dans les rues et sur la place un grand nombre de malheureux couchés par terre, et qui couvraient tout le sol; souvent des traits lancés du dehors à tout hasard et sans aucune intention, venaient tomber au milieu d'eux, et faisaient des blessures mortelles. Sanguin savait très-bien tout cela, et pressait les travaux de ses troupes avec d'au-

tant plus d'ardeur qu'il était persuadé que les Chrétiens ne pourraient supporter long-temps un tel excès de malheur. Tout autour de la place, il y avait une si grande quantité de troupes ennemies, gardant toutes les avenues avec un si grand soin, que nul ne pouvait essayer de pénétrer jusqu'aux assiégés, ni ceux-ci de sortir de la place, tant ç'eût été une tentative désespérée. De jour en jour cette cruelle situation s'aggravait encore, les vivres manquaient entièrement, et les Chrétiens n'entrevoyaient plus aucune chance de salut. Dans cette extrémité, ils pouvaient juger par leur propre expérience combien sont impérieux les besoins de la faim; aussi dit-on que la famine seule perd les villes. Ce peuple réduit à la dernière détresse se soutenait encore un peu par l'espoir que le prince d'Antioche, le comte d'Edesse, les gens même de Jérusalem arriveraient à leur secours; mais on ne se hâte jamais assez au gré de ceux qui desirent. Tout retard leur semblait de mauvais augure, et donnait en même temps plus d'activité à leur impatience; une heure était à leurs yeux comme une année.

Cependant le prince Raimond d'Antioche s'avançait avec ses légions; d'un autre côté, le comte d'Edesse, traînant à sa suite de nombreux bataillons, n'était pas non plus très-éloigné, et l'armée de Jérusalem, ayant en tête le précieux bois de la croix du salut, hâtait également sa marche. Sanguin en fut informé par de fidèles messagers; il craignit l'arrivée de tant de princes illustres, et surtout il eut peur que l'empereur de Constantinople, qu'il savait dans les environs d'Antioche, ne prît compassion des maux des assiégés, s'il venait à en avoir connaissance, et ne mar-

châtcontre lui, dans sa colère, avec ses innombrables armées. En conséquence, et avant que ces nouvelles pussent parvenir aux assiégés, Sanguin envoya des députés au roi et aux princes qui étaient avec lui, pour leur faire ses premières propositions de paix. Il leur fit dire « que la citadelle à demi-ruinée ne pour« rait tenir long-temps devant lui; que le peuple « chrétien, travaillé par la famine, avait perdu la force « et le courage de résister; que son armée au con« traire avait en abondance tous les approvisionne« mens nécessaires; que cependant, par considération « pour le roi, prince grand et illustre au milieu du « peuple chrétien, il était disposé à rendre tous les « prisonniers tombés entre ses mains peu de temps « auparavant, le comte aussi bien que les autres; « qu'enfin, il accorderait aussi au roi la faculté de « sortir librement et tranquillement avec tous les « siens, et de rentrer dans ses États, à condition qu'il « consentît à évacuer la place et à la remettre entre « ses mains. »

Comme les Chrétiens ignoraient que leurs frères fussent si près, et comme d'ailleurs la famine, les veilles, les fatigues, les blessures, les angoisses de tout genre les avaient entièrement épuisés et mis hors d'état d'opposer une plus longue résistance, ils accueillirent les propositions qui leur étaient faites avec un extrême empressement, s'étonnant toutefois qu'un homme si cruel pût donner une telle marque d'humanité : quel que fût au surplus le motif de cette résolution, les Chrétiens acceptèrent avec reconnaissance les conditions qu'on leur offrait. Le traité fut en conséquence rédigé à la satisfaction des deux

parties, et Sanguin renvoya le comte de Tripoli et les nombreux prisonniers qu'il retenait dans son camp. Le roi sortit aussitôt de la place avec tous les siens; les Turcs le traitèrent avec assez de bonté, prirent possession de la citadelle, et le roi confus, et heureux cependant d'avoir échappé enfin à cette affreuse perplexité, quitta les montagnes et descendit dans la plaine voisine de la ville d'Archis. Ayant appris que le prince d'Antioche et le comte d'Edesse s'avançaient, louant leur sollicitude et leur charité fraternelle, et se plaignant en même temps qu'ils fussent arrivés trop tard, il marcha avec empressement à leur rencontre. Il leur rendit mille actions de grâces de ce qu'ils s'étaient montrés pleins de zèle pour ses intérêts et lui avaient prêté secours, autant du moins qu'il était en leur pouvoir; puis, après s'être mutuellement réjouis dans des entretiens intimes, les princes se séparèrent les uns des autres et retournèrent chacun dans ses États.

Le prince d'Antioche se hâta de rentrer dans cette ville. Sa position semblait devenue extrêmement critique, depuis le moment où le plus puissant souverain de la terre était arrivé sous les murs de sa capitale, comme pour y porter la guerre. Raimond rentra dans la ville par la porte supérieure, située près de la citadelle, et trouva l'empereur persévérant dans les mêmes desseins. On se battit pendant quelques jours. Les habitans d'Antioche firent plusieurs sorties, quelquefois en secret, plus souvent à découvert, et, dans leurs irruptions sur l'armée impériale, ils réussirent à lui faire souvent beaucoup de mal, l'attaquant en ennemis acharnés et sans avoir égard au lien de la foi

commune qui les unissait. L'empereur de son côté faisait agir d'immenses instrumens de guerre, et des machines qui lançaient des blocs de pierres d'un poids et d'une dimension énormes: du côté de la porte du port, les murailles et les tours en étaient ébranlées, et l'empereur faisait tous ses efforts pour détruire et renverser les remparts qui défendaient l'approche de la ville. Ses troupes étaient rangées en cercle autour de la place; les archers et les frondeurs lançaient des flèches et toutes sortes de projectiles, à l'effet d'interdire aux assiégés la défense des remparts, et en même temps ils cherchaient toutes les occasions de se rapprocher des murailles, afin de travailler à les miner. Dans cet état de choses, les hommes les plus éclairés des deux partis craignirent qu'il ne devînt bientôt impossible de mettre un terme à ces querelles et de prévenir de nouveaux périls. Remplis de la crainte du Seigneur, quelques citoyens d'Antioche entreprirent de s'interposer comme arbitres; ils se présentèrent, portant en main des emblèmes de paix devant le camp de l'empereur, et firent tous leurs efforts pour apaiser son indignation, parlant un langage plein de douceur et s'avançant en toute humilité. Ils se rendirent de là auprès du prince, et cherchèrent avec autant de prudence que d'adresse à reconnaître quels seraient les meilleurs moyens de conclure la paix. Enfin, ils pensèrent et décidèrent, comme arbitres du traité, « qu'il fallait que le prince se rendît « auprès du magnifique empereur, et qu'en présence « de tous les illustres du palais impérial, entouré lui« même de tous les grands seigneurs de la princi« pauté, il fît à l'empereur hommage-lige de fidélité,

« avec toutes les solennités usitées, et qu'il prêtât « serment, en s'engageant par corps, que si le sei- « gneur empereur voulait entrer à Antioche, ou dans « la citadelle, soit en homme irrité, soit en homme « apaisé, le prince ne lui refuserait point d'y entrer « librement et en toute tranquillité. Que si le sei- « gneur empereur cédait au prince, selon la faveur « des traités, les villes d'Alep, de Césarée, de Hamath « et d'Emèse, le prince se tiendrait pour satisfait de les « obtenir ainsi que les villes circonvoisines; et qu'a- « lors, il restituerait aussi et sans difficulté la ville « d'Antioche, pour être possédée à titre de propriété « par le seigneur empereur. Que celui-ci à son tour, « et en reconnaissance du serment de fidélité qu'il re- « cevrait, s'engagerait envers le prince (s'il pouvait « parvenir, avec l'aide de Dieu, à s'emparer d'Alep, de « Césarée et de toute la contrée environnante), à les « donner au prince en accroissement de ses autres « possessions, de telle sorte qu'elles lui appartien- « draient à jamais à lui et à ses héritiers, pour être « par eux possédées sans trouble, sous la seule ré- « serve du bénéfice vulgairement appelé fief. »

En conséquence de ces résolutions, le prince d'Antioche sortit de la ville, escorté par tous ses nobles, et se rendit au camp impérial. Le seigneur empereur le reçut avec les honneurs qui lui étaient dus; le traité fut agréé et ratifié par les deux parties, et le prince engagea sa foi en présentant sa main au seigneur empereur. Aussitôt après, ce dernier donna au prince l'investiture des villes ci-dessus désignées et de toutes leurs dépendances, et s'engagea formellement à faire, dans le cours de l'été suivant, tous ses

efforts pour reprendre ces villes, avec l'aide du Seigneur, et les livrer au prince. Le traité ainsi terminé, et la paix complétement rétablie, on arbora la bannière impériale sur la plus haute tour de la citadelle, et le prince, comblé d'immenses présens, rentra dans la ville avec toute son escorte. Le seigneur empereur, pressé d'éviter les rigueurs de l'hiver, se remit en route avec toutes ses armées; il repassa en Cilicie et s'arrêta dans les environs de Tarse, auprès des bords de la mer, avec l'intention d'y séjourner pendant la mauvaise saison.

LIVRE QUINZIÈME.

[1138.] L'ARMÉE impériale passa les mois d'hiver dans la province de Cilicie, et lorsque les approches du printemps ramenèrent une température plus douce, l'empereur, expédiant de tous côtés des hérauts, fit publier un édit par lequel il était prescrit aux commandans en chef, aux centurions et aux quinquagénaires des légions, de former les cohortes, de faire mettre en bon état les machines de guerre et d'armer le peuple entier. Des députés envoyés en même temps au seigneur prince d'Antioche, au seigneur comte d'Edesse et à tous les principaux seigneurs de ce pays, les invitèrent de la part de l'empereur à se préparer pour le suivre à la guerre. Après avoir ainsi convoqué tout son monde, l'empereur, empressé d'accomplir les conditions du traité qu'il avait conclu avec le prince d'Antioche, ordonna, vers le commencement d'avril, que le son des trompettes et le roulement des tambours donnât le signal du départ et que l'armée entière dirigeât sa marche vers Césarée; il entra bientôt lui-même sur le territoire ennemi, et, quelques jours après, le camp impérial fut dressé sous les murs même de cette place. De leur côté le prince d'Antioche et le comte d'Edesse, dès qu'ils eurent reçu les premiers avis, convoquèrent leurs troupes dans tous les pays

faisant partie de leurs domaines; puis ils se mirent en route, précipitèrent leur marche, et, enflammés d'une même ardeur, ils eurent bientôt rejoint l'empereur sous les murs de Césarée.

Cette ville, placée entre les montagnes et le fleuve qui coule sous les remparts d'Antioche, est située à peu près comme celle-ci; elle est bâtie en majeure partie sur la plaine et se prolonge ainsi jusques au fleuve; l'autre partie se déploie sur le penchant de la montagne, au sommet de laquelle est une citadelle qui semble suspendue dans les airs et que sa position rend inexpugnable pour quelque force que ce soit. Deux murailles descendant à droite et à gauche du haut de cette montagne se prolongent jusques au fleuve et enferment la ville aussi bien que le faubourg adjacent. L'empereur, ayant passé le fleuve, disposa son armée en cercle et investit la ville du côté où elle peut être attaquée avec plus de facilité, ayant son faubourg en avant, sur la première ligne. Après avoir établi ses machines avec toutes les précautions nécessaires, l'empereur fit attaquer les tours et les murailles; les énormes blocs de pierre qu'il faisait lancer incessamment les ébranlaient et renversaient souvent dans l'intérieur de la place les maisons même des habitans; frappées à coups redoublés et exposées au jeu des machines qui se remplaçaient l'une l'autre et lançaient sans interruption d'énormes quartiers de roc, les murailles et les tours, en qui les assiégés avaient mis leurs plus grandes espérances et qui servaient de boulevard aux édifices intérieurs, tombèrent enfin et s'écroulèrent non sans causer en même temps la mort d'un grand nombre d'habitans. L'empereur, homme

d'un grand courage, pressait les travaux avec zèle; il proposait des prix aux jeunes gens avides de gloire, pour enflammer leur valeur et les animer au combat. Lui-même, revêtu de sa cuirasse, armé de son glaive et la tête recouverte d'un casque doré, était sans cesse au milieu des bataillons, tantôt encourageant les uns par les discours les plus convenables, tantôt donnant l'exemple aux autres, travaillant comme un homme du peuple et se portant en avant avec vigueur, pour entraîner tout le monde à sa suite. S'illustrant par son ardeur belliqueuse, toujours en mouvement et supportant les fatigues de la guerre, depuis la première jusqu'à la dernière heure du jour, il ne prenait aucun repos, et négligeait même le soin de sa nourriture. Il visitait ceux qui se trouvaient auprès des machines, pour les exciter à les faire manœuvrer avec plus d'activité ou à mieux diriger les traits; d'autres fois il s'appliquait à ranimer le courage de ceux qui supportaient les fatigues des combats; il veillait à les faire successivement relever à leur poste et renvoyait ceux qu'il voyait accablés de leurs longs travaux, pour les remplacer par des troupes fraîches et dont les forces fussent encore intactes.

Cependant, tandis que l'armée impériale faisait les plus grands efforts, le prince d'Antioche et le comte d'Edesse, jeunes encore et cédant trop facilement aux passions frivoles de leur âge, ne cessaient, dit-on, de jouer aux dés, au grand détriment de leurs propres intérêts; et, négligeant les soins plus importans de la guerre, ils entraînaient par leur mauvais exemple beaucoup d'autres combattans, et les détournaient de se livrer à leur ardeur belliqueuse.

L'empereur en fut informé, et éprouva un extrême mécontentement d'une conduite si coupable; il fit même à plusieurs reprises quelques tentatives pour ramener ces jeunes gens et leur adressa en secret des exhortations amicales, dans lesquelles il se donna lui-même en exemple, lui le plus puissant des rois et des princes de la terre, et qui cependant se livrait en personne à toutes sortes de travaux et à d'immenses fatigues.

L'armée continua pendant quelques jours à livrer de fréquens assauts et à combattre sans cesse devant la place; au bout de ce temps l'empereur indigné de voir qu'une ville si faible pût résister si long-temps à ses nombreuses troupes, ennuyé de si longs délais et accusant la mollesse de ses soldats, fit de nouveaux efforts pour les animer, livra de plus fréquens assauts et poussa ses attaques avec une plus grande vigueur. Enfin, à la suite de plusieurs combats, le faubourg dont j'ai déjà parlé et qui se trouve situé dans la partie inférieure de la ville, fut enlevé de vive force, et tous les habitans furent mis à mort, à moins cependant que quelqu'un d'entre eux ne donnât à entendre par son langage, ses vêtemens ou tout autre signe, qu'il avait professé ou qu'il professerait à l'avenir la foi chrétienne; car il faut savoir que dès le principe un grand nombre de Chrétiens avaient habité dans cette ville, et qu'il y en avait encore beaucoup: mais ces malheureux languissaient dans la servitude, opprimés injustement par leurs maîtres, les infidèles.

Après que cette portion de la ville fut occupée, les habitans, craignant que les ennemis ne fissent de violentes irruptions jusque dans l'enceinte intérieure, au grand péril de leurs femmes et de leurs enfans,

firent demander d'abord une trève de peu de durée et l'obtinrent aussitôt. La ville était alors sous la domination d'un certain noble Arabe, nommé Machedol : celui-ci envoya en secret à l'empereur des députés qui vinrent le supplier en toute humilité et lui demandèrent avec les plus vives instances de sauver la ville et de garantir les habitans de tout malheur, lui promettant en même temps une énorme somme d'argent. L'empereur, toujours animé de la même indignation contre le prince d'Antioche et le comte d'Edesse, à cause de leur mauvaise conduite et de l'insouciance qu'ils avaient montrée dans le cours de cette expédition, s'irritait encore plus en pensant qu'il n'avait dans le fait travaillé que pour leur intérêt et pour accomplir la promesse qu'il leur avait faite. Faisant peu de cas des sermens de fidélité qu'il avait reçus d'eux, fidélité morte et stérile, plus brillante que solide, il avait fermement résolu, avec quelques-uns de ses intimes confidens, en haine de ses alliés et pour les punir de leur manque de foi, de saisir avec empressement la première occasion qui lui fournirait au moins un honnête prétexte pour lever le siége et se retirer dans ses États. Il reçut donc les sommes d'argent qui lui furent proposées pour en venir à ce résultat, et faisant publier aussitôt par ses hérauts qu'il avait accordé la paix aux assiégés, il donna en même temps les ordres nécessaires pour que ses légions eussent à faire tous les préparatifs de départ. Le camp fut aussitôt levé, et l'empereur ordonna qu'on se mît en marche pour Antioche et que toute l'armée suivît le même mouvement.

Le prince d'Antioche et le comte d'Edesse, aussitôt

qu'ils en furent informés, repentans, mais trop tard, de leur conduite, firent tous leurs efforts pour détourner l'empereur de l'exécution de son projet; mais il persévéra dans une résolution irrévocablement arrêtée, et, méprisant leurs représentations, il poursuivit sa marche. On assure que le comte se conduisit en cette affaire avec une grande malignité : animé d'une haine secrète, qui dans la suite éclata publiquement, contre le prince d'Antioche son seigneur, redoutant tout ce qui pourrait contribuer à l'accroissement de son pouvoir, et en même temps plus habile et plus rusé, il avait mis tous ses soins à corrompre le jeune prince, et cela principalement dans l'intention d'attirer sur lui l'indignation de l'empereur et de nuire ainsi à son élévation.

L'empereur arriva à Antioche avec ses fils et tous ses familiers et entra dans cette ville, accompagné de nombreux chevaliers. Le prince et le comte remplissaient auprès de lui les fonctions de grands écuyers. Le seigneur patriarche l'accueillit, selon l'usage, s'avançant en ordre de procession, avec tout son clergé et tout le peuple; on le conduisit d'abord à l'église cathédrale, en chantant des psaumes, des hymnes et des cantiques, au son d'une musique instrumentale, aux applaudissemens et aux cris de joie de toute la population, et de là il fut solennellement introduit dans le palais du prince. Pendant quelques jours il usa librement et à son gré des bains et de toutes les autres commodités qui se rapportent aux besoins matériels de la vie, agissant en maître dans la maison. Sa munificence impériale se déploya avec profusion et même avec prodigalité, tant à l'égard du prince et

du comte que de tous leurs grands et de tous les citoyens indistinctement : enfin il fit convoquer le prince, le comte et tous les grands seigneurs de la province, et lorsqu'ils furent tous réunis en sa présence, l'empereur se tournant vers le prince d'Antioche lui adressa les paroles suivantes :

« Vous savez, Raimond mon fils très-chéri, que je « ne suis resté long-temps dans ces contrées que pour « l'amour de vous, pour travailler à accroître votre « principauté, à étendre vos possessions au détri« ment des ennemis de notre foi, afin d'accomplir « les conventions conclues par la médiation d'hom« mes sages entre notre empire agréable à Dieu et vous, « notre fidèle. Maintenant que l'occasion favorable est « arrivée, il est temps que je tienne mes promesses, et « que je travaille à soumettre à votre domination toute « la contrée environnante, ainsi que j'y suis obligé « par les termes même de notre traité. Mais vous savez « très-bien, et tous ceux qui sont réunis avec vous « en notre présence savent aussi que l'accomplisse« ment de tels engagemens ne peut être l'affaire de « peu de temps; le succès d'une telle entreprise de« mande que nous fassions un long séjour et des dé« penses considérables. Il faut donc que vous re« mettiez en nos mains, ainsi que vous y êtes tenu « par notre traité, la garde de la citadelle de cette « ville, afin que nous puissions y déposer nos trésors « en toute sûreté. Il faut encore que nos armées puis« sent traverser la ville, et qu'elles aient par consé« quent la faculté d'y entrer et d'en sortir librement « et sans aucun obstacle. On ne pourrait à Tarse, à « Anavarse ou dans les autres villes de Cilicie, faire

« préparer avec la facilité desirable les machines de « guerre nécessaires pour aller former le blocus et « le siége d'Alep : d'ailleurs cette ville-ci nous pré« sentera beaucoup plus de ressources et d'avantages « que toute autre, pour l'exécution de semblables « travaux. Remplissez donc vos promesses, et con« formément au serment de fidélité que nous avons « reçu de vous, accomplissez ce qui est de votre de« voir. Pour nous, il sera digne de notre grandeur « d'interpréter le plus largement possible les engage« mens par lesquels nous nous sommes lié envers vous, « et de vous accorder nos largesses avec surabon« dance. »

Le prince et tous les siens, effrayés de la dureté de ce langage, ne savaient que répondre, et cherchaient avec anxiété les paroles les plus convenables en une telle occurrence. Il leur paraissait trop fâcheux de voir tomber, entre les mains des Grecs efféminés, cette ville conquise à travers tant de périls, restituée à la foi chrétienne au prix du sang de tant de princes bienheureux, qui avait été constamment la capitale et la maîtresse de tant de provinces, et sans laquelle il semblait impossible de conserver avec quelque sûreté les autres parties du pays. En même temps on ne pouvait nier que les demandes faites par l'empereur ne fussent positivement consenties dans le traité; et de plus, ce souverain avait pris soin d'introduire à sa suite des forces telles qu'il paraissait assez difficile d'essayer de leur résister, s'il voulait employer la violence pour parvenir à ses fins. Dans cette position critique le comte d'Edesse prenant la parole, et répondant au nom de tous, dit à l'empereur : « Seigneur, le discours que

« vient de prononcer votre Grandeur Impériale est
« empreint d'une éloquence divine et digne d'être
« accueilli avec transport : chacune de vos paroles
« nous est un gage assuré de l'accroissement de notre
« puissance. Mais un nouveau fait demande un nou-
« veau conseil; il n'appartient pas à un prince seul de
« suivre l'exécution de vos projets. Il faut, en effet,
« qu'il prenne l'avis des siens, de moi et de ses autres
« fidèles, et qu'il délibère à fond, dans son conseil,
« sur les moyens de répondre à vos demandes, de
« réaliser vos desseins le plus facilement possible, de
« peur que le menu peuple ne se porte à exciter quel-
« que tumulte, et ne mette par là quelque obstacle
« au plus prompt accomplissement de vos desirs. »
L'empereur agréa la réponse du comte et accorda un court délai, afin que l'on pût se réunir pour la délibération proposée. Aussitôt le comte retourna dans sa maison, et le prince demeura dans le palais, où il n'avait pas même, à ce qu'on assure, la libre disposition de sa personne.

Cependant le comte d'Edesse, rentré chez lui, expédia en grand secret des hommes qu'il chargea de parcourir la ville et d'exciter le peuple à prendre les armes, en lui faisant connaître en même temps les demandes de l'empereur. Un grand tumulte s'éleva bientôt dans toute la ville, et l'on vit se former de tous côtés des groupes nombreux d'où partaient des clameurs qui s'élevaient jusqu'au ciel. Le comte s'élança aussitôt sur un cheval et se rendit en toute hâte au palais, feignant de fuir devant la populace et venant tomber aux pieds de l'empereur comme un homme à demi-mort. Étonné d'un aussi brusque mouvement,

l'empereur s'avance vers le comte et lui demande pour quel motif il arrive dans un tel désordre, et vient se jeter au devant de la majesté impériale, au mépris de l'usage et de la règle établie dans le sacré palais. Le comte lui répond que nécessité ne connaît point de loi, qu'il vient d'être poursuivi par un peuple en fureur, et qu'il n'a méconnu tous les usages qu'en cherchant à éviter la mort. L'empereur lui ayant demandé à plusieurs reprises quels pouvaient être les motifs de cette agitation, le comte lui dit enfin qu'il s'était retiré dans son domicile pour y chercher quelque repos, qu'il ne songeait à nulle autre chose, quand tout à coup le peuple entier s'était assemblé comme un seul homme devant la porte de sa maison, tous armés d'épées et d'autres instrumens dont ils avaient pu se saisir dans ce premier mouvement de leur fureur; qu'ils avaient commencé par l'appeler homme sanguinaire, traître à sa patrie, assassin du peuple, qui voulait vendre la ville à l'empereur pour une somme d'argent qu'il en avait reçue; qu'ensuite ils avaient demandé en termes formels que le comte d'Edesse se présentât devant eux, et qu'enfin l'entrée de sa maison étant déjà forcée, lui-même n'était parvenu à s'échapper qu'à travers mille périls. Dans le même temps, on entendait dans toute la ville un tumulte extraordinaire, et un nombre infini de voix qui répétaient à grands cris que la ville était vendue aux Grecs et la citadelle déjà livrée, qu'il fallait abandonner les maisons de ses ancêtres et renoncer aux toits paternels. Animés par leurs propres clameurs, les citoyens attaquaient dans les rues tous les hommes de la maison de l'empereur qu'ils rencontraient; ils les jetaient à

bas de leurs chevaux, les dépouillaient de vive force, accablaient de coups et faisaient même périr sous le glaive ceux qui tentaient de résister; d'autres, qui fuyaient les insultes ou la mort, étaient poursuivis l'épée dans les reins jusque dans le palais même de l'empereur. Ce prince cependant, inquiet de toute cette agitation et des clameurs de ses propres sujets, ordonna de convoquer sans retard le prince et les grands; et contenant un moment son indignation, craignant d'être poussé à de plus dures extrémités, rappelant le discours qu'il avait prononcé en assemblée publique et dans la même journée, avec plus d'assurance et de fermeté, il dit aux assistans : « Je me « souviens qu'aujourd'hui même, dans la conférence « que j'ai eue avec vous, j'ai dit des choses qui ont « peut-être excité dans le peuple le tumulte qui vient « de s'élever. Puisque mes propositions ont paru si « dures et d'une exécution si difficile, je veux que « vous sachiez tous, les grands ainsi que le peuple, « que je révoque ma sentence et retire ce que j'avais « proposé. Conservez pour vous la ville entière ainsi « que la citadelle; il suffit à l'empereur que les choses « demeurent dans l'état où elles ont été jusqu'à pré- « sent. Je sais que vous êtes véritablement mes fidèles, « qu'aucun temps, aucune circonstance ne pourra vous « faire renoncer à la fidélité que vous m'avez jurée, « et dont j'ai reçu des témoignages. Allez donc et « apaisez un peuple en fureur. Si le séjour que je fais « dans cette ville excite sa méfiance, qu'il se rassure « encore à cet égard; demain j'en sortirai, avec l'aide « du Seigneur. » En entendant ces paroles, tous approuvèrent à la fois les projets de l'empereur; ils exal-

tent sa prévoyance, la sagesse de ses résolutions et la force de son jugement. Le prince et le comte d'Edesse sortent aussitôt du palais suivis de tous les seigneurs, et emploient tour à tour la parole, les gestes et les signes divers pour apaiser le premier tumulte. Ayant enfin obtenu le silence et rétabli quelque tranquillité dans le peuple à l'aide d'un langage doux et amical, ils invitent tous les citoyens à rentrer dans leurs maisons, à déposer leurs armes et à demeurer en paix. Ces ordres furent bientôt exécutés, et le lendemain l'empereur sortit avec ses fils, ses parens et tous les gens de sa suite, et donna l'ordre de dresser son camp en dehors de la ville.

Les hommes sages cependant ne pouvaient ignorer que l'empereur, s'il avait dissimulé d'abord avec prudence, ne laissait pas d'avoir beaucoup d'humeur et de garder rancune au prince et aux principaux nobles, dans l'idée que cette agitation populaire n'avait pu naître si subitement que par leur fait et à la suite de leurs intrigues secrètes. Ils se déterminèrent en conséquence, et pour travailler au rétablissement de la paix, à charger des hommes sages et expérimentés de se rendre auprès de son Excellence impériale, afin d'excuser le prince et les seigneurs de la contrée, et de déclarer à l'empereur qu'ils étaient complétement innocens du tumulte qui s'était élevé parmi le peuple. Les députés, admis à l'audience de l'empereur, firent tous leurs efforts pour le convaincre de l'innocence du prince d'Antioche, et lui adressèrent à cet effet le discours suivant :

« Votre Auguste Grandeur, Votre Éminence Impé-
« riale sait mieux que nous que, dans toutes les assem-

« blées, et plus encore dans les villes et dans toutes « les nombreuses réunions d'hommes, tous ne brillent « pas par une égale prudence, tous ne sont pas éga- « lement faciles à la soumission; les impressions sont « diverses; les mœurs et les penchans varient à l'infini, « comme l'a dit le sage : *Tres mihi convivæ prope* « *dissentire videntur;* trois convives me paraissent « toujours sur le point d'être divisés de sentimens. Et « l'on a dit encore : *Quot homines, tot sententiæ;* « autant d'hommes, autant d'avis divers. Au milieu « de cette infinie variété d'habitudes et de penchans, « l'homme sage discerne la valeur de chaque action, « et accorde les récompenses selon les mérites. D'après « ce principe, les mouvemens inconsidérés d'un peuple « léger ne sauraient tourner au détriment de tous ceux « qui étaient bien disposés. On sait qu'il n'arrive que « trop souvent qu'une populace effrénée se livre im- « prudemment et sans réflexion au tumulte et à tous « les désordres; mais on sait aussi, et cet usage an- « tique est confirmé par une longue expérience, que « dans toutes les villes bien policées la sagesse des « principaux citoyens réprime l'impétuosité du peuple, « et met un frein à l'audace qui ne connaîtrait aucune « borne. S'il en était autrement, la condition du peuple « serait beaucoup meilleure que celle des nobles; si « les grands n'avaient l'espoir de pouvoir racheter les « fautes d'un peuple inconsidéré, il faudrait préférer « la confusion habituelle d'une multitude imprudente « à l'expérience des sages. Chez nous, une populace « dépourvue de sagesse a péché à l'insu du seigneur « notre prince, à l'insu de ceux dont la seule volonté « dirige les plus grandes affaires. Que la peine en re-

« tombe sur ceux qui l'ont méritée, mais que le prince « et les grands en soient à couvert. En preuve de son « innocence, notre prince est tout prêt à exécuter les « clauses du traité, et à livrer la ville et la citadelle « entre les mains de l'empereur, s'il veut les recevoir. »

Apaisé par ces paroles et d'autres semblables, l'empereur réprima le premier mouvement d'indignation qu'il avait ressenti sur un simple soupçon, et revint à des sentimens plus doux. Il fit appeler le seigneur prince, ainsi que le comte d'Edesse et les grands, et ordonna qu'ils fussent introduits familièrement auprès de lui. Les nuages qui s'étaient élevés entre eux furent dissipés, et l'empereur reçut leurs salutations et les leur rendit avec bonté; il leur annonça ensuite que des affaires très-urgentes le forçaient à rentrer dans ses États, et leur promit formellement, en prenant congé, qu'il reviendrait, avec l'aide du Seigneur et suivi d'une forte armée, pour travailler à l'exécution de ses engagemens. Il fit alors partir toutes ses troupes, et lorsqu'il eut fini toutes ses affaires dans la Cilicie et la Syrie, il se remit de nouveau en route, et retourna à Constantinople.

Peu de temps après, et dans le courant de l'été suivant, un homme grand et illustre parmi les princes de l'Occident, le seigneur Thierri, comte de Flandre et gendre du roi [1], arriva à Jérusalem, suivi d'une brillante escorte de nobles qui venaient en pieux pélerins faire leurs prières aux lieux saints. Le roi et le peuple entier les accueillirent avec des transports de joie. Les illustres et braves chevaliers que le comte

[1] Thierri d'Alsace, comte de Flandre de 1128 à 1168; il avait épousé en secondes noces Sibylle, fille du roi Foulques.

avait à sa suite leur inspirèrent une nouvelle confiance, et ils résolurent d'un commun accord, et du consentement du seigneur patriarche et des autres princes du royaume, de traverser le Jourdain, et d'aller dans le pays des Ammonites, auprès de la montagne de Galaad, attaquer un lieu de refuge qui offrait de fréquens dangers aux habitans de nos contrées : c'était une caverne située sur le penchant le plus rapide d'une haute montagne, et dont l'entrée était presque inaccessible; elle était dominée par une élévation à pic qui formait un immense précipice et se prolongeait jusque dans la profondeur de la vallée, passant à côté de l'éminence sur laquelle débouchait la caverne [1]. . . . .

Une détestable troupe de voleurs et de bandits, formée dans les pays de Moab, d'Ammon et de Galaad, s'était établie dans cette caverne; de là ils envoyaient des éclaireurs qui connaissaient bien les localités, et les informaient exactement de la situation des contrées voisines; puis, prenant leur temps à propos, ils faisaient de fréquentes sorties, et tombaient à l'improviste sur le territoire des Chrétiens, non sans leur faire toujours beaucoup de mal. Les nôtres résolurent enfin de s'en débarrasser, et d'aller assiéger la caverne. On convoqua tout le peuple et tous les chevaliers du royaume; on passa le Jourdain, et l'on arriva au lieu du rendez-vous. Là, malgré les aspérités des lieux et les difficultés du terrain, les Chrétiens occupent les avenues, dressent leur camp en cercle, et disposent leurs forces de manière à investir toute l'en-

[1] Il manque ici quelques mots qui rendent la phrase incomplète et obscure.

ceinte extérieure de la caverne ; puis, fidèles aux lois de la guerre, ils cherchent tous les moyens de nuire aux assiégés, et font tous leurs efforts pour les bloquer le plus étroitement possible, afin de les contraindre à se rendre, tandis que, de leur côté, les ennemis employaient toutes les ruses usitées dans ces malheureuses circonstances, et ne posaient point les armes, pour veiller constamment à leur défense.

Pendant que presque toute l'armée chrétienne était occupée à poursuivre cette entreprise, d'autres Turcs, voyant tout le pays situé au-delà du Jourdain dégarni de chevaliers et exposé sans défense à leurs attaques, saisirent cette occasion favorable, traversèrent le fleuve, et, laissant à droite le pays de Jéricho, ils longèrent le lac Asphalte, autrement appelé Mer-Morte, se dirigèrent de là vers les montagnes, et pénétrèrent subitement dans cette partie de la province que le sort assigna jadis à la tribu de Juda. Ils arrivèrent auprès de la ville des prophètes Amos et Habacuc, nommée Thécua. Elle était à peu près déserte : ils s'en emparèrent de vive force, et mirent à mort le petit nombre de personnes qu'ils y trouvèrent. Les habitans, prévenus de leur arrivée prochaine, avaient pris la fuite, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfans, leur gros et leur menu bétail, et s'étaient réfugiés non loin de là dans la caverne d'Odolla. Ayant donc trouvé la ville presque abandonnée, les Turcs entrèrent dans les maisons, et enlevèrent tout ce qu'ils purent y trouver encore, afin de l'emporter.

Précisément dans le même temps, le hasard avait amené d'Antioche à Jérusalem un homme de pieuse

mémoire dans le Seigneur, chevalier illustre, vaillant à la guerre, noble selon le sang autant que par ses vertus, le seigneur Robert, surnommé Bourguignon, né dans la province d'Aquitaine, et maître des chevaliers du Temple. Il partit avec quelques-uns de ses frères, et avec quelques chevaliers de divers ordres qui étaient demeurés à Jérusalem, pour se rendre en toute hâte vers la ville de Thécua. Un homme, familier du roi, Bernard Vacher, portait la bannière royale, et le peuple le suivait. Les Turcs, apprenant l'approche des Chrétiens, quittèrent le lieu d'Habacuc, résidence du prophète Joël, et prirent la fuite vers Ébron, où étaient les sépulcres des patriarches, avec l'intention de descendre de là dans la plaine, et de diriger leur marche vers Ascalon. Les nôtres, sachant que les ennemis avaient pris la fuite, et se croyant assurés de la victoire, ne suivirent pas leurs traces, et se répandirent imprudemment de divers côtés, cherchant à dépouiller les fuyards plutôt que de s'attacher à les détruire. Ceux-ci reconnurent bientôt leur position, et se ralliant selon leur coutume, et reprenant courage, ils mirent d'abord tous leurs soins à rassembler leurs détachemens dispersés çà et là; puis, s'élançant à l'improviste et avec impétuosité sur les nôtres, ils les attaquent partout où ils les rencontrent dispersés et se croyant à l'abri de tout danger. Les uns périrent sous le glaive; d'autres, en petit nombre, se rallièrent pour résister, et soutinrent le combat. Les sons éclatans des trompettes et des cors, le hennissement des chevaux, le cliquetis et le flamboiement des armes, les cris des combattans avertirent ceux des Chrétiens qui s'étaient dispersés sur divers points,

et ils accoururent vers le champ de bataille. Mais, avant qu'ils eussent pu se réunir à ceux de leurs compagnons qui avaient entrepris de résister, ceux-ci étaient vaincus et mis en déroute, et les ennemis avaient repris tout l'avantage. Les Chrétiens alors, fuyant à travers un pays difficile et couvert de pierres et de rochers, où ils ne trouvaient aucun chemin qui pût favoriser leur marche, poursuivis à coups de flèches et l'épée dans les reins par leurs ennemis, succombèrent les uns sous le fer meurtrier, les autres en tombant dans des précipices, et tout l'espace qu'ils parcoururent depuis la ville d'Ébron ou Cariatharbé jusqu'aux environs de Thécua, fut jonché de leurs cadavres. Un grand nombre d'hommes nobles et illustres périrent dans cette journée, entre autres le fameux frère du Temple, Odon de Montfaucon, dont la perte excita les regrets et les gémissemens de tous les frères.

Les ennemis, maîtres de la victoire, retournèrent à Ascalon triomphans du carnage des Chrétiens et des dépouilles qu'ils remportaient. Ceux du royaume qui faisaient partie de l'expédition de la caverne apprirent aussi cette triste nouvelle, et en éprouvèrent une grande consternation. Cependant, forcés de reconnaître que c'est la loi de la guerre que les chances soient variées et passent tour à tour dans les camps opposés, ils trouvèrent enfin des consolations, et poursuivirent leur entreprise avec une nouvelle ardeur. Au bout de quelques jours, ils parvinrent avec l'aide du Seigneur à s'emparer de la caverne, et rentrèrent ensuite dans leur pays couverts de gloire et pleins de joie de leur succès.

Tandis que ces choses se passaient dans les environs de Jérusalem, Sanguin, enorgueilli de ses succès et semblable au ver de terre qui s'agite sans cesse, osa former le projet de s'emparer du royaume de Damas. Ainard[1], gouverneur de ce pays, chef des chevaliers et beau-père du roi de Damas, ayant appris que Sanguin était entré les armes à la main sur son territoire, envoya au roi de Jérusalem des députés porteurs de paroles de paix, et chargés par lui de solliciter instamment le roi et le peuple chrétien pour en obtenir secours et conseil contre un ennemi si formidable aux uns et aux autres; et afin que l'on ne pût croire qu'il réclamait témérairement une telle assistance, ou qu'il desirait l'obtenir gratuitement et sans présenter l'espoir de grandes récompenses, il fit promettre au roi de lui payer vingt mille pièces d'or par mois pour l'indemniser des frais de cette entreprise. En outre, il s'engagea, dès que l'ennemi aurait été chassé de son territoire, à restituer aux Chrétiens, sans aucune contestation, la ville de Panéade qui leur avait été enlevée de vive force quelques années auparavant; et, pour mieux garantir l'observation complète des divers articles de ce traité, il promit de donner comme otages des fils de nobles en nombre déterminé.

Le roi, après avoir reçu ces propositions, convoqua tous les princes du royaume, leur exposa l'objet de la députation et les conditions qui lui étaient offertes, et leur demanda leur avis sur la réponse qu'il y avait à faire. On tint conseil pour délibérer à ce sujet; et, après avoir mûrement examiné le projet, on résolut

[1] Ou Anar.

de porter secours à Ainard et aux habitans du pays de Damas contre un ennemi cruel et également dangereux pour les deux royaumes; on décida même que ces secours seraient fournis gratuitement, de peur que l'ennemi commun, devenu plus puissant si les Chrétiens demeuraient dans l'oisiveté, ne trouvât dans un triomphe sur le royaume de Damas de nouvelles forces dont il se servirait ensuite contre les nôtres. La dernière condition offerte par Ainard était d'ailleurs bien propre à déterminer les résolutions des Chrétiens; et l'assurance que la ville de Panéade leur serait rendue fut le plus puissant motif pour les porter à accepter ses offres.

Le conseil ayant approuvé ce projet, on reçut les otages qu'Ainard avait promis, et ils furent déposés en lieu de sûreté. Aussitôt on donna l'ordre à toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie de se réunir à Tibériade de toutes les parties du royaume. Pendant ce temps, Sanguin, plein de confiance en sa valeur, était entré sur le territoire de Damas avec une nombreuse cavalerie; et, laissant derrière lui la ville de ce nom, il était arrivé auprès d'un lieu nommé Rosaline, et s'y était établi pendant quelque temps, ne sachant pas encore si les Chrétiens se mettraient en mouvement, et se croyant assuré de réussir dans son entreprise, si ces derniers ne cherchaient pas à y mettre obstacle. Cependant les nôtres apprirent que Sanguin s'était arrêté dans le lieu que je viens de nommer, et que, d'un autre côté, les gens de Damas étaient sortis de leur ville, et attendaient à Nuara l'arrivée du roi et de ses troupes. Le camp des Chrétiens fut aussitôt levé, et l'armée se mit en marche

pour Nuara, toutes bannières déployées. Dès que Sanguin en fut informé, il craignit, en homme prudent et avisé, de se trouver compromis en présence de deux armées et sur un territoire ennemi; abandonnant sans délai sa position, et laissant sur sa gauche les deux armées qu'il fuyait, il se porta à marches forcées vers le pays vulgairement appelé vallée de Baccar. Les nôtres cependant, arrivés à Nuara, y trouvèrent les gens de Damas, et firent leur jonction. Ils apprirent alors le départ de Sanguin, et l'on résolut, à la suite d'un conseil de tous les chefs, de conduire les deux armées contre la ville de Panéade, conformément aux stipulations du traité. J'ai déjà rapporté que, peu d'années auparavant, Doldequin, roi de Damas, s'était emparé de vive force de cette place. Le magistrat, à qui il en avait remis la garde, l'avait abandonnée pour passer dans le parti de Sanguin, et c'était le motif qui avait déterminé les gens de Damas à faire tous leurs efforts pour remettre cette ville entre les mains du roi de Jérusalem, aimant mieux la restituer aux Chrétiens avec qui ils vivaient en bonne intelligence, que la laisser au pouvoir d'un ennemi qui était pour eux un objet de méfiance et de craintes perpétuelles, et qui d'ailleurs, en occupant ce point, avait plus de facilité pour les attaquer de près et leur faire beaucoup de mal.

Panéade, que l'on nomme vulgairement Belinas, était appelée Lesen dans les temps anciens, avant l'entrée des enfans d'Israël dans la terre de promission. Elle échut en partage aux fils de Dan, qui la nommèrent Lesen-Dan [1], comme on l'apprend par ces pa-

[1] Selon Bachiene (*Description de la Palestine*, 2e. part. tom., 4,

roles de Josué : « Les enfans de Dan, ayant marché « contre Lesen, l'assiégèrent et la prirent ; ils pas« sèrent au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra ; ils « s'en rendirent maîtres et y habitèrent, l'appelant « Lesen-Dan, du nom de Dan, leur père [1]. » Dans la suite, elle fut nommée Césarée-de-Philippe, parce que Philippe-le-Tétrarque, fils d'Hérode l'ancien, la fit agrandir en l'honneur de Tibère. César l'embellit d'admirables édifices, ce qui la fit désigner sous le double nom de César et de celui qui avait contribué à son embellissement.

Les armées alliées suivirent leur marche, arrivèrent sous les murs de Panéade vers le commencement de mai, et investirent aussitôt la place de toutes parts. Ainard prit position vers l'orient, et se plaça avec toutes ses troupes entre la ville et la forêt, sur l'emplacement appelé Cohagar. Le roi campa vers l'occident, et ses légions occupèrent toute la plaine située de ce côté. Les assiégeans, ainsi établis autour de la place, firent leurs dispositions pour intercepter toute communication avec la ville, et pour gêner les mouvemens de ceux qui auraient voulu y entrer ou en sortir. On résolut en outre, après avoir tenu un conseil commun, d'expédier des messagers chrétiens pour inviter le seigneur Raimond, prince d'Antioche, et le seigneur comte de Tripoli à venir se joindre aux assiégeans, et des exprès furent aussitôt envoyés.

Cependant les Chrétiens et les Turcs leurs alliés,

§ 756 et 851), Panéade et Dan étaient deux villes différentes, situées à quatre milles l'une de l'autre. Le témoignage d'Eusèbe et de saint Jérôme confirme cette opinion.

[1] Josué, chap. 19, v. 47.

rivalisant d'ardeur et toujours prêts pour le combat, livraient presque tous les jours de nouveaux assauts. Munis de machines appelées pierriers, ils lançaient une grande quantité d'énormes blocs qui, dans leur chute, ébranlaient les murailles et allaient renverser des maisons jusque dans l'intérieur de la ville; en outre, ils faisaient pleuvoir sur les assiégés une grêle de traits et de flèches, à tel point qu'il n'y avait plus dans la ville aucun lieu où l'on pût se cacher en sûreté, et que les habitans, postés derrière leurs murailles et leurs remparts pour lancer de leur côté d'énormes roches, ou pour faire usage de leurs arcs, osaient à peine s'avancer et regarder en face ceux qui les attaquaient du dehors. Ils avaient en ce moment le spectacle extraordinaire d'ennemis encourageant d'autres ennemis à toutes les fureurs de la guerre, et travaillant en commun, et sans aucune feinte, à consommer leur ruine. Il eût été difficile en effet de juger laquelle des deux armées alliées portait les armes avec le plus d'ardeur, déployait le plus d'acharnement dans les combats, ou se montrait le mieux disposée à soutenir avec courage les longues fatigues de la guerre, tant les chevaliers chrétiens et les troupes du pays de Damas paraissaient animées du même zèle et des mêmes desirs. L'habitude et l'expérience de la guerre n'étaient pas les mêmes dans les deux armées; mais on y voyait une égale intention de nuire à l'ennemi commun. Les assiégés, de leur côté, résistaient vaillamment, quoiqu'ils eussent à supporter toutes sortes de fatigues, des assauts presque continuels, des veilles et un service extrêmement onéreux; combattant de toutes leurs forces pour la défense de leur liberté, de leurs

femmes et de leurs enfans, la difficulté même de leur position leur donnait une nouvelle habileté, et leur inspirait toutes sortes de moyens d'assurer le succès de leur résistance. Au bout de quelques jours d'attaque, les assiégeans reconnurent qu'il leur serait impossible de réussir s'ils ne faisaient construire une tour en bois pour la dresser contre les murailles, et attaquer la ville d'un point plus élevé. Mais, comme on ne pouvait trouver dans les environs les matériaux nécessaires à ce genre d'ouvrage, le seigneur Ainard envoya des hommes à Damas pour y chercher des poutres fort longues et fort grosses, préparées depuis long-temps pour cet usage; il leur donna ordre de les rapporter et de revenir en toute hâte.

Sur ces entrefaites, le prince d'Antioche et le comte de Tripoli, ayant reçu les députés du roi, se mirent en marche avec toutes leurs troupes qui formaient une forte armée, et vinrent se réunir au camp des Chrétiens, sous les murs de Panéade. Leur arrivée redoubla les craintes des assiégés, et sembla leur faire perdre tout espoir de résister avec efficacité. Les nouveaux venus, empressés d'essayer leurs forces, avides d'éloges et de gloire, firent leurs dispositions en corps séparés, et attaquèrent vivement la place. Les assiégés furent remplis de terreur, et perdirent toute confiance; les assiégeans, au contraire, se croyant désormais assurés de la victoire, se sentirent animés d'un nouveau courage qui diminua pour eux l'ennui de leurs longs travaux, et redoubla leur ardeur à recommencer tous les jours leurs attaques. Bientôt ceux que l'on avait envoyés à Damas en revinrent, rapportant des poutres d'une étonnante dimension,

et aussi solides qu'on pouvait les desirer. Des ouvriers et des charpentiers s'occupèrent sans le moindre retard à les dresser; puis ils les assemblèrent solidement avec des clous de fer, et élevèrent en peu de temps une machine d'une énorme hauteur, du sommet de laquelle en dominait toute la ville. Placés sur ce point, les assiégeans pouvaient atteindre et repousser les assiégés, en lançant de la main des flèches, des traits de toutes sortes et des pierres. Aussitôt que la machine fut dressée, on aplanit le terrain qui s'étendait jusqu'aux remparts; puis on la poussa contre la muraille, et il sembla qu'une nouvelle tour se fût élevée subitement au milieu de la ville, tant la vue s'étendait sur tous les points.

Alors seulement les assiégés se trouvèrent réduits à la plus dure extrémité, et menacés d'une fin prochaine; il leur devint impossible de trouver quelque moyen de se défendre contre les pierres et les traits que lançaient incessamment sur eux ceux des assiégeans qui occupaient le haut de cette tour. Dans l'intérieur de la ville, ils ne trouvaient plus aucune place où ils pussent mettre en sûreté les hommes faibles et les blessés, ou qui pût servir de refuge, à la suite de leurs fatigues, à ceux qui, encore pleins de force et de vigueur, étaient en état de travailler à la défense de leurs compatriotes. Il leur était également impossible de parcourir les remparts; et s'ils voulaient porter quelque secours à ceux des leurs qui tombaient sous les coups des ennemis, ils ne pouvaient y arriver qu'en s'exposant eux-mêmes aux plus grands dangers. Les attaques dirigées du pied des remparts, et les divers modes de combat qu'on

pouvait employer de ces positions inférieures, n'étaient presque rien en comparaison des maux et des périls de tout genre auxquels les assiégés étaient exposés depuis que nos troupes les attaquaient du haut de leur nouvelle machine; il semblait qu'au lieu d'avoir à combattre contre des hommes, ils eussent maintenant des dieux pour ennemis. Dans le principe, les assiégés avaient espéré, et jusqu'à ce moment ils conservaient encore l'espoir que Sanguin viendrait à leur secours, ainsi qu'il s'y était formellement engagé; mais le péril croissait tous les jours, sans qu'ils vissent arriver leur allié, et sans qu'ils pussent trouver aucun moyen de prolonger leur défense.

Dans le même temps un légat de l'église romaine, nommé Albéric, évêque d'Ostie, Français de nation, et né dans l'évêché de Beauvais, débarqua sous les murs de Sidon. Il était envoyé par le Saint-Siége avec la mission de juger les différends qui s'étaient élevés dans l'église d'Antioche entre le patriarche et ses chanoines. Peu de temps auparavant un autre vénérable prélat, le seigneur Pierre, archevêque de Lyon, remplissant aussi les fonctions de légat, était également arrivé en Syrie; mais la mort l'empêcha de terminer l'examen de l'affaire pour laquelle il était venu, et ce fut alors que l'évêque d'Ostie fut nommé à sa place et chargé d'aller mettre fin à cette grande contestation. J'aurai incessamment l'occasion d'en parler avec plus de détail.

Le légat du pape ayant appris que toute l'armée chrétienne était occupée au siége de Panéade, et que le seigneur Guillaume, patriarche de Jérusalem, le seigneur Foucher, archevêque de Tyr, et tous les

autres princes du royaume étaient également rassemblés sous les murs de cette ville, se hâta d'aller les y rejoindre; il trouva les assiégeans fort occupés à poursuivre le succès de leur entreprise, et ne perdant pas un seul instant dans l'oisiveté; lui-même cependant, avec tout le zèle d'un homme sage et toute l'autorité que lui donnait son caractère de légat apostolique, les encouragea dans leur bonne résolution; ses discours et ses exhortations furent un nouvel aiguillon pour tous les Chrétiens et ajoutèrent encore à leur ardeur. Ceux des assiégeans qui étaient chargés de manœuvrer du haut de la grande machine ne cessaient de diriger leurs attaques contre les habitans de la place; ils ne leur laissaient aucun repos, chaque instant leur amenait quelque nouvelle occasion de crainte ou de péril et leur imposait des travaux et des fatigues imprévus. Déjà les assiégés avaient perdu beaucoup de monde, les uns morts par le glaive, les autres mis hors de service à la suite de dangereuses blessures, d'autres encore excédés de fatigue; en sorte qu'il leur devenait tous les jours plus difficile de repousser les assaillans ainsi qu'ils l'avaient fait dans le principe. Le gouverneur du royaume et chef des troupes de Damas, Ainard, homme plein de prévoyance, fidèle allié et zélé coopérateur des Chrétiens, reconnut les embarras des assiégés: il savait que le malheur dispose à prêter l'oreille et que presque toujours l'excès de la misère porte à accepter les conditions même les plus dures. En conséquence il chargea secrètement quelques-uns de ses familiers d'aller faire, de vive voix, quelques tentatives d'arrangement et d'engager les assiégés à se rendre, en leur présentant quelque chance de sa-

lut. D'abord ceux-ci témoignèrent un grand éloignement et firent semblant de pouvoir tenir plus longtemps, comme s'ils avaient en effet l'espoir fondé de résister avec quelque succès; bientôt cependant ils accueillirent les paroles qui leur étaient portées avec une extrême avidité et témoignèrent une vive reconnaissance. Le magistrat, que les Turcs eux-mêmes appellent émir, homme noble et puissant, exigea, comme condition supplémentaire pour la reddition de la place, que sa situation personnelle fût prise en considération et qu'on lui accordât quelque indemnité, qui serait fixée au jugement d'un homme raisonnable, afin qu'il ne tombât pas dans le besoin, disant qu'il serait honteux et inconvenant qu'un homme noble, seigneur d'une ville si célèbre, fût expulsé de son propre patrimoine et réduit en outre à aller mendier. Ainard jugea qu'il était juste et équitable de satisfaire à cette demande, et desirant ardemment de parvenir à remettre la ville entre les mains des Chrétiens, il s'engagea, conformément au desir qui lui fut exprimé, à faire assigner à l'émir un revenu annuel qui ne dépasserait pas une certaine somme, qu'on eut soin de fixer, et qui serait prélevé sur le produit des bains et des vergers. Il promit en outre que ceux qui voudraient sortir de la ville auraient la faculté de se retirer avec tous leurs effets, et s'engagea enfin, pour ceux qui voudraient continuer à habiter dans la ville ou dans leurs propriétés de la campagne, à leur faire accorder soit un délai suffisant et de bonnes conditions, soit même l'autorisation d'y vivre à perpétuité, sous l'obligation de demeurer fidèles.

Le roi et le reste du peuple chrétien agréèrent ces

conditions, et les assiégés se préparèrent à rendre la ville sans retard.

Ainard, aussitôt après s'être assuré des conditions du traité, était allé trouver en particulier le roi, le patriarche, le prince d'Antioche, le comte d'Edesse, leur avait fait part de tous les détails de la négociation qu'il avait secrètement conduite et les avait vivement invités à souscrire à ces arrangemens. Les princes chrétiens rendirent justice à la sagesse et à la sincérité du gouverneur de Damas, ils approuvèrent les conditions proposées, lui témoignèrent leur reconnaissance et leur satisfaction, et lui promirent formellement d'exécuter toutes les dispositions qu'il aurait faites. La ville leur fut donc livrée et les habitans sortirent en toute liberté pour se rendre dans les lieux qu'il leur convenait de choisir, emmenant avec eux tout leur bagage avec leurs femmes et leurs enfans.

Après qu'on eut pris possession de la ville, le seigneur patriarche proposa de lui donner pour évêque le seigneur Adam, archidiacre de Ptolémaïs : le seigneur Foucher, archevêque de Tyr, dont la juridiction métropolitaine s'étendait sans contestation sur la ville de Panéade, consentit à cette proposition et approuva l'élection. On lui confia donc le gouvernement spirituel des fidèles qui voulurent demeurer à Panéade : quant au gouvernement temporel, il fut rendu au seigneur Reinier, surnommé Brus, qui l'avait perdu peu d'années auparavant. Alors le seigneur roi partit avec le seigneur prince d'Antioche, le seigneur patriarche et le seigneur légat de Rome, pour aller à Jérusalem rendre à Dieu mille actions de grâces et lui offrir le sacrifice solennel.

Après avoir fait les prières d'usage et être demeuré quelques jours dans la Cité sainte, le prince d'Antioche chercha à sonder les dispositions du légat, au sujet de son patriarche, et l'invita à se rendre sans crainte et sans retard dans cette ville, et à se confier en l'assistance qu'il lui promettait. Ce légat avait été envoyé de Rome (comme je l'ai déjà dit) pour faire une information au sujet de certaines accusations portées contre le patriarche par quelques chanoines de son église, et pour mettre un terme à ces différends. Il est temps maintenant d'exposer en détail les faits que je n'ai fait qu'indiquer jusqu'ici en parlant du patriarche d'Antioche ; et afin de me faire mieux comprendre, il est nécessaire que je reprenne mon récit d'un peu plus haut.

Au moment où le seigneur Raimond arriva à Antioche, et avant qu'il eût reçu l'épouse qui lui était destinée, desirant parvenir plus facilement à ses fins, il engagea sa fidélité au seigneur Raoul, alors patriarche d'Antioche, et, lui donnant sa main, il promit, sous la foi du serment, que, « dès ce jour, il « ne consentirait jamais, ni de pensée ni de fait, à ce « qu'il perdît son honneur, sa vie, ou un membre, ou « à ce qu'il fût victime d'aucune mauvaise trahison ; » car telle était la formule par laquelle on engageait sa foi. Cependant le prince ne tarda pas à méconnaître ses promesses : aussitôt après qu'il se fut marié et qu'il eut reçu la soumission de tout le pays par suite des soins et des efforts du patriarche, Raimond se ligua avec les adversaires de celui-ci et les seconda de sa force et de ses conseils au détriment du seigneur Raoul et au mépris de ses propres engagemens. Ses ennemis,

dès qu'ils eurent trouvé un si puissant coopérateur, poursuivirent leurs aggressions avec plus de zèle et partirent bientôt pour Rome. On en remarquait deux : un certain Lambert, archidiacre de la même église, homme lettré et d'une conduite honorable, mais n'ayant que peu ou point d'expérience des choses du monde, et un certain Arnoul, né en Calabre, homme noble et lettré, et qui, au contraire, était fort avisé en affaires. Ils eurent soin d'interjeter un appel à Rome et partirent avec le consentement et l'approbation du prince : le patriarche ne voulait pas prendre la même route, mais il y fut contraint malgré lui, et le prince le fit sortir de la ville par force. Arnoul s'était mis en voyage le premier et arriva en Sicile par la voie la plus directe : comme il était originaire de Calabre (dans la suite il fut archevêque de Cosenza, car il était noble, ainsi que je l'ai dit), il retrouva dans ce pays des amis et des parens, et alla voir le duc de Pouille dont il était connu. Il lui dit : « Prince illustre, « voilà que, selon vos desirs, le patriarche d'Antioche « vient tomber de lui-même, et sans effort, entre vos « mains, lui le plus cruel de vos ennemis, qui vous « enleva à jamais cette principauté, à vous ainsi qu'à « vos héritiers, pour la donner à un homme inconnu, « au mépris de toutes les lois de la justice. Le Seigneur « vous le livre, et ses nombreux péchés l'ont amené « devant vous. Réveillez-vous donc, cherchez les « moyens de vous emparer de sa personne et soyez « assuré que vous pourrez recouvrer l'héritage qui « vous est dû en vertu du droit de succession légi« time, par les mains même de celui qui vous en a « injustement exclu. »

Le duc de Pouille, persuadé par ce discours et agissant tout de suite avec son habileté accoutumée, expédia des ordres dans toutes les villes maritimes, et fit dresser des piéges secrets afin que l'on pût s'emparer de la personne du patriarche au moment de son arrivée et qu'on l'envoyât en Sicile chargé de fers. Celui-ci cependant, après une heureuse traversée, débarqua à Brindes, exempt de toute crainte; il voyageait comme un prince très-puissant: conformément aux ordres du duc on lui enleva tout ce qu'il traînait à sa suite; les gens de sa maison furent dispersés de tous côtés, et lui-même retenu comme prisonnier fut livré à Arnoul, pour être traîné par lui en Sicile et conduit en présence du duc. Pour la première fois Arnoul eut enfin le pouvoir d'exercer sa vengeance à son gré et selon ses desirs contre son ennemi et son impie persécuteur, et de lui faire payer cher les mauvais traitemens qu'il en avait reçus. Enfin le patriarche se présenta devant le duc; il eut avec lui plusieurs entretiens particuliers, et, comme il était habile, éloquent et honorable dans toutes ses manières, il conclut un traité avec celui qui le retenait. On lui rendit complétement tout ce qui lui avait été enlevé; les gens de sa maison le rejoignirent aussi; il promit de venir voir le duc à son retour et continua sa route pour Rome, comblé d'honneurs et de bons procédés. Arrivé dans cette ville il éprouva d'abord de grandes difficultés à s'approcher du pape: on le regardait comme le persécuteur de l'église romaine, et comme ayant cherché à diminuer et à méconnaître la prééminence du siége apostolique pour élever un siége rival de celui de Rome et pour faire marcher de

pair ces deux églises; aussi, le considérant comme coupable du crime de lèze-majesté, on lui refusa l'entrée du sacré palais, et le seigneur pape ne voulut point l'admettre à son entretien.

Le pape et toute l'Église étaient donc très-disposés à saisir la première occasion favorable pour accabler le patriarche d'Antioche, et ses adversaires étaient accueillis avec beaucoup de bienveillance. On lui en voulait infiniment et on faisait des efforts redoublés pour parvenir à l'humilier, soit parce qu'il était riche et magnifique, soit parce qu'il refusait dédaigneusement de soumettre le siége qu'il gouvernait à l'autorité du siége romain, et affectait au contraire la prétention de les faire marcher de pair en toutes choses, disant toujours que l'une et l'autre des deux églises étaient les cathédrales de Pierre, et allant presque jusqu'à établir que celle d'Antioche avait l'avantage d'une plus ancienne illustration. Il employa cependant les bons offices de quelques amis : les gens de sa maison et ceux du seigneur pape prêtèrent leur intervention et préparèrent les voies, et le patriarche fut enfin autorisé à paraître devant le pape et devant la cour solennellement assemblée; il y fut reçu avec les plus grands honneurs. Déjà il avait été admis deux fois dans le consistoire, lorsque ses adversaires, saisissant une occasion favorable, se montrèrent à découvert, publièrent des libelles et se déclarèrent tout prêts à suivre leur accusation selon toutes les solennités de la justice. La cour cependant, informée que ceux qui se portaient accusateurs n'étaient pas assez bien instruits de tous les détails de l'affaire pour pouvoir donner entière satisfaction au seigneur pape

et à ses assesseurs sur toutes les objections qui seraient proposées, fit signifier aux deux parties l'ordre d'avoir à se tenir en paix jusqu'à ce que le seigneur pape pût envoyer quelqu'un dans le pays d'Antioche et le charger de prendre une connaissance approfondie de cette cause, en recueillant tous les renseignemens que pourraient fournir, sur les lieux mêmes, les témoignages et les pièces. Pendant ce temps le patriarche, déposant le manteau qu'il avait pris de sa propre autorité sur l'autel de l'église d'Antioche, pour insulter, disait-on, au siége apostolique, le remit entre les mains des cardinaux; puis il en reçut un autre qui fut pris sur le sépulcre du bienheureux Pierre et lui fut donné avec les solennités d'usage par le prieur des diacres.

Après être demeuré à Rome aussi long-temps que l'intérêt de ses affaires parut l'exiger, le patriarche rentré complétement en grâce, sauf l'examen de l'accusation portée contre lui, prit congé de la cour et retourna en Sicile, auprès du duc Roger. Celui-ci le reçut avec les plus grands honneurs; ils eurent ensemble de fréquens entretiens, dans lesquels ils traitèrent en intimité de toutes choses; puis, le seigneur duc mit à la disposition du patriarche les galères dont il eut besoin pour retourner en Orient, et le prélat, poussé par des vents propices, aborda sur les côtes de Syrie, et débarqua près de l'embouchure du fleuve Oronte, qui coule sous les murs d'Antioche. Ce lieu est vulgairement appelé le port de Siméon, et se trouve placé environ à dix milles d'Antioche.

Aussitôt qu'il fut entré en Cœlésyrie, non loin de la capitale de son siége, le seigneur patriarche écrivit à son église pour demander qu'une procession solen-

nelle sortît de la ville, et vînt à sa rencontre au jour et au lieu qu'il indiquait. Mais les hommes de l'église, forts de la protection du prince qui poursuivait le patriarche d'une haine implacable, au mépris du serment de fidélité par lequel il s'était lié envers lui, refusèrent positivement de faire ce que le patriarche demandait; et de lui obéir; poussés par le prince à un plus grand acte de violence, ils lui interdirent même formellement l'entrée de la ville. Le patriarche, après avoir reçu cette preuve de la méchanceté de son clergé, de l'aversion de ceux qui auraient dû se conduire tout autrement à son égard, et de la haine obstinée du prince, se retira aussitôt dans les montagnes, vulgairement appelées montagnes Noires, et situées à peu de distance de la ville; là, vivant dans les monastères qui y sont très-nombreux, il attendit que le prince et son clergé voulussent bien renoncer à leur colère, revenir à des sentimens plus modérés, et le rappeler à Antioche.

Le prince, cependant, s'y opposait chaque jour plus ouvertement, et montrait une nouvelle animosité : sa haine s'accrut et éclata avec plus de fureur à la suite des lettres qu'il reçut de Sicile, et par lesquelles Arnoul lui mandait que le patriarche avait conclu une alliance secrète avec le duc Roger, son rival; en preuve de ses assertions, Arnoul lui annonçait que le duc avait reçu le patriarche à son retour de Rome avec les plus grands honneurs, qu'il l'avait comblé de présens, et lui avait fourni pour son voyage toutes les galères dont il avait eu besoin. Ces récits étaient bien propres à produire l'effet que j'ai rapporté.

Tandis que le patriarche continuait à habiter au milieu des montagnes, le comte d'Edesse, Josselin le jeune, poussé par sa haine contre le prince et par sa bienveillance pour le patriarche, envoya à ce dernier des députés qui vinrent l'inviter expressément à se rendre avec confiance, et en toute sécurité, sur les terres du comte, et à y conduire toute sa suite. Les évêques de ce pays, savoir, les archevêques d'Edesse, de Corice et de Hiérapolis étaient prononcés en faveur du patriarche, et le respectaient comme leur seigneur et leur père. Cédant à leurs invitations, il se rendit auprès d'eux, et fut accueilli avec les plus grands honneurs par tous les prélats de la contrée : le comte, fidèle à ses promesses, lui témoigna dès son arrivée tous les égards et tout le dévouement possibles, et le patriarche reconnaissant se résolut à attendre au milieu d'eux. Enfin, le prince d'Antioche, gagné, dit-on, à prix d'argent, et par la médiation de quelques amis communs, rendit ses bonnes grâces au patriarche, de bouche seulement et non de cœur, et lui envoya des députés qui vinrent, la paix à la bouche et la fraude au fond de l'ame, l'inviter affectueusement à rentrer dans la ville. Le patriarche fit aussitôt ses dispositions de départ; il prit avec lui les évêques qui lui avaient donné dans ses malheurs des preuves certaines d'un dévouement dont il jugea qu'il pourrait encore avoir besoin, et il arriva à Antioche avec eux. L'église entière, le peuple et les chevaliers marchant en foule sous la conduite du prince, allèrent à sa rencontre : tout le cortége s'avança chantant des hymnes et des cantiques, et le patriarche, revêtu de ses habits pontificaux, entra solennellement dans la

ville, et fut conduit directement à la grande église et de là dans son palais.

Cependant un légat de l'église romaine, nommé Pierre, né en Bourgogne, et archevêque de Lyon, envoyé par le seigneur pape Innocent, pour mettre un terme à ces longs différens, arriva en Syrie et débarqua à Accon [1]. C'était un homme vénérable, simple et rempli de la crainte de Dieu, mais âgé et succombant déjà sous le poids des ans. Dès qu'il fut arrivé en Syrie, il se rendit à Jérusalem pour y faire ses prières; bientôt après, vivement sollicité par Lambert et Arnoul de partir sans retard pour Antioche, afin de s'acquitter de sa mission, il retourna d'abord à Accon : il y fut dangereusement malade avant de pouvoir se remettre en route; on dit qu'on lui administra du poison dans une boisson, et que tout-à-coup il tomba en défaillance et mourut [2]. Les adversaires du patriarche se rendirent aussitôt à Antioche : privés maintenant de tout appui, frustrés dans les espérances qu'ils avaient fondées sur l'arrivée du légat, ennuyés et fatigués de leurs nombreux voyages et de leurs longs travaux, ils employèrent les médiateurs qui leur parurent les plus propres à faire réussir leurs desseins; ils demandèrent la paix en supplians et implorèrent la restitution de leurs bénéfices, se déclarant prêts à renoncer à leur accusation, et à se maintenir dans leur fidélité. Lambert fut réintégré dans ses fonctions d'archidiacre; mais Arnoul, repoussé sans miséricorde, se releva par l'assistance du prince, et se disposa avec son courage accoutumé à reprendre ses poursuites. Il

[1] En 1139.
[2] Le 29 mai 1139.

partit de nouveau pour Rome, et recommençant à frapper à toutes les portes, s'agitant à tort et à travers, il obtint, à force d'obstination et de prières, la nomination et l'envoi d'un nouveau légat, celui dont il me reste maintenant à parler. J'ai déjà annoncé l'arrivée de ce légat à Jérusalem : après avoir fait ses prières, il convoqua le patriarche et tous les pontifes du royaume, avec invitation de se réunir en synode à Antioche, le 30 novembre, et lui-même se hâta de se rendre dans cette ville.

[1141.] Au jour fixé, on vit arriver, du diocèse de Jérusalem, le seigneur patriarche Guillaume, Gaudence, archevêque de Césarée, et Anselme, évêque de Bethléem : le seigneur Foucher, archevêque de Tyr, très-dévoué et très-fidèle à l'église romaine, s'y rendit aussi. Le légat mettait en lui toutes ses espérances pour le succès de sa mission, et l'archevêque était plein de courage et de sagesse; il amena avec lui deux de ses suffragans, Bernard, évêque de Sidon, et Baudouin, évêque de Béryte. Tous les prélats de la province d'Antioche se trouvant plus rapprochés s'y rendirent avec empressement, ayant des projets et des sentimens fort divers. Étienne, archevêque de Tarse, Gérard, évêque de Laodicée, et Hugues, évêque de Gabul, étaient prononcés contre le seigneur patriarche, et soutenaient le parti des chanoines. Francon, de Hiéropolis; Gérard, de Corice; et Serlon, d'Apamée, défendaient ouvertement les intérêts du patriarche : le dernier s'était déclaré contre lui dans le principe, mais ensuite il se rattacha à sa cause. Les autres prélats étaient jusqu'alors demeurés neutres dans la querelle.

Les archevêques, évêques et abbés se réunirent, selon l'usage, dans l'église du prince des Apôtres, tous revêtus de leurs habits pontificaux[1] : le seigneur légat, représentant du seigneur pape, présidait l'assemblée : on lut d'abord publiquement les ordres expédiés par le pape. A la suite de cette lecture, et après que chacun eut pris connaissance de l'objet de ces lettres, les deux accusateurs, Arnoul et Lambert l'archidiacre, se présentèrent ouvertement. Ce dernier, quoiqu'il fût parvenu par ses artifices à se réconcilier avec le patriarche, et à en obtenir la restitution de son bénéfice, retourna à ses mauvais penchans, et se porta enfin pour accusateur. Plusieurs autres encore se réunirent à eux, lorsqu'ils virent que les circonstances paraissaient peu favorables au patriarche. On peut reconnaître en cette occasion la vérité des paroles que le poète Ovide nous a laissées, et qui sont devenues proverbiales :

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris[2].

Les accusateurs ayant comparu publiquement devant l'assemblée, déclarèrent qu'ils étaient tout prêts, selon les règles de la justice, à présenter leur acte d'accusation, à le soutenir et à subir la loi du talion, s'ils étaient vaincus. Les griefs sur lesquels ils avaient résolu d'attaquer le patriarche, étaient inscrits sur des billets. Les uns se rapportaient au fait de son installation, qu'on disait contraire aux usages, à la dis-

[1] Le 30 novembre 1141.

[2] Tant que tu seras heureux, tu compteras beaucoup d'amis; et si le ciel se couvre de nuages, tu te trouveras seul.

cipline et aux règles établies par les saints Pères ; les autres lui imputaient son intempérance et des œuvres de simonie. Les accusateurs demandèrent avec instance que le patriarche se présentât : on le fit inviter solennellement à se rendre auprès du synode, et à venir répondre sur les griefs qui seraient portés contre lui ; il s'y refusa formellement. Le premier jour, on ne fit rien de plus sur cette affaire, et il n'y eut que des discours et des exhortations réciproques, ainsi qu'il est d'usage dans les assemblées de cette nature. Le second jour, les prélats se réunirent de nouveau et prirent place selon leur rang ; un édit de citation fut publié solennellement pour appeler une seconde fois le seigneur patriarche, et de même que la veille il ne voulut pas comparaître. Pendant ce temps, Serlon, archevêque d'Apamée, retiré dans le chœur des évêques, y demeurait, n'ayant pas voulu revêtir comme ses collègues ses habits pontificaux. Le seigneur légat alla le trouver, et lui demanda pourquoi il n'agissait pas de même que tous ses frères, et pourquoi on ne le voyait pas suivre l'accusation, comme il avait fait dans le principe. Serlon répondit : « Ce « que j'ai fait autrefois, je l'ai fait par un emportement irréfléchi, et au mépris du salut de mon ame, « médisant de mon père et dévoilant des choses honteuses, comme fit jadis Cham, l'enfant maudit. « Maintenant je renonce à cette voie de l'erreur avec « l'aide du Seigneur, et loin de vouloir accuser ou « juger témérairement, je suis tout prêt à combattre « jusqu'à la mort pour défendre les droits et la « personne du patriarche. » Aussitôt on lui donna l'ordre de sortir ; on prononça contre lui, à tort ou à

raison, une sentence d'excommunication et de dégradation, et il fut à jamais interdit de tout office sacerdotal et pontifical. Le prince inspirait à tous les prélats un sentiment de crainte dont le légat lui-même ne pouvait se défendre, à tel point qu'il devint absolument impossible à qui que ce fût de contredire avec liberté. Léger et doué de peu de prévoyance, le prince était animé dans sa haine par les soins d'un nommé Pierre Armoin, gouverneur de la citadelle d'Antioche, homme extrêmement méchant, et qui espérait, si l'on parvenait à obtenir la déposition du patriarche, réussir aussi à séduire le prince, et se servir de son crédit pour faire élever à cette dignité un sien neveu, nommé Aimeri, que le patriarche avait, pour son malheur, nommé doyen de la même église; son projet fut en effet réalisé.

L'archevêque Serlon se trouvant déposé de fait, soit qu'on en eût eu le droit ou non, quitta Antioche et se retira dans son diocèse : il arriva au château de Harenc et se mit au lit, accablé de mal et de chagrins; puis, s'étant retourné vers la muraille, il expira, n'ayant pu supporter la douleur des affronts qu'on lui avait fait subir.

Le troisième jour l'assemblée s'étant de nouveau réunie, et les prélats ayant repris leurs places, on prescrivit de citer le patriarche pour la dernière fois, et de l'inviter à venir fournir ses réponses sur l'accusation. Il refusa encore positivement, soit qu'il fût dominé par ses remords, soit qu'il connût les dispositions défavorables de l'assemblée, et redoutât quelque acte de violence de la part du prince; je n'ai pu découvrir lequel de ces motifs l'avait déterminé. Pen-

dant ce temps, il demeurait dans son palais avec les gens de sa maison, sans cesse entouré d'un grand nombre de chevaliers et de gens du peuple; tous les habitans de la ville s'étaient portés en foule pour lui prêter secours, et si la puissance du prince ne leur eût inspiré des craintes, ils étaient disposés à chasser honteusement de la ville et le légat et tous ceux qui s'étaient réunis pour concourir à l'acte de déposition.

Cependant le légat voyant que le patriarche ne voulait pas venir à lui, et se confiant dans la protection et les forces du prince, monta au palais, prononça contre le patriarche la sentence de déposition, et le contraignit de vive force à remettre l'anneau et la crosse. Puis, et encore en vertu des ordres du légat, le patriarche fut livré au prince, misérablement garrotté et chargé de fers, maltraité ignominieusement, comme un homme de sang, et envoyé en prison dans le monastère de Saint-Siméon, situé non loin de la mer et sur une montagne très-élevée.

Le seigneur Raoul, que j'ai vu moi-même dans mon enfance, était grand et d'un bel extérieur; il avait les yeux un peu de travers, sans qu'il y eût cependant rien de choquant. Il était peu lettré, mais plein de faconde, d'une conversation très-agréable et rempli de grâce. Généreux à l'excès, il avait su gagner au plus haut degré la bienveillance des chevaliers et des gens de la classe inférieure. Il oubliait facilement ses promesses et ses engagemens; il était léger dans ses discours, inconstant, plein de ruse et marchant toujours par des voies détournées, et en même temps doué de beaucoup de prévoyance et de réserve. Il ne se montra imprudent qu'en une seule occasion,

lorsqu'il refusa d'accueillir des adversaires qu'il avait irrités à juste titre et qui cherchaient à rentrer en grâce auprès de lui. On disait encore (et c'était vrai) que le patriarche était d'une arrogance et d'une présomption excessives. Ce fut même à ces défauts qu'il dut des malheurs qu'il eût facilement évités en se conduisant avec plus de modération. Il demeura longtemps dans le monastère, prisonnier et chargé de fers; enfin il parvint à s'échapper et se rendit à Rome. Il y réussit à recouvrer jusqu'à un certain point la faveur du siége apostolique, et se disposait à repartir, lorsqu'il mourut misérablement, ayant bu un poison que lui présenta un artisan du crime, dont le nom nous est inconnu : nouveau Marius, qui éprouva dans sa personne les vicissitudes les plus contraires de la fortune.

[1142.] Après la déposition du patriarche, le légat ayant terminé les affaires qui l'avaient appelé à Antioche, retourna à Jérusalem. Il y demeura jusqu'aux solennités de Pâques, et après avoir tenu conseil avec les prélats des églises, le troisième jour, à la suite de la fête de Pâques, il célébra solennellement la dédicace du temple du Seigneur, avec le concours du patriarche et de quelques-uns des évêques. Beaucoup d'hommes nobles et illustres, venus des pays ultramontains et des contrées d'outre-mer, assistèrent à cette cérémonie, et parmi eux le seigneur Josselin le jeune, comte d'Edesse, qui était venu passer les jours de solennité dans la Cité sainte et déploya une grande magnificence. Après cela le légat convoqua les archevêques, les évêques, tous les autres prélats des églises, et tint avec le seigneur patriarche un concile qui s'assembla

dans la sainte église primitive de Sion, mère de toutes les autres : on délibéra sur toutes les affaires qui pouvaient se rapporter aux circonstances du temps. On remarquait dans cette assemblée, Maxime, évêque des Arméniens, ou plutôt prince et illustre docteur de tous les évêques de la Cappadoce, de la Médie, de la Perse et des deux Arménies. On le nommait aussi *catholique*. Les conférences que l'on eut avec lui avaient pour objet les articles de foi sur lesquels son peuple est en dissentiment avec le nôtre, et il promit, pour ce qui le concernait, de faire des réformes sur plusieurs points. Après avoir clos cette assemblée, selon les rits accoutumés, le légat se rendit à Accon et s'embarqua pour Rome.

Le clergé d'Antioche et principalement ceux qui avaient conspiré pour obtenir la déposition du seigneur Raoul, cédant aux insinuations du prince et surtout, à ce qu'on assure, aux riches présens qui furent prodigués, élurent pour patriarche[1] un certain sous-diacre de la même église, nommé Aimeri, né en Limousin, homme illettré et d'une conduite peu honorable. Le seigneur Raoul l'avait nommé doyen de cette église, dans l'espoir de l'attacher à ses intérêts et de s'assurer de sa fidélité, mais il en fut complétement déçu. Dès le jour même de sa promotion, Aimeri s'unit avec les adversaires du patriarche; et oubliant son serment de fidélité, il travailla avec ardeur à la déposition de celui qui l'avait comblé de bienfaits. Quant à sa promotion au siége patriarchal, on dit qu'elle fut l'ouvrage d'un certain Pierre, surnommé Armoin, gouverneur de la citadelle de la ville, qui employant

[1] En avril 1142.

toutes sortes d'intrigues, et distribuant avec profusion de riches présens, parvint enfin à diriger vers lui le choix du clergé et du prince, en disant qu'Aimeri était son cousin.

Quatre années s'étaient à peine écoulées depuis que le seigneur Jean, empereur de Constantinople, avait quitté la ville de Tarse en Cilicie et toutes les provinces de la Syrie. Déjà le prince et les habitans d'Antioche lui avaient expédié de nombreux messagers pour le rappeler dans leur pays : l'empereur réorganisa ses forces, rappela ses légions, prépara une nouvelle expédition pour la Syrie, et lui-même, plein de confiance en son courage, traînant à sa suite des chars et des chevaux, d'immenses trésors et des troupes innombrables, se mit en route pour se rendre dans le pays d'Antioche. Après avoir traversé le Bosphore, qui marque les limites de l'Europe et de l'Asie, et franchi les provinces intermédiaires, il arriva à Attalie [1], grande ville, située sur les bords de la mer et métropole de la province de Pamphilie. Tandis qu'il y demeurait avec deux de ses fils, Alexis son fils aîné et Andronic qui venait après lui, ils furent attaqués d'une sérieuse maladie, et succombèrent l'un et l'autre. L'empereur appela auprès de lui son troisième fils, nommé Isaac, et le renvoya à Constantinople, en le chargeant d'y ramener les corps de ses deux frères, de veiller, selon les lois de l'humanité, au soin de leurs obsèques, et de les déposer dans leurs tombeaux, en leur faisant rendre les derniers devoirs avec une magnificence digne de l'empire. Isaac, après avoir terminé ces cérémonies, demeura à Constantinople,

[1] Aujourd'hui Satalie.

ainsi que son père le lui avait prescrit, et y séjourna constamment jusqu'à l'époque de la mort de l'empereur. Ce souverain prit alors avec lui son quatrième et dernier fils Manuel, et poursuivit sa route : il traversa l'Isaurie et entra en Cilicie, mais il ne s'y arrêta point; à peine la renommée avait-elle annoncé sa prochaine arrivée, qu'il se trouva sur le territoire du comte d'Edesse, avec toutes ses troupes, et fit dresser son camp presque à l'improviste, sous les murs de Turbessel. Ce château, fort et riche, est situé à vingt-quatre milles (ou peut-être un peu plus) des bords de l'Euphrate. Dès qu'il y fut arrivé, l'empereur fit demander au comte Josselin le jeune de lui livrer des otages. Le comte frappé d'étonnement en apprenant une invasion si subite, voyant d'une part des armées innombrables et telles qu'il semblait qu'aucun roi de la terre ne pût en entretenir de semblables, d'autre part l'état de dénûment dans lequel il se trouvait lui-même et l'impossibilité absolue de tenter quelque résistance, se faisant de nécessité vertu, envoya en otage l'une de ses filles, nommée Isabelle. L'empereur n'avait fait cette demande qu'afin de le lier plus étroitement à ses intérêts et de s'assurer davantage de sa fidélité pour l'exécution des ordres qu'il aurait à lui donner. Il se remit en marche pour Antioche avec toutes ses armées, et s'avançant avec rapidité il alla, le 24 du mois de septembre [1], camper avec toutes ses forces auprès d'un petit bourg, nommé Guast. Il envoya aussitôt des députés au prince d'Antioche, pour lui rappeler les termes des traités qui les unissaient, et l'inviter en conséquence à lui remettre la ville, la

[1] Le 24 septembre 1142.

citadelle et toutes les munitions qui s'y trouvaient renfermées, sans aucune distinction, afin de pouvoir, de ce point central et plus voisin, diriger ses expéditions contre toutes les villes limitrophes encore occupées par les ennemis. En même temps il lui fit assurer qu'il serait constamment disposé, de sa personne et en tout ce qui dépendrait de lui, à donner la plus large interprétation possible aux conventions par lesquelles il s'était lié, et même à lui faire bonne et forte mesure, selon qu'il aurait mérité.

Le prince d'Antioche, le seigneur Raimond, qui naguère avait accablé l'empereur de ses messagers pour le rappeler à l'exécution de ses promesses, se voyant maintenant serré de près et connaissant bien l'étendue de ses engagemens, demeurait incertain et ne savait comment se décider. Il convoqua aussitôt les grands et les principaux habitans de la ville et de toute la contrée, les réunit pour délibérer avec eux, et leur demanda leur avis sur ce qu'il avait à faire dans une occurrence si périlleuse. Après avoir longuement discuté, tous furent unanimement d'accord qu'il ne pouvait convenir aux intérêts du pays de remettre entre les mains de l'empereur, à quelque condition que ce fût, une ville si noble, si puissante et si bien fortifiée, prévoyant bien qu'un jour ou l'autre, et comme il était arrivé déjà plus d'une fois, les Grecs indolens se laisseraient enlever par les ennemis et la ville et toute la contrée environnante. Cependant, afin que le prince ne pût être accusé à juste titre de violer la foi promise, on chercha les meilleurs moyens d'atténuer autant que possible les torts qui pourraient lui être imputés. Lors du premier voyage de l'em-

pereur, le prince était positivement convenu avec lui, comme je l'ai déjà dit, de lui remettre la ville sans aucune difficulté, et depuis cette époque, en lui adressant des messages réitérés pour l'inviter à venir en Syrie, il avait renouvelé ses promesses d'exécuter ses engagemens en toute bonne foi. Afin donc de fournir à leur prince un moyen quelconque de l'excuser, les grands assemblés résolurent d'envoyer à l'empereur des députés, choisis parmi les plus nobles du pays, qui seraient chargés de la part du bienheureux Pierre, du seigneur patriarche et de tous les habitans, de lui interdire l'entrée de la ville, et de lui déclarer « qu'ils « n'entendaient en aucune manière ratifier les actes « et les traités conclus antérieurement par le prince : « qu'en droit le prince n'avait jamais eu le pouvoir de « prendre de pareils engagemens dans l'héritage de « sa femme ; que celle-ci n'avait jamais eu non plus et « n'avait point encore la libre faculté de transmettre « le gouvernement à toute autre personne, sans l'as- « sentiment des citoyens et des grands : que ni l'un « ni l'autre enfin n'avait ni droit ni autorisation d'au- « cune espèce de conclure des traités au préjudice « des citoyens ou des grands du pays. Qu'en consé- « quence si tous les deux, ou l'un ou l'autre des deux, « osaient persister obstinément dans de telles pré- « tentions, il arriverait infailliblement qu'on les expul- « serait à jamais de la ville et du territoire composant « l'héritage qu'ils n'avaient eu aucun droit de mettre « en vente, au détriment de leurs fidèles. » L'empereur fut saisi d'une vive indignation en entendant ces paroles ; cependant, comme il connaissait bien les dispositions des citoyens et de tous les habitans de la

province, il donna des ordres pour faire rentrer son armée en Cilicie, afin d'éviter les rigueurs de la mauvaise saison qui s'approchait et de chercher la température des bords de la mer, car en hiver l'air est toujours plus doux dans les pays situés le long des côtes, et d'ailleurs on y trouve plus de ressources et de facilité pour mettre les armées à l'abri des frimas.

Se voyant forcé de renoncer pour le moment à ses desirs et à ceux que témoignait son armée, l'empereur espéra trouver quelque moyen de prendre possession d'Antioche, en dépit des habitans, lorsque l'hiver serait passé et que le printemps aurait ramené une plus douce température. Il renferma ses projets au fond de son cœur, et, pour mieux dissimuler, il envoya des hommes de la plus haute noblesse au seigneur Foulques, roi de Jérusalem, pour lui annoncer qu'il se rendrait volontiers dans cette ville, si les Chrétiens le jugeaient bon, tant pour faire ses dévotions et ses prières, que pour les aider de ses secours contre les ennemis qui pouvaient se trouver dans les environs. Le roi tint conseil et chargea du soin de porter sa réponse le seigneur Anselme, évêque de Bethléem, le seigneur Geoffroi, abbé du temple du Seigneur, qui connaissait bien la langue grecque, et Roard, gouverneur de la citadelle de Jérusalem. Ces députés arrivés auprès de l'empereur, lui dirent « que « le royaume était fort peu étendu, qu'il ne pourrait « fournir assez de vivres pour un si grand rassemble- « ment et serait hors d'état d'entretenir de telles ar- « mées, sans être exposé aux dangers de la famine et « au manque absolu de toutes les choses nécessaires « à la vie. Qu'en conséquence si l'empereur, agréable

« à Dieu, voulait se rendre avec dix mille hommes « seulement dans la Cité bienheureuse, visiter les « saints lieux du salut et disposer de toutes choses à son « gré, les citoyens de leur côté se porteraient à sa ren- « contre avec un extrême empressement, qu'ils l'ac- « cueilleraient à son arrivée avec une vive joie et dans « les transports de leur cœur, qu'enfin ils lui obéiraient « comme à leur seigneur et au plus grand prince de « la terre. » A ces mots, l'empereur retira ses propositions, jugeant qu'il serait peu digne de sa gloire de marcher avec une si faible escorte, lui qui ne s'avançait jamais qu'environné de tant de milliers d'hommes. Il renvoya les députés du roi en les comblant d'honneurs et leur donnant de nombreux témoignages de sa bienveillance et de sa libéralité, et alla passer l'hiver en Cilicie dans les environs de Tarse, se promettant bien, dans le fond du cœur, de reprendre ses projets au retour du printemps, et d'accomplir en Syrie, dans le cours de l'été suivant, quelque grande entreprise, digne de demeurer à jamais dans la mémoire des hommes.

Dans le même temps un homme noble, nommé Pains, qui avait été d'abord grand échanson du roi, et qui dans la suite posséda les terres situées au-delà du Jourdain (après que Renaud du Puy et son fils Raoul en eurent été dépouillés et expulsés, en punition de leurs péchés), fit construire sur le territoire de la seconde Arabie, une forteresse, qu'il nomma Crac[1]. Ce lieu, que sa position naturelle et les travaux d'art que l'on y exécuta rendaient extrêmement fort, était situé près d'une ville très-antique, métropole de

[1] Karach ou Al-Krach.

la seconde Arabie : elle se nommait anciennement Raba [1], et l'ancien Testament nous apprend que ce fut au siége de cette ville que périt l'innocent Urie, par suite des ordres de David et par les soins de Joab [2]. Plus tard la ville de Raba fut appelée *la pierre du désert*, et donna son nom à cette seconde Arabie que l'on nomme aujourd'hui Pétrée.

Cependant, vers le commencement du printemps, et avant l'époque où les rois rassemblent d'ordinaire leurs armées pour les conduire à la guerre, l'empereur de Constantinople, amateur passionné de la chasse, cherchant à se distraire de ses ennuis et se conformant à ses anciennes habitudes, parcourait les bois et les forêts, toujours suivi d'une escorte chargée spécialement de ce genre de service. Un jour qu'il poursuivait les bêtes féroces avec son ardeur accoutumée, portant en main son arc, et, comme à l'ordinaire, un carquois chargé de flèches suspendu sur ses épaules, un sanglier lancé par des chiens habiles, fatigué de leur poursuite et fuyant leurs aboiemens acharnés, fut forcé de passer devant l'empereur qui s'était placé en embuscade. Le prince saisit une flèche avec une merveilleuse rapidité, et, tendant son arc par un mouvement brusque, il se blessa du bout de la flèche empoisonnée à la main dont il tenait l'arc en suspens. Quelque léger que parût cet accident, le venin mortel pénétra, et bientôt l'activité du mal força l'empereur à quitter la forêt, et à rentrer dans son camp. On fit venir aussitôt un grand nombre de médecins. L'empereur leur raconta ce qui lui était arrivé, et ne

[1] Capitale des anciens Moabites, nommee depuis Aréopolis.

[2] Rois, liv. 2, chap. 11.

craignit pas d'annoncer que lui-même venait de se donner la mort. Les médecins cependant, pleins de sollicitude pour le salut de leur maître, lui prodiguèrent tous leurs soins; mais le poison subtil avait pénétré dans l'intérieur, et repoussait tous les remèdes; il se glissait comme un serpent, s'avançant peu à peu, et fermant les voies à toute guérison. Bientôt les médecins déclarèrent qu'il ne restait plus qu'un seul moyen à employer, moyen extraordinaire et peu digne d'un si grand prince : c'était de couper la main attaquée, dans laquelle le mal résidait encore avec toute sa force, et de l'enlever avant que toutes les autres parties du corps en fussent infectées. Mais le prince, plein de courage, dédaigna ce conseil, malgré les horribles douleurs qu'il éprouvait, et, quoiqu'il sût bien positivement que la mort était près de l'atteindre, il se montra ferme à soutenir la majesté impériale tout entière, et répondit, à ce qu'on assure, qu'il serait indigne de l'Empire romain d'être gouverné par une seule main. Ce sinistre événement, plus redoutable encore en ces circonstances, répandit dans l'armée autant d'étonnement que de consternation. La perte assurée d'un si grand prince était pour toutes les légions un sujet de profondes douleurs; tous les cœurs étaient émus et agités, et le camp des Grecs fut tout à coup livré aux plus cruelles angoisses.

L'empereur, voyant sa mort inévitable, voulut, en homme sage et prévoyant, rassembler autour de lui ses parens et ses proches qui le suivaient toujours en foule, ainsi que les principaux officiers du sacré palais et les chefs des armées, afin de provoquer leurs délibérations sur le choix de son successeur. Il était

lui-même fort indécis, et ne savait encore s'il remettrait le soin de gouverner l'Empire après lui à son fils Isaac, l'aîné de ses enfans vivans, qu'il avait renvoyé d'Attalie à Constantinople pour y ramener les corps de ses deux fils, et que le droit de sa naissance semblait appeler au trône, ou s'il éleverait à cette dignité suprême son fils cadet qui était auprès de lui, jeune homme de belle espérance, et duquel tout le monde disait qu'il deviendrait un grand prince. Un nouveau motif d'hésitation se présentait; l'empereur le proposa à l'assemblée : « Si nous confions le sceptre impérial « à ce dernier, dit-il, nous aurons agi ouvertement « contre les lois humaines qui prescrivent avec justice « de préférer toujours le premier né; mais aussi, dans « le cas où nous voudrions observer les règles ordi-« naires, et conférer le gouvernement à notre fils aîné, « il n'est personne qui puisse ramener en sûreté jusque « dans nos États ces nombreuses armées qui font la « force et la gloire de l'Empire romain. » En effet, il paraissait certain qu'entourées d'ennemis toujours prêts à leur tendre des embûches, et qui rassemblaient leurs forces de tous côtés, les légions ne pourraient traverser tant de pays sans courir les plus grands dangers, si elles étaient privées d'un chef suprême. Il y avait parmi les princes du palais un homme illustre, nommé Jean, qui remplissait les fonctions de *méga-domestique*[1]. Il desirait vivement, ainsi que ceux qui lui étaient attachés, de faire conserver l'héritage au prince Isaac, et il faisait tous ses efforts pour fixer les incertitudes de l'empereur, et le rassurer sur les

[1] Généralissime des troupes de terre.

moyens de ramener les armées sans aucun danger. Cependant l'armée entière, et principalement les Latins, se prononcèrent hautement, et avec les plus grands éloges, en faveur du jeune Manuel, qui se trouvait auprès de son père. Quelques-uns des princes travaillaient aussi avec ardeur dans ses intérêts. Son père même éprouvait pour lui une plus vive affection et un penchant très-marqué, parce qu'il lui paraissait plus sage, plus vaillant à la guerre, et surtout plus affable; et la sollicitude qu'il avait pour le salut de l'armée le préoccupait et l'agitait par-dessus tout. A la suite de plusieurs délibérations, le plus jeune fils, protégé par le Seigneur, obtint la préférence. L'empereur donna l'ordre qu'on le fît venir devant lui : on lui chaussa les bottines rouges, selon l'usage de l'empire, et le jeune Manuel fut proclamé Auguste aux acclamations de toutes les légions. Après qu'il eut été élevé à cette suprême dignité, son père, de glorieuse mémoire, homme illustre, généreux, pieux, clément et miséricordieux, rendit le dernier soupir. Il était de taille moyenne, et avait la peau brune et les cheveux noirs, ce qui le fit surnommer le Maure, nom sous lequel on le désigne encore aujourd'hui. Avec cet extérieur mesquin, il fut distingué par ses vertus, et s'illustra par ses exploits à la guerre. Il mourut sous les murs d'Anaversa, ville très-antique, métropole de la seconde Cilicie, dans le lieu appelé *Pré des Manteaux*, l'an de grâce onze cent trente-sept, au mois d'avril, dans la vingt-septième année de son règne et la...... de sa vie [1].

[1] Il y a ici plusieurs erreurs. Jean Comnène mourut le 8 avril 1143; il

Le nouvel empereur, après avoir terminé toutes ses affaires dans le pays, ramena ses armées à Constantinople, et y arriva sans aucun accident. Son frère aîné, ayant appris la mort de son père, avait pris possession du palais. L'empereur écrivit en secret à son confident intime qui était chargé du gouvernement du palais et de tous les trésors, et celui-ci fit aussitôt arrêter le prince Isaac qui ne s'y attendait nullement, et le chargea de fers. Dans la suite cependant, et après que l'empereur eut fait son entrée solennelle dans la ville royale, des parens communs et les princes du sacré palais employèrent leurs bons offices pour réconcilier les deux frères, et y réussirent. La tranquillité fut rétablie ; le seigneur Manuel conserva la monarchie, conformément aux dernières volontés de son père, et ne cessa, tant que son frère vécut, de le combler d'honneurs comme son aîné, et de lui prodiguer les témoignages de sa bienveillance.

Cependant le seigneur roi de Jérusalem, les autres princes du royaume, le seigneur patriarche et les autres prélats des églises, voulant réprimer l'insolence des Ascalonites, et leur enlever, autant que possible, la faculté de se répandre dans toute la contrée, et d'y commettre toutes sortes de ravages, résolurent d'un commun accord de construire une forteresse dans la plaine, à côté de la ville de Ramla, non loin de celle de Lydda, autrement appelée Diospolis. Il y avait au milieu de cette plaine une colline peu élevée, sur laquelle les traditions anciennes nous apprennent qu'avait été construite l'une des villes des Philistins,

était âgé de cinquante-cinq ans, et avait régné vingt-quatre ans sept mois et vingt-quatre jours.

nommée Geth [1], près d'une autre ville appartenant au même peuple, et appelée Azot, à dix milles d'Ascalon et à une petite distance de la mer. Les Chrétiens se réunirent en ce lieu par suite de l'appel qui leur fut fait; ils établirent des fondations fort avant dans la terre, et construisirent avec une grande solidité une citadelle qui fut garnie de quatre tours. Les anciens édifices, dont il restait encore beaucoup de débris, fournirent des pierres en grande quantité : on trouva aussi, dans l'enceinte même de la ville détruite, des puits antiques qui donnèrent de l'eau en abondance, tant pour les travaux de construction que pour l'usage des hommes. Lorsque la forteresse fut élevée et terminée dans toutes ses parties, on arrêta à l'unanimité d'en confier la garde à un homme noble et rempli de sagesse, le seigneur Balian, père de Hugues, Baudouin et Balian jeune, qui tous les trois furent appelés d'Ibelin, prenant le nom qu'on donnait dans le pays à cette colline avant même que la citadelle y fût bâtie. Balian le père se montra plein de vigilance et d'activité pour défendre le fort et poursuivre les ennemis, acomplissant ainsi parfaitement les intentions des fondateurs. Après sa mort, ses fils, hommes nobles, vaillans à la guerre et remplis d'ardeur, se maintinrent constamment dans ce poste jusqu'au temps où la ville d'Ascalon elle-même rentra sous le pouvoir des Chrétiens.

[1144.] L'année suivante, les princes du royaume s'étant convaincus par l'expérience que les deux forteresses qu'ils avaient fait construire à Bersabée et à Ibelin leur étaient fort utiles pour rabattre l'orgueil et l'insolence des habitans d'Ascalon, mettre un frein à

[1] Gath, Gaser ou Geser.

leurs entreprises et réprimer leurs incursions, résolurent d'en faire construire une troisième qui serait également placée dans un nouveau rayon de la ville, afin de pouvoir l'accabler de plus de maux, et la dominer constamment par la crainte, en l'exposant sans cesse à des dangers imprévus, et en la tenant en quelque sorte assiégée de tous côtés. Il y avait dans cette portion de la Judée où se terminent les montagnes et où commence la plaine, près des frontières du pays des Philistins, dans l'ancienne tribu de Siméon et à huit milles d'Ascalon, un emplacement que l'on pourrait appeler colline, en le comparant aux montagnes qui l'avoisinent, et montagne élevée, eu égard à la plaine à laquelle il est uni. Les Arabes l'ont nommé Tellésaphi, ce qui veut dire pour nous *Mont* ou *Colline brillante*. Les hommes les plus sages jugèrent qu'il serait bon d'établir une citadelle sur ce point, soit parce qu'il était plus rapproché de la ville que les autres lieux sur lesquels on avait fait déjà de semblables constructions, soit parce que sa position naturelle devait la rendre la plus forte de toutes. L'hiver passé, et dès les premières approches du printemps, le roi et les princes, le patriarche et les prélats des églises convoquèrent des ouvriers; le peuple s'empressa de fournir tout ce qui pouvait être nécessaire, et l'on fit construire sur de solides fondations, et en pierres carrées, un fort d'une hauteur convenable, garni de quatre tours. Du haut de cette citadelle on voyait parfaitement la ville ennemie, et lorsque les habitans voulaient sortir pour aller chercher du butin, ils rencontraient dans cette position un obstacle odieux et redoutable pour eux. Les gens

du pays l'ont appelé vulgairement *blanche garde*, et les Latins *la guérite blanche*. Quand les travaux furent complétement finis, le seigneur roi prit ce château sous sa protection; il l'approvisionna convenablement en vivres et en armes, et en remit la garde à des hommes sages, ayant une grande expérience de la guerre, et dont la fidélité et le dévouement étaient déjà connus et bien éprouvés. Ceux-ci sortaient souvent seuls; plus souvent encore ils se réunissaient aux chevaliers qui gardaient les autres citadelles, et tous ensemble marchaient à la rencontre des ennemis lorsqu'ils faisaient quelque sortie, et déjouaient ainsi leurs entreprises; quelquefois même ils allaient attaquer directement les Ascalonites, leur livraient de rudes combats, et triomphaient d'eux le plus souvent. Ceux qui possédaient les terres situées aux environs de la forteresse, rassurés par ce moyen de défense et par le voisinage des autres citadelles, firent faire beaucoup de constructions dans la campagne en dessous du château. De nombreuses familles s'y établirent, ainsi que des laboureurs : leur présence contribua à garantir la sécurité de la contrée, et les vivres devinrent plus abondans dans tout le pays.

Cependant les habitans d'Ascalon, voyant leur ville en quelque sorte investie par les citadelles inexpugnables qui s'élevaient autour d'eux, commencèrent à concevoir de plus vives craintes sur leur situation; ils s'adressèrent alors au très-puissant prince d'Égypte, leur seigneur, qui n'avait plus aucune autre possession dans tout le pays, et lui expédièrent de fréquens messagers, afin d'éveiller sa sollicitude pour le salut d'une ville qui faisait la force de son empire.

Vers le même temps, et tandis que le royaume jouissait enfin de quelque tranquillité par un effet de la grâce surabondante du Seigneur, la reine Mélisende, de pieuse mémoire, préoccupée du salut de son ame et de celle de ses parens, de son mari et de ses enfans, forma le projet de fonder un couvent de saintes filles, s'il lui était possible de trouver un lieu qui pût répondre aux intentions de son cœur. La plus jeune de ses sœurs, nommée Yvette, avait fait profession de vie religieuse dans le couvent de Sainte-Anne, mère de la sainte mère de Dieu. C'était principalement à cause d'elle que la reine tenait vivement à l'exécution de son projet, jugeant qu'il était indigne de la fille d'un roi de se trouver, comme une personne du peuple, soumise dans un couvent à l'autorité d'une mère supérieure. Après avoir parcouru dans son esprit toute la contrée, et examiné avec le plus grand soin quel serait le lieu le plus convenable pour cet établissement, la reine fixa son choix sur Béthanie, ancienne résidence de Marie et de Marthe et de leur père Lazare que Jésus aima, lieu où le Seigneur et Sauveur du monde alla souvent se reposer. Ce lieu est situé vers l'orient, à quinze stades de Jérusalem, et, comme le dit l'Évangéliste, au-delà et sur le revers de la montagne des Oliviers. Il appartenait alors à l'église du Sépulcre du Seigneur : la reine en obtint la cession, et donna en échange aux chanoines Thécua, la ville des Prophètes. Mais, comme il se trouvait presque au milieu du désert, et exposé par conséquent aux agressions des ennemis, la reine fit d'abord construire à grands frais, et en pierres carrées et polies, une tour très-forte, qui fut en outre pour-

vue de toutes les machines nécessaires, et qui eut pour destination de mettre les vierges consacrées au Seigneur entièrement à l'abri de toute attaque imprévue. Après la construction de la tour, et lorsqu'on eut fait dans le reste du local les dispositions à peu près nécessaires pour y pratiquer les cérémonies de la religion, la reine y fit entrer des femmes religieuses, et leur donna pour mère une vénérable matrone déjà âgée, et remplie d'expérience pour toutes les choses de la religion; elle dota ensuite l'église de biens considérables, en sorte qu'en ce qui concernait les biens temporels, nul couvent d'hommes ou de femmes ne lui était supérieur; on assure même qu'il n'y avait aucune église qui pût s'égaler à celle-là pour les richesses. Entre autres propriétés que la reine assigna généreusement à ce respectable couvent, on remarquait la ville de Jéricho et toutes ses dépendances, lieu célèbre, situé dans la plaine du Jourdain, et qui offre en grande abondance toutes les ressources que l'on peut desirer. La reine donna encore au couvent une grande quantité de meubles sacrés en or, en pierreries et en argent, des soieries pour décorer la maison de Dieu, et des vêtemens de tout genre, selon les lois de la discipline ecclésiastique, tant pour les offices sacerdotaux que pour le service des lévites. Après la mort de la vénérable matrone qu'elle avait mise à la tête de cette maison, la reine reprit son projet, s'assura du consentement du seigneur patriarche et de l'agrément des sœurs religieuses, et donna à sa sœur les fonctions de supérieure. Elle y ajouta à cette occasion de nouveaux présens en calices, en livres et autres ornemens nécessaires au

service d'une église, et tant qu'elle vécut, elle ne cessa d'enrichir le couvent de ses dons, dans l'intérêt de son ame et pour l'amour de sa sœur qu'elle chérissait uniquement.

Peu de temps après, et vers la fin de l'automne, le roi se trouvant avec la reine dans la ville d'Accon et y faisant quelque séjour, la reine eut le desir, pour secouer son ennui, de sortir de la ville et d'aller se promener dans une certaine maison de campagne, arrosée par plusieurs sources. Le roi ne voulant pas la laisser seule, partit avec elle, emmenant à sa suite son escorte ordinaire. Tandis qu'on était en marche, quelques enfans qui précédaient la foule et l'escorte firent par hasard lever un lièvre, qui se tenait caché dans les sillons, et l'animal en fuyant fut poursuivi par les acclamations générales de tous les assistans. Le roi, se livrant à une fatale impulsion, saisit aussitôt sa lance, et se jetant à la poursuite du lièvre, poussa vivement son cheval dans la direction que suivait l'animal. Tandis qu'il hâtait imprudemment sa course, le cheval s'emporta, tomba par terre et jeta son cavalier sous lui; la violence de la chute lui fit perdre toute connaissance, et au même moment la selle lui fendit la tête, à tel point que la cervelle jaillit aussitôt par le nez et par les oreilles. Tous ceux qui faisaient partie de l'escorte, et qui se trouvaient en avant ou en arrière du roi, remplis d'effroi à cette horrible vue, s'élancèrent pour lui porter secours et le relever; ils le trouvèrent comme mort, ayant perdu à la fois, la parole et le sentiment. La reine, en apprenant la mort si imprévue de son mari, blessée du même coup, déchira ses vêtemens, s'arracha les cheveux et

poussa des cris lamentables qui attestaient l'immensité de sa douleur ; elle se précipitait sur le sol, elle embrassait ce corps inanimé ; ses yeux ne contenaient pas assez de larmes pour pleurer ; de violens sanglots interrompaient seuls les éclats de sa voix, interprète d'une profonde affliction ; elle ne pouvait suffire à sa douleur, quoiqu'elle en fût exclusivement préoccupée. Les gens de la maison versaient aussi d'abondantes larmes ; leurs paroles et leur contenance exprimaient également leur chagrin et rendaient tristement témoignage de l'angoisse de leur ame. Bientôt on annonça la fin déplorable du roi, et la nouvelle s'en répandit promptement dans toute la ville d'Accon. Le peuple se précipita en foule vers le lieu de la scène, chacun voulant s'assurer par ses propres yeux de la réalité d'une catastrophe si inouie. On le transporta dans la ville, au milieu de la foule qui fondait en larmes ; il demeura pendant trois jours, entièrement privé de connaissance, mais respirant encore ; enfin le quatrième, qui était le 13 novembre, il mourut, terminant sa vie au sein d'une bonne vieillesse, l'an de grâce onze cent quarante-deux, et dans la onzième année de son règne[1]. Son corps fut en-

[1] Il y a faute ici, dit l'*Art de vérifier les Dates*, soit de la part du copiste, soit de celle de l'imprimeur. En voici la preuve. Guillaume de Tyr met le siége d'Edesse, qui fut assez court, et la prise de cette ville, dans l'intervalle de la mort du roi Foulques et du couronnement de son successeur. Or il est certain qu'Edesse fut prise la nuit de Noël 1144. De plus nous avons un acte d'échange passé entre la reine Mélisende et Raymond du Puy, grand-maître de l'Hôpital, l'an 1149, indiction 12e, *la cinquième année*, dit cette princesse, *du règne de mon fils Baudouin*. (Sebast. Paoli, Cod. diplom. t. 1, p. 29.) Il est donc clair que la mort de Foulques se rapporte à l'an 1144. (*Art de vérifier les Dates*, t. 1, p. 440, édit. in-fol. de 1783 ; et t. 5, p. 58, édit. in-8°.)

suite porté à Jérusalem, avec tous les honneurs qui lui étaient dus; tout le clergé et le peuple s'avancèrent à sa rencontre; il fut enseveli dans l'église du sépulcre du Seigneur, au dessous du mont Calvaire, à la droite de ceux qui entrent, près de la porte, et au milieu des autres rois ses prédécesseurs, de bienheureuse mémoire. Le seigneur Guillaume, de pieux souvenir, vénérable patriarche de Jérusalem, présida à cette cérémonie, qui fut célébrée avec une magnificence royale. Foulques laissa après lui deux fils, qui n'avaient pas encore atteint l'âge de puberté, Baudouin, l'aîné, alors âgé de treize ans, et Amaury qui n'en avait que sept. Le pouvoir royal passa entre les mains de la reine Mélisende, princesse agréable à Dieu, en vertu de ses droits héréditaires.

LIVRE SEIZIÈME.

[1144.] Les événemens que j'ai racontés jusqu'à ce moment ne m'ont été connus que par les relations des hommes qui avaient conservé un fidèle souvenir de ces temps anciens; aussi, semblable à celui qui va mendiant les secours étrangers, ai-je éprouvé beaucoup plus de difficulté à reconnaître la vérité, la série des faits, et à constater l'ordre des années. Je n'ai négligé aucun soin dans tout le cours de mon travail, pour demeurer toujours narrateur fidèle. Tout ce qui va suivre maintenant, je l'ai vu en partie de mes propres yeux, ou bien les hommes qui ont assisté eux-mêmes aux événemens m'en ont informé par un fidèle récit. Fort de cette double autorité, j'espère, avec l'aide de Dieu, pouvoir écrire avec plus de facilité et d'exactitude les faits qui me restent à raconter pour la postérité. L'histoire des temps modernes demeure toujours plus profondément gravée dans la mémoire, et ce qui pénètre dans l'esprit par le témoignage des yeux est bien moins sujet à l'oubli que ce qu'on ne sait que pour l'avoir entendu dire. Le poète Flaccus (Horace) a exprimé la même pensée, en disant :

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator.

Le seigneur Foulques, troisième roi Latin de Jérusalem, eut pour successeur au trône le seigneur Baudouin III, son fils, né de la reine Mélisende. Il n'avait qu'un frère encore enfant, nommé Amaury, qui n'avait que sept ans, comme je l'ai déjà dit, et qui par la suite succéda à son frère aîné, mort sans enfans. Baudouin était âgé de treize ans, lorsqu'il commença à régner, et son règne fut de vingt ans. C'était un jeune homme d'un excellent naturel, et déjà l'on était fondé à attendre de lui tout ce qu'il devait être en effet par la suite. Parvenu à l'âge viril, Baudouin était remarquable entre tous les autres pour l'élégance de sa figure et de toute sa personne. La vivacité de son esprit et la grâce de son langage lui donnaient une supériorité incontestable sur tous les princes du royaume. Il était plus grand que les hommes de moyenne grandeur; les diverses parties de son corps se trouvaient si bien en harmonie, et dans une proportion si parfaitement exacte avec sa taille assez élevée, qu'il était impossible de remarquer en lui la moindre défectuosité. Les traits de son visage étaient beaux et pleins d'élégance; son teint animé annonçait la vigueur naturelle de tout son corps, et surtout il ressemblait infiniment à sa mère, et paraissait le digne descendant de son aïeul maternel. Ses yeux étaient de grandeur moyenne, un peu proéminens et d'un éclat tempéré; il avait les cheveux plats et pas tout-à-fait blonds, le menton et les joues agréablement arrondis et recouverts d'une barbe bien disposée; une corpulence moyenne et bien proportionnée, de telle sorte qu'on ne pouvait dire qu'il fût trop gras comme son frère, ou maigre à l'exemple de sa mère. Pour tout dire en

un mot, il se distinguait tellement par la parfaite élégance de toute sa personne, que ceux même qui ne le connaissaient pas trouvaient en lui un éclat de dignité qui décelait la majesté royale sans qu'il fût possible de s'y méprendre.

Cette beauté de l'homme extérieur était de plus en parfaite harmonie avec tous les dons d'un esprit richement partagé. Il avait l'intelligence prompte, parlait avec facilité et abondance (privilége précieux autant que rare), et l'ensemble de ses estimables qualités l'élevait au niveau des meilleurs princes. Il était affable et miséricordieux autant qu'il soit possible; en même temps qu'il se montrait généreux envers tout le monde, souvent même au-delà de ses facultés, il n'était nullement avide du bien d'autrui, n'entreprenait point sur les patrimoines des églises, et ne cherchait point, comme font les prodigues, à dresser des piéges pour s'enrichir aux dépens de ses sujets. Chose bien rare encore à cette époque de la vie, au temps de son adolescence, il se montrait rempli de la crainte de Dieu, et témoignait toute sorte de respect pour les institutions ecclésiastiques et pour les prélats des églises. Doué d'un esprit fort actif, il avait en outre le précieux avantage d'une très-bonne mémoire; il était suffisamment lettré, et beaucoup plus que son frère, le seigneur Amaury qui lui succéda. Dès qu'il pouvait dérober au soin des affaires publiques quelques momens de loisir, il les employait volontiers à la lecture: il aimait à entendre raconter les histoires des anciens rois, cherchait avec empressement à connaître les actions et les vertus des meilleurs princes, et se plaisait infiniment à s'entretenir

avec les gens lettrés et les laïques renommés pour leur sagesse. Son affabilité était gracieuse et prévenante ; avec les personnes même les plus obscures il se montrait empressé de leur donner le salut, même à l'improviste, leur adressant la parole et les appelant par leur nom ; il était le premier à fournir l'occasion de s'entretenir avec lui à ceux qui desiraient l'aborder ou qui le rencontraient, et ne refusait point cette grâce à qui la lui demandait. Ces manières lui avaient concilié la bienveillance du peuple et des seigneurs, à tel point qu'il était de beaucoup préféré à tous ses prédécesseurs. Il était patient dans le travail, et, comme le meilleur prince, rempli de prévoyance pour les chances toujours incertaines de la guerre. Dans les situations les plus difficiles, où il se trouva très-souvent placé en travaillant à l'agrandissement du royaume, il eut toujours la fermeté digne d'un roi, et ne perdit jamais cette assurance qui décèle l'homme fort. Il avait une connaissance approfondie du droit coutumier qui régissait l'empire d'Orient ; dans toutes les questions obscures, les princes les plus âgés recherchaient les lumières de son expérience et admiraient son érudition et sa sagesse. Sa conversation était agréable et enjouée ; il possédait un talent tout particulier pour s'adapter aux mœurs des diverses personnes qu'il voyait, et se conformer avec grâce à toutes les différences d'âge et de condition. Son urbanité eût été accomplie s'il n'eût abusé parfois de la liberté de la parole ; tout ce qui fournissait dans ses amis matière à une observation ou à un reproche, il le leur jetait à la tête, en présence de tout le monde, sans examiner si un tel langage devait déplaire ou être agréable ;

toutefois, comme ce n'était jamais dans l'intention de nuire, mais plutôt par une sorte d'hilarité d'esprit ou par légèreté qu'il parlait ainsi, il ne perdait presque rien de la bienveillance de ceux-là même qu'il attaquait le plus librement, d'autant plus excusable aux yeux de tous qu'à son tour il supportait avec une rare égalité d'humeur les sarcasmes que l'on pouvait lancer contre lui. Il aimait les jeux pernicieux des dés et des osselets, et s'y livrait plus qu'il ne convenait à la majesté royale; avide aussi des plaisirs des sens, on dit qu'il ne craignait pas de déshonorer le lit conjugal de l'étranger. Ceci cependant ne fut qu'un tort de sa jeunesse; « devenu homme, il se défit de tout ce qui tenait de l'enfant[1], » selon le langage de l'apôtre saint Paul. Adonné alors à la pratique des plus belles vertus, il racheta ainsi les vices du jeune âge, et dès qu'il eut pris une femme, on assure qu'il ne cessa de vivre avec elle dans la plus parfaite régularité. Suivant alors les conseils d'une sagesse plus éclairée, il s'appliqua avec zèle à réformer les habitudes réprouvées par le Seigneur et dignes de blâme, qu'il avait contractées dans le premier emportement d'une jeunesse passionnée. En ce qui concerne la nourriture et l'entretien du corps, il était d'une extrême sobriété et montrait même une réserve qui semblait exagérée à son âge : il disait que « l'excès, tant « pour les alimens que pour la boisson, portait souvent aux plus grands crimes; » et il l'avait en abomination.

Son père étant mort le 10 novembre, et l'an de

[1] Ire Épître de S. Paul aux Corinth. chap. 13, v. 11.

grâce onze cent quarante deux [1], Baudouin III reçut l'onction, et fut solennellement consacré et couronné, en même temps que sa mère, par les mains du seigneur Guillaume de bonne mémoire, patriarche de Jérusalem. Cette cérémonie fut célébrée la même année, et le jour de la naissance de Notre-Seigneur, dans l'église du Sépulcre : les princes et tous les prélats des églises y assistèrent, selon l'usage : le seigneur pape Eugène III gouvernait alors la sainte église romaine ; l'église d'Antioche était sous l'autorité du seigneur Aimery, le seigneur Guillaume dirigeait celle de Jérusalem, et l'archevêché de Tyr était occupé par le seigneur Foucher. La mère du roi était douée d'une grande sagesse ; elle avait beaucoup d'expérience, et s'entendait au soin de toutes les affaires du siècle, ce qui l'élevait au dessus de la condition ordinaire de son sexe, et la rendait propre à mettre la main aux choses qui demandent de la force. Elle s'efforçait d'égaler les princes les meilleurs et les plus illustres, et cherchait à suivre leurs traces d'aussi près que possible. Tant que son fils se trouva dans l'âge de puberté, elle gouverna son royaume et dirigea les affaires avec beaucoup d'habileté et de justice, et l'on disait d'elle, avec raison, qu'elle s'était montrée digne émule de ses ancêtres. Pendant tout le temps que le roi consentit à se laisser guider par ses conseils, le peuple jouit de toute la tranquillité qu'il pouvait desirer, et le royaume fut maintenu en parfaite prospérité. Les hommes légers, voyant que la sagesse de la reine était un grand obstacle aux efforts qu'ils fai-

[1] En 1144. Quant au jour, Guillaume de Tyr vient de dire lui-même que le roi Foulques mourut le 13 novembre.

saient pour séduire le roi, employèrent tous leurs soins pour faire tourner au vice et aigrir contre ses conseillers un jeune homme flexible et maniable, comme on l'est toujours à cet âge, et l'entraînèrent, à force de sollicitations, à se débarrasser de la tutèle de sa mère, et à prendre en main le gouvernement du royaume de ses aïeux : ils lui disaient qu'il était indigne d'un roi, qui doit être élevé au dessus de tous les autres, de demeurer toujours suspendu au sein de sa mère, comme le serait le fils d'un particulier. Cette intrigue, conduite dès le principe par la légèreté, ou peut-être aussi par la malice de certaines personnes, fut sur le point d'entraîner la ruine de tout le royaume; je trouverai dans la suite de mon récit l'occasion d'en parler avec plus de détail.

Cette même année et dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre la mort du roi Foulques et le couronnement de son fils, le scélérat Sanguin, le plus puissant des princes turcs de l'Orient, seigneur et gouverneur de la ville anciennement appelée Ninive, maintenant connue sous le nom nouveau de Musula [1], et métropole de la contrée jadis nommée pays d'Assur [2], alla avec une forte armée mettre le siége devant Edesse, grande et belle ville, métropole de la Médie, et plus connue à présent sous le nom de Ragès. Sanguin, enorgueilli par la grande population de ses États et par les forces dont il disposait, était de plus encouragé dans son entreprise par la connaissance des graves inimitiés qui s'étaient élevées entre le seigneur Raimond, prince d'Antioche, et le seigneur Josselin,

[1] Mosul ou Mossoul.
[2] L'Assyrie.

comte d'Edesse. Cette ville était située au-delà de l'Euphrate, à une journée de marche de ce fleuve. Le comte, oubliant l'exemple de ses prédécesseurs, avait renoncé au séjour d'Edesse pour venir s'établir auprès de l'Euphrate dans le lieu appelé Turbessel; il y demeurait constamment, soit à cause de la richesse du pays, soit pour y jouir du repos; ainsi placé à l'abri des attaques de ses turbulens ennemis, il se livrait à une vie de délices, mais en même temps il négligeait les soins qu'il aurait dû prendre d'une si noble cité. Edesse se trouvait livrée aux mains des Chaldéens et des Arméniens, hommes faibles qui n'avaient aucune habitude de la guerre et du maniement des armes et ne pratiquaient d'ordinaire que les arts du commerce; les Latins n'y allaient que très-rarement et il n'y avait qu'un très-petit nombre d'habitans de cette nation. La garde de la ville était commise à des mercenaires qui ne recevaient pas même leur solde selon le temps de leur service, ou selon les usages auxquels on les avait employés; presque toujours ils attendaient un an et davantage l'argent qu'on leur avait promis. Les deux Baudouin et Josselin l'ancien, lorsqu'ils avaient obtenu le gouvernement de ce comté, avaient eu grand soin d'établir leur résidence à Edesse : ils y demeuraient constamment et y faisaient sans cesse apporter de tous les lieux voisins, et en grande abondance, des approvisionnemens en vivres, en armes, et en toutes les choses nécessaires, pour un assez long espace de temps; ainsi la ville se trouvait en parfaite sûreté et était en outre devenue à juste titre redoutable à toutes les villes environnantes.

Les querelles qui s'étaient élevées entre le prince

gés. Enfin le prince d'Antioche, tout joyeux des calamités qui atteignaient son rival, n'examinant point ce qu'il devait à l'intérêt général et oubliant que les inimitiés personnelles ne doivent jamais tourner au détriment de la cause publique, allégua de vains prétextes pour différer de fournir les secours qui lui étaient demandés.

Cependant Sanguin, livrant sans cesse de nouveaux assauts, employait successivement tous les moyens possibles de nuire aux assiégés et ne négligeait aucune des entreprises qui pouvaient redoubler leurs maux et lui donner plus de facilité pour s'emparer de la place. Il employa des fossoyeurs pour creuser des conduits souterrains et pratiquer une mine au dessous de la muraille : puis il fit mettre dans ces creux de grandes pièces de bois auxquelles on mit le feu, et lorsqu'elles furent brûlées elles entraînèrent dans leur chute un grand pan de muraille, qui forma une brèche de plus de cent coudées de largeur. Aussitôt que les ennemis virent leurs vœux satisfaits, ils se précipitèrent en foule dans la ville par le nouveau chemin qui leur était offert, et firent succomber sous le glaive tous les citoyens qu'ils purent atteindre, sans montrer aucun égard pour la condition, pour l'âge ou pour le sexe, en sorte qu'on pouvait dire comme le roi David : « Ils ont mis à mort la veuve et l'étranger ; ils ont massacré les orphelins [1]. »

Au moment où la ville fut prise et livrée à la fureur des ennemis, les plus sages des habitans ou ceux qui furent les plus prompts se retirèrent dans la citadelle qui était, comme je l'ai dit, au milieu de la ville, em-

[1] Psaum. 93, v. 6.

menant avec eux leurs femmes et leurs enfans, et cherchant à sauver leur vie, quoique ce ne dût être que pour bien peu de temps. Le peuple accourait tumultueusement pour se mettre à l'abri dans ce dernier refuge, et la foule se précipitait vers la porte avec une telle impétuosité que beaucoup de personnes furent misérablement étouffées. On dit que le vénérable Hugues, archevêque de cette ville, se trouva dans le nombre de ceux qui périrent de cette manière ainsi que quelques-uns des membres de son clergé. Les personnes qui ont assisté à ce malheureux événement assurent que ce prélat ne fut pas exempt de toute faute en cette occasion. Il avait, à ce qu'on assure, ramassé une somme d'argent considérable, dont il avait refusé de faire part aux chevaliers et qui eût pu être fort utile à la ville. Comme l'avare, il aima mieux se coucher sur ses trésors que de secourir le peuple dans sa détresse : aussi, recueillant les fruits de son avarice, il trouva la mort, confondu dans la foule du peuple, sans avoir pu se mettre suffisamment à l'abri d'un mauvais accueil, à moins que le Seigneur ne l'ait secouru dans sa miséricorde, car c'est pour de tels hommes qu'ont été dites ces paroles terribles de l'Écriture, « Que votre argent périsse avec vous [1] ! »

Ainsi tandis que le prince d'Antioche, ne consultant qu'une haine imprudente, différait de porter à ses frères le secours qu'il leur devait, tandis que le comte d'Edesse attendait l'arrivée des auxiliaires dont il avait sollicité l'assistance, cette ville très-antique, consacrée à la foi chrétienne depuis le temps des Apôtres, que les paroles et les prédications de l'apôtre Thaddée

[1] Actes des Apôtres, chap. 8, v. 20.

avaient arrachée aux superstitions des infidèles, subit le joug d'une injuste servitude. On dit que le corps du bienheureux Thomas l'apôtre y avait été enseveli de même que ceux de l'apôtre Thaddée et du bienheureux roi Abgar. Cet Abgar est cet illustre toparque au sujet duquel Eusèbe de Césarée a dit, dans son histoire qu'il a appelée Ecclésiastique, qu'il avait adressé une lettre à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il nous apprend en outre que le Seigneur la jugea digne d'une réponse; il cite l'une et l'autre de ces pièces et ajoute en terminant : « Nous avons trouvé ces pièces « dans les archives publiques de la ville d'Edesse où « régna le susdit Abgar; elles étaient dans des papiers « conservés depuis long-temps et qui contenaient le « récit des actions du roi Abgar. » Je reprends maintenant la suite de mon histoire.

La première année du règne du seigneur Baudouin III, les Turcs, appelés et favorisés par quelques habitans de ces lieux, s'étaient emparés d'un château-fort appartenant aux Chrétiens, nommé *le val de Moïse*, et situé dans la Syrie de Sobal, au-delà de l'Euphrate, tout près de ces lieux où Moïse, pour apaiser les clameurs du peuple d'Israël et satisfaire sa soif, fit jaillir les ondes du rocher et abreuva tout le peuple et les bêtes de somme. Les ennemis massacrèrent tous ceux des nôtres qu'ils trouvèrent dans cette place et en prirent possession; aussitôt que le roi de Jérusalem en fut informé, il convoqua ses chevaliers de toutes parts, et, quoique bien jeune encore, il se mit en route sans délai, traversa avec ses troupes d'expédition la vallée illustre où l'on trouve la Mer-Morte, maintenant autrement appelée

Lac Asphalte, et se dirigea vers les montagnes de la seconde Arabie, ou Arabie Pétrée, sur le territoire du pays de Moab. De là les Chrétiens entrèrent dans la Syrie de Sobal, qui est la troisième Arabie, et qu'aujourd'hui l'on appelle vulgairement Terre de Mont-Réal, et après l'avoir traversée ils arrivèrent au lieu de leur destination. Les habitans du pays, prévenus de leur approche, s'étaient retirés dans la citadelle avec leurs femmes et leurs enfans, se confiant en la solidité de ses fortifications, qui semblaient en effet devoir en faire une retraite inexpugnable. Après avoir bien reconnu la difficulté presque insurmontable de la position des ennemis, après avoir pendant quelques jours lancé des grêles de pierres et de flèches et employé divers autres moyens d'attaque sans en obtenir aucune espèce de succès, les Chrétiens suivirent une marche toute différente. Cette contrée était entièrement plantée d'oliviers féconds, qui formaient une épaisse forêt et couvraient de leur ombre toute la surface de la terre : leur produit servait aux habitans du pays, comme il avait servi à leurs ancêtres, à se procurer toutes les choses nécessaires à la vie; cette ressource enlevée, ils devaient se trouver dépourvus de tout moyen de subsistance. Les Chrétiens résolurent de détruire ces arbres par le feu, afin que les habitans, effrayés de ce malheur, perdissent tout espoir de résistance et fussent ainsi amenés à livrer ou à chasser les Turcs qui s'étaient retirés dans la forteresse et à la restituer à ses premiers possesseurs. Ce projet mis à exécution ne manqua pas de réussir. Aussitôt que les indigènes virent brûler leurs arbres chéris ils changèrent d'avis et formèrent d'autres résolutions;

ils firent demander pour les Turcs qu'ils avaient introduits dans la citadelle la faculté d'en sortir librement et sans danger, et pour eux-mêmes, pour leurs femmes et leurs enfans, la sûreté de leurs personnes et le pardon de leur faute; ces conditions acceptées, ils remirent la place entre les mains du roi. Aussitôt qu'il en eut pris possession il y établit une garde, y fit entrer des vivres et des armes en abondance, et, ayant ainsi terminé victorieusement la première entreprise qu'il eût faite depuis son avénement au trône, il reprit la route de ses États et rentra sain et sauf à Jérusalem avec toute son armée.

[1145.] Cependant Sanguin, enivré du succès qu'il venait de remporter en s'emparant de la ville d'Edesse, résolut d'aller assiéger une autre ville bien fortifiée, située sur les bords de l'Euphrate et nommé Calogenbar[1]. Tandis qu'il poursuivait ses opérations, le seigneur qui commandait dans la place assiégée lia des communications avec les valets de chambre et les écuyers de la maison de Sanguin, et une nuit que celui-ci, après s'être gorgé de vin, était couché dans sa tente accablé sous le poids de sa débauche crapuleuse, il fut assassiné et percé de coups par ses propres domestiques[2]. Un Chrétien ayant appris la nouvelle de sa mort, s'écria aussitôt:

Quam bonus eventus! fit sanguine sanguinolentus
Vir homicida, reus, nomine Sanguineus[3].

Ceux qui l'avaient mis à mort se retirèrent dans la

[1] Calaat-Dschabur.

[2] Le 25 septembre 1145.

[3] Quel heureux événement! Cet homme scélérat et homicide, qui portait un nom de sang, a été ensanglanté de son propre sang!

ville auprès du gouverneur, ainsi qu'ils en étaient convenus à l'avance et échappèrent ainsi à la vengeance des parens de leur victime. Toute l'armée turque, privée des secours et de l'appui de son maître, prit aussitôt la fuite. Sanguin eut pour successeurs ses deux fils ; l'un s'établit à Mossoul, dans l'intérieur de l'Orient ; l'autre plus jeune, et nommé Noradin, régna à Alep : celui-ci se montra doué de sagesse et de prudence; les traditions superstitieuses de ce peuple affirment qu'il était rempli de la crainte de Dieu; il fut heureux et l'héritage de son père s'accrut entre ses mains.

Peu de temps après et la seconde année du règne du seigneur Baudouin, un noble satrape des Turcs ayant encouru pour des motifs qui me sont inconnus la colère de Mejereddin, roi de Damas [1], et se trouvant privé de la protection du régent Meheneddin, autrement nommé Ainard, qui exerçait dans tout le pays de Damas une autorité beaucoup plus grande que le roi lui-même ; ce satrape, dis-je, arriva à Jérusalem, suivi d'une honorable escorte, et s'étant présenté devant le roi et sa mère il s'engagea à remettre aux Chrétiens la ville de Bostrum dont il était gouverneur, ainsi que le bourg de Selcath, si on voulait lui assurer une récompense convenable, et qui serait déterminée selon l'estimation qu'en ferait un homme sage. Bostrum, vulgairement appelé aujourd'hui Bussereth [2], est la métropole de la première Arabie. Le noble qui faisait cette proposition était, à ce qu'il dit, Arménien d'origine et se nommait Tantais : il avait la taille élevée, une

[1] Modgir-Eddin, sultan de Damas, de l'an 1139 à 1168.

[2] Bosra.

belle figure; son extérieur et sa contenance annonçaient un homme rempli de vigueur et de courage. Le roi convoqua aussitôt tous les princes du royaume et délibéra avec eux sur ce qu'il y avait à faire au sujet des offres qu'il venait de recevoir : après les avoir mûrement examinées, le conseil résolut d'accorder au noble Turc une récompense honorable et qui pût le satisfaire, de rassembler ensuite une armée et de diriger une expédition vers Bostrum, jugeant qu'une entreprise si importante serait agréable à Dieu, et que le royaume ne pourrait que trouver de grands avantages à faire passer à jamais sous sa juridiction et à conquérir pour la foi chrétienne la ville qui lui était offerte. La convention fut conclue et acceptée de part et d'autre : aussitôt des hérauts, expédiés dans tout le royaume, convoquèrent le peuple entier, et le roi et tous les princes, implorant le secours du ciel, marchant sous la protection salutaire du bois de la croix vivifiante, se rendirent d'abord à Tibériade et y dressèrent leur camp, près du pont où les eaux du Jourdain se divisent, à l'approche de leur confluent avec la mer.

Ainard avait renouvelé avec le seigneur roi le traité de trève et d'alliance par lequel il s'était lié auparavant avec le père de celui-ci. Il fallait donc le prévenir solennellement d'avoir à se préparer à la résistance et lui donner, selon l'usage du pays, le temps raisonnablement nécessaire pour convoquer son armée, afin que le roi ne fût point jugé avoir agi contre la foi des traités, en entrant sur le territoire étranger, en ennemi, brusquement et sans aucune information officielle. On envoya des députés au régent du royaume

de Damas : celui-ci, homme très-avisé, différa, à dessein de donner une réponse, et gagna presque un mois de délai : il employa ce temps avec activité pour appeler de tous côtés à son secours tous les grands de sa nation et des pays limitrophes, et les attirer soit à force de supplications, soit à prix d'argent; ils accoururent en foule de toutes parts, et alors Ainard écrivit au roi et aux princes : « Vous vous disposez « à entrer sur le territoire de mon seigneur, au mé- « pris du traité qui nous unit, et vous voulez accorder « une protection injuste à son serviteur absent et qui « agit, lui-même contre la foi à laquelle il est tenu. « C'est pourquoi nous vous adressons en toute humi- « lité de cœur la prière que le roi votre seigneur ait « à se désister d'une injuste entreprise et à respecter « dans toutes ses clauses le traité qu'il a conclu avec « nous. Nous sommes prêts en outre à rembourser « intégralement au seigneur votre roi toutes les dé- « penses qu'il a déjà faites pour cette expédition. » Le roi, après avoir tenu conseil, répondit ce qui suit : « Nous n'avons nullement l'intention de violer les « clauses du traité que nous avons conclu avec vous. « Mais comme cet homme noble est venu pour s'en- « tretenir familièrement avec nous, nous ne pouvons « sacrifier notre honneur au point d'abandonner tout- « à-fait un homme qui a mis toutes ses espérances en « notre royaume. Quant à nous il nous suffira d'avoir la « liberté de le rétablir sans obstacle dans la ville qu'il « a quittée à notre intention : après qu'il en aura été « remis en possession, que son seigneur le traite selon « les lois du pays et le récompense selon ses mérites. « Pour nous, soit en allant, soit en revenant, nous

« éviterons, ainsi que nous y sommes tenus et en « nous confiant à l'aide du seigneur, de faire aucune « injure au roi de Damas, notre ami. » Ainard était très-prudent et avait du goût pour notre peuple. Il avait donné ses trois filles, l'une au roi de Damas, l'autre à Noradin fils de Sanguin, et la troisième à un illustre chevalier nommé Manguarth. Son titre de beau-père du roi de Damas et son habileté reconnue avaient fait passer en ses mains le gouvernement de ce pays, tandis que le roi son gendre, paresseux et ivrogne, se livrait uniquement à la crapule et passait sa vie dans les voluptés et la débauche. Ainard faisait les plus grands efforts pour gagner la bienveillance des Chrétiens, et cherchait, avec une sollicitude toujours active, à leur rendre tous les bons offices par lesquels on parvient à s'assurer des amis. Les gens sages se demandaient si cette conduite était en lui l'effet de la sincérité de ses sentimens, ou s'il ne faisait qu'obéir à regret aux lois d'une impérieuse nécessité. On pouvait croire que l'un ou l'autre de ces motifs agissait sur lui : son gendre Noradin était pour lui un sujet de crainte continuelle, de même que l'avait été Sanguin, père de ce dernier; il redoutait que Noradin n'entreprît de chasser du trône le roi de Damas, son autre gendre, homme complétement nul et plongé dans une honteuse ignorance, et qu'il n'en vînt ensuite à l'exclure lui-même de l'administration de ce royaume. C'était là le principal motif qui lui rendait nécessaire la bienveillance des Chrétiens et le portait à la rechercher par toutes sortes de moyens. On eût dit que cet homme clairvoyant avait la prescience de l'avenir, car ce qu'il craignait se réalisa par la suite. Après sa mort Noradin

s'empara du royaume de Damas, du consentement même de tous les habitans, et expulsa de vive force celui qui occupait le trône. Ainard, fidèle à son dessein, faisait donc tous ses efforts pour déterminer le roi de Jérusalem à se retirer dans ses États, sans aucune perte, en acceptant le remboursement complet des dépenses qu'il avait faites pour cette expédition. Il est même certain qu'il se fût prononcé d'une manière moins hostile contre le roi et l'armée chrétienne, s'il lui eût été possible de contenir à son gré les nations étrangères qu'il avait rassemblées; car nous avons recueilli beaucoup de renseignemens qui prouvent avec évidence qu'il agit presque toujours avec beaucoup de bonne foi, de sincérité et de fermeté dans ses desseins.

Parmi les députés qui vinrent annoncer les propositions d'Ainard, on remarquait un homme de la maison du roi de Jérusalem, et qui se nommait Bernard Vacher. Après l'avoir entendu, tout le peuple s'écria que Bernard était un traître, et que quiconque cherchait à dissuader les Chrétiens de leur entreprise ou à y mettre quelque obstacle ne pouvait être demeuré fidèle. La populace imprévoyante demanda aussitôt à grands cris qu'on partît sans retard, disant qu'on ne pouvait renoncer à la possession d'une si noble ville, qu'il fallait rendre grâces à l'homme illustre qui fournissait au peuple Chrétien les moyens de s'assurer d'une conquête à jamais mémorable, suivre en tout point ses propositions avec zèle et dévouement, et combattre jusqu'à la mort pour réussir. Au milieu de tout ce tumulte, l'avis du peuple prévalut, et les conseils de la sagesse furent méprisés. On prépara

tous les bagages, on leva le camp et l'armée se remit en route. Après avoir traversé la vallée profonde de Roob, elle arriva dans la plaine que l'on appelle Médan, et où les Arabes et les autres peuples Orientaux se réunissent tous les ans pour une foire considérable. Ce fut sur ce point que les nôtres commencèrent à rencontrer des ennemis, et même en si grand nombre que ceux qui d'abord avaient demandé à grands cris que l'on poursuivît l'entreprise jusques au bout, auraient bien voulu alors y renoncer et retourner sur leurs pas. Cependant à la vue des bataillons ennemis, et tout saisis d'étonnement, les Chrétiens firent leurs dispositions, comme s'ils étaient sur le point de livrer bataille. Le roi ayant pris l'avis de ceux qui avaient le plus d'expérience dans l'art de la guerre, donna aussitôt l'ordre de former le camp; et, lorsqu'il fut établi, les fidèles, négligeant le soin de leurs personnes, comme des hommes placés dans une situation difficile, passèrent toute la nuit sans dormir. Pendant ce temps le nombre des ennemis s'accroissait à l'infini : ils enveloppaient les nôtres de toutes parts, et ne doutaient pas que, dès le lendemain, ils les chargeraient de fers et les emmeneraient prisonniers, comme un vil troupeau d'esclaves. Les Chrétiens de leur côté veillaient avec la plus grande attention, observant tout ce qui se passait autour d'eux, et déployant toute la sollicitude qui convient à des hommes forts. Dès que le jour fut arrivé, on tint conseil, et on décida qu'il fallait marcher en avant, car il eût été trop honteux et même à peu près impossible de rétrograder. Les ennemis qui nous entouraient de toutes parts semblaient

devoir mettre obstacle à l'accomplissement de ce projet : toutefois les Chrétiens s'avançant avec courage, et s'élançant au milieu des bataillons turcs, s'ouvrirent passage le fer en main et dirigèrent leur marche vers le lieu de leur destination. Chargés de leurs cuirasses, de leurs casques et de leurs boucliers, ils ne pouvaient cependant marcher qu'à pas lents et sans cesse entourés d'ennemis qui redoublaient leurs embarras. Les chevaliers eussent pu se tirer d'affaire plus facilement, mais ils étaient forcés de ralentir leur mouvement, et de demeurer toujours auprès des bataillons de gens de pied, afin que les rangs ne fussent pas rompus et que les ennemis ne pussent trouver aucune occasion de les entamer. Ils prenaient compassion les uns des autres, et le peuple chrétien était uni d'affection et semblait ne faire qu'un seul homme. Les chevaliers prenaient le plus grand soin des compagnies de gens de pied; ils descendaient souvent de cheval, prenaient part à tous leurs travaux, secouraient et transportaient quelquefois les hommes fatigués, leur allégeant autant qu'il était en eux les incommodités de la route.

Pendant ce temps, les ennemis ne cessaient de lancer des flèches et de harceler nos soldats de tous côtés, faisant les plus grands efforts pour parvenir à rompre leurs rangs; mais plus les nôtres se voyaient attaqués et serrés de près, plus ils cherchaient à se tenir constamment réunis, et montraient d'ardeur à poursuivre leur marche sans crainte. Pour comble de malheur, ils étaient travaillés d'une soif dévorante, tant par suite des difficultés de la route qu'à cause de l'extrême chaleur de la saison. Le pays qu'ils parcou-

raient était aride et dépourvu d'eau; on n'y trouve point de sources; en hiver seulement, les habitans ont coutume de recueillir les eaux pluviales dans des creux naturels ou artificiels. Cette année même, un nouvel incident avait rendu ces réservoirs entièrement inutiles : il y avait eu dans la province une abondance extraordinaire de sauterelles qui avaient infecté de leur venin toutes les piscines de ce genre, et qui enfin y étaient mortes, en sorte que les eaux en avaient été horriblement corrompues, et ne pouvaient servir à aucun usage. Le pays dans lequel se trouvait alors l'armée chrétienne est appelé la Trachonite. Luc en a fait mention dans son évangile, lorsqu'il a dit : « Philippe était tétrarque de l'Iturée « et de la province de Trachonite [1]. » Ce nom nous paraît venir du mot de *trachons*. On appelle *trachons* des passages souterrains et cachés, qui sont en grand nombre dans ce pays. Presque tout le peuple de cette contrée habite dans des grottes et des cavernes, et fait sa résidence ordinaire dans ces souterrains dits *trachons*.

Après avoir traversé cette partie du pays au milieu des plus grands dangers, les Chrétiens arrivèrent vers la dernière heure du jour auprès d'un lieu anciennement nommé Adrate [2], et maintenant vulgairement appelé la ville de Bernard d'Étampes. C'est une des villes suffragantes de la métropole de Bostrum. Les habitans de ce lieu se réunirent aux enne-

[1] Évang. sel. S. Luc, chap. 3, v. 1.

[2] L'ancienne Edrei de la Bible, où les Israélites, sous la conduite de Moïse, battirent Og, roi de Basan. (Deutéron. chap. 3.) Les écrivains grecs la nomment Adra ou Adraa.

mis, et les nôtres se trouvèrent exposés à de nouvelles persécutions. Ayant vu des citernes tout ouvertes, et espérant pouvoir y puiser de l'eau sans aucune difficulté, ils y jetaient des seaux qui étaient aussitôt perdus : des hommes cachés en dessous dans les souterrains coupaient les cordes auxquelles étaient suspendus les instrumens destinés à contenir l'eau; on retirait les cordes fort raccourcies, et les malheureux Chrétiens, trompés dans leur attente, s'épuisant en vains efforts et pendant long-temps pour obtenir quelque soulagement, n'y trouvaient enfin qu'un surcroît de peine qui augmentait encore leur soif. Pendant quatre jours de suite ils n'eurent pas un seul moment de repos, et furent sans cesse tourmentés des mêmes maux; dans la nuit même ils avaient à peine le temps de satisfaire aux besoins de la nature. De jour en jour les ennemis recevaient de nouveaux renforts, et les nôtres, au contraire, voyaient diminuer leurs forces; les uns étaient tués, d'autres blessés mortellement; d'autres enfin, désespérant de leur salut, et frappés d'une terreur invincible, allaient augmenter l'embarras des bagages, se cachaient derrière les chevaux ou les bêtes de somme, et feignaient de ne pouvoir faire un mouvement, de peur qu'on ne les fît sortir de force pour les contraindre à soutenir les attaques des ennemis. Pendant ce temps, les flèches et les projectiles de toute espèce tombaient sans interruption sur notre armée, et figuraient une pluie ou une grêle, à tel point que tout ce qui faisait partie de l'expédition, hommes et bêtes de somme, était pareillement criblé de coups.

En voyant un tel spectacle, on avait lieu de s'éton-

ner également et que les ennemis pussent produire de si grands effets avec leurs traits, et que les nôtres eussent assez de patience pour ne pas renoncer à leur entreprise. Ils faisaient bien aussi tous leurs efforts, et ne se lassaient pas de lancer des traits et des flèches; mais les ennemis se dispersaient plus librement dans la campagne, et n'étaient blessés que fort rarement. Enfin, le quatrième jour d'une marche suivie à travers tant de périls, les Chrétiens s'approchèrent du lieu de leur destination, et découvrirent de loin la ville de Bostrum. Ils éprouvèrent encore de nouvelles difficultés à chasser les ennemis d'une position où quelques filets d'eau coulaient doucement entre des rochers; ils dressèrent leur camp auprès de ces sources, prirent quelque nourriture, et s'occupèrent, autant qu'il leur fut permis, du soin de réparer leurs forces. Cette nuit cependant l'armée demeura en repos tant bien que mal, et l'on attendit avec une extrême impatience la journée du lendemain.

Cependant au milieu du profond silence de la nuit, un homme porteur de funestes nouvelles sortit de la ville, traversa le camp des ennemis, et vint se présenter à notre armée. Il demanda en arrivant à être conduit devant le roi, disant qu'il avait un secret à lui communiquer. On convoqua aussitôt les princes, et l'on appela aussi le noble Turc qui avait été gouverneur de la ville de Bostrum, et qui conduisait l'armée chrétienne à travers tant de périls. Introduit devant cette assemblée, le messager annonça que la ville avait été livrée aux ennemis par la trahison de la femme même du noble Turc, que leurs satellites y étaient entrés, qu'ils avaient expulsé les autres troupes, et

qu'ils occupaient maintenant toutes les positions de la place, ainsi que la citadelle. Frappés de consternation en apprenant cette triste nouvelle, les princes délibérèrent aussitôt sur ce qui leur restait à faire, et jugèrent enfin qu'il fallait à tout prix se hâter de rentrer dans le royaume. Quelques-uns des principaux seigneurs conseillèrent secrètement au roi de prendre avec lui le bois de la croix vivifiante, de monter sur le cheval du seigneur Jean Gomain (ce cheval passait pour être fort supérieur à tous les autres chevaux de l'armée en vitesse et en force pour supporter une longue fatigue), et de chercher à se sauver tout seul. Ils lui donnaient cet avis, parce qu'ils désespéraient complétement de réussir dans leur projet de retraite, et qu'ils craignaient de voir massacrer toute l'armée. Le roi, jeune encore, mais donnant en cette occasion un témoignage de ce qu'il deviendrait par la suite, repoussa cette proposition avec une fermeté digne de son rang, disant qu'il dédaignait de se sauver de sa personne, si le peuple dévoué à Dieu devait succomber si misérablement. Voyant qu'il ne voulait point céder à des conseils qui ne provenaient que de leur pieuse affection pour lui, les princes cherchèrent alors de nouveaux moyens, et commencèrent à prendre leurs mesures pour la retraite, persuadés qu'il était impossible d'avancer sans exposer toute l'armée à un massacre général. Obligés de renoncer à leurs espérances, et de reconnaître l'inutilité des efforts qu'ils avaient faits jusqu'à ce moment, ils commencèrent alors à sentir redoubler toutes les difficultés de leur situation. Quoique les souffrances qu'ils avaient dû supporter eussent été bien dures, presque intolérables,

et aussi grandes que toutes celles qu'ils pouvaient encore prévoir, du moins l'espoir de parvenir à s'emparer de la ville avait soutenu les courages au milieu des fatigues, et leur avait servi d'aiguillon pour les exciter à la patience. Contraints enfin d'abandonner l'objet de leurs vœux, ils se confirmèrent dans leur projet de départ, firent aussitôt tous leurs préparatifs pour se remettre en route, et les hérauts parcoururent le camp pour annoncer qu'on allait retourner dans le royaume.

Cependant, dès que le jour eut reparu, Noradin, que son beau-père avait appelé à son secours, sortit de la ville de Bostrum, traînant à sa suite de nombreux bataillons de Turcs, et se réunit aux ennemis. Ceux-ci, dès qu'ils eurent reconnu le mouvement de retraite de nos troupes, poussèrent de grands cris, et marchèrent en avant pour s'opposer à leur passage. Animés par les difficultés mêmes qui les environnaient de toutes parts, les Chrétiens renversèrent de l'épée et du glaive les corps qu'ils rencontrèrent devant eux, et s'ouvrirent un passage de vive force, non sans braver les plus grands dangers, et sans perdre beaucoup de monde. On avait publié dans le camp l'ordre de déposer les corps des morts sur les chameaux et sur les autres bêtes de somme employées au transport des bagages, afin que le spectacle du carnage ne fût pas un nouvel encouragement pour les ennemis; on prescrivit aussi de mettre sur ces animaux les hommes faibles et les blessés, toujours dans l'intention que l'on pût croire qu'aucun des nôtres avait été tué, ou fût hors d'état de marcher, et l'on avait même ordonné à ceux-ci de porter leurs glaives nus, pour présenter du moins l'apparence d'hommes forts et vigoureux.

Aussi les plus sages même parmi les ennemis ne pouvaient assez s'étonner qu'à la suite de ces grêles de flèches qu'ils lançaient constamment sur notre armée, après des attaques si fréquentes, et sous la funeste influence de la disette d'eau, des tourbillons de poussière et d'une chaleur immodérée, on ne pût trouver sur la route aucun Chrétien mort ou mourant; et le peuple qui se montrait capable de supporter avec une telle persévérance tant et de si continuelles fatigues, leur semblait un peuple de fer. Voyant qu'ils ne parvenaient pas à leurs fins par ces moyens, les ennemis méditèrent un autre genre d'hostilité. Toute cette contrée était couverte de buissons, de petits arbrisseaux, de chardons secs, de plantes de senevé, de chaume de l'année antérieure et de grains déjà bien mûrs; on mit le feu partout, et le vent qui soufflait sur notre armée animait sans cesse l'incendie. Les flammes et les tourbillons d'épaisse fumée qui étaient portés vers les Chrétiens aggravaient encore leur triste position. Tout le peuple, se retournant alors vers le vénérable seigneur Robert, archevêque de Nazareth, qui portait la croix du Seigneur, lui dit en versant des larmes et poussant des cris lamentables : « Priez « pour nous, notre père, au nom de ce bois de la « croix vivifiante que vous portez dans vos mains, et « sur lequel nous croyons que fut attaché l'auteur de « notre salut; éloignez les maux qui nous accablent, « car il est impossible que nous les supportions plus « long-temps. » En ce moment, les Chrétiens étaient semblables à ces artisans qui travaillent sans cesse à la forge : le vent qui soulevait une épaisse fumée avait fait disparaître leurs couleurs naturelles, et les avait

entièrement noircis tant sur le visage que sur tout le reste du corps; et la chaleur excessive de l'atmosphère, jointe à celle de l'incendie, portait au dernier degré le tourment de la soif, et les accablait de souffrances intolérables.

En entendant les lamentations de ce peuple malheureux, l'homme agréable à Dieu, le cœur rempli de contrition et l'ame émue de compassion pour ses frères, élevant le bois du salut, contre les flammes qui se dirigeaient de son côté, invoqua en même temps les secours d'en haut. Aussitôt la puissance divine se manifesta; en un moment les vents soufflèrent dans le sens opposé, et les flammes, ainsi que la noire fumée qui les enveloppait, furent poussées contre les ennemis qui se trouvaient en avant de notre armée, et les maux qu'ils avaient préparés pour la ruine des nôtres se retournèrent contre eux-mêmes. Étonnés d'un miracle si nouveau pour eux, les ennemis regardaient comme merveilleuse cette foi des Chrétiens, qui leur faisait obtenir si promptement du Seigneur, leur Dieu, les secours qu'ils imploraient avec ardeur. Pendant ce temps, occupés de leurs propres souffrances, les Turcs laissèrent un peu de repos aux Chrétiens, et leur donnèrent du moins le temps de respirer.

Cependant les grands et les hommes qui avaient le plus d'expérience, craignant que le peuple chrétien ne pût avoir la patience nécessaire pour supporter les maux qui l'accablaient, allèrent trouver le roi et le déterminèrent à envoyer une députation à Ainard, pour lui faire demander la paix, à quelque condition que ce fût, pourvu qu'il fût permis à l'armée de rentrer dans le royaume. On élut pour remplir cette mis-

sion un homme qui était soupçonné d'avoir dans une autre occasion, pour une députation du même genre, agi malicieusement contre le peuple du Christ; on crut devoir cependant le charger de cette affaire, parce qu'il connaissait la langue et la parlait, dit-on, avec une grande facilité. Comme on lui recommandait de s'acquitter fidèlement de son emploi, on assure qu'il répondit : « Je suis soupçonné injustement, « et tout-à-fait à tort : je vais cependant où vous me « dites : si je suis coupable du crime qu'on m'impute, « qu'il ne me soit jamais permis de revenir, et puissé-« je périr sous les glaives de l'ennemi! » Le misérable ne tarda pas à subir, par un juste jugement de Dieu, la sentence de mort qu'il avait prononcée contre lui-même. Il succomba percé de coups par les ennemis, avant d'avoir pu arriver dans leur camp et s'acquitter de sa mission.

Quatre frères, illustres princes Arabes, fils du grand et illustre satrape de cette nation, que l'on nommait Merel, étaient venus à la tête de leurs nombreuses troupes se joindre à l'expédition des Turcs; ils suivaient l'armée chétienne par le flanc, et ne cessaient de la tracasser par leurs attaques réitérées. Les nôtres cependant, fidèles à la loi qu'ils s'étaient imposée, n'osaient s'élancer sur eux, afin de ne pas rompre les rangs qui leur avaient été assignés, selon les règles de l'art militaire, et pour ne pas s'exposer eux-mêmes à subir une dure sentence, comme déserteurs de leur position. Un homme de la maison du noble Turc, qui marchait avec les nôtres, ne pouvant supporter plus long-temps l'insolence des princes Arabes, desirant repousser leurs insultes, prodigue de sa vie et ou-

bliant les ordres donnés à toute l'armée, lança vigoureusement son cheval, et dirigeant l'épée qu'il tenait en main contre l'un des quatre princes, il le transperça de son fer au milieu même de tous les siens, et le renversa par terre à peu près mort; puis il se retira promptement, et rentra sain et sauf dans les rangs des Chrétiens. Les Turcs se rassemblèrent en foule autour de l'Arabe, et ayant reconnu que son ame infortunée avait abandonné son corps, ils poussèrent des cris lamentables et répandirent des torrens de larmes, en témoignage de leur profonde douleur. Pendant ce temps les nôtres remplis de joie demandaient avec empressement quel était l'homme qui avait bravé un si grand péril, et à qui cette action d'éclat venait d'assurer une gloire immortelle : lorsqu'ils eurent appris que c'était un étranger, qui pouvait avoir ignoré l'ordre assigné pour la marche, d'autant plus que ne connaissant pas la langue il n'avait pu comprendre l'édit publié à ce sujet, ils se montrèrent indulgens et pleins de clémence pour celui qui n'avait pas connu la loi, et quoiqu'il fût certain qu'il avait formellement contrevenu à la discipline militaire, ils approuvèrent son action, non comme conforme à la raison, mais comme ayant eu la plus heureuse issue. Cependant la colonne ennemie qui marchait de ce côté se dispersa, notre armée se trouva un peu plus au large, et put se déployer plus librement qu'elle n'avait fait encore.

Après quelques jours de marche, les Chrétiens arrivèrent de nouveau auprès de la vallée de Roob : comme ce passage était fort serré et pouvait recéler de graves dangers, les princes résolurent de l'éviter et

donnèrent les ordres nécessaires. Le régent de Damas, Ainard, ayant reconnu que le roi dirigeait sa marche vers ce point avec toute son armée, lui avait envoyé des messagers pour lui annoncer que, s'il le trouvait bon, il lui ferait préparer un grand dîner dans la vallée; car il savait que depuis quelques jours l'armée chrétienne souffrait beaucoup du manque de vivres. Je n'ai jamais pu savoir d'une manière positive si cette offre d'Ainard avait été sincère, et si elle n'était de sa part que l'effet de son affection pour les Chrétiens, ou s'il n'avait fait qu'employer une ruse pour attaquer ses adversaires dans ces défilés dangereux. Quoi qu'il en soit, il est toujours sage de suivre cette antique tradition qui dit que les dons même des ennemis sont suspects à juste titre. Les princes firent donc publier que l'on eût à continuer la marche en suivant un chemin plus élevé, plus uni et qui offrait beaucoup moins de dangers. Mais il n'y avait personne dans l'armée qui pût lui servir de chef, pour la diriger à travers un pays tout nouveau, quand tout-à-coup on vit un chevalier inconnu marchant à la tête des cohortes : il était monté sur un cheval blanc, portait une bannière rouge, une cuirasse et des manches courtes qui lui descendaient jusqu'aux coudes. Tel que l'ange du Seigneur des armées, il suivait les chemins raccourcis, s'arrêtait toujours auprès de sources jusqu'alors ignorées, et indiquait les positions les plus convenables et les plus commodes pour dresser le camp. L'armée avait eu de la peine à arriver en cinq jours de marche auprès de la vallée de Roob, et dès qu'elle s'avança sous la conduite et en suivant les indications de son nouveau guide, elle arriva en trois jours auprès de Gadara.

La ville de Gadara est située dans le pays appelé Décapolis, dont il est fait mention dans l'évangile de Marc, où il est dit : « Jésus quitta les confins de Tyr, « passa par Sidon vers la mer de Galilée, passant au « milieu du pays de Décapolis[1]. » Le nom seul de cette province indique assez qu'elle contient dix villes, Hippos, Pella, Gadara, dont il est ici question, et sept autres encore[2]. Cette dernière est située sur les confins du territoire des ennemis et du pays chrétien : tandis que nos premières légions y arrivaient, les Turcs, comme s'ils eussent été saisis d'un nouvel accès de folie, recommencèrent à faire rage contre la portion de l'armée chrétienne qui était encore en arrière ; mais voyant qu'ils ne pouvaient parvenir à l'entamer, et que les nôtres se trouvaient déjà sur leur territoire, accablés d'ennuis et fatigués soit par l'effet des feux qu'ils avaient eux-mêmes allumés, soit par suite des chaleurs excessives, ils rompirent leurs rangs et commencèrent leur mouvement de retraite, pour retourner chacun dans son pays. Les nôtres cependant passèrent cette nuit plus tranquillement que d'ordinaire, ils goûtèrent enfin quelque repos bien nécessaire à des corps épuisés de fatigues, et le lendemain ils arrivèrent à Tibériade.

Ceux qui conservent encore aujourd'hui un souvenir fidèle du fait que j'ai rapporté, s'accordent tous à dire que personne ne connut le chevalier qui servit de guide à l'armée. Dès que l'on était arrivé au lieu

[1] Évang. sel. S. Marc, chap. 7, v. 31.

[2] Selon d'Anville, Scythopolis, Gadara, Hippos, Gerasa, Pella, Canatha, Dium, Philadelphia, Abila et Capitolias; mais il y a beaucoup d'incertitude dans cette désignation.

où il fallait dresser le camp, il disparaissait subitement, on ne le voyait plus nulle part, et le lendemain il se montrait de nouveau à la tête des légions. Nul homme actuellement vivant ne se souvient que les Latins, depuis leur établissement dans l'Orient, aient fait une expédition aussi périlleuse que celle-là, sans que cependant les ennemis y aient remporté une victoire certaine.

Lorsque le roi fut rentré dans son royaume, et que la croix du Seigneur eut été rendue à Jérusalem, le peuple qui y était demeuré se livra à la joie, et de toutes parts on s'écriait, en voyant ceux qui revenaient : « Il était mort, et il est ressuscité; il était « perdu, et il est retrouvé [1]. » Dans la suite le noble turc fut rappelé par Ainard, qui lui fit porter des paroles de paix ; mais ces paroles qui l'invitaient à une réconciliation, étaient trompeuses; il fut horriblement maltraité, on lui arracha les yeux, et, dès ce moment, il traîna et termina enfin sa misérable existence dans la pauvreté et le dénuement le plus absolu.

Tandis que ces choses se passaient, il arriva aussi dans les environs d'Edesse de déplorables événemens, qui méritent bien d'être rapportés : mais afin d'en faire mieux connaître les détails, je crois devoir reprendre mon récit d'un peu plus haut.

Après la mort de Sanguin, le plus grand ennemi du nom chrétien, Noradin, son fils, se rendit à Mossoul, dans la principauté de son père, pour y défendre ses droits de succession, et y demeura pendant quelque temps. A cette même époque les habitans d'Edesse,

[1] Évang. sel. S. Luc, chap. 15, v. 24.

voyant que Noradin n'avait laissé dans leur ville qu'un petit nombre d'hommes dévoués à son service et chargés par lui de garder les forts de la place, tandis que tout le reste de la population était attaché à la foi chrétienne, se hâtèrent d'envoyer en secret des messagers au comte Josselin, pour lui annoncer que la ville leur était presque entièrement abandonnée, et qu'il n'y restait qu'un petit nombre de Turcs qui veillaient à la garde des forts. Dès le temps des apôtres, les habitans d'Edesse avaient accueilli la foi du Christ, elle y avait poussé de profondes racines, s'y était constamment maintenue, et, comme je l'ai déjà dit en une autre occasion, il n'y avait dans cette ville personne ou presque personne qui professât une autre religion. Les Edessains adressèrent les plus vives instances au comte, et le supplièrent de rassembler ses chevaliers sans le moindre retard, de venir en toute hâte, lui promettant de lui livrer leur ville sans difficulté, et sans qu'il eût à courir le moindre danger. Le comte, en effet, prit aussitôt avec lui le seigneur Baudouin des Mares, homme noble et puissant, rassembla avec une grande activité tous les chevaliers du pays, ainsi que les gens de pied, traversa le fleuve, et se présenta inopinément sous les murs d'Edesse, au milieu de la nuit, suivi de toute son escorte : tandis que les hommes chargés du service des veilles étaient profondément endormis, et que tout reposait en silence autour d'eux, les habitans introduisirent dans la ville quelques-uns des arrivans, à l'aide des cordes et des échelles qu'ils leur firent passer, et ceux-ci allèrent aussitôt ouvrir les portes à leurs compagnons qui les attendaient en dehors. Tous s'élancèrent en

même temps et pêle-mêle, ils se répandirent aussitôt dans les divers quartiers de la ville, et passèrent au fil de l'épée tous ceux des ennemis qui s'offrirent à leurs coups. Une partie d'entre eux trouva cependant moyen d'échapper à la mort, et de se réfugier dans les lieux fortifiés. Le comte et l'armée chrétienne qu'il avait amenée avec lui prirent sur-le-champ possession de la ville, et l'occupèrent pendant quelques jours; mais ils ne purent s'emparer des forts, qui étaient bien approvisionnés en vivres, en armes et en soldats, et pouvaient faire une longue résistance, tandis que les Chrétiens qui venaient d'arriver n'avaient à leur disposition aucune machine, et ne trouvèrent pas même dans la ville les matériaux nécessaires pour en faire construire.

Cependant le comte expédia des exprès pour annoncer de toutes parts le succès qu'il venait de remporter et pour inviter les princes ses voisins à venir en grande hâte à son secours, afin de conquérir à perpétuité et de conserver pour le culte chrétien la ville qu'il avait recouvrée par une grâce particulière du Seigneur. Cette nouvelle répandit la joie chez le peuple chrétien; autant on avait éprouvé de douleur en apprenant d'abord la captivité de cette ville, autant furent douces les consolations qu'apportaient les messagers. Mais la joie est voisine du deuil; bientôt la harpe n'exprima plus que la douleur et l'on ressentit des maux plus grands que ceux qui les avaient précédés.

Noradin, ayant appris que les habitans d'Edesse avaient livré la ville au comte Josselin, rassembla aussitôt des troupes dans tout l'Orient et convoqua les

peuples des villes voisines; il réunit toutes ses forces à la voix de ses hérauts, arriva subitement sous les murs d'Edesse, établit son armée autour de la place et l'investit de toutes parts. Quant aux nôtres, selon l'expression de l'Écriture, « l'épée les désolait au de« hors et la frayeur au dedans [1]. » Les ennemis, rangés sous les murailles, leur interdisaient tout moyen de sortir et faisaient pour les combats les préparatifs qui portent la mort; et, dans l'enceinte même de la ville, ceux qui occupaient les forts leur inspiraient la même terreur et les harcelaient sans relâche.

Dans cette cruelle perplexité ne sachant que faire, les Chrétiens formaient tour à tour mille projets qu'ils abandonnaient aussitôt; quelle que fût la résolution à laquelle ils voulussent s'arrêter, elle ne leur présentait jamais aucune chance de succès; ils ne voyaient aucun moyen de s'échapper qui ne leur offrît en même temps les plus grands dangers. Cependant après avoir pris en considération et le lieu et les circonstances où ils se trouvaient, tous tombèrent d'accord qu'il valait mieux affronter tous les périls et sortir de la ville à quelque prix que ce fût. Il leur parut préférable de tenter un combat contre les ennemis du dehors et de s'ouvrir un passage de vive force plutôt que de soutenir un siége; car, dans ce dernier cas, il devait arriver nécessairement ou que tous les Chrétiens indistinctement succomberaient sous le glaive, ou qu'ils seraient enfin forcés par le défaut de vivres à se livrer aux mains de leurs ennemis, pour subir le joug d'une honteuse servitude, plus cruelle encore que tout autre genre de mort. Cet avis fut donc gé-

[1] Deutéron. chap. 32, v. 25.

néralement adopté; l'entreprise était périlleuse, mais en la comparant aux autres maux plus fâcheux encore qu'il était facile de prévoir, on jugea qu'on serait plus tôt hors de souffrance. Cependant les habitans qui avaient fait preuve de zèle en introduisant le comte dans la ville, voyant que l'armée renonçait à tout espoir de se sauver par la résistance, et craignant eux-mêmes d'être traités comme de grands criminels et punis des derniers supplices s'ils demeuraient après le départ du comte, résolurent de prendre avec eux leurs femmes et leurs enfans, et de sortir ainsi que l'armée chrétienne, jugeant qu'il valait mieux pour eux tenter le sort des combats au milieu de leurs frères, que d'attendre une mort inévitable, ou de succomber parmi les infidèles, sous le joug d'une dure servitude, le plus redoutable de tous les supplices.

On ouvrit donc les portes de la ville, et tous se précipitèrent à la fois pour en sortir, embrassant ce parti comme l'unique moyen de salut qui leur fût offert. Ils savaient bien qu'ils ne pouvaient se faire un passage que par le fer, et en enfonçant les colonnes ennemies; mais cette entreprise même et toutes ses suites leur semblaient légères pourvu qu'ils pussent sortir de la place. Cependant quelques-uns des ennemis ayant pénétré dans la ville par les passages que leur ouvrirent ceux qui occupaient les forts, poussaient vivement les Chrétiens sur les derrières, et les forçaient à se hâter de sortir : en même temps les Turcs qui étaient au dehors, ayant appris qu'un parti des leurs avait trouvé moyen d'entrer dans la place, et se battait déjà contre les nôtres, voulurent aller se réunir à leurs compagnons, et s'emparèrent de vive force de

la porte que les Chrétiens avaient ouverte pour sortir; ils rassemblèrent aussitôt une grande quantité de guerriers de condition et de rang divers, pour s'opposer à la sortie des nôtres, et pour pénétrer eux-mêmes dans l'intérieur de la ville. Alors les partis ennemis en vinrent aux mains, autant du moins que le permettait l'étroit espace dans lequel ils se trouvaient resserrés, et le combat fut également périlleux pour tous les deux. Enfin serrés de près par ceux qui les poussaient vivement sur leurs derrières, puisant de nouvelles forces et un nouveau courage dans la difficulté même de leur situation, les Chrétiens triomphèrent de la résistance et de tous les efforts de ceux de leurs ennemis qu'ils avaient en tête, et s'ouvrant un chemin par le fer, non sans renverser et sans perdre à leur tour beaucoup de monde, ils parvinrent à atteindre la plaine. Spectacle vraiment déplorable, et dont le récit seul nous arrache encore des larmes! Un peuple sans armes, des citoyens sans expérience de la guerre, des vieillards, des malades, des matrones et de jeunes vierges, des femmes âgées conduisant ou portant de jeunes enfans encore à la mamelle étaient tous ensemble entassés dans les étroits passages des portes. Les uns tombaient devant les chevaux, qui les foulaient aux pieds; d'autres, pressés de toutes parts, perdaient toute possibilité de respirer, et étaient misérablement étouffés; d'autres enfin succombaient sous le glaive impitoyable des ennemis. La plupart des habitans qui avaient résolu de suivre la marche de notre armée, hommes et femmes, furent massacrés pêle-mêle dans cette rencontre; il ne s'échappa parmi eux que les hommes les plus vigoureux, ou ceux encore

à qui leurs chevaux fournirent les moyens de suivre les mouvemens de l'armée.

Noradin cependant, voyant que les Chrétiens se disposaient à se remettre en marche, résolut de les poursuivre; il convoqua aussitôt et forma ses bataillons, les disposa en bon ordre de combat, et se mit sur les traces de ses ennemis, les serrant de près et les poussant l'épée dans les reins. Les Chrétiens dirigèrent leur marche vers l'Euphrate, qui coule à quatorze milles de distance de la ville d'Edesse. Sur toute la longueur de cette route, le comte et son armée eurent à combattre constamment et coururent les plus grands dangers : à chaque pas c'étaient de nouvelles attaques, tantôt par des corps considérables, tantôt par de petits détachemens, et toujours les deux partis perdaient du monde : là mourut le noble homme dont j'ai déjà parlé, le seigneur Baudouin des Mares, que ses exploits militaires avaient illustré; là périrent encore beaucoup d'autres hommes recommandables, dignes d'un éternel souvenir; leurs noms sont inconnus; puissent leurs ames jouir d'un saint repos! Toujours est-il certain que leurs actions ont été inscrites dans le ciel, puisqu'ils trouvèrent une fin glorieuse, en combattant pour la cause de la foi et pour la liberté du peuple chrétien.

Enfin le comte, ne pouvant plus soutenir une lutte trop inégale, après avoir perdu en grande partie ceux qui l'accompagnaient, chercha à se soustraire par la fuite aux attaques continuelles des ennemis, traversa l'Euphrate et se réfugia dans la ville de Samosate. Les autres suivirent diverses routes, selon qu'ils le jugèrent le plus convenable; ils abandonnèrent les ba-

gages et les chariots, et ne s'occupèrent que de sauver leur vie. Bientôt la nouvelle de ces désastres se répandit dans toutes les contrées environnantes, et ceux qui naguère s'étaient tant réjouis de la reprise de la ville d'Edesse, tombèrent dans une plus grande consternation lorsqu'ils furent instruits qu'elle était perdue une seconde fois, et que les nobles et le peuple chrétien avaient tant souffert dans cette expédition.

Vers le même temps, le seigneur Guillaume, de précieuse mémoire, patriarche de Jérusalem, homme simple et rempli de la crainte de Dieu, entra dans la voie de toute chair. Il mourut le 25 septembre, dans la quinzième année de son pontificat[1]. Le 25 janvier suivant, on lui donna pour successeur le seigneur Foucher, archevêque de Tyr, qui a été le troisième de nos prédécesseurs en remontant.

A peu près à la même époque, et le jour de l'Épiphanie, la foudre du ciel tomba sur l'église du sépulcre du Seigneur sur la montagne de Sion, et la mit en grand danger; présage effrayant dans notre opinion, et qui remplit toute la ville de terreur. On vit aussi pendant plusieurs jours une comète et quelques autres apparitions extraordinaires qui annonçaient les choses de l'avenir.

Comme l'église de Tyr était devenue vacante, le seigneur roi partit avec sa mère, qui continuait à s'occuper du soin des affaires publiques, et ils se rendirent à Tyr avec le seigneur patriarche qui avait occupé jadis cette église, et avec les évêques ses suffragans, afin de pourvoir au remplacement de l'ar-

[1] En 1145.

chevêque. On s'occupa, avec les formalités habituelles, de ce qui se rapportait à cette élection, et, comme de coutume, les électeurs se divisèrent en deux partis. Les uns demandaient qu'on nommât le seigneur Raoul, chancelier du roi, homme fort lettré sans doute, mais trop occupé des affaires du monde. Il était Anglais d'origine, beau de sa personne et fort agréable au roi, à la reine et à tous les gens de cour : en sorte que le roi et sa mère se prononcèrent en sa faveur. L'autre parti avait pour chef Jean Pisan, archidiacre de la même église, qui fut dans la suite cardinal de l'église romaine. A ce parti se rattachait encore Bernard, évêque de Sidon, et Jean, évêque de Béryte. Le seigneur patriarche les soutenait, et tous ensemble repoussaient Raoul. Ils eurent recours à la ressource de l'appel; et s'appuyant sur la protection du seigneur patriarche, ils firent les plus grands efforts contre ceux qui espéraient faire réussir leurs projets par un acte de violence de la part du roi. En effet, le chancelier réussit par la force à s'emparer de l'église; il envahit tous ses biens et les posséda pendant deux ans, jusqu'à ce qu'enfin le procès ayant été jugé par le pontife romain, en présence des parties, le seigneur pape Eugène déclara nulle l'élection du chancelier. Dans la suite le même Raoul, protégé par le seigneur pape Adrien, son compatriote, fut élu pour l'église de Bethléem et ordonné évêque de cette ville. Quant au siége métropolitain, Raoul y fut remplacé, d'un consentement unanime et avec l'approbation générale, par un homme d'une simplicité et d'une douceur admirable, rempli de la crainte de Dieu, éloigné de tout mal, et dont la mémoire est en bénédiction au-

près du Seigneur ainsi qu'auprès des hommes; c'était le seigneur Pierre, prieur de l'église du sépulcre, né dans l'Espagne citérieure et dans la ville de Barcelone, noble selon la chair, mais plus noble selon l'esprit. Sa vie et ses œuvres mériteraient d'être racontées longuement et dans un traité particulier; mais mon devoir d'historien me prescrit de ne pas m'arrêter sur les détails et de ne raconter que des faits généraux.

[1146.] Après la prise de la ville d'Edesse par les Turcs, les bruits les plus sinistres se répandirent, et la renommée les transporta rapidement dans tout l'Occident; on disait que la race impie des Turcs, non contente d'avoir repris possession de cette ville, parcourait en toute liberté les diverses provinces de l'Orient, ravageait les villes, les campagnes et les places possédées par les Chrétiens, et que notre malheureux peuple était plus que jamais écrasé par les combats et les invasions réitérées qu'il avait à soutenir. Des hommes allaient de tous côtés portant ces nouvelles chez les peuples divers, visitant les nations engourdies et presque éteintes dans une longue oisiveté, et les sollicitant à tirer vengeance de tant et si grandes insultes. Le seigneur pape Eugène III, homme rempli de Dieu, animé d'une sollicitude toute paternelle pour les maux que souffraient, lui disait-on, ses enfans de l'Orient, et éprouvant pour eux une compassion pleine de tendresse, choisit des hommes religieux, doués du talent de persuader, puissans en œuvres et en paroles, et les envoya dans toutes les régions de l'Occident pour annoncer aux peuples de races et de langues diverses les maux intolérables qui

accablaient leurs frères de l'Orient et les animer à la vengeance. Parmi ceux qui furent désignés pour remplir ces missions agréables au Seigneur, on remarquait un homme d'immortelle mémoire, modèle des plus brillantes vertus, le seigneur Bernard, abbé de Clairvaux, dont le pieux souvenir demeure à jamais devant Dieu, et doit être précieux à tous les hommes. Rempli de zèle pour exécuter l'œuvre qui lui était imposée, emmenant à sa suite des collaborateurs également agréables à Dieu, actif et infatigable en dépit de la faiblesse d'un corps près de succomber sous le poids des années [1], et qu'avaient déjà exténué des jeûnes presque continuels et une abstinence trop rigoureuse, il visitait les royaumes, parcourait les provinces, évangélisant sans relâche le royaume de Dieu. Il racontait avec soin l'affliction des peuples de l'Orient et tous les maux dont ils étaient accablés; il disait hautement que les villes occupées par les fidèles et naguère vouées entièrement à la foi chrétienne gémissaient sous le joug des persécuteurs du nom du Christ, et se trouvaient livrées à la plus cruelle servitude; que leurs frères, pour lesquels le Christ a voulu mourir, étaient réduits à la mendicité, chargés de liens et de fers, consumés par la faim, renfermés dans d'horribles prisons, dévorés de souillures et revêtus d'amertume. Puis il les invitait à l'œuvre de la délivrance, il les encourageait à aller repousser loin de leurs frères les maux sous lesquels ils gémissaient, promettant que les secours d'en haut ne manqueraient point à ceux qui voudraient se livrer à cette sainte entreprise, et qu'ils auraient part avec les élus aux ré-

[1] Saint Bernard n'avait alors que cinquante-cinq ans.

compenses éternelles. Ces paroles qu'il portait avec une pieuse constance chez les nations, dans les principautés et dans les royaumes, furent favorablement accueillies par les grands de même que par le petit peuple; tous témoignèrent spontanément le desir de répondre à ces exhortations, et promirent de se mettre en route pour Jérusalem; ils attachèrent sur leurs épaules le signe de la croix de vie, et firent leurs préparatifs de départ. Et ce ne fut pas seulement dans les classes obscures du peuple que ces discours produisirent leurs bons effets; les suprêmes modérateurs du monde, ceux qu'on voyait placés à la tête des plus grands royaumes parurent également touchés de ce langage de persuasion. Les plus illustres, les plus puissans rois de la terre, le seigneur Conrad, empereur des Romains, le seigneur Louis, roi des Français, et beaucoup d'autres princes de ces deux empires formèrent les mêmes vœux, se montrèrent animés des mêmes desirs, embrassèrent en toute dévotion le signe salutaire de la croix vivifiante, et la placèrent dans leurs cœurs et sur leurs vêtemens comme gage de leur promesse de départ.

[1147.] Après avoir pris les mesures convenables pour pourvoir au gouvernement de leurs royaumes, ils appelèrent à eux tous ceux qu'enflammait le même zèle, et qui s'étaient engagés par les mêmes vœux de salut; lorsqu'ils eurent terminé tous les préparatifs de voyage, tels que pouvait les exiger la dignité royale, ils se mirent en route tous ensemble, au mois de mai[1], pour entreprendre le pélerinage agréable à Dieu; mais il sembla que la divinité s'opposait à leurs

[1] Le 11 juin 1147.

desirs et se prononçait contre eux dans sa colère : ils partirent sous les plus sinistres auspices. En punition des péchés des hommes, ils ne purent rien faire sur toute leur route qui fût agréable au Seigneur, et leur entreprise ne fit que rendre plus fâcheuse la situation de ceux de leurs frères auxquels ils croyaient aller porter des secours.

Les chefs de l'expédition résolurent de marcher séparément et de conduire chacun son armée, de peur qu'il ne s'élevât des dissensions et des querelles entre les peuples divers, et afin que les troupes pussent trouver plus facilement toutes les choses nécessaires à la vie, et que les chevaux et les bêtes de somme destinés au transport des bagages ne se trouvassent pas exposés à manquer de fourrage. Après avoir traversé la Bavière et passé le grand fleuve du Danube à Ratisbonne, ils laissèrent ce fleuve sur la gauche, descendirent en Autriche et entrèrent en Hongrie où le seigneur roi de ce pays les accueillit et les traita avec les plus grands honneurs; puis ayant parcouru ce royaume ainsi que les deux Pannonies, ils traversèrent le pays des Bulgares, savoir la Mésie et la Dacie Méditerranée, laissant sur la gauche la Dacie Ripéenne. Ils entrèrent ensuite dans la Thrace, traversèrent les deux villes célèbres de Philippopolis et d'Andrinople, et arrivèrent dans la ville royale. Le seigneur Manuel, empereur de Constantinople, eut avec eux plusieurs entretiens particuliers; ils s'arrêtèrent chez lui le temps qui fut jugé nécessaire pour donner un juste repos aux armées, à la suite des longues fatigues d'une telle entreprise; puis ils passèrent l'Hellespont qui baigne les murs de Constantinople et

marque les confins de l'Europe et de l'Asie ; et étant entrés en Bithynie, première province que l'on rencontre en Asie, ils dressèrent leur camp auprès du bourg de Chalcédoine, d'où leur vue se portait encore sur la ville qu'ils venaient de quitter. Ce fut dans cette antique ville de Chalcédoine que fut tenu le quatrième concile sacré, auquel assistèrent six cent trente-six Pères de l'Église[1]. Le seigneur Martien régnait à Constantinople, le seigneur Léon était pontife romain, et ce concile s'assembla pour procéder contre le moine et abbé Eutychès, qui soutenait qu'il n'y avait qu'une seule nature en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cependant le soudan d'Iconium, instruit long-temps à l'avance de la marche des illustres princes, et redoutant leur arrivée, avait demandé des secours dans les contrées les plus reculées de l'Orient. Plein de sollicitude, et cherchant tous les moyens de repousser les périls qui le menaçaient, il fortifiait des villes, élevait des remparts, implorait l'assistance des peuples voisins ; et livré aux plus vives angoisses, il attendait de jour en jour l'arrivée des ennemis qu'il savait à la porte de ses États, apportant la mort à ses sujets et la désolation dans sa patrie. On disait en effet de toutes parts que les troupes qui s'approchaient formaient une masse dont les siècles passés n'avaient fourni aucun exemple, que leur cavalerie seule pouvait couvrir toute la surface de la terre, que les plus grands fleuves ne suffisaient point à les abreuver, que les contrées les plus fertiles ne pouvaient leur fournir les vivres dont ils avaient besoin ; et quoique la renommée exagérât beaucoup ces rapports, les faits

[1] En 451.

mêmes dans leur simple vérité étaient bien propres à inspirer une vive terreur aux plus illustres des princes de l'Orient qui ne suivaient point la foi chrétienne. Ceux qui accompagnaient ces expéditions ont constamment affirmé qu'il y avait, dans la seule armée de l'empereur, soixante et dix mille hommes cuirassés, sans compter les gens de pied, les enfans et les femmes, et les cavaliers armés à la légère. Ils ont dit aussi que l'armée du seigneur roi des Français pouvait compter également soixante et dix mille hommes vigoureux et portant cuirasse, non compris les gens de la seconde classe. Sans doute, si le Seigneur eût daigné se montrer propice à ces expéditions, les accompagner dans sa clémence et les visiter de son bon plaisir, de telles armées eussent pu vaincre non seulement le soudan, mais même toutes les contrées de l'Orient, et les conquérir à la foi du Christ; mais le Seigneur, dans ses conseils secrets et justes cependant, dédaigna leurs efforts et ne voulut point accepter les offrandes présentées peut-être par des mains indignes.

Cependant lorsque toutes ses légions eurent traversé le Bosphore, l'empereur Conrad, qui était demeuré avec un petit nombre des princes de sa maison, prit congé de l'empereur de Constantinople, passa aussi le même bras de mer et donna de nouveau les ordres de départ, assignant à chaque prince la légion qu'il aurait à commander. L'armée, laissant sur la gauche la Galatie, la Paphlagonie et les deux provinces du Pont, sur la droite la Phrygie, la Lydie et l'Asie mineure, traversa la Bithynie, passant tout près de Nicomédie, métropole de cette province, et lais-

sant sur la droite la ville de Nicée, où se réunit, du temps de l'empereur Constantin, un concile composé de trois cent dix-huit Pères de l'Église convoqués pour combattre les dogmes impies du malheureux Arius[1]. De là l'armée, suivant la route la plus directe et s'avançant en bon ordre de bataille, entra dans la Lycaonie, qui a pour métropole la ville d'Iconium. Le soudan de ce pays avait rassemblé toutes ses troupes et rallié une immense multitude de Turcs convoqués par lui dans toutes les contrées voisines; il attendait, à la tête de toutes ses forces, prêt à choisir le lieu et le moment les plus opportuns pour s'opposer à la marche des Chrétiens et leur susciter des obstacles imprévus. Employant les prières et prodiguant les trésors, il avait soulevé contre nos frères tous les rois, chefs et princes qui commandaient, à quelque titre que ce fût, dans ces pays et jusque dans les provinces les plus reculées de l'Orient, leur déclarant lui-même et leur faisant annoncer par les messagers qu'il leur expédiait sans cesse que, si l'on accordait un libre passage à cette immense multitude d'hommes si bien armés, l'Orient tout entier se verrait contraint de subir leur domination. A sa voix, les deux Arménies, la Cappadoce, l'Isaurie, la Cilicie, la Médie, le pays des Parthes s'étaient soulevés, les peuples étaient accourus formant une masse innombrable de combattans, et le soudan, se confiant en leur secours, avait conçu l'espoir de résister, à forces à peu près égales, aux forces immenses dont on lui annonçait l'approche.

Sur la demande que lui avait faite l'empereur des Romains au moment de son départ, l'empereur de

[1] En 325.

Constantinople avait donné à Conrad des hommes qui connaissaient bien le pays et devaient servir de guides à l'armée ; mais s'ils avaient des notions exactes sur toutes ces provinces, ces hommes étaient en même temps bien peu sûrs. Il semblait qu'ils eussent été donnés à l'armée chrétienne comme des serviteurs destinés à la guider en toute confiance, afin qu'elle ne fût point exposée à s'engager imprudemment dans de mauvais défilés, ou à se jeter dans des pays inconnus, au risque d'y manquer de vivres. Aussitôt qu'ils furent entrés avec l'armée sur le territoire des ennemis, les guides invitèrent les chefs à prendre des vivres en quantité suffisante pour quelques journées de marche qu'ils auraient à faire à travers des lieux inhabités, afin de prendre le chemin le plus court, promettant positivement qu'après un certain nombre de jours qu'ils indiquaient même à l'avance, l'armée arriverait auprès de la célèbre ville d'Iconium, et serait alors dans un pays excellent, où l'on trouverait en abondance toutes sortes d'approvisionnemens. Les chefs, empressés de croire à ces paroles, firent charger de vivres les chars, les bêtes de somme et tous les chariots ; et se confiant en leurs conducteurs, ils suivirent, dans la simplicité de leur esprit, ceux qui leur montraient le chemin. Les Grecs cependant s'abandonnant à leur méchanceté naturelle et à la haine qu'ils nourrissaient contre les nôtres, soit qu'ils eussent reçu des ordres de leur maître, soit que l'argent de l'ennemi les eût corrompus, suivirent à dessein des chemins détournés, entraînèrent toujours les légions sur leurs pas, et les conduisirent dans des lieux où les ennemis devaient trouver plus de facilité et d'a-

vantage à les attaquer et à leur faire beaucoup de mal.

Cependant le nombre des journées de marche que les guides avaient annoncé d'avance était écoulé, et l'armée n'arrivait point aux lieux qu'elle desirait et qu'on lui avait promis : l'empereur fit appeler les Grecs qui dirigeaient la marche ; et les interrogeant en présence de ses princes, il leur demanda comment il se faisait que l'armée ne fût point encore arrivée au lieu de sa destination, quoiqu'elle eût marché sur la route indiquée depuis un plus grand nombre de journées qu'ils n'en avaient demandé eux-mêmes dans le principe. Ceux-ci, recourant à leurs mensonges accoutumés, répondirent que l'armée ne laisserait pas d'arriver, et affirmèrent positivement qu'avec l'aide du Seigneur toutes les légions seraient rendues au bout de trois jours devant Iconium. L'empereur, exempt de méfiance, se laissa persuader par ces paroles, et annonça aux Grecs qu'il prendrait patience encore pendant trois jours, et se confiait en leurs promesses. La nuit suivante on dressa le camp comme à l'ordinaire ; et tandis que tout le monde se reposait des fatigues de la journée, les Grecs, race maudite, profitant du silence de la nuit, prirent secrètement la fuite, abandonnant sans guide tout le peuple commis à leur foi.

Le jour revenu, et lorsqu'il fut temps de se remettre en marche, on ne trouva plus ceux qui avaient coutume de s'avancer à la tête des légions ; l'empereur et les princes de l'armée découvrirent enfin leur perfidie, et tous furent instruits de cette horrible méchanceté. Cependant, les fils de Bélial, afin d'accroître leurs iniquités et d'ajouter péché sur péché,

se rendirent auprès de l'armée du roi des Français, qui, dit-on, n'était pas éloignée : ils y déclarèrent faussement que l'empereur des Romains, qui avait marché en avant du roi et sous leur conduite, avait obtenu toutes sortes de succès; qu'il avait enlevé de vive force, et détruit de fond en comble la ville d'Iconium, après avoir remporté sur les ennemis une victoire décisive. J'ai lieu de croire qu'ils dirent ces mensonges dans l'intention de précipiter le roi des Français dans les mêmes périls, en l'engageant à suivre le même chemin, ou peut-être encore, afin d'empêcher ce monarque de marcher au secours de ses frères, en lui faisant croire que tout leur avait réussi au gré de leurs desirs; peut-être aussi n'inventèrent-ils ces nouvelles que pour éviter les châtimens qui auraient pu leur être infligés comme à des traîtres, auteurs de la ruine de l'armée, s'ils eussent déclaré en effet sa malheureuse situation. Mais quelles qu'aient été leurs intentions, il est certain que leurs perfidies seules entraînèrent l'armée dans la situation périlleuse où elle trouva sa ruine.

L'empereur, se voyant ainsi que son armée privé de guides, convoqua l'assemblée de tous les princes, pour délibérer avec eux sur ce qu'il y avait à faire. Les uns proposèrent de rebrousser chemin, d'autres pensèrent qu'il fallait marcher en avant, et dans ce conflit d'opinions contradictoires, on pouvait dire avec le prophète : « Les princes sont tombés aussi dans le dernier mé« pris, et il les a fait errer hors de la voie, par des « lieux où il n'y avait point de chemin [1]. » Tandis qu'ils flottaient dans leur incertitude, inquiets et de

[1] Psaum. 106, v. 40.

leur ignorance des localités et du défaut de subsistances (car le fourrage leur manquait entièrement pour les bêtes de somme, et il n'y avait non plus aucune denrée pour la nourriture des hommes), on annonça dans le camp (et cette nouvelle n'était pas dénuée de fondement) que les armées ennemies se trouvaient dans le voisinage, formant une multitude incalculable. Les Chrétiens étaient alors dans un désert stérile, loin de tout sol cultivé, et ce n'était pas sans dessein prémédité que leurs perfides conducteurs les avaient menés en ces lieux. Ils avaient laissé sur la droite la Lycaonie, à travers laquelle ils eussent dû passer; en parcourant des lieux cultivés, il leur eût été facile d'arriver en moins de temps à leur destination, et en trouvant toujours en abondance toutes les choses nécessaires : mais les guides ayant pris sur la gauche les détournèrent des bons chemins, et les conduisirent dans les déserts de la Cappadoce, bien loin d'Iconium. On disait publiquement (et la chose paraissait assez vraisemblable) que cette funeste machination avait été faite de l'aveu et d'après les ordres de l'empereur des Grecs, jaloux des succès de nos armées, car on assure que les Grecs ont toujours redouté, et redoutent toujours l'accroissement de la puissance des Occidentaux et principalement de l'empire Teutonique, qu'ils regardent comme le rival de leur Empire. Ils voient avec déplaisir que le roi des Teutons s'appelle empereur des Romains; il leur semble que ce titre ne fait que rabaisser leur empereur, qu'ils nomment eux-mêmes *monarque*, c'est-à-dire seul appelé à dominer sur tous les autres princes, et qui est à leurs yeux le seul et unique empereur des Romains.

Tandis que l'armée impériale souffrait de son ignorance des lieux, de la faim, de ses longues fatigues, de la difficulté des chemins, du manque de fourrage pour les chevaux et de l'énorme poids de ses bagages, les satrapes et tous les principaux d'entre les Turcs rassemblèrent des troupes et vinrent à l'improviste attaquer les Chrétiens. Surprises d'une irruption à laquelle elles ne s'attendaient point, nos légions furent troublées. Les Turcs au contraire, montés sur des chevaux rapides, qui n'avaient manqué de rien, armés eux-mêmes à la légère, et ne portant que leurs carquois, voltigaient autour du camp en poussant de grandes clameurs, et s'élançant avec leur agilité ordinaire sur des hommes pesamment armés, ils les assiégeaient de périls. Chargés de leurs cuirasses, de leurs bottes et de leurs boucliers, montés sur des chevaux exténués par la faim et une longue route, incapables eux-mêmes d'entreprendre des excursions, quoique leurs forces physiques et leur habileté dans le maniement des armes leur donnassent une véritable supériorité sur leurs ennemis, les soldats de l'armée impériale ne voulaient pas s'éloigner de leur camp, soit pour poursuivre les Turcs, soit pour leur livrer bataille. Ceux-ci au contraire, s'avançant en masse, lançaient de loin une énorme quantité de flèches qui tombaient comme une grêle et blessaient les chevaux et les cavaliers, et après avoir de loin porté la mort dans les rangs des nôtres, ils échappaient encore par la rapidité de leurs chevaux à ceux qui eussent voulu les attaquer avec le glaive. Ainsi notre armée enveloppée de toutes parts, incessamment tourmentée par cette pluie continuelle de flèches et de traits, était

mortellement accablée sans pouvoir même prendre sa revanche et combattre de près ses ennemis, sans avoir aucun moyen de joindre et d'attaquer de tels adversaires. En effet, toutes les fois que les nôtres faisaient une tentative pour s'élancer sur les colonnes des Turcs, ceux-ci rompaient aussitôt les rangs, déjouaient tous leurs efforts, et se dispersaient de tous côtés; puis, lorsque les Chrétiens rentraient dans leur camp, les Turcs ralliaient de nouveau leurs escadrons, enveloppaient notre armée et ne cessaient de la harceler, la tenant comme assiégée au milieu d'eux. Ainsi, et par suite des arrêts secrets, et justes cependant, du Seigneur, cette armée de tant d'illustres princes, qui naguère semblait incomparable pour le nombre, la force, la supériorité des armes et le courage, abattue et fatiguée par une guerre lente, fut bientôt entièrement détruite, au point qu'elle ne conservait plus même les souvenirs de sa gloire et qu'il ne lui restait presque plus rien des forces immenses qu'elle avait d'abord comptées. Des hommes qui ont assisté à ces événemens, assurent que de cette masse de soixante et dix mille cavaliers cuirassés et de gens de pied dont les bataillons étaient innombrables, un dixième tout au plus échappa à cette catastrophe, et que tous les autres périrent soit de faim, soit par le fer de l'ennemi; quelques-uns d'entre eux furent faits prisonniers et chargés de fers. Le seigneur empereur s'échappa cependant avec quelques-uns de ses princes, et après quelques jours de marche il ramena ce qui lui restait de son expédition dans les environs de Nicée, non sans avoir éprouvé de nouvelles difficultés. Les ennemis, maîtres de la victoire, chargés de

dépouilles, enrichis des immenses trésors des Chrétiens, ayant trouvé et enlevé des chevaux et des armes à satiété, rentrèrent dans leurs forts et dans leurs lieux de retraite, comme des gens qui connaissaient bien les localités, attendant impatiemment l'arrivée du roi des Français qui devait, leur disait-on, diriger sa marche vers le même côté. Comme ils avaient détruit les armées de l'empereur des Romains, ils espéraient bien qu'il leur serait beaucoup plus facile d'obtenir les mêmes succès sur les troupes moins nombreuses qui marchaient avec le roi des Français, et cet espoir ne fut pas trompé. Le soudan d'Iconium n'assista point en personne et n'eut point de part à ces grands événemens. Cette victoire inespérée pour les Turcs, fut remportée avec la permission du Seigneur et pour l'affliction des Chrétiens, dans le mois de novembre de l'an de grâce onze cent quarante-six [1], par un noble et illustre satrape, nommé Parame, chef des troupes du soudan.

Cependant le roi des Français, suivant à peu près la même route que l'empereur des Romains, était arrivé à Constantinople avec son armée. Il y demeura peu de temps et eut plusieurs conférences secrètes avec l'empereur. Il reçut les plus grands honneurs et les plus riches présens en prenant congé de ce souverain, et les princes de sa suite furent traités de même avec beaucoup de distinction. De là le roi alla s'embarquer avec toutes ses légions sur un point situé entre la ville Royale et le Pont-Euxin (séparés l'un de l'autre par une distance de trente milles), au lieu où l'Hellespont est le plus étroit et n'a tout au plus qu'un mille

[1] En 1147.

de largeur, et il débarqua à Bithynie. Ayant alors tourné le golfe appelé golfe de Nicomédie, du nom de cette ville métropole de la Bithynie (les eaux de ce golfe sont liées à celles du Bosphore ou Hellespont), il alla dresser son camp dans le bourg de Nicée, non loin de la ville du même nom, pour se déterminer ensuite sur la route qu'il aurait à suivre. Il chercha avec empressement à savoir des nouvelles de l'empereur des Romains; on lui apprit bientôt que ce souverain avait perdu son armée, et que lui-même, errant et fugitif, avait échappé à ce désastre avec un petit nombre de ses princes. Cette nouvelle parut d'abord douteuse, et l'on ne put savoir de qui elle venait; mais on ne tarda pas à en acquérir la certitude. En effet, peu de temps après, le seigneur Frédéric, duc de Souabe, jeune homme d'un admirable caractère, fils du frère aîné de l'empereur Conrad (qui depuis a succédé à son oncle et gouverne maintenant l'empire romain avec autant de vaillance que de succès), partit du camp de l'empereur pour se rendre auprès de l'armée du roi des Français, et vint lui annoncer d'une manière certaine les malheurs qu'il n'avait d'abord connus que vaguement. Le duc Frédéric était chargé d'inviter le roi à une conférence avec l'empereur, afin que ces souverains pussent délibérer en commun, quoique trop tard, sur la route qu'ils avaient à suivre. En apprenant les périls auxquels leurs frères avaient été exposés, leur misérable fin et la triste catastrophe dont l'empereur était affligé, les armées du roi des Français furent profondément troublées et éprouvèrent un juste sentiment de compassion. Après avoir entendu le duc avec intérêt, le roi tint conseil

et partit ensuite sous la conduite du duc et accompagné de quelques-uns de ses princes pour aller conférer avec l'empereur qui avait dressé son camp non loin des mêmes lieux. Les deux souverains se firent en s'abordant les salutations d'usage et se donnèrent le baiser de paix; puis ils eurent ensemble plusieurs entretiens particuliers, et résolurent de persévérer dans leurs desseins et de se remettre en marche en réunissant toutes leurs forces.

Cependant beaucoup d'hommes de l'une et de l'autre armée, et principalement de celle des Teutons, ayant perdu toutes leurs provisions de voyage, et dépensé tout ce qu'ils possédaient, effrayés des difficultés de leur entreprise et oubliant leurs sermens, retournèrent à Constantinople.

Après avoir tenu conseil avec les principaux seigneurs des deux armées, les souverains, laissant sur la gauche la route que l'empereur avait suivie antérieurement, dirigèrent leur marche vers l'Asie-Mineure, ayant à leur droite les deux Phrygies, et derrière eux la Bithynie. S'avançant tantôt au milieu des terres, et tantôt sur les bords de la mer, laissant sur la gauche Philadelphie, ils arrivèrent à Smyrne, et de là à Éphèse, métropole de l'Asie-Mineure, et illustrée par la résidence, les prédications et la sépulture de Jean-l'Évangéliste. Ce fut là que l'empereur Conrad s'embarqua pour retourner à Constantinople, soit qu'il éprouvât un sentiment de honte de n'avoir plus à sa suite qu'un petit nombre d'hommes, après avoir conduit de si fortes armées, soit qu'il ne pût tolérer le faste de l'armée des Français, soit qu'il fût entraîné par des motifs qui nous sont inconnus. Il ne se mit en

mer cependant qu'après avoir fait partir par la voie de terre ce qui lui restait de son armée. Le seigneur empereur de Constantinople lui fit plus d'honneurs à son retour que lors de sa première arrivée. Conrad y demeura avec ses princes jusqu'au commencement du printemps suivant. Ces deux souverains étaient unis de près par alliance; leurs femmes étaient sœurs et filles de Bérenger l'ancien, comte de Sultzbach, prince grand et excellent, très-puissant dans l'empire des Teutons [1]. Aussi l'empereur Manuel témoigna à Conrad la plus grande bienveillance, se croyant obligé, surtout à cause de l'impératrice son épouse, à le combler de largesses, ainsi que tous les siens.

Tandis que le roi des Français demeurait encore à Éphèse pour donner quelque repos à son armée, et pour s'occuper soigneusement avec ses princes des préparatifs du départ, Gui, comte de Ponthieu, homme illustré par ses exploits militaires, tomba sérieusement malade, et mourut. Il fut enseveli avec honneur dans le vestibule de l'église. Le roi partit ensuite avec toute son armée, et hâta sa marche vers l'Orient autant qu'il lui fut possible. Il arriva en effet au bout de quelques jours vers les gués du Méandre, ce fleuve ami des cygnes, et dont Ovide a dit:

Sic, ubi fata vocant, udis abjectus in herbis,
Ad vada Mæandri concinit albus olor [2].

Le roi fit dresser son camp sur les bords de ce fleuve, au milieu de belles et vastes prairies. Ce fut là qu'il

[1] Manuel Comnène avait épousé Berthe, et l'empereur Conrad Gertrude, toutes deux filles de Bérenger de Sultzbach.

[2] Ainsi chante, lorsque le destin l'appelle, le cygne blanc caché dans les herbes humides auprès des gués du Méandre.

fut donné aux Français de rencontrer les ennemis qu'ils desiraient tant de voir. En voulant s'approcher des eaux, ils découvrirent sur la rive droite les Turcs qui l'occupaient avec des forces considérables, défendant les abords du fleuve, et voulant empêcher les nôtres d'y venir puiser de l'eau. Bientôt les Français, ayant trouvé les gués, traversèrent le fleuve en dépit des ennemis, s'élancèrent sur eux, en tuèrent un grand nombre, firent beaucoup de prisonniers, et mirent le reste en fuite. Ils prirent aussitôt possession de leur camp, y recueillirent de riches dépouilles, s'emparèrent de tout le bagage, et se rendirent maîtres de la rive opposée par cette vigoureuse entreprise. Remplis de joie à la suite de cette victoire, et enrichis de butin, ils passèrent la nuit auprès du fleuve en toute tranquillité, et se remirent en route le lendemain. Ils arrivèrent de là à Laodicée, qui est la ville de laquelle dépend tout ce territoire, et, ayant fait des approvisionnemens pour quelques jours, ils poursuivirent de nouveau leur marche, et repartirent tous ensemble.

L'armée se trouva alors en présence d'une montagne fort escarpée et difficile à gravir : il fallait cependant, d'après l'ordre de la marche, la franchir dans la journée. On avait adopté l'usage de désigner chaque jour un certain nombre d'hommes distingués, dont les uns étaient chargés de marcher en avant de l'armée, d'autres de rester sur les derrières pour veiller à la sûreté de ceux qui ne combattaient point, et principalement de la foule des gens de pied. Ils devaient aussi s'entendre avec les princes pour régler tout ce qui se rapportait à la marche, à la distribution des

journées et au choix de l'emplacement du camp. Le sort avait désigné pour ce même jour un homme noble, né en Aquitaine, et nommé Geoffroi de Rancun. Il marcha donc à son tour, portant la bannière royale. Lorsqu'il fut parvenu sur le sommet de la montagne avec les troupes qui formaient l'avant-garde, il résolut de s'avancer un peu plus loin, malgré les ordres qu'il avait reçus, et quoiqu'il eût été convenu d'avance que ceux qui marchaient les premiers établiraient leur camp sur la hauteur. Il lui parut que l'armée n'avait fait qu'une marche bien courte; il restait encore une bonne portion de la journée : en conséquence il se porta en avant, sous la direction de ses guides qui promettaient de le conduire un peu plus loin à une meilleure station. Ceux qui marchaient en arrière, croyant que les autres s'arrêteraient sur la cime du mont pour y dresser le camp, et voyant qu'il ne leur restait pas beaucoup de chemin à faire pour accomplir la journée, marchèrent plus doucement que d'ordinaire, et ne s'avancèrent que très-lentement, en sorte que l'armée se trouva séparée en deux, les uns ayant déjà traversé la montagne, tandis que les autres s'arrêtaient encore sur la première côte. Cependant les ennemis qui suivaient la marche de notre armée de loin et par le flanc, reconnurent bientôt cette division de forces : ils se tenaient tout prêts à saisir l'occasion d'attaquer, et c'était principalement dans ce dessein qu'ils suivaient sans relâche la marche des nôtres. Cette fois, l'occasion leur parut favorable, tant à cause de la disposition de ces défilés que parce que la plus forte portion de l'armée étant déjà en avant, et séparée de l'arrière-garde, ils jugèrent qu'il lui

serait difficile d'être informée de ce qui se passait sur les derrières, et de porter secours à l'autre portion. En conséquence, ils occupèrent le sommet de la montagne, afin de séparer encore plus complétement les deux corps de notre armée; puis ils se formèrent en bataille, se précipitèrent sur le corps d'armée qui gravissait la montagne, le mirent en désordre, et rompirent tous les rangs avant même que les hommes eussent le temps de prendre les armes. Laissant de côté et les flèches et les arcs, ils attaquèrent nos troupes le glaive en main, portant la mort de tous côtés, et pressant cruellement ceux qui se disposaient à prendre la fuite. Les Chrétiens avaient contre eux la difficulté des défilés; leurs chevaux, fatigués par la longueur des marches et par les mauvais chemins, se trouvaient fort affaiblis, et les nombreux bagages qu'ils traînaient à leur suite, étaient pour eux un nouvel embarras. Ils résistèrent cependant d'un commun accord, et combattirent avec courage et vigueur pour la défense de leur vie, de leur liberté, de leurs frères, se servant tour à tour du glaive et de la lance, et s'encourageant les uns les autres de paroles aussi bien que d'exemple. Les ennemis, de leur côté, animés par l'espoir de la victoire, s'excitaient mutuellement au combat, se répétant entre eux que, peu de jours auparavant, ils avaient détruit sans aucun danger des armées beaucoup plus considérables, et triomphé facilement de troupes plus nombreuses et bien plus fortes. On combattit long-temps avec des succès variés et sans résultat positif. Enfin, et pour punition de nos péchés, les infidèles remportèrent l'avantage, et l'armée chrétienne fut réduite à très-peu de

chose, un grand nombre d'hommes ayant été tués, et un plus grand nombre encore étant tombés entre les mains de l'ennemi. Parmi les hommes nobles et illustres par leurs exploits, qui succombèrent dans cette journée, dignes de nos pieux souvenirs, on remarquait le comte de Varennes, homme excellent entre les principaux seigneurs, Gaucher de Montjay, Evrard de Breteuil, Itier de Magnac et beaucoup d'autres encore : leurs noms nous sont inconnus; mais nous devons croire qu'ils ont été inscrits dans les cieux, et leur mémoire sera en bénédiction dans tous les siècles.

Cette fatale journée, marquée par un grand désastre, vit tomber l'immense gloire des Français; leur valeur, jusqu'alors formidable à toutes les nations, fut abattue et détruite, et devint un sujet de raillerie pour ces peuples immondes qui ne connaissent point Dieu, et qui naguère étaient remplis de terreur. Pourquoi donc, ô Jésus, Seigneur béni, ce peuple qui vous était si dévoué, qui voulait adorer les traces de vos pas, qui desirait couvrir de ses baisers ces lieux vénérables que vous avez consacrés par votre présence corporelle, a-t-il été détruit par les mains de ceux qui vous haïssent? En vérité, vos jugemens sont des abîmes sans fond, auxquels personne ne peut aborder. Vous êtes le seul Seigneur qui peut toutes choses, et il n'y a personne qui puisse résister à votre volonté!

Cependant le roi échappa par hasard plus que par habileté aux périls qui le menaçaient dans cette horrible confusion, et, gravissant sur le sommet de la montagne avec quelques compagnons de sa fuite,

marchant sans guide, dans le silence d'une nuit obscure, il rejoignit le reste de son armée dans le camp qu'elle avait dressé un peu plus loin. Ceux qui s'étaient portés en avant, comme je l'ai dit, à la suite de la bannière royale, avaient établi leur camp sur un emplacement assez commode, et sans rencontrer aucun obstacle, après avoir franchi aussi facilement les défilés de la montagne. Ils ignoraient complétement le désastre du corps qui marchait à leur suite. Ils commencèrent cependant à en avoir quelque pressentiment lorsqu'ils virent les communications interrompues; et le retard que mettaient leurs compagnons d'armes à venir se réunir avec eux leur fit craindre quelque fâcheux événement. Mais lorsqu'ils en eurent acquis la triste certitude par les rapports de ceux qui s'étaient échappés, et qui arrivèrent au camp avec le roi, le deuil devint général, et tous les cœurs furent remplis d'une vive anxiété. Chacun pleurait, et poussait de profonds soupirs, appelant d'une voix lamentable le parent qu'il avait perdu, le cherchant avec douleur et ne le trouvant pas. On n'entendait que des cris et des lamentations, et dans tout le camp il n'y avait pas une seule place où quelqu'un n'eût à déplorer amèrement la perte d'un ami ou d'un homme de sa maison. Chacun parcourait les lieux environnans, l'un cherchant son père, l'autre son seigneur, celle-ci son fils, celle-là son mari; mais ils ne trouvaient point ce qu'ils cherchaient, et, veillant toute la nuit, accablés sous le poids de leurs inquiétudes, ils passaient le temps à redouter tout ce que l'absence peut faire imaginer de plus affreux. Quelques individus cependant de l'une et l'autre classe revinrent

dans le courant de cette nuit : ils s'étaient cachés derrière les arbustes et les rochers ou dans les cavernes, pour échapper à la mort qui les menaçait ; puis, profitant du silence de la nuit, et conduits par le hasard plus que par la sagesse, ils retrouvèrent le camp, et se réunirent à leurs frères. Cette journée désastreuse arriva l'an de grâce onze cent quarante-six et dans le mois de janvier [1].

[1148.] Depuis ce jour, on commença à manquer de pain et de toute espèce de vivres dans le camp des Chrétiens, et, pendant plusieurs jours encore, il n'y eut aucun moyen de s'en procurer. Pour comble d'infortune, les Français erraient çà et là sans guide, sans personne qui marchât en avant, et sans avoir eux-mêmes aucune connaissance des localités. Enfin, après mille difficultés, ils parvinrent dans la Pamphilie, à travers les précipices des montagnes et les défilés des vallons, sans avoir cependant rencontré d'ennemis, et ils arrivèrent à Attalie, métropole de cette contrée. Attalie, ville située sur les bords de la mer, et sujette de l'empereur de Constantinople, est entourée de campagnes fertiles qui ne lui sont cependant d'aucune utilité. Les ennemis qui l'enveloppent de tous côtés ne permettent pas à ses habitans de s'adonner à la culture de la terre ; elle ne donne aucune récolte, car il n'y a personne qui la féconde en y travaillant. On y trouve cependant beaucoup d'autres avantages : les étrangers y sont accueillis avec bienveillance ; il y a des eaux limpides et saines ; le sol est couvert de vergers qui donnent des fruits, et le site même est on ne peut plus agréable. Les grains,

[1] En 1148.

que l'on y voit en abondance, y sont apportés de loin et par mer, et tous les voyageurs qui y passent peuvent se procurer ainsi toutes les denrées nécessaires à la vie. Comme la ville est entourée d'ennemis contre lesquels il lui serait impossible de se défendre sans cesse, elle est devenue leur tributaire; mais aussi elle entretient avec eux des relations de commerce pour toutes les choses dont elle peut avoir besoin. Chez notre peuple qui n'a pas la connaissance de la langue grecque, cette ville est appelée par corruption Satalie; toute cette portion de la mer qui s'étend depuis le promontoire de Lissidon jusqu'à l'île de Chypre, se nomme la mer Attalique, d'où l'on a fait la dénomination vulgaire de *golfe de Satalie*. Lorsque le roi des Français y fut arrivé avec les siens, ce concours inattendu d'étrangers y établit aussitôt une grande pénurie de vivres : les débris de l'armée, et principalement les pauvres, éprouvèrent une véritable famine. Le roi s'embarqua promptement avec ses princes, laissant à Attalie toute la foule des gens de pied. Il vit l'Isaurie et la Cilicie à sa gauche, l'île de Chypre à sa droite, et, poussé par un vent propice, il arriva bientôt [1] vers l'embouchure du fleuve Oronte qui coule sous les murs d'Antioche, au lieu appelé maintenant port de Saint-Siméon, près de l'antique ville de Séleucie, et à dix milles de distance d'Antioche.

Aussitôt que le prince Raimond d'Antioche fut informé que le roi des Français, qu'il attendait depuis plusieurs jours avec une vive impatience, venait de débarquer sur son territoire, il convoqua les

[1] Le 19 mars 1148.

nobles de toute la contrée et les principaux parmi le peuple, et marcha à la rencontre du roi avec une escorte d'élite. Il le ramena de là à Antioche, en lui témoignant toutes sortes de respects, et le fit entrer dans cette ville avec la plus grande magnificence, au milieu de tout le clergé et du peuple accourus au devant de leurs pas. Depuis long-temps, et dès qu'il avait été informé de l'expédition future du roi des Français, le prince d'Antioche avait formé le projet d'employer ses secours pour travailler à l'agrandissement de sa principauté : aussi lui avait-il envoyé de beaux présens en France même et avant son départ, le comblant de largesses et lui faisant des cadeaux d'une grande valeur, afin de se concilier sa bienveillance. Il se confiait, en outre, pour le succès de ses desseins, dans l'intervention de la reine, qui ne voulut pas se séparer du roi et l'accompagna dans son pélerinage. Elle était nièce du prince d'Antioche, comme fille aînée du seigneur Guillaume, comte de Poitou, son frère. Le prince donc se montra rempli d'égards et de bons procédés pour son nouvel hôte; les nobles et les princes qui composaient son escorte furent aussi traités avec beaucoup de soin, et reçurent de lui des témoignages de sa libéralité; il faisait rendre à chacun d'entre eux les honneurs qui pouvaient lui appartenir, et donnait à tous des preuves de sa munificence. Son desir le plus vif était de pouvoir parvenir, avec les secours et les troupes du roi, à se rendre maître des villes voisines, en particulier d'Alep et de Césarée; ainsi que de quelques autres. Et certes il n'eût pas été déçu dans ses espérances, s'il eût pu obtenir du roi et de ses grands de le seconder dans

exécution de ses projets. L'arrivée du roi répandit une si grande terreur chez nos ennemis qu'ils n'avaient plus aucune confiance en leurs forces, et semblaient même désespérer de leur sûreté personnelle. Le prince se présenta solennellement devant le roi au milieu des grands de sa suite et de tous ceux de la principauté; il lui exposa les projets qu'il avait formés et dont il l'avait déjà entretenu quelquefois en particulier, et lui représenta que ses desseins pourraient être accomplis sans difficulté, et que le succès en serait à la fois utile et honorable. Mais le roi desirait ardemment et avait irrévocablement résolu de se rendre à Jérusalem. Le prince, forcé de renoncer à ses espérances, et voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, changea tout à coup de manière, et maudissant le voyage du roi, il commença à lui tendre des piéges ouvertement et à s'armer contre lui. Il résolut aussi d'enlever de vive force, ou par quelque intrigue secrète, la femme du roi, femme légère, qui donna même son consentement à ce projet. C'était une personne fort inconsidérée, ainsi que le prouvait déjà sa conduite antérieure, et que le prouva mieux encore la suite des événemens : méconnaissant la dignité royale et les lois du mariage, elle oublia ses devoirs de fidélité envers son époux. Le roi, ayant découvert ces complots, et voulant en prévenir les effets, s'occupa de pourvoir au salut de sa personne; il prit l'avis de ses grands seigneurs, et, hâtant son départ, il sortit secrètement d'Antioche, accompagné de tous les siens. Ainsi les choses changèrent complétement de face : l'issue de ce voyage

ne ressembla point à son commencement, et celui qui avait été accueilli avec les plus grands honneurs à son arrivée, se retira sans gloire. Quelques personnes ont imputé cet événement à la méchanceté même du roi, et ont dit qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait, pour avoir repoussé les prières d'un prince illustre qui s'était si bien conduit envers lui et envers tous les siens, et l'on a constamment assuré que, s'il eût voulu s'en donner la peine, il lui eût été très-facile de faire la conquête d'une ou de plusieurs des villes que j'ai nommées.

Cependant l'empereur Conrad, après avoir passé l'hiver dans la ville royale, où l'empereur de Constantinople ne cessa de le traiter, ainsi qu'il convenait à un si grand prince, selon toutes les lois de la politesse, reçut aussitôt les plus riches présens au moment de son départ, et, s'embarquant sur la flotte que l'empereur mit aussitôt à sa disposition avec une grande magnificence, il fit voile vers l'Orient, suivi de quelques-uns de ses princes, et alla débarquer dans le port d'Accon; il se rendit de là à Jérusalem. Le seigneur roi Baudouin, le seigneur patriarche Foucher, de précieuse mémoire, tout le clergé et tout le peuple se portèrent à sa rencontre, et le ramenèrent dans la Cité sainte en chantant des hymnes et des cantiques.

A cette même époque, on vit aussi débarquer dans le port d'Accon un homme illustre et magnifique, le comte de Toulouse, nommé Alphonse, fils du seigneur comte Raimond l'ancien, qui s'était montré si grand prince et avait rendu de si grands services dans la première expédition des Chrétiens. Illustre

par ses qualités personnelles, plus illustre encore par les précieux souvenirs de son père, le comte partit pour Jérusalem, afin d'aller rendre grâces au Seigneur de l'heureuse issue de son pélerinage. En passant à Césarée, ville située sur les bords de la mer, il y termina sa vie par l'effet d'un poison qui lui fut, dit-on, administré, sans qu'on ait jamais pu connaître l'auteur d'un si grand crime. Le peuple entier de Jérusalem attendait avec une extrême impatience l'arrivée de ce prince, d'illustre mémoire, espérant qu'elle serait pour le royaume un présage de bonheur, comme l'avait été le nom de son père.

Cependant on annonça à Jérusalem que le roi des Français était parti d'Antioche et dirigeait sa marche vers le territoire de Tripoli. Aussitôt il fut résolu, de l'avis de tous les princes, d'envoyer le seigneur patriarche Foucher, de précieuse mémoire, afin qu'il tâchât, par de bonnes exhortations et de salutaires conseils, de l'attirer dans le royaume; car on craignait que le prince d'Antioche ne cherchât à se réconcilier avec lui et à le ramener dans ses États, ou que le seigneur comte de Tripoli, son parent, ne le retînt et ne retardât l'accomplissement des vœux que formaient les habitans de Jérusalem.

La contrée occupée en Orient par les Latins était alors divisée en quatre principautés. La première, au midi, était le royaume de Jérusalem qui commençait au ruisseau situé entre Biblios et Béryte, villes maritimes de la province de Phénicie, et finissait au désert qui est au-delà de Daroun, faisant face à l'Égypte. La seconde, du côté du nord, était le comté de Tri-

poli, commençant au ruisseau que je viens de nommer et se prolongeant jusqu'à un autre ruisseau placé entre les deux villes maritimes de Maraclée et de Valénia. La troisième était la principauté d'Antioche, qui s'étendait depuis ce même ruisseau jusqu'à Tarse de Cilicie vers l'occident. La quatrième était le comté d'Edesse qui commençait à la forêt appelée Marris et se prolongeait vers l'orient au-delà de l'Euphrate.

En voyant arriver les rois de l'Occident, les grands et illustres princes qui gouvernaient ces contrées avaient conçu l'espoir d'agrandir leurs États et de reculer indéfiniment leurs frontières avec le secours et la coopération de ces souverains. Tous avaient pour voisins de féroces ennemis, et tous desiraient pouvoir réunir à leurs domaines les villes limitrophes de ces États qu'ils possédaient. Chacun d'eux était donc fort occupé de ses affaires particulières et du desir d'étendre sa domination, et chacun s'empressait d'envoyer à ces rois des messagers et des présens pour les attirer auprès de lui et prendre les avances sur les autres. Parmi eux cependant le seigneur roi et les habitans du royaume de Jérusalem paraissaient fondés à concevoir de plus grandes espérances, soit à cause du respect que l'on portait aux lieux saints et des sentimens d'amour et de dévotion qui leur donnaient plus d'attrait, soit parce que le seigneur empereur Conrad était déjà dans le royaume, et qu'il y avait lieu de croire que le seigneur roi des Français voudrait se rendre auprès de lui pour faire d'abord ses prières et accomplir son pélerinage, et pour pouvoir ensuite tenir conseil et délibérer en commun sur

ce qu'il y aurait à faire pour le plus grand avantage de la chrétienté. Cependant comme les princes du royaume craignaient beaucoup (ce qui semblait assez probable) que le roi ne fût retenu dans les environs d'Alep par le prince d'Antioche, son allié, auquel il était uni par des liens très-étroits, et que la reine ne parvînt à l'y déterminer, ils résolurent, ainsi que je l'ai dit, de lui envoyer le seigneur patriarche. Mais lorsqu'ils surent que le roi s'était séparé du prince beaucoup moins amicalement, ils reprirent l'espoir qu'il ne tarderait pas à se rendre à Jérusalem. Afin cependant de se prémunir contre tout revers de fortune, et parce qu'il est toujours sage de redouter tout ce qui peut arriver, ils envoyèrent le vénérable patriarche à sa rencontre, dans la confiance que le roi céderait à l'autorité de son caractère. Ils ne furent point trompés dans leur attente; le roi se rendit à sa demande et partit sans retard pour Jérusalem. À son arrivée, tout le clergé et tout le peuple se portèrent à sa rencontre en chantant des hymnes et des cantiques. Il fut reçu, ainsi que les princes de son escorte, avec les honneurs et la magnificence qui leur étaient dus; on les introduisit dans la ville et on les mena visiter les lieux saints. Après que le roi eut fait ses prières, selon l'usage, on annonça une assemblée générale dans la ville d'Accon, afin de délibérer sur les moyens de recueillir le fruit d'un si grand pélerinage, de mettre un terme aux maux des Chrétiens, et de travailler, selon les vœux du peuple, à l'agrandissement du royaume.

Au jour fixé, les souverains, s'étant rendus au lieu

désigné, se mirent à examiner de plus près ce qu'il y avait à faire, et en délibérèrent en détail avec les grands de notre royaume qui avaient une connaissance plus complète de la situation des affaires et de toutes les localités.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

